

**THÈSE**

*pour l'obtention du Diplôme de  
Docteur de l'Université Paris 7  
en*

**GÉOGRAPHIE**

*présentée et soutenue publiquement  
le 21 novembre 2002  
par*

**Patrick PONCET**



La construction de l'Opéra de Sydney en 1965, photo Max Dupain [Fromonot, 1998, p. 108-109]

**L'Australie du Tourisme  
ou la Société  
de Conservation**

---

**Directeur de thèse** **Rémy KNAFOU**

**Président du jury** *Philippe Cadène*

**Rapporteur** *Jean-Christophe Gay*

**Rapporteur** *Jacques Lévy*

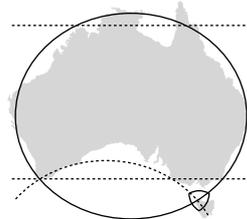
**Juré** *Benoît Antheaume*

**Juré** *Hervé Le Bras*

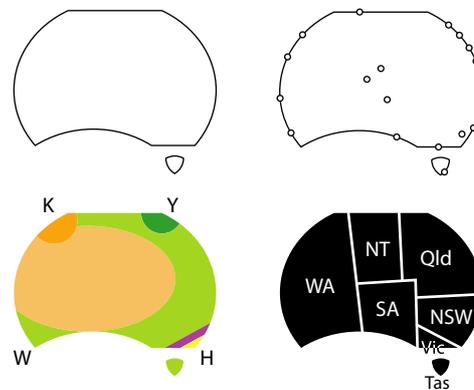
# Un fond de carte pour l'Australie

La modélisation graphique de l'Australie ne va pas de soi et demande des choix. En la matière, il faut tenir compte simultanément de trois aspects du modèle : 1) les formes, 2) les surfaces, 3) les positions. À ce titre, l'option retenue par Joël Bonnemaïson (*Géographie Universelle*), consistant à figurer l'Australie par une ellipse, si elle à recours une forme simple, ne figure que mal les positions de villes et certains espaces qui méritent de l'être. En effet, l'ellipse n'a pas de coins. Elle est fortement symétrique, présente en conséquence assez peu de points de repères, ce qui veut dire que son "vocabulaire morphologique" est assez réduit. Dans le cas australien, les coins du territoires, angles morts ou vifs, sont pourtant utiles à sa modélisation.

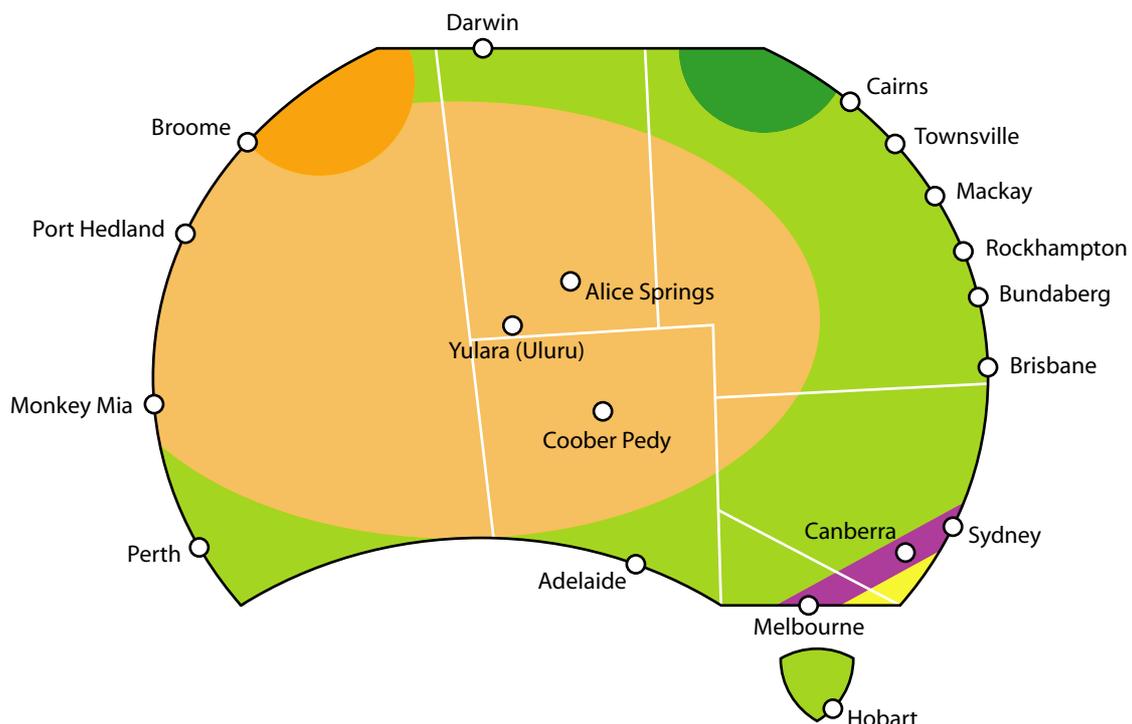
La forme que nous avons construite se fonde donc sur une ellipse, tronquée en plusieurs endroits de façon à créer les coins recherchés, mais aussi à mieux respecter les contours du continent, et en particulier la Grande baie australienne. La Tasmanie a fait l'objet d'un tracé séparé.



Cette simplification permet ensuite de placer d'une part les lieux qui nous intéressent avec une assez bonne précision quand à leurs positions relatives (mis-à-part Adelaide, difficile à placer), mais aussi de distinguer les zones autour de angles que nous avons fabriqués. Outre le caractère côtier du peuplement, quatre angles principaux se distinguent : le Kimberley (K), la péninsule du Cap York (Y), le Cap Howe (H), l'Australie Occidentale "utile" (W). On complète alors ce zonage par l'ellipse du désert centrale, et par l'axe Sydney-Canberra-Melbourne. Sont enfin ajoutées les frontières des États et Territoires.



Ce modèle et ses dérivés peuvent alors servir de "fond de carte" pour représenter les différents espaces australiens. Quelques "agglomérations" repères ont été portées sur le fond de carte.



À Olivier Dollfus,  
Géographe humain.

# *Limes*

*Mode d'emploi*

## *Ex-voto*

La thèse étant de fait le résultat d'un travail collectif, la correction voudrait que son auteur exprime sa reconnaissance à toutes les personnes qui ont concouru à son élaboration, de près comme de loin, de manière formelle ou informelle, volontairement ou involontairement, substantiellement ou symboliquement. Mais il va de soi qu'un tel hommage ne peut prendre la forme d'une liste de noms et de fonctions, sans courir le risque de froisser ceux que l'évidence nous fait oublier.

Ma reconnaissance va donc à tous ceux qui pensent avoir participé à ma thèse, qu'ils y reconnaissent leur influence intellectuelle ou les signes de leur aide morale, financière, etc.

Merci à toute cette équipe virtuelle...

## Conventions

Les conventions typographiques, orthographiques et stylistiques de ce travail ont été choisies de manière à en faciliter la lecture et la compréhension. Elles tiennent en quelques règles simples.

Chaque fois que cela était possible, les italiques ont été préférés aux guillemets, que nous avons réservés aux citations. Ils nous ont servit à souligner certains mots important du texte, comme à signaler les mots d'origine étrangère (non traduits), les locutions latines, les néologismes, et parfois les jeux de mots.

Les chiffres ont fait l'objet d'un traitement particulier, suivant certaines règles générales, mais amendées par des règles contextuelles. D'une manière générale, les dates sont en chiffres, sauf les décennies (ex : « les années cinquante »). Les rapports et les quantités simples (un ou deux mots) sont en toutes lettres, et en chiffres au-delà. Par exemple : cinq, deux mille, quarante-trois fois, mais 3 268. Une espace séparatrice de milliers distingue les nombres des dates. Ceci-dit, des règles « locales » s'appliquent, afin, par exemple, de faciliter la comparaison de grandeurs. Lorsqu'une série de valeurs est analysée et citée dans le texte, nous avons ainsi plutôt opté pour une graphie en chiffres. Dans chaque cas, l'homogénéité de l'information et le confort de lecture a été recherché.

Pour les remarques et commentaires, les tirets ont en général été préférés aux parenthèses, réservées à des précisions factuelles. Les commentaires les plus long ont fait l'objet de notes de bas de page.

Afin d'éviter les allers retours entre le texte et la bibliographie, les références bibliographiques sont le plus souvent citées *in extenso* en note de bas de page.

Enfin, nous nous sommes efforcé de reproduire la typographie spécifique de mots aborigènes, utilisant conventionnellement le soulignement des lettres pour marquer certains sons. La prononciation est quant à elle un autre problème...

## Sommaire

0. Limes. Mode d'emploi	1
1. Hypothèses... de recherche. Introduction	4
2. État... des lieux. Où l'on voit comment l'on va en Australie	15
3. Objets. L'Australie du tourisme. Voyages en Pays limite	55
4. Temps... de la Nature, de la Loi, des Mythes, de la Carte. De la Nation limite	87
5. Lieux... pour penser l'enracinement urbain. Dans la Ville limite	114
6. Espaces... en voie conservation/disparition. Essai sur la Société limite	180
7. Culture... de conservation. Extroduction	298
8. Bibliographie. Livres, articles, documents, sources	322
Annexes. Textes & images	348
Tables. Matières & illustrations	371
Glossaire	Troisième de couverture

«Lorsqu'on essaie de répondre à la question faussement naïve "Quelle est au fond l'idée essentielle que vous avez voulu mettre au jour dans ce travail?", on se trouve souvent devant un dilemme pénible, pris en tenaille entre l'humilité et la vanité. [...] je crois qu'on peut au moins *concevoir* d'être à la fois ambitieux et modeste, de proposer à tout moment des esquisses de synthèse aussi larges que possibles et de rendre ses choix suffisamment explicites pour permettre à la "communauté scientifique" de critiquer tout ce qui doit l'être. Mais cela, je le reconnais, n'est pas facile.»

LÉVY Jacques, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, PFNSP, 1994, p. 13

# Hypothèses

... de recherche. Introduction

## 1

Ce travail de Géographie<sup>1</sup> se propose d'évaluer la pertinence d'une idée, celle qu'il existe dans le monde occidental, à la suite du chamboulement transitoire postmoderne, un mouvement de civilisation qui conduit des sociétés à s'organiser en fonction d'un

---

<sup>1</sup> Par convention, nous attribuons une majuscule initiale au mot «géographie» quand celui-ci désigne la discipline universitaire et le savoir qu'elle produit à propos de l'espace social ; *a contrario*, la réalité spatiale des sociétés compose des géographies, sans majuscule initiale.

objectif globalement conservatoire. Elles réinterprètent ainsi la notion de progrès, reconsidérant la place et le rôle qu'elles accordent au passé et à l'avenir, et donc leur propre rôle dans l'histoire, redéfinissant les bases spatiales de l'identité et des processus d'identification. Nous nommons ce modèle la «*société de conservation*», étayée par une «*culture de conservation*». Nous nous proposons d'en évaluer la pertinence à l'aune de sa performance en termes de description et de compréhension d'un terrain particulièrement significatif, l'Australie contemporaine c'est-à-dire en en faisant la ligne directrice de notre analyse d'une société<sup>2</sup>, l'entrée thématique dans le sujet étant celle du tourisme au sens large.

## 2

Le terme «*conservation*» renvoie ici plus à une synthèse qu'à un dispositif rigide et précisément délimité. Il est en outre à plusieurs dimensions. La société de conservation, c'est à la fois une idée empirique, traquée sur le terrain, un biais d'appréhension du réel dans l'analyse, et une réalité descriptive, probabilisée dans le résultat.

Mais plus encore, il convient d'avoir l'esprit large, à la mesure de la polysémie du terme. Conserver, c'est au moins trois types d'opérations, qui en outre sont assez faiblement différenciées et se servent l'une de l'autre. Il y a d'abord l'idée de sauvegarde, de préservation, de protection et donc d'une menace. C'est une conservation qui donne lieu à un entretien, ou mieux, à une restauration. Par glissement, il y a donc l'idée de faire durer les choses, mais plutôt par principe, indépendamment de toute crainte de dégradation. Enfin, conserver c'est aussi garder, par opposition à l'abandon ou à la séparation.

L'anglais attribue le même sens aux mots de la conservation. Du moins, si comme pour toute traduction des nuances subsistent, elles

---

<sup>2</sup> Un exemple de ce type d'entrée pour l'analyse socio-culturelle nous est donné, à propos de la Nouvelle-Zélande, par un texte de Benoît Antheaume dans la *Géographie Universelle*, reproduit à l'annexe A.

ne remettent pas en cause l'équivalence des termes. Tout au plus nous a-t-il semblé, d'après notre pratique de terrain et nos recherches, que le terme *conservation* avait en anglais une dimension plus directement idéologique qu'en français, ce dernier lui associant plus spontanément des dispositifs techniques et des traductions concrètes, de l'instinct de conservation à la conservation des œuvres d'art. Appliquée à l'Australie, l'idée de société de conservation renvoie donc aussi à un contexte linguistique dans lequel la conservation n'a pas de mal à être comprise comme une idée, au moins autant que comme une technique. Cette légère différence n'étant pas perceptible dans le vocabulaire, il ne nous apparaît pas pertinent d'entrer dans des distinctions trop fines, opposant par exemple conservation et préservation, et que les traductions ne rendront certainement que très mal. Au contraire, nous avons choisi l'usage d'un terme unique et englobant, la conservation, renvoyant à la fois à un principe idéologique et aux moyens de son incarnation. En revanche, notre approche propose d'autres distinctions au sein de la conservation, bâtie sur les bases d'une approche non linguistique.

### 3

Si l'approche géographique est ici retenue, au travers d'un ensemble de concepts et de méthodes spécifiques, c'est au service d'une double ambition : l'enrichissement de la Géographie elle-même et la tentative de faire œuvre de médiologie<sup>3</sup>. Car s'il est clair que la géographie nous préoccupe, conscient qu'il faille en renforcer sans faiblir l'assise conceptuelle, il nous importe aussi de saisir le processus spatial complexe qui mène de l'idéologie à l'histoire. Or, c'est bien là de médiologie dont il s'agit, d'une médiologie touristique et australienne, examinant les modalités de passage de l'idée générale et abstraite de conservation aux actes d'identification et de transmission ou comment se produit au quotidien du « même » à

---

<sup>3</sup> Régis Debray, l'inventeur de cette « discipline », en donne une définition dans un article du *Monde Diplomatique* reproduit à l'annexe B.

distance et du différent au même endroit (identification), et comment ces systèmes de distances perdurent (transmission).

L'*identification* et la *transmission* seront donc pour nous les deux versants complémentaires et indissociables de la *conservation*, qui du coup ne fait qu'exprimer leur mise en relation, atténuant d'autant les enjeux lexicaux. Conserver, c'est donc d'une part identifier ce qu'il faut faire durer, et d'autre part faire durer ce que l'on a identifié pour cela.

### 4

Mais la «Géographie de la conservation» n'est que d'un intérêt limité, du moins si l'on réduit la Géographie au simple état des lieux, combinant localisation et histoire des lieux de la conservation. Cette Géographie-là est au mieux un point de départ, pas un aboutissement. Au contraire, «l'approche géographique» de la conservation doit l'inscrire dans une perspective spatiale, afin d'en saisir les spatialités, d'en reconstruire les espaces, combinant lieux, réseaux et territoires. Au travers de concepts qui lui sont propres, dont la force est à la mesure de l'élaboration, cette Géographie doit ainsi pouvoir aborder le problème de la conservation autrement qu'en en faisant une cartographie des positions, masquant souvent ses logiques spatiales de situation.

### 5

L'enjeu premier de notre problématique est l'introduction renouvelée du temps dans la Géographie. À l'heure où les questions de la transmission culturelle occupent une place croissante dans les sciences sociales<sup>4</sup> – au moins en France, et probablement sur la base

---

<sup>4</sup> En témoigne par exemple le récent numéro hors série (n° 36, mars-avril-mai 2002) de la revue *Sciences Humaines*, intitulé *Qu'est-ce que transmettre?* Mais il convient cependant de distinguer les nombreux travaux qui se rattachent à cette thématique, de ceux dont c'est l'objet en tant que tel. La revue *EspacesTemps* a quant à elle consacré un numéro double (*Transmettre aujourd'hui. Retours vers le futur*, 74/75, 2000)

d'un sentiment obsidional aux justifications plus ou moins pertinentes – il convient en effet que la Géographie tienne compte des problématiques de son temps, quitte à les amender. Au demeurant, et indépendamment d'une telle conjoncture, il y a des raisons profondes et structurelles à l'intérêt que doit porter la Géographie à la conservation.

La première de ces raisons est que la conservation permet la distanciation synchronique. Si tout n'est pas au même endroit, c'est qu'outre le déterminisme de position des ressources, il existe des moyens techniques de conserver les choses et les personnes dans la mobilité, mais aussi de conserver une information lors de sa transmission. Il faut aussi compter avec des moyens symboliques, quand conserver «sur la distance», autrement dit malgré elle, signifie identifier, et par conséquent différencier. Étudier la conservation en géographe c'est donc une manière de s'intéresser à un problème éminemment géographique, celui des relations entre continuité et discontinuité. De là, on explorera la frontière, les bordures, les limites, l'intérieur, l'extérieur, la dialogique du dedans et du dehors. Cette question trouve en outre une application particulièrement intéressante dans le cas australien, puisqu'il est l'occasion de reconsidérer un problème récurrent de la Géographie qui y puise sa principale illustration : l'Australie est-elle une île, un continent, ou les deux ? Au-delà du clin d'œil, on s'interrogera plus sérieusement sur la *nature* de ses frontières.

Une seconde raison est que l'approche géographique de la conservation pose le problème des points fixes de l'espace, et de la permanence diachronique des localisations. Pourquoi le lieu, qui est en permanente recomposition, n'est pas aussi en permanente relocalisation ? Longtemps, la question a trouvé une réponse provisoire, parfois naturelle, partant du principe que le passé s'imposait soit matériellement, soit idéellement au présent. Entre

---

au sujet. Dans un registre plus intellectuel, on citera aussi le numéro 11 (2001) des *Cahiers de médiologie* (Gallimard), intitulé *Communiquer/transmettre*, actes du colloque tenu sur ce thème à Cerisy en juin 2000.

héritages et mémoires, entre bâti et patrimoine, la pensée de la permanence en Géographie était dominée par les figures de l'enracinement des hommes et de l'immobilité des pierres, fruit d'une approche surtout attentive aux obstacles. Depuis peu, la problématique élaborée d'une histoire cumulative s'invite dans la compréhension des situations, complétant nécessairement la mémoire par l'oubli, l'héritage par le capital<sup>5</sup>, le patrimoine par l'authenticité <sup>6</sup>. Ainsi, sans nier l'évidence qui conduit à penser que ce qui est fait pour durer dure effectivement, il convient aussi de prendre en compte ce qui a disparu. De ce point de vue, la conservation offre à la Géographie un vaste champ d'étude, dans lequel il y a matière à cette double analyse, de ce qui est et de ce qui n'est plus, de ce qui demeure et de ce qui passe.

Troisième raison □ la conservation, c'est la dynamique de la statique. Dans la continuité de la raison précédente, qui s'appuyait elle-même sur la première, on voit mal pourquoi la permanence des espaces irait d'elle-même, n'étant que ponctuellement remise en cause par l'événement et la catastrophe. La Géographie, en tant que science sociale, est en effet confrontée à des problèmes de continuité historique, que l'anachronisme interdit souvent de traiter sur d'autres modes que celui, négatif, de l'inertie, ou positif, de la filiation. C'est en particulier le cas dans l'étude du tourisme, qui, s'il est clair qu'il est un produit de la révolution industrielle et de sociétés occidentales, renvoie à des pratiques et à des lieux qu'il serait dommage de ne pas inscrire dans une perspective historique plus large, afin d'en mieux saisir l'originalité. Si, et c'est maintenant une évidence, les Romains ne pratiquaient par définition pas de tourisme, si le Grand Tour est, par la qualité et la taille de la population qu'il concernait, antérieur et différent du tourisme, si la birésidentialité naissante n'est plus du tourisme, il faut approfondir la compréhension des ces filiations,

---

<sup>5</sup> C'est d'ailleurs dans cette perspective que se situe à notre avis l'intérêt qu'il y a à approfondir l'idée de *capital spatial*, proposée par Jacques Lévy.

<sup>6</sup> Au-delà de l'argument publicitaire et touristique, l'authenticité peut en effet être comprise comme un paramètre essentiel du processus de patrimonialisation et, en retour, le patrimoine comme l'expression de l'authenticité.

voire enrichir la notion même de filiation . La Campanie, Rome ou Majorque se sont ainsi successivement inscrites dans différents espaces, dont un ou plusieurs furent et sont encore touristiques. La question que pose la conservation est celle des modalités de cette succession. Plus généralement, elle incite à s'intéresser à la dynamique de la stabilité en tant que telle, contre une conception de la permanence comme résidu du changement, quand on n'en fait pas tout bonnement une logique par défaut, et du changement l'exception.

### 6

Selon une deuxième formulation, notre propos est l'étude de la médiation spatiale dans la fabrication identitaire et la transmission, une médiation que nous abordons sous l'angle touristique, selon un large spectre de pratiques. Dans le cas de l'Australie contemporaine, l'hypothèse peut être poussée dans le sens d'une dominance de la médiation touristique dans les processus d'identification spatiale et de transmission.

Au bout de cette démarche, il y a donc, sur un plan plus technique, l'idée que le tourisme est un des agents contemporains de l'identité, et qu'il marque très fortement le rôle que l'espace joue et a toujours joué dans cette dernière. Nous invitons donc à l'abandon des problématiques identitaires qui placent le tourisme en position de menace de l'identité, de facteur d'instabilité, ne confinant finalement qu'à des conclusions conformes au biais des hypothèses qui les fondent. Dire que le tourisme peut ou ne peut pas favoriser la conservation, détruit les traditions ou en fabrique de fausses, c'est *de facto* lui assigner un rôle *a priori*, qui ne tient qu'aux prémisses de la question, à savoir que le tourisme est en lui-même facteur de quelque chose, avant tout parce qu'il serait aussi quelque chose, une chose *a priori*.

Suivant cette approche, on ne trouve souvent dans la réponse que la question : la valeur ajoutée du savoir y est faible. Il nous semble donc qu'il est tant de considérer les choses autrement, et d'interroger

vraiment l'identité, quitte à lui faire dire qu'elle n'est pas tout à fait elle-même, qu'elle se produit en intégrant la différence, par contrat ou par conflit. À la limite, le mot même d'«identité» porte en lui notre problématique: l'identité ne procède pas nécessairement de l'identique, ni même de sa négation. Le tourisme apparaît alors comme un vecteur de l'identification, comme un agent dans un processus complexe et parfois compliqué, au point qu'il n'a souvent été interprété que comme une cause, celle de tous les maux.

### 7

Il nous est apparu que le tourisme constituait, associé aux loisirs, une clef de compréhension particulièrement efficace de la société australienne et de l'espace qu'elle produisait. Cette efficacité tient au fait que, dans le contexte australien, le tourisme peut être considéré comme un ensemble de faits, une approche du social, et une époque historique.

Ainsi, le tourisme en Australie c'est d'abord beaucoup de lieux, beaucoup de pratiques, et beaucoup de monde. À ce niveau d'analyse, essentiellement local, la «société» c'est l'écomusée, ou le comité de protection de l'environnement local, de la tranquillité de lieux ou des attractions touristiques. On a alors à faire à un ensemble d'observations, liées par nature et définition au tourisme, voire aux loisirs.

Un deuxième niveau de lecture adopte le biais du tourisme pour analyser les faits sociaux. Il s'agit de définir ces derniers au travers de la relation qu'ils entretiennent avec le tourisme, qu'il s'agisse d'une relation de proximité comme d'une relation d'éloignement, voire d'opposition ou de rejet. Dans ce sens-là, la société de conservation est une grille de lecture de la société australienne, au-delà des simples manifestations locales de la conservation.

Enfin, et c'est sur ce point que l'Australie se distingue, on peut considérer le tourisme comme une époque historique, une ère ou encore un âge, tenant compte du fait qu'il fonde et définit, au travers d'une culture et au-delà même des relations sociales, ce que l'on peut

appeler une civilisation. Mais la société de conservation n'est alors pas une idéologie totalitaire. Tout, dans la société australienne, ne relève pas de la conservation<sup>7</sup> il y a aussi des oppositions à la conservation.

Nous avons choisi de traduire ces relations entre le tourisme et l'Australie par l'expression «l'Australie du tourisme», qui les contient toutes, introduisant ensuite la société de conservation par un «ou» qui doit être compris certes comme une équivalence – hypothèse de travail –, mais aussi peut-être comme une alternative.

### 8

La démarche globale de notre travail est l'examen d'un tout, d'une totalité, une civilisation, et à son échelle même. C'est selon nous ce qui fonde son originalité<sup>7</sup> l'Australie y est considérée à son échelle, dans son intégralité, et non uniquement comme le cadre d'une étude locale. Cela ne veut pas dire pour autant que l'impossible a été fait, que «tous les lieux» de l'Australie ont été pris en compte. Bien au contraire, un échantillon a été construit selon les principales spatialités australiennes, décrivant de manière exhaustive le pays en qualifiant précisément les objets spatiaux – lieux, réseaux, territoires – servant au diagnostique. Cette manière de faire permet de s'affranchir du problème qui consiste à déduire une situation nationale, régionale, ou continentale<sup>7</sup>, par extrapolation à partir d'une analyse locale, si minutieuse soit-elle.

La civilisation particulière que nous étudions, c'est aussi une histoire. Elle intègre, et certainement plus que d'autre, une dimension universelle, qui donne son premier sens au mot civilisation. Car il est clair que l'acte de civilisation est un des mythes fondateur de la

---

<sup>7</sup> Nation, région et continent ne correspondent pas à une hiérarchie d'échelles, mais à des types d'objets spatiaux distincts, qui peuvent être de taille comparable. On retrouve là le genre de problème évoqué plus haut, quand l'Australie est à la fois une nation et un continent, qui comprennent eux-mêmes des régions fort différentes et s'inscrivent dans plusieurs régions<sup>7</sup> Pacifique sud, Océanie, Asie du sud-est, Asie...

société australienne. Les massacres d'Aborigènes ne sont pas si loin, et l'idée de mise en valeur d'un territoire hostile est un aspect de la culture et de l'identité australienne avec lequel il faut compter. Dès lors, la problématique de la conservation prend un relief particulier. Elle s'inscrit dans un contexte qui doit combiner d'une part le renouvellement nécessaire d'une identité tirillée entre une mythologie symboliquement très forte – celle du baigneur ou celle du bush – et des relations extérieures fondatrices et de plus en plus prégnantes – celles de l'immigration européenne de peuplement et celle des liens avec l'Asie –, et d'autre part un sentiment de culpabilité vis-à-vis des Aborigènes, appuyé sur l'oppression culturelle du passé et la désintégration sociale du présent. Il est ainsi facile de comprendre que les enjeux de la conservation vont bien au-delà des objets auxquels elle s'applique concrètement, et qu'il y a bien là ni plus ni moins qu'une question de civilisation, dans les deux sens du terme.

### 9

Notre entreprise tente de produire le modèle d'une société et de ses espaces, et doit nécessairement se limiter quand à la profondeur de ses analyses. Elle doit embrasser large sans trop mal être. Ses limites se calquent donc sur les nôtres, que ce soit au plan culturel, pour appréhender le monde, au plan intellectuel, pour penser le monde, ou au plan scientifique, pour comprendre le monde.

Ces trois plans, il nous semble qu'il fallait en faire état, d'une manière ou d'une autre, afin de donner à comprendre les attendus de notre travail. Si nous nous sommes jusque-là limités à l'exposé succinct des questions qui le fondent, une explication complète de sa genèse permet de mieux appréhender les ressorts qui nous ont menés d'une interrogation sur « l'avenir du tourisme d'un point de vue géohistorique » à l'Australie et à la conservation. C'est à cette fin que nous avons intercalé entre cette introduction et le traitement du sujet à proprement parler un chapitre d'*état des lieux* (chapitre *État*), qui

retrace l'histoire du projet et en donne les fondements au lecteur, y compris jusque dans leurs faiblesses.

Ensuite, viennent les quatre chapitres qui constituent le corps de notre propos. La structure de la démonstration est assez simple, puisqu'il s'agit d'aboutir à une approche théorisée de la conservation australienne, de ses *espaces en voie de conservation*<sup>8</sup> (chapitre *Espaces*), fruit d'une modélisation dont les éléments seront présentés dans les trois chapitres qui la précèdent. Nous dissocierons d'abord cinq types d'espaces, correspondant chacun à une spatialité particulière, une manière d'échantillonner l'Australie (chapitre *Objets*). Ensuite (chapitre *Temps*), nous définirons quatre spatialités traduisant les différents rapports au temps de la société australienne. Le troisième élément du modèle fournira une analyse de l'espace de vie (chapitre *Lieux*), essentiellement urbain, mais dont l'originalité mérite une étude spécifique. Ces trois éléments – des objets spatiaux, des temps, des lieux – seront ainsi mis ensuite en relation pour éclairer autant que possible les logiques spatiales de la conservation à l'échelle d'une société.

Nous concluerons notre propos en esquissant, dans les limites de nos compétences, ce que nous pensons être les ressorts et les points de fragilité de la *culture de conservation* (chapitre *Culture*). En nous dégageant d'une approche strictement géographique, ce sera alors l'occasion de soulever de nouvelles questions, invitant à l'examen des incertitudes de notre modèle, et plus généralement à soumettre la notion de *société de conservation* à la critique, afin d'en éprouver sa solidité, y compris au-delà du champ disciplinaire de la Géographie.



---

<sup>8</sup> Le jeu de mot est certes usé, mais la filiation de Perec ne peut nous faire honte...

# État

*... des lieux. Où l'on voit comment l'on va en Australie*

*L'Australie du tourisme ou la société de conservation fait suite aux Éléments pour une futurologie géohistorique du tourisme<sup>9</sup>. Ici, faire suite c'est faire problème. Le propos de ce chapitre est donc de faire le lien entre la problématique générale et théorique exposée en introduction et sa version adaptée à un terrain □ l'Australie. C'est la logique de ce lien qui nous intéresse, et donc son histoire. Car trouver une logique sans histoire est en général assez facile aux gens qui font métier de raisonner. À l'inverse, toute problématique a une histoire. Mais si la continuité d'une logique n'est pas toujours au rendez-vous, soit que l'intérêt changeât, soit que la vie se chargeât du détournement, nous pensons que ce n'est pas le cas de ce travail. Bien au contraire, ses évolutions tiennent intégralement à la volonté de prendre un*

---

<sup>9</sup> Titre du mémoire de DEA préparant notre thèse.

problème général pour en quelque sorte le «payser», le traduire dans les termes particuliers d'un terrain, ce qui n'exclue pas alors un enrichissement ou un élargissement du problème de départ. Ainsi, ce qui nous importe, c'est l'ordre dans lequel on place la théorie et la pratique — la question théorique avant la question pratique.

La première partie du chapitre sera donc consacrée à ce rapport au terrain particulier, aux raisons et aux processus d'évolution qui nous ont menés en Australie. La deuxième partie du chapitre exposera notre façon d'aborder le terrain Australien, une fois celui-ci déterminé. Ce sera le lieu de situer notre travail dans les contextes français et australien, et plus généralement dans le contexte intellectuel de la *société de conservation*.

### (Dé)payser

Laissons de côté les questions méthodologiques — futurologie et géohistoire —, et retenons celles qui sont à l'origine de notre travail. Une problématique les résume — l'avenir du tourisme.

D'emblée, plusieurs types de traitements s'offraient à nous. Une première possibilité était l'inscription du travail dans un courant désormais bien balisé de la Géographie — la Géographie du tourisme. Double inscription d'ailleurs, puisque la Géographie du tourisme vient elle-même après la Géographie agraire, la Géographie de la circulation, de l'énergie, de la population, des textiles, de la métallurgie des industries chimiques, et bien d'autres, plus précises encore et à l'existence insoupçonnée. L'avenir du tourisme de ce point de vue tient en un problème de localisation d'une activité, considérée comme stable dans sa définition. Autant dire que c'est une contradiction dans les termes, puisque c'est le changement même de l'activité qui commande l'évolution de sa localisation. Autant dire aussi que la Géographie du tourisme est impuissante à prendre en considération le temps dans ses analyses.

Cette première voie n'était pas la bonne. Le problème du temps révélait en fait la nature plus profonde du problème de l'avenir du

tourisme, un problème qui peut se dire ainsi : le tourisme a-t-il un avenir ?

La question n'engage pas vers la Géographie du tourisme, mais vers *l'approche géographique du tourisme*<sup>10</sup>. La démarche est tout à fait différente, puisqu'elle vise dans un premier temps à considérer le tourisme du point de vue du géographe, et conduit sans coup férir à en discuter la définition. Vue ainsi, toute préoccupation prospective prend une dimension différente, devant prioritairement s'assurer de l'existence même de son objet, et au-delà même de sa nature. On voit mal, en effet, ce que serait l'avenir d'un tourisme dont on aurait déterminé par ailleurs que, selon certains critères, c'est une activité révolue. En si bon chemin, il ne faut pas revenir à la posture précédente, et tenter de fixer le tourisme, de lui donner des limites suffisamment vagues pour qu'elles intègrent ses évolutions. Au contraire, il faut étendre la problématique aux bornes des phénomènes, et à ses limites historiques en premier lieu.

### «Un peu d'Histoire...»

C'est donc dans le cadre d'une recherche historique que nous avons saisi notre problématique, nous demandant tout à la fois ce qui faisait le tourisme, ce qui l'avait fait, pour aboutir à ce qui ne le ferait plus. Par ailleurs, l'entreprise ne pouvait, ni par nature, ni par nécessité, s'apparenter à un travail d'historien. On était beaucoup plus dans le sondage, l'évaluation, l'approximation, l'encadrement mathématique. La stratégie consistait à cerner les limites du phénomène au moindre coût, la qualité du résultat étant à mettre en relation avec les conditions et les méthodes de son obtention. Or, celles-ci portaient d'une hypothèse simple : mettre en parallèle l'histoire du tourisme et les logiques du changement social pourrait éventuellement permettre de faire du tourisme un indicateur de l'évolution des sociétés. C'est

---

<sup>10</sup> KNAFOU Rémy, BRUSTON Mireille, DEPREST Florence, DUHAMEL Philippe, GAY Jean-Christophe, SACAREAU Isabelle, «Une approche géographique du tourisme», in *L'Espace géographique*, 3/97, pp. 193-204

donc selon cette logique que nous avons engagé des recherches sur l'histoire du tourisme<sup>11</sup>.

Un premier essai a été mené sur un petit ouvrage de vulgarisation, *L'invention du tourisme*, de Marc Boyer<sup>12</sup>. Ce qui nous intéressait, c'était l'aspect compact de l'ouvrage, allié au caractère totalisant de la collection. On en attendait une certaine cohérence, de celle que l'exigence éditoriale force non sans utilité, et bien loin des traités les plus complets, c'est-à-dire ceux dont on voit le plus clairement l'inégalité des lacunes. Sur cette base, la méthode d'analyse fut la reconstitution de la chronologie du tourisme. Une reconstitution en premier lieu quantitative ☐ on recense chaque fait de l'histoire du tourisme, puis on cumule année après année le nombre de ces faits. On obtient alors une courbe relativement simple, qui décrit le rythme d'accumulation des faits historiques relevant du tourisme<sup>13</sup>. Le résultat de cette petite manipulation, qui tient compte, on le rappelle, de la cohérence relative au filtre éditorial, est *grosso modo* une courbe logistique, dont le point d'inflexion se situe quelque part dans l'entre-deux-guerres. Du côté des origines, le décollage s'opère à partir de 1750. Vers 1995, la courbe commence à s'aplatir ☐ un très grossier prolongement de la courbe laisse penser qu'il n'y ait plus de faits historiques nouveaux liés au tourisme à partir de 2050.

Ainsi, quel que soit le parti pris de l'auteur quant à la façon de construire son propos historique sur le tourisme, quels que soient les ruptures qu'il opère – en l'espèce l'évolution du rapport à l'espace et à la mobilité consécutive aux Grandes découvertes marque les prémisses du tourisme –, il ressort de notre analyse une idée qui mérite d'être soulignée ☐ le tourisme n'a pas toujours existé et

---

<sup>11</sup> Nous nous intéressons ici à l'histoire du tourisme considéré comme une totalité, et non à des histoires de pratiques particulières et étroitement datées (les premiers congés payés de l'entre-deux-guerres par exemple), qui concourent à sa compréhension mais sans le constituer en tant que tel.

<sup>12</sup> BOYER Marc, *L'invention du tourisme*, Gallimard, coll. Découvertes Art de vivre, 1996, 160 p.

<sup>13</sup> La dérivée de cette courbe, qui donne l'évolution de son taux de croissance, nous renseigne simplement sur la densité de faits en fonction du temps.

n'existera pas toujours□ c'est un phénomène daté, le marqueur d'une époque. Si l'idée, probablement banale, vaut d'être signalée, c'est pour la simple raison qu'elle tranche assez nettement avec la quasi-totalité de ce que l'on peut lire d'histoire du tourisme, au sens d'une histoire globale et générale. Car Marc Boyer est plutôt un représentant du courant modéré en la matière, qui ne fait pas remonter le tourisme au premier homme, et se contente de partir des Grandes découvertes, période fondatrice d'un nouveau rapport à l'espace, condition d'émergence des pratiques touristiques. L'hypothèse est intéressante, mais sa vérification nécessite des moyens conceptuels que n'a pas à sa disposition l'approche historique, et reste par conséquent à l'état de conjecture. Néanmoins, il s'agit là d'une position modérée dans les approches historiques du tourisme, plus souvent enclines à s'affranchir de toute rigueur dans la définition du tourisme qu'elles supposent. La tendance est en fait à ne pas définir le tourisme, mais plutôt à rassembler des faits d'histoire dont on peut penser qu'ils ont un lien avec l'idée que se fait l'auteur du tourisme.

Cette situation, somme toute curieuse, conduit facilement à un traitement qui ne l'est pas moins, remontant sans grand complexe à la civilisation de la Grèce antique. On retrouve ce type de démarche chez deux auteurs, qui se sont attelés à la tâche d'écrire une histoire du tourisme titrée comme telle□ René Duchet et Gilbert Sigaux<sup>14</sup>. L'un, en 1949, et l'autre, en 1965, ont produit ce type de synthèse, qui les a conduits, dans leurs contextes historiques et intellectuels, à considérer le tourisme comme une sorte de constante anthropologique, qu'il s'agissait de traquer aux différentes époques de l'histoire des sociétés occidentales. On passera sur la contradiction qui consiste à faire de l'histoire par le biais de la démarche anthropologique. Ce qu'il semble plutôt falloir retenir de ce type d'approche, c'est un problème en définitive assez similaire à celui

---

<sup>14</sup> DUCHET René, *Le tourisme à travers les âges, sa place dans la vie moderne*, Vigot frères, Paris, 1949, 235 p. □ SIGAUX Gilbert, *Histoire du tourisme*, Éditions Rencontre, Genève, 1965, 112 p.

posé par la Géographie du tourisme, à savoir une sorte de tentation fixiste du social. Dans un cas comme dans l'autre, tout questionnement sur la contextualisation d'un phénomène de société est évacué sans frais, c'est-à-dire sans poser les bases d'une définition du tourisme, fût-elle même *a posteriori*, en conclusion.

Cette absence de contexte revêt en outre deux aspects. Celui, bien sûr, de la délimitation dans le temps et dans l'espace du tourisme. Mais aussi celui du point de vue historique et géographique des auteurs et de leur approche du problème. On peut ainsi observer que, pour ce qui est des auteurs francophones<sup>15</sup>, les travaux tentant d'établir une histoire globale du tourisme sont en gros antérieurs aux années soixante-dix. On peut y voir le signe de l'abandon de ce genre de problématique en Histoire. Marc Boyer apparaît alors comme un continuateur en la matière, quoique son effort de théorisation de l'invention des lieux touristiques, aussi limité et discutable soit-il, lui permette de renouveler cette problématique, avec pour conséquence une certaine contextualisation du tourisme, certes encore timide.

Néanmoins, l'idée d'une somme historique sur le tourisme n'a pas disparu dans son principe, même si sa conception a été largement transformée. Le livre récent de l'historienne Catherine Bertho Lavenir, *La roue et le stylo*<sup>16</sup>, témoigne en effet d'un certain renouveau de l'approche historique du tourisme. En médiologue, l'auteur met l'accent sur la médiation technique (roue de bicyclette et stylo de carte postale) de l'idéologie qui fonde le tourisme, ce qui la conduit nécessairement à construire le tourisme comme objet d'histoire, c'est-à-dire à lui donner une consistance temporelle, au-delà d'une collection d'événements. Ce faisant, on arrive à une définition du tourisme par l'histoire, établissant clairement qu'il est consubstantiel de la société industrielle, qu'il naît au XIX<sup>e</sup> siècle et pas avant, et qu'il meurt au XX<sup>e</sup>. Car il meurt, comme meurt de sa belle mort le Touring

---

<sup>15</sup> Nos recherches se sont limitées – si l'on peut dire – au catalogue de la Bibliothèque Nationale de France, dans l'état dans lequel il se trouvait en 1998.

<sup>16</sup> BERTHO LAVENIR Catherine, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Odile Jacob, 1999, 438 p.

Club en 1984, au dernier chapitre du livre, après une longue vieillesse entamée dans les années soixante. Et Catherine Bertho Lavenir de conclure : « Le tourisme populaire, par un étrange retournement, signe la victoire non pas du projet actif, généreux et moral des militants des années 1930, mais de son exact envers : la tradition aristocratique de la villégiature. Se déplacer pour l'été, afin de ne rien faire, entre amis, quoi de plus immoral, mais de plus délicieux ? » (p. 428). Ces mots terminent le dernier chapitre intitulé « Nouvelles valeurs, nouveaux touristes », ce qui est une façon de dire que le tourisme est mort. Entre un tourisme éternel, celui de Duchet ou Sigaux, et un tourisme daté, celui de Bertho Lavenir, en passant par la situation intermédiaire de Boyer, on note donc que ce qui permet de concevoir le tourisme comme un objet borné, condition de sa définition, c'est l'abord de son histoire par le biais d'une problématique – médiologique dans le cas de Bertho Lavenir –, et non par les effets de ressemblance formelle, entre la villégiature romaine et la résidence secondaire contemporaine par exemple<sup>17</sup>.

À ce stade de l'analyse, on doit donc faire le constat qu'en Géographie comme en Histoire la question de l'avenir du tourisme doit impérativement être posée au travers d'une problématique spécifique, si l'on ne veut pas se condamner à rencontrer des touristes toujours et partout, et à nourrir ainsi mécaniquement l'idéologie déjà proliférante du « tout tourisme ».

### *Coup de théâtre*

La piste initiale de notre travail prenait donc un premier virage, puisque se dessinait maintenant le rôle d'un terrain qui fournirait cette problématique, angle d'attaque nécessaire à la définition d'un objet de recherche viable, c'est-à-dire circonscrit dans le temps et l'espace.

---

<sup>17</sup> Ceci ne veut pas dire pour autant qu'il n'y ait absolument aucun intérêt à étudier la ressemblance de pratiques, et d'envisager à partir d'elle les permanences du social. Mais il n'est pas pour cela nécessaire de se référer à l'idée de tourisme.

Ce premier élément ne donne cependant qu'une partie de la réponse à la question du traitement du problème d'origine sur l'avenir du tourisme. Car si l'on voit mieux comment s'assurer d'une certaine contextualisation du tourisme, et en particulier comment faire en sorte qu'il puisse servir à la définition d'une période historique, il reste à comprendre la logique des marges de cette période, les modalités de ses limites. Plus généralement, se pose la question de la dynamique de la période. Or, notre démarche prévoyait de traiter cette question selon une méthodologie qui mettait en parallèle changement social et histoire du tourisme. Compte tenu des conclusions que nous avons tirées à propos de l'histoire du tourisme, il allait de soi que cette méthodologie devait être reconsidérée. Elle se voyait elle aussi affectée par l'introduction d'une problématique issue du terrain. En d'autres termes, le changement social dont il allait être dorénavant question était à relier aux biais de cette problématique. Cela renforçait du même coup son importance, en faisant d'elle la pièce maîtresse d'un dispositif visant d'une part à établir le tourisme en tant que marqueur d'une période historique dans un contexte de civilisation donné, et d'autre part à problématiser les phases d'entrée et de sortie de la période, ainsi qu'à comprendre sa dynamique.

Au bout d'un an de recherches, il est ainsi apparu que la problématique de l'avenir du tourisme devait être amendée. Si elle pouvait s'appuyer sur une approche historique, elle ne devait pas s'y réduire. Il fallait lui adjoindre une problématique localisée, qui permette de poser correctement les questions de la cohérence d'une période touristique des sociétés occidentales d'une part, et des limites de cette période d'autre part. C'était la condition nécessaire pour envisager le tourisme dans une perspective temporelle, et au-delà de la simple collection d'événements ou de lieux, opérée sur la base fragile de ressemblances discutables et de continuités inexplicables.

La métaphore du théâtre d'ombres chinoises traduit assez bien cette démarche. Les acteurs, chacun dans leurs rôles, y jouent une scène aux déterminants complexes, relevant de la complexité du social. Ce que l'on voit sur la toile, c'est un jeu d'ombres, se confondant les unes avec les autres, fondant leurs contours, aplatissant la perspective.

Cette scène, qui peut avoir parti lié au tourisme, devient sur l'écran un fait touristique par nature, localisé car dépendant de la position de l'écran. Dans le dispositif, le principe de projection est assimilable à la problématique dont on se dote pour analyser le social. Sous ce jour, le terrain, assorti d'une problématique, n'est ni la source ni l'illustration du propos. Il n'est pas donné *a priori*. Il résulte au contraire d'un travail d'élaboration, visant son choix sur la base de critères objectifs quant à sa capacité à fournir une scène sociale cohérente à notre théâtre d'ombres.

### *Le terrain en question(s)*

Aborder le tourisme en moins d'une dizaine de questions qui touchent à son avenir, voilà donc une nouvelle façon de poser le problème de départ, avec l'idée que ces questions permettront de choisir un terrain.

Nous avons ainsi choisi l'Australie parce qu'elle répondait au mieux à un système de contraintes qui est en partie issu de la liste de questions que nous allons maintenant résumer.

Outre la question de la compétence linguistique et celle de la praticabilité du terrain, qui sont certainement les premiers déterminants du terrain australien, on peut utiliser la grille ci-après pour identifier et résumer l'ensemble des questions auxquelles ce terrain doit pouvoir apporter des réponses.

Champs	Objet social	Objet géographique	Problématique
Géopolitique	Identité	Limite	Définition
Économie	Développement	Territoire	Production
Écologie	Idéologie	Échelle	Maîtrise
Travail	Civilisation	Ville	Évolution
Politique	Démocratie	Réseau	Organisation
Éducation	Culture	Lieux communs	Transmission
Communication	Surmodernité	Distance	Configuration
Circulation	Déplacement	Itinéraire	Distanciation
Patrimoine	Mémoire	Hauts lieux	Identification

Cette grille est une synthèse *a posteriori* des questionnements de départ. Elle n'a donc pas été élaborée sous cette forme pour opérer le choix du terrain. Cependant, elle exprime au mieux, nous semble-t-il, les logiques principales et les déterminants majeurs de ce choix. La formalisation que nous proposons reprend ce que l'on peut appeler les champs de questionnement de la liste d'origine. Elle découpe et classe ainsi les enjeux de la problématique globale sur l'avenir du tourisme, elle tente d'en abstraire les principes fondamentaux. Trois groupes □ géopolitique, économie, écologie □ travail, politique, éducation □ communication, circulation, patrimoine. Ensuite, à chaque champ est associé un objet social, un objet géographique et une problématique spécifique, ce choix résultant de la sélection d'un angle d'attaque et ne prétendant pas définir chacun des champs. Une brève explicitation de ces champs et des cas qui les illustrent dans le contexte australien permettra de mieux comprendre notre choix. Ce sera aussi l'occasion de signaler les pistes que nous avons laissées de côté.

**Géopolitique □ identité, et définition des limites.** Définir la limite entre le dedans et le dehors, entre eux et nous, est une des grandes questions qui taraude la société australienne, en quête

d'australianité<sup>18</sup>. Pour ne pas réduire la géopolitique aux relations internationales, il est important d'interroger la notion de frontière dans le contexte Australien, c'est-à-dire face aux affligeantes fausses évidences d'une définition de l'Australie qui s'incline trop souvent devant ses quatre démons □ l'île, l'archipel, la colonie, le continent. L'Australie n'est pas ce qu'elle est pour la simpliste raison qu'elle serait une île autarcique, l'élément d'un archipel pacifique, l'avant poste d'une métropole, ou encore un continent autonome. L'identité australienne n'est certainement pas attachée à l'un ou l'autre de ces déterminants univoques. C'est au minimum une combinaison complexe de ces éléments, auxquels il faudrait en ajouter un cinquième □ un confins «□occidental□» de l'Asie. Ce dernier point est sans doute celui qui, du point de vue du tourisme, pose le mieux la problématique des relations entre le tourisme et l'identité. Le problème des limites fondant l'identité se pose là, que ces limites soient extérieures, dans les rapports de l'Australie à l'Asie et au Monde, ou intérieures, concernant la place des Aborigènes en Australie et dans le Monde. Les hésitations du multiculturalisme résument cette question, pour peu qu'on veuille bien lui adjoindre un volet géographique.

---

<sup>18</sup> Un bon exemple de l'importance qu'a la question identitaire en Australie nous est donné par l'ouvrage récent dirigé par Caroline Mackenzie □ MACKENZIE Caroline (dir □), *Australie Autoportraits*, Éditions de l'Aube, 2000, 212 p. Dans son fond comme dans sa forme, ce florilège est assez représentatif du débat intellectuel australien sur le sujet, et des *cultural studies* australiennes en général, associant dans un même élan quelques propos sérieux à d'autres qui le sont moins, et parfois à l'autobiographie. Éclaté en études factuelles restreintes, ce courant de pensée peine à énoncer une quelconque vision large, théorisée et autonome de problème, et n'arrive finalement qu'à l'application illustrative et doctrinaire de ce qu'il pense être une théorie, mais qui n'est en fait que la pensée critique et à critiquer des intellectuels exotiques qui sont tant bien que mal parvenus jusqu'à eux □ Bourdieu, Foucault, Derrida, Lacan, Sartre, etc. Les séries d'ouvrages sur le modèle d'*Understanding Foucault* par exemple, s'ils ne sont pas mauvais et permettent au moins d'approcher des auteurs traduits par ailleurs, rendent cependant assez bien compte d'un certain rapport aux œuvres de l'esprit, oscillant entre la pragmatique du prêt-à-penser et le dogmatisme de *cultural studies* auxquelles l'inépuisable combinatoire des cas particuliers et des approches théoriques donne un caractère préoccupant de lévitation intellectuelle.

**Économie □ développement, et production du territoire.**

Aujourd'hui, la doctrine du développement économique par le tourisme conduit nombre de décideurs à voir leur territoire comme un pôle touristique, et l'activité touristique à même de prendre le relais de modèles économiques anciens et essoufflés. Plus largement, l'idée court que l'avenir du monde sera touristique. Mais, comme si tout est touristique alors rien ne l'est et les nuances et distinctions s'imposent, il convient de s'interroger sur ce modèle de développement et ses avatars. Or, l'histoire de l'Australie est traversée par la question de la mise en valeur du territoire et du développement, un territoire acquis et conquis contre la Nature et les Aborigènes, au contraire des vieilles nations européennes, mais dont il s'agissait de décider quoi en faire. À certains égards, c'est cette mise en valeur virile qui fonde l'identité australienne. Mais aujourd'hui, dans le contexte idéologique de la «croissance zéro», dont l'Australie est un des fleurons, cette question de la mise en valeur du territoire et de la pérennité des lieux pose la question du rôle du tourisme dans l'économie nationale et locale. L'Australie recevant chaque année environ quatre millions de visiteurs, dont la moitié, voire les deux tiers, sont des touristes<sup>19</sup>, ce secteur économique, qui structure des pans entiers du territoire et le borne en de nombreux endroits, doit être intégré en position centrale dans la réflexion sur le développement du pays.

**Écologie □ idéologie, et maîtrise des échelles.** L'Australie est en pointe de l'activisme écologique, et s'est emparé de cette idéologie dans toutes ses dimensions, des plus anodines préoccupations environnementales légitimes aux plus extrêmes des positions anti-anthropocentristes et anti-humanistes. Il s'agit alors de s'interroger sur le rôle que l'Australie entend faire jouer au tourisme dans l'incarnation de cette idéologie, en profitant de notre regard extérieur pour sortir des considérations techniques sur l'écotourisme, qui

---

<sup>19</sup> Le *Bureau of Tourism Research* australien recensait en 1999 un peu plus de quatre millions de visiteurs, dont un peu plus de deux millions de vacanciers, et environ huit cent mille venant visiter des parents, une catégorie qui prend un sens particulier dans un pays d'immigration.

monopolisent un débat australien mort-né sur cette question. Ainsi, la question très discutable de la capacité de charge du pays<sup>20</sup>, qui justifie la doctrine de la croissance nationale nulle, rencontre à l'échelle locale sa version touristique toute aussi boiteuse. Les deux thématiques ont donc partie liée, et il importe de distinguer les cas élémentaires de dégradation environnementale par les pratiques touristiques des généralités touristophobes sans fondement, pour envisager ce qui n'est que difficilement envisageable en Australie □ le tourisme est peut-être *à la fois* le moyen de favoriser la sensibilité écologique et celui de préserver la nature, plutôt qu'une activité par nature et pour elle nuisible, dont il convient de limiter les dégâts, démarche qui fonde l'écotourisme. Plus généralement, notre réflexion nous a conduit à considérer que la Géographie avait comme point d'accroche sur la question le problème de la maîtrise de l'échelle des phénomènes, de leur mise en cohérence scalaire, ce à quoi s'attache toute action écologique intègre, c'est-à-dire ne privilégiant ni l'angélisme abstrait d'un globalisme écologico-religieux, ni l'égoïsme bien compris de l'environnementalisme chez soi. Faire œuvre d'écologie réelle et réaliste, c'est au contraire adapter l'échelle des actes à celle des idées, ce qui demande parfois un certain courage et une certaine cohérence, souvent fort éloignés des démagogies verdâtres qui tiennent lieu d'arguments à l'écologie politique. En cette matière, le tourisme, tout en lui étant étroitement lié depuis maintenant de longues années, est un bon indicateur des difficultés de l'idéologie écologique. On trouve là un problème médiologique de première grandeur.

**Travail □ civilisation, et évolution de la ville.** La « fin du travail » en Europe<sup>21</sup>, l'hédonisme plagiste en Australie, la « civilisation des

---

<sup>20</sup> Par exemple □ NEWMAN Peter et alii, *Australia's population carrying capacity. An analysis of eight natural resources (An ISTP report for the Green's Western Australia)*, Institute for Science & Technology Policy, Murdoch University, 1994.

<sup>21</sup> Le débat va bon train, comme en témoigne trois ouvrages de nature différentes mais qui en marquent les bornes □ RIFKIN Jeremy, *La fin du travail*, La Découverte, 1996, 436 p. □ SCHNAPPER Dominique, *Contre la fin du travail*, Textuel, 1997, 111 p. □

loisirs<sup>22</sup> et les modèles urbains du monde, voilà les ingrédients d'une question essentielle du siècle à venir. L'urbanité touristique et la ville dominée par les loisirs trouvent en Australie un terrain d'étude de premier choix, au confluent des traditions urbaines de l'ancien et du nouveau Monde, mais aussi, par certains égards, de l'Asie des dragons, où prospérité et flamboyance mêlent l'assurance intangible du mauvais goût à la garantie stylistique du kitch. Plan en damier et rues commerçantes, *mall* et marchés hebdomadaires s'associent en Australie dans un urbanisme de plus en plus conditionné par les activités de tourisme et de loisir, évolution importante dans un pays très majoritairement citadin. C'est donc le lieu d'une exploration de la diversification des formes urbaines du tourisme et des loisirs, pour tenter de saisir leurs logiques élémentaires et les spatialités spécifiques sur lesquelles elles se fondent, au besoin à l'aide de concepts renouvelés.

**Politique** : **démocratie, et organisation en réseau.** Le multiculturalisme est le nouveau contrat social de l'Australie. D'essence migratoire, il a aussi une géographie, et ne peut se réduire aux abstractions sociologiques d'usage. Il compose un espace, qui n'est pas sans relation avec d'autres lui préexistant, ceux des doctrines politiques anciennes de l'Australie Blanche (*White Australia*), mais aussi des plus récentes relevant d'autres registres comme celle du développement du, et par, le tourisme. Les statistiques du tourisme australien ne s'y trompent d'ailleurs pas, qui isolent parmi les visiteurs un groupe important, regroupant ceux dont la motivation est la visite aux parents (*visiting relatives*). S'il n'y a pas identité de l'espace du multiculturalisme – provenances, itinéraires, résidences – et de celui du tourisme, il y a néanmoins des parentés, des logiques communes, des redondances, des lieux communs. Or, force est de constater que, sur le sujet du multiculturalisme, le sentiment des Australiens est en pratique pour le moins ambivalent, déchiré entre l'affirmation identitaire d'une

---

Commissariat général au Plan, *Le travail dans vingt ans*, Odile Jacob/La Documentation française, 1995, 374 p.

australianité autonome et le mélange – voire le « métissage » – de fait de la population. Cette question devient brûlante quand elle touche à l’insertion de l’Australie dans les différents ensembles régionaux asiatiques, qui constituent déjà et constituerons à l’avenir les ensembles de définition pertinents du pays<sup>22</sup> – bien plus que l’idéal très modeste d’un Pacifique « idéal ». C’est qu’un reste de « péril jaune » traîne encore dans les esprits de nombreux Australiens, soit qu’il se réfère au bellicisme nippon de la dernière guerre mondiale, soit qu’il se fonde sur l’asiatisation de certains quartiers des villes australiennes. Et à ce dernier titre, Surfers Paradise ou Cairns font aisément figure de « japan town », où les commerçants asiatiques accueillent les touristes asiatiques. La problématique déjà largement couverte de l’assise territoriale et sédentaire de la démocratie mérite alors d’être reprise à la lumière du multiculturalisme migratoire, valorisant la mise en réseau des territoires, le tourisme faisant alors figure d’une entrée intéressante dans la question, car, d’ors et déjà, il est devenu un enjeu essentiel du pouvoir local, qu’il soit politique ou économique.

**Éducation et culture, et transmission des lieux communs.** Louant « l’inépuisable nouveauté de ce qui est plus ancien que vous », Alain

---

<sup>22</sup> Quelques données, pour fixer grossièrement les idées : « In 1999-2000, 45% of Australia’s population growth was from net overseas migration. The preliminary estimate of net overseas migration was 99,100, while natural increase was 120,800. [...] At June 2000, the estimated resident population of Australia was 19,157,000 people. In addition, there were 344,200 short-term visitors in the country, while 365,700 Australian residents were overseas. Therefore there were an estimated 19,135,500 people in the country, 21,500 less than the estimated resident population. [...] At June 2000, Australia’s overseas-born residents comprised 4.5 million, 24% of the total population. Over the last five years the number of overseas-born residents has increased by 8% from 4.2 million at June 1995 to 4.5 million at June 2000. This exceeds the rate of growth in the total population, which has increased by 6% over the same period. At June 2000, just under 13% of the Australian population had been born in Europe and the Former USSR. About half of these (6%) were born in the United Kingdom. People born in the three Asian regions together comprised 6% of Australia’s population. »

<http://www.abs.gov.au/ausstats/abs%40.nsf/b06660592430724fca2568b5007b8619/2c6d9db6b7ef7c97ca2568a9001393d5!OpenDocument>

Finkielkraut<sup>23</sup> n'a de cesse de dénoncer «l'adieu laïque au principe de laïcité», plus anciennement encore «la défaite de la pensée», quand «à l'instar du dictionnaire, l'école se rend donc à l'évidence. Là comme ailleurs, l'humanité et la société ne font plus qu'un.» En inépuisable ronchon, il pose le problème de la transmission culturelle, qui pour être effective doit parfois être impassible devant le brouhaha du Monde et les remous du social. Dans les termes du géographe, toujours plus sobre, il faut construire des lieux communs, immobiliser là pour déplacer ailleurs, fixer ailleurs pour changer là. Si le mouvement est par essence relatif, alors l'espace relatif suppose des vitesses différentes, des trajectoires plus où moins directes, des trajets plus où moins rapides, et des points fixes. Cette panoplie de différences, on la retrouve aisément dans l'Australie contemporaine, dont l'image nous parvient partagée entre la surmodernité de son quotidien citadin et ludique, et l'idéal d'archaïsme animiste des Aborigènes du désert central. Ajoutons à cela la mythologie du bush, qui ne se vit que menacée, et le tableau est fin prêt à servir de décor à la pièce qui s'y joue : *Conservation* : acte un ; *identification*, acte deux ; *transmission*. Le tourisme, dont on admet qu'il a pour ancêtre le Grand Tour, voyage initiatique des jeunes aristocrates britanniques du XVIII<sup>e</sup> siècle, joue dans l'affaire les premiers rôles : c'est notre thèse.

**Communication : surmodernité, et configuration de la distance.** Les arbitrages opérés par les individus entre la coprésence, la mobilité et la télé-communication<sup>24</sup>, appelons cela les différentes configurations de la distance, constituent une approche possible de la production de l'espace social. Or, la diffusion des pratiques de mobilité, telles que le tourisme, associée à celle des nouvelles technologies de communication – nous parlons ici des dispositifs techniques

---

<sup>23</sup> FINKIELKRAUT Alain, *L'imparfait du présent*, Gallimard, 2002, 283 p.

<sup>24</sup> À ne pas confondre avec certains dispositifs concrets de communication à distance, que l'on nomme souvent les «télécoms». La différence entre mobilité et télé-communication doit être claire et tient à une distinction simple : on transporte quelque chose, une lettre éventuellement, mais on transmet une information, que l'émetteur peut conserver.

incontestablement nouveaux, la nouveauté des pratiques étant une autre question – ne vas pas sans recomposer ces configurations de la distance. L'idéologie du « toujours joignable » rend de plus en plus perméables les uns aux autres des espaces et des temps qui étaient jusqu'alors clairement distincts : le téléphone portable s'invite en vacances et les routards occupent les cybercafés. Au-delà des formules et des expressions à la mode – qui valent ce qu'elles valent mais traduisent des réalités –, la question se pose des relations entre *la société de conservation*, la « civilisation des loisirs » et la « société de l'information ». L'Australie du tourisme, c'est aussi une société technologiquement avancée dans cette surmodernité de l'internet et du téléphone portable. Quand on sait l'importance de l'information dans le tourisme, une importance que résumant assez bien les différentes formes du guide, on comprend que le cas retenu peut assez bien montrer la configuration de la distance à l'œuvre, et cela directement, au travers des pratiques touristiques. Pour autant, cet aspect des choses ne sera finalement que peu abordé en tant que tel, tant il engage à nos yeux sur la voie d'une problématique méritant à elle seule un traitement d'une ampleur au moins égale à la celle de la recherche présentée ici. Nous garderons donc la question de fond des relations entre la société de l'information et la configuration de la distance en arrière plan de notre travail, nous réservant l'occasion d'un traitement ultérieur de cette problématique ô combien stimulante.

**Circulation, déplacement, et distanciation de l'itinéraire.** Nos premières recherches sur l'histoire du tourisme nous avaient conduit à mener quelques analyses sur le rapport entre les techniques de transport et la mobilité, y compris le tourisme. L'essentiel de ce qui a résulté de ce travail fut la conviction que la logique des déplacements touristiques – au sens du changement de place – ne pouvait se résumer, même de ce point de vue technique, à un problème de balistique, sur la base d'équations de gravité, d'évaluation des flux et de leur portée. Cette idée de bon sens s'accorde au fait que ce qui distingue l'itinéraire touristique de celui qui ne l'est pas, c'est qu'il intègre une perte de temps, une certaine dose d'inefficacité en termes

de transport. Certes, les pratiques de villégiature et de loisir peuvent dans certains cas revêtir les habits étroits du modèle gravitaire, mais ces cas ne sont certainement pas majoritaires, et toute loi de gravité affectant une pratique touristique se voit en général systématiquement modulée par d'autres types de distances et d'autres rapports à l'efficacité et au temps du transport. Cette base, si sommaire fût-elle, a pourtant servi à opérer une des dernières sélections dans le choix du terrain. On s'est en effet fondé sur l'idée qu'en maximisant les distances impliquées dans la problématique, on s'ouvrait la possibilité d'un certain grossissement des phénomènes spatiaux, démultipliant les métriques et les mesures de distance assorties. Pour dire les choses autrement, l'itinéraire touristique, parce qu'il est avant tout un choix, est l'instrument de la distanciation nécessaire à l'appréhension d'un territoire, une fois abandonnée l'utopie du parcours exhaustif et de la carte à l'échelle un. Plus concrètement, le déplacement touristique construit l'espace de son itinéraire, associant les lieux dans une seule et même logique, qui bien souvent n'est pas laissée à la contingence des commodités de transport. C'est à ce titre que le Tour du Monde est un objet touristique intéressant, car il peut être lu comme la volonté d'unifier le Monde dans un mouvement qui sélectionne un nombre réduit de ses lieux, et pose la question des principes qui ont présidé à leur choix, et donc celle du principe de leur représentativité. Il fallait donc un vaste pays<sup>25</sup>, comprenant en son sein de grandes distances, et éloigné des principaux foyers émetteurs de touristes, au mieux leurs quasi-antipodes □ l'Australie.

**Patrimoine □ mémoire, et identification des hauts lieux.** Dernier axe problématique, et pas des moindres, presque aussi complexe à traiter

---

<sup>25</sup> L'échelle du pays a été retenue tant pour des raisons pratiques d'unité politique, donc statistique, et linguistique (officielle), que sur la base de considérations plus complexes portant sur la cohérence historique des constructions nationales, aux marqueurs en général relativement aisés à saisir, ce qui n'est pas le cas de nombre d'entités régionales aux contours mal déterminés. Par ailleurs, la trame des États demeure aujourd'hui un élément important de l'analyse du Monde, même si d'autres approches enrichissent sa compréhension.

que celui plus technique des technologies de la télé-communication. Cette question est aujourd'hui omniprésente dans les débats sur le tourisme, alternant entre sa condamnation pour dégradation et sa louange pour rapports pécuniers conséquents. Il est pourtant plus rare de voir soutenue l'idée que le tourisme puisse engendrer par nature un bénéfice autre que financier, dans le sens de la conservation patrimoniale par exemple. Puisque le mot est lâché, ajoutons que l'idée même de conservation a souvent eu pour origine l'intérêt touristique, la médiation financière assurant sa mise en pratique. Mais la conservation est aussi productrice de lieux, qu'il s'agisse d'infrastructures permettant l'accès aux hauts lieux du patrimoine, ou de la transformation des hauts lieux eux-mêmes, car conserver c'est souvent restaurer, voire reconstituer et reconstruire. Si l'on met en relation l'imprégnation de la société australienne par le tourisme et les loisirs avec les problèmes identitaires que nous soulevions plus haut, on voit qu'il y a matière à enquête, afin de déterminer le rôle joué par le tourisme dans l'identification des hauts lieux du patrimoine australien et dans leur conservation. En élargissant le champ de nos réflexions, on est ensuite rapidement amené à poser le même type de question pour ce qui est du rapport des Aborigènes au tourisme, compte tenu de leurs relations historiques avec l'Australie Blanche et du statut qui en découle. Dans une autre direction, le rapport des Australiens à la Nature renvoie également à la notion de patrimoine, que les particularismes endémiques de cette Nature constituent la base d'une identification australienne, qu'elle soit vécue comme hostile et à dominer dans un rapport de mise en valeur, ou bien qu'elle constitue un trésor de biodiversité qui hisse l'Australie au rang des *grandes puissances écologiques mondiales*, une façon de prendre de l'avance sur un droit de cité dans le monde de demain, écologiquement sensible. Pour toutes ces raisons, la notion de patrimoine apparaît comme un plan de coupe utile à la compréhension des mécanismes géographiques du tourisme, et en particulier de son avenir.

Comme on l'aura compris, ce dernier point a finalement dominé notre travail de recherche, une domination qui s'est d'abord imposée

à la suite de l'enquête de terrain, mais qui ne doit cependant qu'être considérée comme le meilleur biais d'entrée dans la description de l'Australie du tourisme, et aussi comme le point focal utile à la subordination des autres axes de la problématique, qui n'ont bien sûr jamais été perdus de vue.

Notre choix de l'Australie, comme on le voit, ne doit rien au hasard ou très peu. Néanmoins, il ne serait pas honnête de laisser croire que le choix fut simple et direct, et qu'il n'y avait pas d'alternative, car il y en avait. Il n'est donc pas inutile de dire à quoi nous avons échappé.

Pour les raisons pratiques et problématiques que l'on a dites, la liste des «nominés» comptait cinq régions ou pays. De la liste des terrains retenus initialement, avaient été retirés la Russie, la Chine, et l'Inde, assez peu praticables de notre point de vue, c'est-à-dire au plan linguistique et quant à l'information sur le tourisme que l'on pouvait y recueillir. Mais entrait également en ligne de compte la condition portant sur le type de société, occidentale et technologiquement avancée, y compris dans l'aspect social de la technique. Assurément, ni la Russie, ni la Chine, ni l'Inde ne satisfaisaient ces critères, du moins par comparaison avec les autres choix. Par ailleurs, et pour être complet, aucun pays africain ne s'inscrivait aisément dans notre problématique.

Restaient alors le Canada, les États-Unis (élargis aux Caraïbes touristiques), l'Europe (élargie au bassin méditerranéen), et l'Australie, le Brésil ayant été éliminé compte tenu du fait qu'il avait servi de terrain à notre mémoire de maîtrise<sup>26</sup>. L'ultime sélection s'est opérée à la suite d'une lutte acharnée entre les participants. L'Europe a la première mis genou à terre trop compliquée. Les États-Unis, dont les chances n'étaient pas minces, n'ont pas réussi à faire prévaloir leur statut de nation d'immigrés sur les problèmes de complexité qui se posaient par ailleurs, et que l'importance du nombre des hommes concernés n'arrangeait en rien. *Exit*, donc, les USA. Les finalistes étaient deux simples vides, deux puissances

---

<sup>26</sup> PONCET Patrick (dir. Rémy KNAFOU), *Le tourisme et la violence à Rio de Janeiro*, mémoire de maîtrise de Géographie, Paris 7, 1996, 365 p.

écologistes, deux nations multiculturelles, deux pays d'immigration. Seule différence □ leur situation. Du moins si l'on fait exception de leurs âges, encore qu'en la matière ils soient dans leur esprit, leur âge mental en quelque sorte, tout à fait comparables. La victoire de l'Australie tint donc, sans héroïsme, à sa localisation, loin de tout ce qui compte dans le tourisme mondial, et proche de ce qui comptera probablement □ l'Asie. Mais la victoire ne fut pas si courte, puisqu'à ces arguments s'en ajoutaient d'autres, recoupant assez bien les axes de notre problématique, notamment pour ce qui est du problème des limites, de l'insularité, de la continentalité, etc.

À ce stade de la recherche, et conformément à ce que nous avons annoncé dans les travaux qui l'avaient préparée, nous nous étions donc dotés d'un terrain, dont le choix avait fait l'objet d'une procédure sélective complexe, fondée sur les caractéristiques propres de notre problématique de départ sur l'avenir du tourisme. Il fallait alors aborder ce continent d'incertitude avec quelque circonspection, et identifier plus précisément encore les points d'attache de notre sujet dans le cadre concret que nous venions de lui donner. Ensuite viendrait le « terrain », longuement préparé, qui nous fournirait matière à penser et à donner corps à ce sujet, non sans que ce dernier s'enrichisse au passage des transformations qu'imposent les choses aux idées des choses.

### « *Less is More*<sup>27</sup> »

Il n'y a aucune raison de se laisser intimider par l'Australie. C'est au fond un petit espace. Peu de monde, et le désert un peu partout. Quelques lieux, tout au plus. Le rouge, l'ocre, le vert, le bleu. Comme d'habitude, au centre □ les marges. Mines d'or. Peu de poids. Pas plus de chiffres remarquables, aucun sommet, aucun gouffre □ à la rigueur le vide. Pour simplifier, un opéra et un rocher comme souvenirs. On en viendrait presque à se demander si la Lozère ne suffisait pas à

---

<sup>27</sup> Littéralement □ « Moins, c'est plus ». Aphorisme attribué à l'architecte Mies Van Der Rohe, mais vraisemblablement d'origine plus ancienne.

notre quête, s'il fallait aller si loin pour trouver si simple. La première réponse est évidente : la distance construit la simplicité. La seconde l'est moins, puisque cette vision simple suppose un apprentissage, refusant l'évidence. Afin de faire état de nos partis pris à ce sujet, nous allons, en quelques pages, résumer ce que nous avons tiré de lectures et réflexions quant à la manière d'aborder l'Australie. Il ne s'agit pas d'une bibliographie critique, mais nous avons au contraire cherché à exposer ce qui selon nous faisait problème dans la façon d'appréhender le terrain que nous nous étions donné, mêlant pour cela la synthèse de nombreuses lectures (dont on trouvera les références en bibliographie) à l'expérience de points de vue variés sur un pays qui demeure, en France, largement mystérieux et passablement mythique.

### *Un petit espace*

Avec sa petite vingtaine de millions d'habitants, l'Australie est un petit espace. Il faut s'y faire. L'étendue, si importante soit-elle, ne présage pas des possibilités d'interaction sociale. En revanche, ce qui est assuré, c'est que cette étendue peut-être prise en compte pour comprendre l'espace australien, soit que l'on s'intéresse à la structuration du territoire, aux pleins et aux vides, à leurs situations réciproques et à la symbolique que cette opposition produit, soit que l'on veuille situer l'Australie dans des contextes plus larges, régionaux et mondiaux.

Cette question de la taille du pays est en fait un sujet récurrent des propos portant sur l'Australie, et ce dans tous les types de discours, des souvenirs de vacances aux publications scientifiques en passant par le journalisme<sup>28</sup>. L'Australie est immense, et cela mérite d'être dit.

---

<sup>28</sup> L'expérience de ce lieu commun est, nous pensons, très largement partagée. Joël Bonnemaïson, dans la *Géographie Universelle. Asie du sud-est, Océanie*, entame sa présentation de l'Australie (en dehors des trois courts paragraphes d'introduction et du résumé du premier chapitre) par cette affirmation : « L'Australie est hors des communes mesures : par ses 7 868 864 km<sup>2</sup>, elle est la plus grande île du Monde, ou le plus petit des continents : aussi grande que les Etats-Unis, si l'on ôte l'Alaska ; 14

Certes. Mais reste à savoir ce que l'on fait de cette observation, dont l'objectivité ne signifie rien par définition<sup>2</sup> seule compte la relation que l'on peut subjectivement établir avec d'autres observations objectives. Or, la première de ces relations est sans doute, pour qui s'attaque à l'étude de l'Australie, celle qui infère de sa taille la difficulté à s'en emparer *en entier*, comme telle. L'usage veut alors que de la difficulté surmontée naisse l'héroïsme de son vainqueur, le prestige qu'il en tire étant par dessus le marché proportionnel à la taille du terrain terrassé. Le terrain est un risque, la recherche une campagne, et la publication un titulature. Et l'habitude qui assiste l'usage veut, elle, que l'on parle de l'Australie en parlant de Sydney, de Melbourne, du Queensland, des Aborigènes, du tourisme, mais jamais de tout cela ensemble, c'est-à-dire de ce qui fait précisément l'Australie. La difficulté est alors surtout niée, l'Australie n'étant plus que l'ensemble englobant du terrain, voire même l'expression abusive de sa *position*, quand on attendrait au moins une sorte de *situation*, c'est-à-dire que soit posée la question de la représentativité et du rapport du terrain à l'Australie, du pratique face au discursif.

Pour notre part, nous avons fait le choix d'une approche de l'Australie *en tant que telle*. Nous y voyons l'essentiel de la valeur ajoutée scientifique de notre travail. En opérant un échantillonnage de l'espace plutôt qu'une extrapolation à partir d'un lieu, nous avons décidé que le caractère nécessairement lacunaire et superficiel de l'approche serait contrebalancé par son intérêt en termes de compréhension globale des logiques d'une société et de son espace. On comprendra alors que ce serait faire aveu de faiblesse que de livrer au lecteur la très imparfaite mise en forme de nos études bibliographiques sur l'Australie, qui n'est elle-même qu'une collection de lacunes. En outre, cette approche intégrale du social implique de s'intéresser à un grand nombre de sujets, comme celui de l'art contemporain par exemple, et ce grand nombre de sujets impose une sélection bibliographique supplémentaire. On trouvera donc en

---

fois la France ou 25 fois les îles Britanniques. Elle occupe à elle seule 85% de la surface des terres émergées d'Océanie. <sup>2</sup>(p. 246, chapitre 1, premier paragraphe).

bibliographie une grande partie des références qui ont été utiles à l'élaboration de notre thèse, mais sans que ne soient distinguées celles qui ont fait office de source de celles qui ont stimulé notre réflexion, ne faisant pas l'objet de citations formelles. Nous tenons à préciser ici que ces concessions sont la condition nécessaire – y compris matérielle – de notre démarche. Les critiquer revient à critiquer cette démarche, ce qui reste possible.

Ainsi, la question de la taille du terrain semble l'occasion de poser le problème plus général du rapport du géographe au terrain<sup>29</sup>. Pour faire court, disons que, justement, la taille c'est le rapport. Outrageux, l'art du raccourci rallonge la pensée. En plus long donc, la taille n'a d'intérêt que dans la perspective d'une comparaison, d'une échelle. Ce qui fait problème dans le cas australien, c'est d'abord la tension entre l'étendue et l'espace, l'une grande l'autre petit, au sens propre la démesure, l'absence du commensurable. L'inadéquation entre l'espace politique et l'espace géopolitique, que la densité moyenne ne résume pas du fait même qu'elle est une moyenne, rend difficile l'appréhension simultanée de ces deux espaces. C'est au point que leur mise en cohérence n'est souvent que discursive, convenant du fait que l'on parle de la même chose, même si ce n'est pas la même chose, parce que l'on ne peut étudier les lieux d'Australie et le territoire australien à la même échelle. Ce dogme est ce qui bloque la pensée de l'Australie comme un tout, en tant que totalité, et confine immédiatement soit à la Géographie régionale, soit à la Géopolitique. C'est par là même ce qui explique l'introduction inévitable par la taille, qui n'a de rapport au sujet qu'en tant qu'elle sert à son propre détournement, permettant de reconstituer l'unité perdue sur la base des figures puissamment unitaires de l'île – la plus grande – et du continent – le plus petit. On ne peut alors que méditer avec délice cette observation de Joël Bonnemaïson à propos de l'Australie, constat peut-être involontaire des apories conceptuelles de deux des

---

<sup>29</sup> Anne Volvey donne quelques citations édifiantes montrant le rapport passionné et charnel qu'ont certains géographes à «leur» terrain. VOLVEY Anne, «L'espace vu du corps», in *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, 2000, p.319-332.

piliers les plus solides de la Géographie que sont l'île et le continent □ « Elle occupe à elle seule 85 % de la surface des terres émergées d'Océanie. ».

Mais il y a bien un problème de distance. L'Australie est un grand pays, dans le sens où l'entité géopolitique est indissociable de l'espace politique. La distance aux autres est liée à la distance aux mêmes, le dehors est aussi un peu dedans. Cette relation se pratique sur deux modes, deux rapports □ le voisinage et la comparaison. Le voisinage pose la question de l'appartenance régionale □ Océanie, Pacifique, Asie. Et il faut noter que la question, selon le lieu, fait ou ne fait pas débat. L'Australie est en effet incluse dans la Livre III du volume de la Géographie Universelle qui lui est consacré, c'est-à-dire dans la partie sur l'Océanie, l'autre livre traitant de l'Asie du sud-est. Mais la question des rapports de l'Australie et de l'Asie génère, en Australie, un débat important, résumé par Chilla Bulbeck dans la double question □ « Australian identity □ British past □ Asian future ? »<sup>30</sup>. S'il est évident que la démarche même de la *Géographie Universelle* suppose un découpage du Monde, et donc de trancher un éventuel débat, alors que l'Australie ne s'engage pas dans ce genre de projet et garde le débat vivant, on peut néanmoins se borner à souligner, sur la base des arbitrages opérés, la variabilité de ces découpages selon les points de vue. Notre attitude face à cet état de fait ne sera ni française, car ne tranchant pas le débat, ni australienne, car n'entrant pas véritablement et directement dans le débat. Néanmoins, n'étant pas dans une position neutre face à ces deux options, nous avons tenté d'apporter des éléments qui puissent renouveler les termes du débat français, dans la mesure où le tourisme constitue un lien fort de l'Australie avec l'Asie. C'est là une façon d'utiliser le terrain exotique non pas seulement comme le lieu

---

<sup>30</sup> BULBECK Chilla, *Social Sciences in Australia*, (second edition), Harcourt Brace, 1998, 542 p. La citation est le titre de la conclusion de la première partie du livre, consacrée à l'histoire et à l'identité australienne. Elle s'accompagne d'une bibliographie sélective (ce qui est rare dans la production anglo-saxonne) illustrant bien les débats en cours. Par exemple □ FITZGERALD Stephen, *Is Australia an Asian Country? Can Australia Survive in an East Asian Future?*, Allen and Unwin, Sydney.

de l'application d'un savoir faire dont est porteur le géographe, mais aussi comme l'occasion d'ouvrir l'univers de ce géographe aux débats dont ce terrain est l'objet dans son contexte, quitte à provoquer, encore du côté du géographe, des remises en cause épistémologiques.

Un autre aspect de la problématique du voisinage est son exacte envers, à savoir celle de l'éloignement. Là encore, il faut nuancer l'évidence d'une Australie loin du Monde, une vérité qui s'affirme avec d'autant plus de force qu'on la pondère par la géographie de l'espace australien, entre peuplement inégal et relations post-coloniales, et ce malgré l'affermissement des relations avec l'Asie. Mais c'est aussi une question de rapport de distances, et de ces mêmes distances, celles du dedans et celles du dehors, quand bien même, par la force des réseaux, les premières sont plus grandes que les secondes. En d'autres termes, si l'on prend le parti de dissocier ce qui ne l'est pas en pratique, le géopolitique et le politique, l'Australie et les Australiens, on en arrive fort logiquement à associer l'éloignement à l'Australie. Une vision plus conséquente ferait voir que l'Australie est plutôt une périphérie asiatique qu'un avant-poste occidental, bien plus proche de la «moitié du Monde» – selon l'expression de François Durand-Dastès<sup>31</sup> – que ne l'est l'Europe. La dire éloignée de tout est plus une manière de description géopolitique que géographique.

Des deux modes relationnels du rapport de démesure que nous avons identifiés, celui de la comparaison est sans doute le plus fréquent, bien qu'il ne soit pas aussi implicite que celui du voisinage, le découpage du Monde qu'engage ce dernier, parce qu'il est un fait accompli, s'exposant moins ouvertement à la critique. La comparaison est un réflexe, pratiqué avec plus ou moins de talent. On citera encore Joël Bonnemaïson : «L'Australie a la taille de l'Europe,

---

<sup>31</sup> Il évoque ainsi l'Inde et la Chine ( in DURAND Marie-Françoise, LÉVY Jacques, RETAILLÉ Denis, *Le Monde : espaces et systèmes*, PFNSP/Dalloz, 1993, p.349-360p.). On peut rajouter le voisin Indonésien de l'Australie, qui, avec 230 millions d'habitants, occupe le quatrième rang mondial au palmarès de la population des États, après la Chine, l'Inde, et les Etats-Unis.

ou des États-Unis, mais la population des Pays-Bas.<sup>32</sup> Quatorze fois la France, une fois l'Europe, ou les États-Unis, l'alternative est ouverte, mais masque mal ce qu'elle traduit, à savoir ce problème récurrent de l'incommensurable. Car comparer comme cela, c'est aller chercher ailleurs l'unité manquante sur place. Quatorze fois la France, c'est un multiple entier d'une entité géographique à la solidité éprouvée. Idem pour les États-Unis, l'identité de taille en plus. Pour l'Europe, pour peu qu'on sache la définir, c'est plutôt optimiste quand à son unité et même sa réalité. Dans tous les cas, il s'agit finalement d'une sorte de modélisation de la taille du pays, le formalisme numérique et mathématique permettant la transmission des attributs d'un ensemble à l'autre, du mieux doté au moins bien doté, du mieux défini au plus mal défini. Pourtant, en poussant la logique de cette comparaison, on en voit assez rapidement les limites, ce qui définit d'autant mieux son éventuelle utilité pour fixer les idées. La mise en parallèle de la superficie de l'Europe et de la population des Pays-Bas est ainsi une manière de ne pas parler de densité moyenne, tout en ne disant pas non plus ce qui fait la différence entre l'Australie et les Pays-Bas – la combinaison de pleins et de vides –, pas plus que n'est évoquée la différence entre l'Australie et l'Europe la densité moyenne de la population. La comparaison avec la France va même plus loin que ces ambiguïtés, puisqu'il n'y a pas de commune mesure entre la maîtrise du territoire français et celle du territoire australien, dans le sens où la deuxième serait quatorze fois plus (ou moins, vu l'immense étendue) aboutie, quatorze fois plus (ou moins, vu la faible densité) efficace, ou encore quatorze fois plus (ou moins, vu la faible diversité) difficile que la première. Une Australie grande comme quatorze fois la France devrait compter presque huit cents millions d'habitants, si l'on suppose que la densité de la France est un produit historique reproductible. Poussons plus loin dans l'optique historique, pour dire que cette Australie imaginaire n'aurait pas manqué d'étendre son territoire vers l'Asie, construisant ses frontières plutôt que s'en

---

<sup>32</sup> Légende le figure 1.1 dans la *Géographie Universelle* (volume cité), p. 247.

laissant dicter le tracé par les contours de ce qu'il est convenu d'appeler une île-continent, concept valise qui aurait alors dû laisser sa place à celui d'archipel australien.

Cette utopie montre combien la comparaison est une opération qu'il faut savoir maîtriser, et surtout savoir utiliser à bon escient. Or, dans la perspective qui était la nôtre au moment de commencer ce travail, on sait maintenant que la taille du terrain était une des variables concourant à son choix. On a même mis en concurrence l'Australie avec l'Europe et les États-Unis. Le choix de l'Australie a été dicté sur la base de tailles comparables, mais cette comparaison était assortie d'un double rapport, à la problématique et à la pratique du terrain. Il ne s'agissait donc pas d'établir une équivalence entre l'Australie et les terrains concurrents, mais d'intégrer dans le processus de sélection le facteur distance, que d'autres paramètres viendraient pondérer.

Il nous semble qu'il faille tirer de ces quelques remarques l'enseignement que la taille du terrain n'est pas un élément pertinent pour sa définition — ce qui importe, c'est la qualité de l'espace qu'il permet d'étudier. En tant que telle, l'Australie nous semble correspondre assez bien à cette exigence, car si c'est indéniablement un petit espace, il n'en demeure pas moins que sa complexité offre matière à analyses et discussions, tout en demeurant maîtrisable dans son ensemble, en tant que tel. *Less is more*, et inversement.

### *Inversement*

Que fait-on, en termes de production du savoir, lorsqu'on a la tête à l'envers, aux antipodes de l'Europe ? Est-on aux antipodes intellectuels de cette dernière ? Les conditions de la connaissance sont-elles inversées ? La recherche y marche-t-elle en sens inverse ? Notre ambition est ici très modeste, et vise seulement à situer notre travail dans son contexte intellectuel et scientifique, en évoquant, même sommairement, différents aspects significatifs de la recherche australienne en sciences sociales. Nous poursuivrons par la question de la recherche sur l'Australie en France.

Sur le premier point, trois domaines peuvent être distingués : les sciences sociales proprement dites, la Géographie, la touristologie. Leurs interactions sont complexes, et ne consistent pas en un emboîtement simple. En effet, comme l'explique Jean-François Staszak<sup>33</sup>, la vague du postmodernisme, en déferlant sur les sciences sociales anglo-saxonnes, a amoindri les distinctions disciplinaires classiques, quand en France celles-ci persistaient. Pour autant, cet auteur évoque une Géographie postmoderniste, suggérant que la Géographie anglo-saxonne existerait encore comme discipline, bien qu'elle ne réponde plus à l'idéal-type de la Géographie française, elle-même indirectement influencée par le courant postmoderne. S'il s'agit là d'une manifestation de l'esprit de finesse plutôt que d'une contradiction problématique, il n'en demeure pas moins que la situation apparaît assez compliquée, pour qui tente de situer un travail de recherche français dans la production scientifique anglo-saxonne.

Ce qui nous est resté de nos recherches bibliographiques et de nos contacts avec le monde universitaire Australien tient en quelques remarques simples, qui chacune soulignent d'une certaine manière l'originalité finalement simple et facile de notre travail. On peut par exemple partir de l'ouvrage de référence de Chilla Bulbeck, *Social sciences in Australia*<sup>34</sup>. Ce professeur de « Women's studies » à l'université d'Adelaide brosse un portrait remarquable de l'évolution des sciences sociales de son pays et les grandes problématiques qui les ont traversées et les traversent aujourd'hui, l'ensemble prenant la forme d'un manuel universitaire, incluant même une méthode de recherche agrémentée d'exemples à destination des étudiants. Si l'ouvrage peut être exploité pour ce qu'il dit, il peut aussi l'être pour ce qu'il ne dit pas. Or, là est pour nous son principal intérêt, puisqu'il n'y est jamais question de Géographie, ni dans les cent quatre-vingt-deux entrées du glossaire – qui comprend néanmoins les termes

---

<sup>33</sup> STASZAK Jean-François et alii, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Belin, 2001, 314 p.

<sup>34</sup> Chilla BULBECK, *op. cit.*

«history» et «Sociology» –, ni dans les vingt-trois pages d'index, pas plus que dans aucun des titres ou intertitres du livre. Vu sous cet angle, la Géographie n'est pas en Australie une science sociale, ce que confirme d'ailleurs la visite des librairies australiennes. D'un autre côté, il semble qu'il existe une Géographie humaine australienne. En témoignent d'imposants manuels, comme celui de Gordon Waitt et alii, *Introducing Human Geography. Globalisation, difference and inequality*<sup>35</sup>. Néanmoins, il reste que cette discipline, au sens où nous l'entendons en France, occupe plutôt le rayon sociologie des librairies australiennes, étant le fait de sociologues aux préoccupations spatiales, avec tout ce que cela implique en termes de rapports et de dépendances conceptuels. On évoquera par exemple l'écrasante domination des problématiques assises sur le concept de communauté, un des piliers de la sociologie anglo-saxonne, rendant difficile le développement de concepts proprement géographiques.

Par ailleurs, lorsque l'on s'intéresse non plus aux sciences sociales en général, ou à ce que l'on pense être l'une d'elle – la Géographie tout court –, mais à une thématique particulière et pratique, on est assez vite submergé de toutes sortes d'ouvrages, sans référence disciplinaire revendiquée, et souvent très directement adaptés à un public composé de praticiens, actuels ou virtuels. Le tourisme donne ainsi lieu à une véritable touristologie, menée par ses touristologues (plutôt Néo-Zélandais), dont le plus connu est sans doute Colin Michael Hall<sup>36</sup>, mais qui est loin d'être le seul sur ce créneau <sup>37</sup>. En

---

<sup>35</sup> Cet imposant ouvrage de 562 pages, édité par Longman, n'a que peu d'équivalent en France, tant par ses spécificités que par sa qualité. On pourra le rapprocher du grand classique *La face de la terre*, de volume comparable, qui ne se restreint cependant pas à la Géographie humaine, et aborde la discipline sur d'autres bases, au travers de problématiques plus abstraites et plus théoriques. En outre, comme souvent, le manuel australien assume pleinement son statut en fournissant des exercices aux étudiants, sous forme de questions en fin de chapitres (PINCHEMEL Philippe & PINCHEMEL Geneviève, *La face de la terre. Éléments de géographie*, Armand Colin, 1992, 519 p.)

<sup>36</sup> Par exemple : HALL Colin Michael, *Introduction to tourism : development, dimensions and issues*, Longman, 1998 (3<sup>e</sup> éd.), 390 p. ou encore HALL Colin Michael, PAGE

France, peut-être sans le savoir, nous avons depuis longtemps intégré ce courant de production du savoir dans nos bibliographies. Car la *Géographie du tourisme* de Douglas Pearce<sup>38</sup>, lecture incontournable de tout étudiant se lançant dans un travail de recherche sur le tourisme, n'en était en fait pas exactement une, au sens où nous pourrions l'entendre aujourd'hui en France, comme le suggère le titre original de l'ouvrage □ *Tourism Today* □ *A geographical Analysis*<sup>39</sup>.

Ces trois domaines, qui peuvent servir à situer notre travail dans le contexte australien, n'entretiennent donc pas des relations simples. Si l'on ajoute à ce constat sommaire nos impressions de terrain, il nous est apparu que les différences que nous pensions déceler avec le système français tenaient plus à des questions de conditions de production du savoir qu'à des oppositions épistémologiques clairement identifiables, au-delà, bien sûr, de celles qui ne font que reprendre des oppositions d'ordre philosophique et idéologique. Ainsi, il nous semble que le système de la recherche australienne distingue d'abord clairement l'activité de recherche que nous dirions fondamentale, de celle que nous dirions appliquée. Mais cette distinction s'accompagne d'une forte association complémentaire, dont l'effet secondaire est de garantir une certaine autonomie des deux fonctions, la théorie tournant vite au dogmatisme, qui permet, lui, de mener à bien des applications pragmatiques automatisées, dénuées de toute réflexion de fond. Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner de certaines questions émanant de collègues et qui nous ont paru curieuses, nous interrogeant par exemple sur le modèle théorique qui fondait notre travail, avec pour choix une brochette

---

Stephen J., *The geography of tourism and recreation. Environment, place and space*, Routledge, 2002 (2<sup>e</sup> éd.), 399 p.

<sup>37</sup> Par exemple □ FRENCH Christine N., CRAIG-SMITH Stephen J., COLLIER Alan, *Principles of tourism*, Longman, 1995, 375 p.

<sup>38</sup> PEARCE Douglas, *Géographie du tourisme*, Nathan, 1993, 351 p.

<sup>39</sup> Nous ne savons quels furent les déterminants de la traduction retenue du titre de l'ouvrage, mais il faut, pour être juste, reconnaître qu'il s'apparente plus à l'*approche géographique du tourisme* qu'à la *Géographie du tourisme*.

représentative des penseurs français fétiches du postmodernisme, de Foucault à Derrida, avec quelques débordements du côté de Sartre ou de Bourdieu. À l'autre bout de la chaîne, les questions exaspérantes de la mise en pratique finissaient toujours par arriver, et en particulier celle de savoir si nous allions faire venir plus de touristes en Australie.

Une telle situation s'explique de plusieurs manières. Nous avançons trois hypothèses, dans trois registres différents. La première a trait au système universitaire lui-même, qui accueille, au niveau de la recherche, un grand nombre de doctorants ayant déjà une expérience professionnelle à leur actif, et souhaitant la parfaire au travers d'une thèse (PhD). En outre, cet état de fait ne répond pas seulement à une motivation personnelle, mais bien souvent aussi à la condition fixée par un employeur pour une montée en grade<sup>□</sup> la certification des compétences normalisée par les diplômés étant de plus en plus souvent un gage nécessaire de l'accès aux emplois les plus gratifiants, voire à leur conservation. La seconde hypothèse tient à l'absence de vie intellectuelle publique en Australie, à l'exception de quelques écrivains, pour ceux qui ne se sont pas déjà expatriés, et d'une production cinématographique enregistrant quelques œuvres intéressantes. Ce jugement est bien entendu relatif au cas français, que nous pensons connaître suffisamment, et se fonde sur notre expérience du terrain australien. Néanmoins, et quoique l'on puisse trouver la vie intellectuelle française souvent un peu trop close sur elle-même, il n'en demeure pas moins que cette vie-là existe bel et bien, et qu'elle n'a pas à rougir de ses finesses. Son homologue australienne ne s'est malheureusement pas encore clairement manifestée à nous. Or, si l'on admet cet état des choses, on comprend alors mieux qu'il manque l'élément d'un dispositif qui permettrait une plus grande interpénétration entre l'ésotérisme postmoderne d'une poignée d'universitaires australiens, assez peu concernés par une réalité qu'ils disqualifient d'office, pour faute évidente et grave d'hétéro-patriarcat, et une ingénierie besogneuse, donnant lieu à une liste interminable d'études de cas, qui ne sont pas plus que les modes d'emploi locaux de la manière de faire de l'argent – *make money* –

par n'importe quel moyen, le tourisme comme un autre. Enfin, troisième hypothèse □ la caricature de pensée qui sert de vulgate idéologique à la vie intellectuelle australienne est rendue nécessaire par la nécessité même d'installer l'identité australienne à la remorque de l'Occident, qui suppose une identification sans équivoque des références culturelles, ce qui ne va pas sans quelques simplifications pour nous insupportables. *Less is more.*

### *Pour une poignée de thèses*

Environ soixante-dix<sup>40</sup> thèses traitent de l'Australie en France, toutes disciplines confondues et aux erreurs de recensement près, qui peuvent être importantes. Ce chiffre est relativement faible, si on le rapporte aux superlatifs que l'on a rencontré à propos de la taille du pays. On pourra néanmoins nuancer en notant que les Pays-Bas, à la population comparable, font l'objet d'un nombre comparable de thèses<sup>41</sup>. Ceci dit, il faut souligner que la production académique sur l'Australie en France est plutôt restreinte.

Dans cet ensemble réduit de travaux, on compte cinq thèses de Géographie<sup>42</sup>, dont une porte sur le tourisme, un sujet qui n'est

---

<sup>40</sup> L'approximation tient aux difficultés matérielles du recensement, du fait de l'état handicapant dans lequel se trouvent les bases de données censées recenser les thèses en France. Sur le site internet *du fichier central des thèses* par exemple, quasiment toutes les thèses soutenues que nous avons recensées sont considérées comme en «*cours*». Aucun résumé n'est disponible, et il n'y a pas de recherche par mot-clé. Ailleurs, ce sont les doubles comptes qui posent problèmes. Nous avons nous mêmes renoncé à modifier le titre de notre thèse sur le *fichier central des thèses*, compte tenu des circonvolutions administratives nécessaires et du résultat qu'on pouvait en attendre. On se reportera donc avantagement sur la base de données du réseau *Australie.recherche*.

<http://www.univ-lr.fr/international/australie.recherche/index.html>

<sup>41</sup> Cette estimation a été effectuée à partir du catalogue SUDOC, sur la base de la mention du nom du pays dans le titre de la thèse (c'est la seule façon d'en sélectionner la langue).

<sup>42</sup> Voir notre bibliographie pour les références détaillées. Les thèses en question sont celles de Sylvie Roosen (2001), William Twitchett (1995), Luc Vacher (1993), Joanna Scott (1992), et Xavier Rebère de Gissac (1989). La thèse de Twitchett ne porte pas

couvert que par deux thèses parmi celles portant sur l’Australie<sup>43</sup>. Encore, l’unité de ces travaux est-elle problématique, puisque les Géographies pratiquées sont assez éloignées les unes des autres. À vrai dire, chacune représente un courant de la discipline. Pour faire un classement simple, selon des catégories suffisamment discriminantes quoique discutables □ Géographie historico-culturelle (Roosen), Géographie urbaine (Twitchett), Géographie du développement « local » (Vacher), Géopolitique (Scott), Ethnogéographie (Rebère de Gissac). On retrouve la même diversité dans les thématiques abordées □ identité (Roosen), site et développement urbain (Twitchett), tourisme (Vacher), environnement géopolitique (Scott), Aborigènes (Rebère de Gissac).

Une si grande diversité parmi un si petit nombre de travaux suffit presque mécaniquement à fonder l’originalité du nôtre. On aura en effet compris que, tel que nous l’avons présenté, il augmente cette diversité plus qu’il ne la réduit. Mais là n’est pas finalement l’enseignement fondamental de cette analyse, ni même le meilleur argument pour affirmer l’intérêt de notre travail. D’autres conclusions plus intéressantes doivent être tirées. La première a trait à la définition de la Géographie et de sa pratique dont elle fait état. Il faut remarquer que notre souci de traiter l’Australie en tant que telle, maintes fois répété, est une approche novatrice, face à des travaux qui s’attachent plutôt à l’étude de lieux ou de régions en Australie. Nous avons déjà expliqué cette voie méthodologique par rapport à la définition du travail de terrain, mais cet inventaire est l’occasion d’en confirmer l’utilité épistémologique, et d’en affirmer l’importance

---

spécifiquement sur l’Australie, mais compare des exemples français, égyptiens, et australiens.

<sup>43</sup> En plus de la thèse de Luc Vacher sur le développement touristique du Queensland, il y a celle de l’angliciste Christine Della-Maggiora sur « la participation des indigènes dans le tourisme en Australie », qui se fonde sur la définition du tourisme donnée par le Petit Robert (p. 13)... Outre cette curiosité, le travail présente la caractéristique d’allier la « traduction » – mais c’est une thèse d’Anglais – et le compte rendu journalistique de ce qui se pense et se publie sur le sujet en Australie depuis un quinzaine d’années, ce qui fait un bon point de départ pour la recherche française sur l’Australie.

dans l'analyse géographique, qui nous semble avoir souvent du mal à se situer autrement que discursivement dans l'entre-deux du local politique – l'Australie résumée au pouvoir de ses lieux – et du global géopolitique – l'Australie résumée à ses lieux de pouvoir.

La seconde leçon souligne l'indiscipline des disciplines. On ne voit évidemment pas pourquoi la Géographie se bornerait à une définition en extension, là où une approche particulière et originale du social lui offre au contraire une définition en compréhension, admettant une grande diversité de pratiques. Or, notre décompte illustre ce principe, et incite à aller voir ailleurs. On trouvera en effet des problématiques tenant compte de l'espace dans des disciplines autres que la Géographie, bien que les canons de la science y répondent souvent à des normes auxquelles nous sommes peu habitués, autant dire exotiques. Cet état de fait relève de deux logiques imbriquées. L'une est probablement liée à l'évolution de la Géographie, et des positions respectives qu'occupent d'une part les tenants d'une pratique très idiographique de la discipline, très «*ferrain*», et d'autre part ceux qui orientent leurs recherches dans une direction plus nomothétique, plus théorique. Si l'on résume cette dichotomie au fossé qui sépare la Géographie tropicale appliquée aux littoraux Australiens, par exemple, de l'analyse spatiale à la recherche des lois de l'espace, on mesure l'amplitude de définition de la Géographie et on ne peut rejeter des travaux venant d'autres disciplines mais qui ont le souci de parler d'espace, renforçant éventuellement de manière satisfaisante le versant théoricien de la discipline. L'autre logique à l'œuvre s'appuie sur les caractéristiques intrinsèques de l'espace australien, qui constitue peut-être plus qu'ailleurs une entrée de premier choix dans les problématiques de la société qui le produit. Dire que l'Australie est un pays plus géographe ou plus géographique que beaucoup d'autres serait sans doute exagéré. Mais il est certain que le rapport au territoire national est y constitutif à part entière de l'identité, la structurant fortement et de manière explicite. À l'inverse de la précédente, et comme son complément, cette seconde logique associe l'idiographique et le

nomothétique, tant il est par exemple difficile d'étudier la littérature australienne sans en connaître le référentiel spatial<sup>44</sup>.

Enfin, troisième remarque, il semble que la faible quantité de thèses françaises de Géographie sur l'Australie ait eu et ait encore en France un effet très structurant sur la production scientifique concernant ce pays. On constate en effet que cette dernière est essentiellement dérivée des thèses et de leur continuation, épistémologiquement et thématiquement, et ne paraît pas réellement résulter des échanges et des effets cumulatifs propres à la recherche scientifique. Cette situation, si elle est probablement liée à la jeunesse des travaux français sur l'Australie – une vingtaine d'années significatives –, montre aussi, si on la généralise, que la recherche peut subir l'effet structurant de celle qui est menée au niveau du doctorat. Face à ce constat, les interprétations sont multiples.

On tirera donc de ce bref panorama des études académiques françaises de Géographie sur l'Australie que le sujet n'en est qu'au début de son traitement, et dans la capacité d'accueillir encore une grande diversité de travaux. Sur cette question, et cette fois à plus juste titre, on pourrait revenir à la dualité éculée de l'île-continent. En taille  $\square$  sujet continental, traitement insulaire. Bref, une bonne fois pour toutes, *less is more*.

---

<sup>44</sup> L'interaction de ces deux logiques se retrouve dans des thèses relevant de diverses disciplines, comme par exemple celle de Deirdre GILFEDDER (sémiologie), *Entre lieu et non-lieu, l'invention de la mémoire nationale en Australie, 1915-1940*, celle de Florette PIASKOWSKI-MACDOWELL (études anglaises), *Le sens de l'espace dans les œuvres de Christina Stead*, ou encore celle de Michel PEREZ (études anglaises), *le rôle de l'Australie dans la commission du Pacifique Sud et dans le forum du Pacifique Sud*. D'autres thèses (par exemple Claire De ROBESPIERRE, *La renaissance du mythe d'ANZAC dans l'Australie contemporaine. La représentation de la grande guerre dans les films de cinéma et de télévision des années quatre-vingt et son emprise sur l'imagination nationale*) sont moins directement inscrites dans des problématiques spatiales, quoique les questions de l'identité nationale et de la culture soient en Australie directement liées à ce type de questionnement. Dans un autre registre, les études ethnologiques (celles de Barbara GLOWCZEWSKI par exemple) sur la société Aborigène ont évidemment une dimension géographique forte, compte tenu des spécificités du rapport aborigène à l'espace.

## *Conserver*

### «*la société de conservation*»

«*La société de conservation*» n'est pas une expression nouvelle. Il importe de savoir pourquoi nous l'avons conservée.

#### *Identification*

Le langage courant connaît bien la «*société de conservation*», puisqu'on désigne ainsi différents types d'associations, généralement locales, ayant pour but de conserver un élément du patrimoine local. Il faut noter que l'objet de la conservation n'est d'ailleurs pas toujours strictement patrimonial, et qu'il peut répondre à des critères écologiques ou environnementaux. Néanmoins, est spécifique à la «*société de conservation*» dans ce sens du terme son aspect local. Prioritairement local devrait-on dire, car c'est plutôt le relais local d'une logique qui ne se comprend que par référence à un niveau d'échelle supérieur, global, que ce soit dans le cadre de la conservation écologiste – participation à la sauvegarde de la planète – ou dans celui de la conservation patrimoniale – affirmation culturelle. Pour notre part, nous employons l'expression en référence à un sens plus abstrait et conceptuel du mot «*société*», ce qui inclue la société comprise comme une association. Mais cet usage ne doit pas faire oublier cette origine triviale de l'expression, et souligne le fait que nous n'en proposons qu'une évolution, nous en appropriant à la fois une partie du sens et la force symbolique.

Mais dans la sphère intellectuelle, la *société de conservation* a déjà une histoire. Au sens conceptuel où nous l'entendons, deux acceptions du terme ont déjà été proposées<sup>45</sup>, contemporaines l'une de l'autre. La première est d'ordre patrimoniale, fondée sur le souvenir et la mémoire, promue formellement par Jean-Didier Urbain à propos des

---

<sup>45</sup> Nous nous limitons ici à la langue française, et aux mentions du terme recensées par le biais d'internet (environ 740 résultats pour la requête «*société de conservation*» à partir du moteur de recherche Google le 2 avril 2002).

cimetières<sup>46</sup>, puis plus globalement par Pierre Nora au travers des *Lieux de Mémoire*<sup>47</sup>. L'autre version est d'inspiration écologiste, et de provenance québécoise. Elle est militante et s'oppose explicitement à la « société de consommation » pensée par Jean Baudrillard<sup>48</sup> au début des années soixante-dix<sup>49</sup> mais il est plus facile de dénoncer ce qui est, et de louer ce qui n'est pas (encore), que l'inverse. Elle est à la fois une idéologie à rattacher à celle du « développement durable », dont les promoteurs sont l'écologue et écologiste québécois Pierre Dansereau<sup>49</sup> et l'économiste Kimon Valaskakis<sup>50</sup>, l'objet d'un enseignement scolaire (au Québec<sup>51</sup>) et universitaire<sup>52</sup>, et donne lieu à

---

<sup>46</sup> URBAIN Jean-Didier, *La société de consommation : étude sémiologique des cimetières d'Occident*. Payot, coll. Langages et sociétés, Paris, 1978, 480 p. Cette ouvrage a eu une descendance : URBAIN Jean-Didier, *L'Archipel des morts : le sentiment de la mort et les dérives de la mémoire dans les cimetières d'Occident*, Plon, 1989, 275 p.

<sup>47</sup> NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Gallimard, coll. Quarto, 1997, 4756 p. La publication de la première édition s'est en fait échelonnée de 1984 à 1992, et naquit d'un séminaire tenu par Pierre Nora de 1978 à 1981. L'article général introduisant le projet est celui de Pierre Nora, entamant le premier volume, et intitulé « Entre mémoire et histoire, la problématique des lieux » (p. 23-43, daté de 1984).

<sup>48</sup> BAUDRILLARD Jean, *La société de consommation : ses mythes, ses structures*, Denoël, 1970, 321 p.

<sup>49</sup> Nous reproduisons à l'annexe C un texte dans lequel il développe cette notion.

<sup>50</sup> VALASKAKIS Kimon et alii., *La société de consommation*, Quinze, Montréal, 1978, 241 p.

<sup>51</sup> Il s'agit du programme actuel d'écologie en 1<sup>re</sup> secondaire (première année suivant le primaire) : « Le programme d'écologie devrait favoriser l'adaptation de l'individu à l'évolution d'une société de consommation vers une société de conservation en tenant compte de principes qui régissent toute société de conservation. » (<http://www.meq.gouv.qc.ca/dfgj/program/ecologie.htm>). On retrouve cette thématique dans une activité proposée aux enseignants par le site éducatif canadien Rescol : « Les élèves effectuent une recherche sur la publicité et identifient les valeurs véhiculées ainsi que les comportements qu'elles suggèrent. Ils déterminent ensuite si les produits respectent les valeurs d'une société de conservation. » (texte intégral reproduit en annexes).

<sup>52</sup> Il s'agit plus précisément de « société de conservation sélective », également théorisée par Valaskakis, au programme du cours de sociologie n° SOC 2505 de l'Université d'Ottawa, intitulé *Introduction à l'écologie sociale*, et décrit comme suit : « Population, ressources, environnement. Croissance économique et crise écologique. La société de conservation sélective. écologie et politique. écologie comme mouvement social et/ou comme perspective scientifique. » (nous soulignons).

des pratiques, dans le domaine du recyclage des déchets essentiellement<sup>53</sup>.

### *Transmission*

Transmettre c'est transformer. En l'espèce, on réunifie, on relie, on met en cohérence, pour redonner du souffle à l'idée de «*société de conservation*», probablement utile à la connaissance. Or, le terrain Australien est un bon facteur de cette unification des deux courants de la conservation. Il permet de confronter patrimoine et environnement, Nation et Nature. Peut-être mieux, d'ailleurs, que le Canada, et dans les deux aspects de la conservation, si l'on tient compte de l'actualité de la question identitaire d'une part, et de l'endémisme de la Nature australienne d'autre part. Cette unification est même poussée un peu plus loin avec les problématiques liées à la culture aborigène, d'essence animiste (pour dire les choses simplement).

C'est donc dans ce sens unifié qu'il faut comprendre «*notre*» société de conservation. Nous tenterons de ne privilégier aucun des deux aspects de la conservation, comptant sur l'analyse géographique et la thématique du tourisme pour garder le cap d'une ligne médiane. L'entrée dans la problématique de la conservation par les lieux touristiques permet ceci, car elle se fonde sur une réalité complexe, qui se refuse à la compréhension si l'on privilégie seulement l'une de ses facettes.

La *société de conservation* est donc une commodité de langage. Elle doit être prise dans toutes ses dimensions, et nous tenterons d'en décrire quelques-unes. Mais notre travail s'attache avant tout à la mise en cohérence d'un ensemble d'observations, qui sont usuellement

---

<sup>53</sup> Par exemple : Québec (Province). Ministère de l'environnement, *De la société de consommation à la société de conservation: un projet collectif / compte rendu des Journées de concertation sur la récupération et le recyclage, 13-14-15 février 1981*, Collège de Maisonneuve, Ministère de l'environnement, Québec, 1981, 2 vol. et plus récemment : GRIER Ruth, *Vers une société de conservation: réduire, réutiliser, recycler*, Ontario Environnement, 1991, 10 p.

rapportées à leur ensemble de définition institutionnel le plus immédiat. Dans les pages qui suivent, il est question des rapports manquants, transversaux. Rapprocher plus que rapporter, c'est l'idée générale qui préside à cet essai de théorisation de la *société de conservation*. Elle ne peut s'incarner que dans une pratique de la recherche curieuse. Égageons que le lecteur n'y verra pas une curieuse pratique de la recherche. Qui a dit que la curiosité était un vilain défaut?



«Les templiers avaient compris que le secret ne consistait pas seulement à avoir la carte globale du monde, mais à connaître le point critique, l’Omphalos, l’Umbilicus Telluris, Le Centre du Monde, l’Origine du Commandement.»

Umberto Eco, *Le pendule de Foucault*, Grasset, Le livre de poche, 1990, p.1560

# Objets

*L’Australie du tourisme. Voyages en Pays limite*

La société de conservation produit des objets spatiaux, qui mettent chacun en œuvre des spatialités distinctes□ une certaine géographie nomme ces objets des espaces. Nous ne reprendrons pas ici ce terme de manière systématique. «Espace□ renvoie en effet trop souvent d’une manière univoque à «étendue□ ou à «territoire□, voire à «lieu□, alors que nous préférons en réserver l’usage pour parler du produit, en général, des spatialités, c’est-à-dire de la façon dont une société configure la distance.

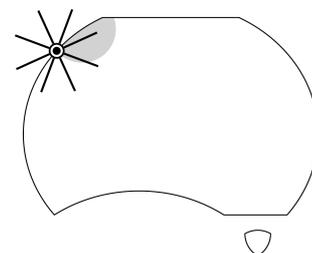
Nous avons retenu cinq objets spatiaux, incarnations isolées, modélisées et archétypales de cinq spatialités, produits de la société australienne abordée sous l’angle du tourisme. Comme tout résultat d’observation, ils ne sont vrais que par rapport au point de vue et aux catégories de la description.

Ces cinq espaces plantent un décor<sup>54</sup> ils sont les cinq systèmes de distanciation mis en œuvre par la société australienne dans le cadre du tourisme. Afin d'en faciliter l'appréhension, nous avons choisi de les présenter au travers des cinq espaces qu'ils produisent, plutôt que d'aborder le problème par un biais plus théorique qui serait incidemment illustré. C'est un parti pris qui met l'accent sur des cas particuliers et opère des choix.

Broome, l'Australie centrale, le Queensland, la Boomerang Coast, l'Outback<sup>54</sup>. Cinq façons de faire dialoguer réseaux et territoires, lieux et distances. Nous les interrogerons pour tenter d'identifier les logiques du dialogue, montrer le rôle du tourisme en leur sein, mettre à jour les ressorts de l'identité qu'elles contribuent à former, comprendre les processus de conservation, l'identification et la transmission qu'elles autorisent.

### *Broome : l'excentralité*

En Australie, on ne peut aller beaucoup plus loin. Comme touriste, on ne passe en général pas par Broome, on y va exprès, c'est une destination plus qu'une étape. Et quand bien même elle est sur l'itinéraire, c'est un camp de base, d'où partent et où aboutissent les expéditions touristiques traversant le Kimberley, suivant en général la Gibb River road. Halte après l'effort, préparatifs avant, Broome est, selon l'expression consacrée des brochures touristiques, « la porte du Kimberley<sup>55</sup> ». Hormis cette fonction, finalement assez marginale dans le système touristique australien, Broome, 101<sup>e</sup> ville du pays avec 11 368 habitants<sup>56</sup>, est une station balnéaire très bien équipée,



---

<sup>54</sup> Les toponymes idiographiques n'ayant en général pas de traduction courante en français (Outback, Boomerang Coast...), ils sont utilisés ici sans guillemets ni italiques. Seuls les nom des États australiens font l'objet de la traduction conventionnelle.

<sup>55</sup> « Gateway to the Kimberley ».

<sup>56</sup> Tous les chiffres de population utilisés sont ceux du recensement de 1996, consultables sur le site de l'Australian Bureau of Statistics à l'adresse

offrant une petite trentaine d'hébergements<sup>57</sup>, du simple terrain de camping au célèbre *Cable Beach Intercontinental Resort* □ cinq étoiles sur la plage qui a fait le Broome touristique, avec deux piscines, cinq restaurants et bars, huit courts de tennis éclairés, etc. Luxe, calme, et volupté.

#### *Système de distances*

En retrait du monde australien, c'est sans conteste la station la plus isolée du continent. En mesurant les distances géodésiques<sup>58</sup>, on en arrive à situer Broome au centre de quatre auréoles concentriques et à peu près circulaires, établissant un premier *système de distances* avec les principales agglomérations du pays. Entre 1 100 kilomètres et 1 700 kilomètres, on trouve Darwin, Alice Springs, et Perth. À environ 2 500 kilomètres, Adelaide et Cairns. Puis, entre 3 100 kilomètres et 3 400 kilomètres, Melbourne, Canberra, Brisbane et Sydney. Hobart, en Tasmanie, est à presque 3 700 kilomètres. L'ensemble de ces agglomérations regroupant un peu plus de 60% de la population australienne, et les plus lointaines 50%, on mesure l'isolement de Broome, au moins du côté continental. Car il est autrement instructif de se tourner vers des horizons ultramarins, et de constater que les auréoles ont aussi un versant asiatique □ Kupang (Timor) à 877 kilomètres, Denpasar (Bali) à 1 275 kilomètres, Surabaya à 1 559 kilomètres, Jakarta à 2 212 kilomètres, Brunei à 2 664 kilomètres, Singapour à 2 931 kilomètres, Kuala Lumpur à 3 259 kilomètres, Penang à 3 531 kilomètres, Bangkok à 4 259 kilomètres. Les auréoles sont un peu plus étirées, mais en termes de foyers de population, les distances moyennes pondérées sont du même ordre, avec une Asie

---

<http://www.abs.gov.au/>. Depuis nos travaux, un nouveau recensement a été mené en 2001.

<sup>57</sup> Selon les estimations, le nombre de touristes que Broome reçoit chaque année est de l'ordre de 100 000 à 150 000.

<sup>58</sup> Les distances (arc de grand cercle) utilisées ici sont celles fournies dans *The Australian Air Distances directory* publié par l'agence gouvernementale australienne chargée des transports à l'adresse □

<http://www.dotrs.gov.au/aviation/avstats/deppage.htm>

du sud-est avoisinant les quatre cents millions d'habitants, dont la moitié pour le voisin indonésien.

Selon une autre mesure, celle de la distance aux agglomérations australiennes de taille comparable, le constat de l'isolement se renforce, puisque les deux plus proches villes répondant à ce critère sont Karratha (10 057 hab.) et Port Headland (12 846 hab.), plus au sud sur la côte d'Australie Occidentale, à respectivement 651 kilomètres et 466 kilomètres à vol d'oiseau, mais environ 850 kilomètres et 600 kilomètres par la route. Dans la même direction et également par la route, les grandes villes suivantes sont Geraldton (25 243 hab.), à 2000 kilomètres, puis Perth (1 096 829 hab.), à 2 400 kilomètres. Vers le Territoire du Nord, Darwin (70 251 hab.) est à quelque 1 900 kilomètres, et Alice Springs (22 488 hab.) à 2 800 kilomètres, ou 1 700 kilomètres par la piste du désert. Broome est donc bien au bout de l'Australie, sur l'autre côte, de l'autre côté. Mais Broome est aussi au centre d'un système de distances que tend à cacher le jeu conjugué de la géopolitique et de la topographie. On voit d'abord en Broome une ville australienne en situation périphérique sur une côte hostile et infertile, alors qu'un retournement de perspective la place en position de relais, à mi-chemin entre le pôle démographique de l'Asie du sud-est, et sa périphérie, l'Australie peuplée, la Boomerang Coast. Nous parlerons, à propos de Broome, d'une situation d'*excentralité*.

#### *Histoire localisée*

L'histoire de la ville<sup>59</sup> est en adéquation avec cette première approche géographique. C'est dans les années 1880 que se développe la petite bourgade de Broome, fondée sur l'exploitation de la nacre d'une huître perlière endémique, de grande taille et à la croissance rapide

---

<sup>59</sup> Extrêmement bien documentée par la Broome Historical Society – la *société de conservation locale* –, sise au Broome Historical Society Museum, et qui plus est racontée à l'envi dans toutes sortes de publications, des brochures touristiques en tout genre aux guides, en passant par le site internet de la communauté.

<http://ebroome.com/>

(*Pinctada maxima*). Au tournant du siècle, Broome fournissait 80% de la nacre mondiale<sup>60</sup>, l'exploitation mobilisant quatre cents lougres. La ville comptait alors environ mille blancs (*whites*) et trois mille Japonais, Chinois, Malais, Timorais et Aborigènes. De cette époque il reste aujourd'hui des traces significatives, avec les cimetières japonais (neuf cents tombes de pêcheurs) et chinois, celui des pionniers, et le «vieux» centre-ville qui porte le nom de Chinatown, en référence aux Chinois qui y tenaient les commerces. On visitera par la même occasion l'excellent Broome Historical Society Museum, avant de grimper à bord d'un des lougres d'époque échoués à Chinatown, entre plage et mangrove<sup>61</sup>. Vous terminerez la journée au cinéma en plein air datant de 1916. Même époque mais autre registre, c'est de Broome que partait le câble télégraphique sous-marin qui reliait l'Australie au Monde *via* Java, d'où le nom de sa fameuse plage, Cable Beach<sup>62</sup>. La Première Guerre mondiale, la crise des années trente, un cyclone en 1935, la guerre à nouveau, avec la menace des Japonais et un bombardement meurtrier en mars 1942, l'invention du bouton en plastique à la fin des années cinquante, et Broome dû un temps oublier sa gloire passée. La mise au point de la culture des perles lui permit de renouer avec le succès dans les années soixante-

---

<sup>60</sup> La production principale était bien celle de la nacre, dont on faisait entre autres choses des boutons, et non celle des perles, dont la découverte était trop aléatoire, puisqu'il n'y avait alors pas de culture perlière.

<sup>61</sup> «Pearl Luggers, Broome. The sea, the men, the legend.» vante la plaquette de cette exposition privée. D'octobre à avril, visite guidée à 9 heures, 11 heures et 14 heures. Durée 1 heure et 15 minutes ; adultes 15 Au\$, enfants à partir de 8 ans 9 Au\$. Dîner d'huître le mardi.

<sup>62</sup> Les Australiens préfèrent ne pas compliquer les toponymes, sans doute par fonctionnalisme et absence d'héritages. Cet état de faits fut récemment exploité comme argument publicitaire pour un produit qui ne porte d'autre nom que celui de sa provenance, tout comme le pont qui enjambe la rade de Sydney se nomme «le pont de la rade de Sydney» (the Sydney Harbour Bridge), le grand désert de sable, au sud de Broome, «le grand désert de sable» (the Great Sandy Desert), la plage d'où partait le câble dans cette même ville, «la plage du câble» (Cable Beach), le tiers occidental de l'Australie, l'Australie occidentale (Western Australia), ou encore, mais on en passe, un bon «spot» pour le surf devenue une station balnéaire renommée, le Paradis des Surfers (Surfers Paradise). L'Australie est un pays jeune.

dix, quand elle fournissait au marché 70% de la production mondiale, faisant sans mal concurrence aux perles japonaises, plus petites et au temps de maturation plus long (quatre ans au lieu de deux à Broome). La dernière étape historique est celle de la mise en tourisme, à partir des années quatre-vingt, qui s'est accompagnée d'une croissance importante de la population (son doublement en moins de vingt ans), et, fait non négligeable dans ce genre d'endroit, du revêtement de la route pour Port Hedland.

On ne peut ici retracer tout le détail de cette histoire, mais, on l'aura compris, il n'est pas besoin d'être millénaire pour être historique. Le tourisme à Broome est fondé sur trois piliers d'importance inégale : la porte (d'entrée ou de sortie) du Kimberley, le tourisme balnéaire et les activités de plein air, et l'histoire originale de la ville, des premières pêches à la culture perlière d'aujourd'hui. En termes de spatialité, le premier aspect est assez classique, et profite du second pour jouer la carte de la complémentarité : après une semaine sous la tente à partager votre repas avec les mouches sous un soleil de plomb ou un orage tropical, reposez-vous à Broome, havre de paix. Cette fonction balnéaire mise quant à elle sur la figure géographique de la retraite (comme on se retirait au désert), beaucoup d'espairs ayant été placés dans l'ouverture de l'aéroport international en 1992, afin de drainer une clientèle asiatique<sup>63</sup>, venant en renfort du marché australien, dont l'exiguïté se voit renforcée par le système de distances que nous avons présenté. Face à ces deux logiques, celle de l'exploitation historique est moins formelle, ce qui ne signifie pas qu'elle soit moins présente. En effet, ce n'est pas réellement l'exploitation directe<sup>64</sup> de l'histoire qui sert le plus la petite communauté, mais bien plutôt l'exploitation indirecte, c'est-à-dire l'entretien de la légende, qui sert le commerce des perles et l'image de la destination. Luxe, calme, et volupté.

---

<sup>63</sup> En particulier des charters en provenance de Singapour, comme l'explique John I. Richardson, p. 95-96 de son ouvrage sur l'économie du tourisme et des loisirs en Australie : RICHARDSON John I., *Travel & tourism in Australia, the economic perspective*, Hospitality Press, Melbourne, 1995, 174 p.

<sup>64</sup> Le tarif d'admission au musée historique est purement symbolique (3 Au\$).

### *Géographie d'un mythe*

C'est alors que l'on est amené à s'interroger sur le rôle de l'excentralité dans la production du mythe de Broome. Comme l'a admirablement montré Moses I. Finley<sup>65</sup>, une des différences entre le mythe et l'histoire est le traitement du temps, la temporalité. Et s'il arrive que les mythes grecs comportent des « noyaux » d'histoire, ils ne sont jamais historiquement vrais de bout en bout. Dans le cas du mythe de Broome, l'histoire joue le même rôle, et la confusion est assez rapidement produite entre, par exemple, la pêche aux huîtres de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et la récente culture perlière des années soixante-dix, ou bien encore la pluralité ethnique<sup>66</sup> et culturelle des débuts et le multiculturalisme d'aujourd'hui, doctrine politique contemporaine de la culture perlière en Australie et rompant avec la politique raciste de l'Australie blanche (White Australia) instaurée en 1901. Confusion du temps, donc, qui n'est pas sans rapport avec l'excentralité dont nous parlons. C'est là l'hypothèse qui définit la première spatialité de notre analyse : l'excentralité de Broome ne doit pas être confondue avec son isolement, comme on remarque que nombre de « comptoirs touristiques »<sup>67</sup> sont plus retranchés qu'isolés ; en revanche, elle permet premièrement de valoriser le lieu en tant que tel, même s'il est inclus dans un itinéraire – l'effet « camp de base » –, deuxièmement de jouer sur l'effet de frontière, en choisissant l'ouverture à l'Asie et donc l'altération d'une situation nationale handicapante, troisièmement d'entretenir le mythe de Broome, procédant d'une nécessaire distanciation. Pour autant, il n'est pas ici question de reparler d'espace-temps, avec lequel Jacques Lévy nous suggère d'en finir<sup>68</sup>. Au contraire, il s'agit d'affirmer l'interaction possible des deux catégories, ce qui suppose leur

---

<sup>65</sup> FINLEY Moses I., *Mythe, mémoire, histoire*, Flammarion, 1981 (1965), 280 p. ; le premier article, portant le titre de l'ouvrage ; c'est la traduction d'un texte de 1965.

<sup>66</sup> L'usage du mot est ici sans malice, et sert simplement à distinguer, par exemple, Malais et Chinois.

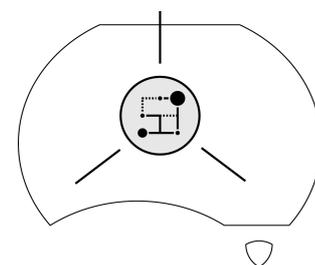
<sup>67</sup> Selon l'expression du MIT (Paris 7), cf. KNAFOU Rémy et alii, op. cit.

<sup>68</sup> LÉVY Jacques, *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Belin, 1999, p. 141 (chapitre 5).

indépendance de principe. Dans le cas de Broome, le mythe ne peut se construire que par l'atténuation de l'histoire, ce à quoi aide la figure géographique de l'*excentralité*, à la fois marge conservatrice et centre identitaire. L'*excentralité* apparaît à ce titre comme une figure spatiale de la transmission culturelle.

### *Central Australia* : *emprise du lieu, empire du lien*

Que la géographie se pose la question de savoir ce qu'est le lieu est une préoccupation légitime et indispensable. La géographie doit penser ses concepts. Mais du côté de l'empirisme, il est des lieux qui sont des évidences, dont la détection se passe *de facto* de concepts préexistants. En revanche, ce n'est pas parce que certains lieux ne font pas l'ombre d'un doute que tous sont dans ce cas-là : il y a des lieux qui ne se voient pas au premier coup d'œil.



#### *Lieux*

Uluru, monolithe encore mieux connu sous le nom d'Ayers Rock, est un de ces lieux, universel et sans concept. Pourquoi? La réponse est certainement à chercher du côté d'Aboulafia<sup>69</sup> ou du Newton alchimiste plutôt que dans une hypothétique psychosociologie de la verticalité pour elle-même et des topographies suspectes<sup>70</sup>. Il faut



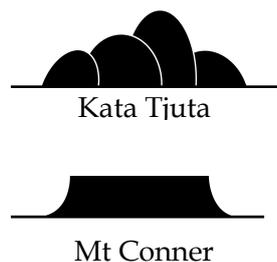
<sup>69</sup> Nous faisons ici référence au kabbaliste, et au savant, mais pour des développements sur le sujet, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de référence en la matière, qui est fort logiquement un roman : ECO Umberto, *Le pendule de Foucault*, Grasset, coll. Le livre de poche, 1990, 798 p.

<sup>70</sup> Baignés de l'idée que les lieux sont produits, nous avons en général du mal à envisager que cette production ait été reproduction, que des lieux perdurent sur la même base, ce qui est pourtant une possibilité logique. Ce n'est pas parce que certains lieux changent radicalement et même disparaissent qu'aucun lieu n'est permanent. Certes, les pratiques qui les définissent peuvent changer, comme c'est le cas d'Uluru depuis sa mise en tourisme, mais il faut tout autant reconnaître une forme de continuité, quand ce n'est pas un simple retour à la mythologie aborigène

certainement aller puiser assez profondément dans l'histoire et les mythologies des sociétés, et en particulier des sociétés occidentales, pour comprendre le pourquoi d'Uluru, mais aussi, de Kata Tjuta, ou de Tnorala<sup>71</sup>, ces «fiches»<sup>72</sup> qui font tenir le Monde.

Le «comment» est en revanche plus facilement appréhendable par le géographe. Il y a donc, dans la savane<sup>73</sup> du centre de l'Australie, un certain nombre de rochers, canyons, et d'autres choses de ce genre, qui «méritent un détour», ou qui même «votent le voyage»<sup>74</sup>. Des lieux, donc, qui méritent d'être visités parce qu'ils ont le mérite d'exister<sup>75</sup>. Seulement voilà, l'Australie centrale est malheureusement sise au centre de l'Australie<sup>76</sup>, un pays contrariant sur ce point, car surtout périphérique. Ainsi, au vu des distances en cause, le détour tourne au voyage. Les lieux ont donc beau être évidents, ils ne peuvent se dissocier des liens qui les unissent, d'abord entre eux, car l'Australie centrale est d'abord un réseau de lieux, et ensuite au reste du Monde.

Nous parlons ici du Monde, car c'est bien à la planète que se relient les aéroports domestiques<sup>77</sup> d'Alice Springs et d'Ayers Rock, via les grandes portes d'entrée australiennes<sup>78</sup>. Dire cependant que



---

intégrée au tourisme. Et en la matière, l'approche par le «phallus» est un parti pris méthodologique qui règle tous les problèmes, c'est-à-dire aucun.

<sup>71</sup> Il s'agit de deux autres sites sacrés aborigènes, à l'évidence topographique également assurée.

<sup>72</sup> On se reportera là encore à Umberto Eco.

<sup>73</sup> Savane est ici pris au sens classique, surtout pour ne pas dire que c'est un désert et entretenir la confusion avec le Roub-al-Khali ou la rase steppe mongole.

<sup>74</sup> C'est la fameuse distinction du *Guide Michelin* (rebaptisé *Guide rouge*) entre deux et trois étoiles, une seule ne gratifiant que d'un massacreur et anonyme : «Une bonne table dans sa catégorie».

<sup>75</sup> Nous verrons dans un autre chapitre ce que sont ces lieux mythiques et les logiques touristiques qui les concernent ; nous nous concentrons ici sur la question de la géographie du tourisme australien.

<sup>76</sup> Voire à ce sujet la note sur les toponymes australiens.

<sup>77</sup> Le sens du mot pour parler des terminaux aéroportuaires pour les vols intérieurs est admis par le dictionnaire *Le Robert*.

<sup>78</sup> L'aéroport d'Alice Springs reçoit des vols quotidiens de tout le continent, pour un volume de 780 409 passagers en 1998 impliquant 13 249 mouvements ; celui d'Ayers

L'Australie centrale résume à elle seule l'Australie pour beaucoup de touristes étrangers est d'une part un point qui ne fait pas débat, si l'on veut dire par là que la force symbolique de ses lieux entre pour beaucoup dans l'altérité<sup>79</sup> australienne, mais c'est d'autre part faux du point de vue des pratiques, puisqu'aucune visite de l'Australie ne se résume à celle d'Uluru ou d'Alice Springs<sup>80</sup>. L'Australie centrale vaut donc le voyage mais coûte un détour, elle s'associe toujours au minimum avec une escale, même brève, en Australie périphérique.

#### *Liens*

Si c'est en première approximation la figure de l'archipel qui correspond le mieux au réseau des lieux qui composent l'Australie centrale, il s'agit là d'une analogie de forme plus que de fonctionnement. Alice Springs est investie de statut de centre géodésique de l'Australie, mais c'est aussi un marqueur historique<sup>81</sup> sur la ligne télégraphique traversant le continent du nord au sud, ainsi qu'un marqueur mythologique pour cette grande fierté nationale que sont les Médecins volants<sup>82</sup>. Quant à Uluru, à environ 500 kilomètres d'Alice Springs, à l'autre bout du réseau, c'est le centre symbolique de l'Australie aborigène<sup>83</sup>. Dans ces conditions, si l'on retient la notion d'archipel, du même coup on la complique. Car cet archétype a surtout été envisagé comme un tout isolé<sup>84</sup>, intéressant

---

Rock des vols directs d'Alice Springs, Cairns, Perth et Sydney, soit 386 885 passagers et 7 761 mouvements.

<sup>79</sup> L'altérité signifie ici l'identité pour l'autre, ce à quoi on est reconnu.

<sup>80</sup> Le Bureau of Tourism Research recensait en 1998 environ 250 000 touristes étrangers ayant visité la région touristique d'Uluru (6,5% des touristes étrangers), et environ 200 000 concernant Alice Springs (soit 5,4% des touristes).

<sup>81</sup> L'ancien relais est d'ailleurs une des attractions du lieu.

<sup>82</sup> Le RFDS, pour Royal Flying Doctor Service, ouvre sa base principale d'Alice Springs aux touristes ; la tombe de leur fondateur, John Flynn, est à quelques kilomètres à l'extérieur de la ville.

<sup>83</sup> Il est probable qu'Uluru ait été reconnu des Aborigènes de tout le continent, quoiqu'en la matière toute démonstration soit difficile.

<sup>84</sup> Voir l'article « Archipel » dans BRUNET Roger, FERRAS Robert, THÉRY Hervé, *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, Reclus-La Documentation française, 1993 (3<sup>e</sup> éd.), 520 p.

pour montrer par exemple que la terre peut être une frontière plus efficace que la mer. Or, notre archipel n'est pas clos sur lui-même, bien au contraire. Il tire sa logique d'archipel de ses relations extérieures, des touristes qui ne peuvent venir que d'assez loin, et qui n'en ont en général pas une pratique exhaustive.

### *Empire*

Finalement, nous retiendrons un autre concept pour l'Australie centrale : l'Empire<sup>85</sup>. L'Empire est une figure géohistorique qui fait se superposer une logique de centralité et une logique de territoires autonomes. Cette autonomie augmente avec la distance au cœur-centre de l'Empire, à l'exception de l'anneau des marches, qui en assurent la progression : car contrairement à la Nation, défensive, l'Empire est offensif, en perpétuelle extension, jusqu'à son effondrement. L'Australie centrale assure cette fonction de centre de l'Australie, mais des territoires touristiques et culturels différents la composent, plus ou moins indépendants les uns des autres, plus ou moins impliqués dans la logique de centralité sous-jacente. Cette dualité se reconnaît en particulier dans celle qui marque l'identité aborigène, tantôt prise comme un tout dont le territoire est ce « centre rouge », tantôt revendiquant ses différences internes et la multiplicité de ses peuples et de ses langues<sup>86</sup>. En outre, il s'agit bien d'un réseau

---

<sup>85</sup> Au sens du concept développé par Robert Bonnaud dans *Le système de l'histoire* (BONNAUD Robert, *Le système de l'histoire*, Fayard, 1989, 336 p.) et appliqué dans ses autres ouvrages, et aussi dans le mémoire de DEA de Jean-Louis Martichou qu'il a dirigé (MARTICHOU Jean-Louis (dir. Robert Bonnaud), *Empire et Nation : Étude de concepts*, mémoire de DEA, Université Paris7-Jussieu, 1992, 95 p.)

<sup>86</sup> Ne faut-il pas voir dans la pauvreté de la cartographie occidentale des peuples aborigènes une difficulté qui se présente au géographe dans la représentation de structures socio-culturelles qu'il ne maîtrise que partiellement ? Ainsi, c'est la géographie linguistique qui sert le plus souvent à localiser l'aboriginalité et à différencier l'espace aborigène, une approche qui ne rend qu'assez mal compte de la spatialité complexe des sociétés concernées. Faute de mieux, l'excellent ouvrage de W. H. EDWARDS, (EDWARDS W. H., *An introduction to Aboriginal societies*, Social Sciences Press, Katoomba, 1988, 121 p.), évoque assez bien la diversité interne de la « nation aborigène », dont on estime qu'elle recelait, à la colonisation, environ 270 langues distinctes, soit approximativement 600 dialectes (p.78). L'Australie centrale

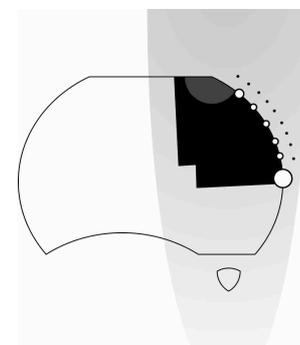
de territoire, car le « désert » est ici culturel, pour les pastoralistes blancs, fiers de sa mise en valeur, comme pour les Aborigènes, dont la culture en est indissociable. Le désert, en tant qu'il est pour lui-même un objet touristique, intègre cette dualité, comme nous le verrons dans un prochain chapitre.

L'Australie centrale, empire de liens, est sous l'emprise de ses lieux. C'est par cette combinaison que passe son identité, et que celle-ci se reproduit, se conserve, et surtout se renouvelle.

## Queensland : fuseau et faisceaux

Nous raisonnons maintenant à l'échelle d'un État. Le Queensland regroupe environ 3,3 millions d'Australiens, soit 18% de la population du pays, avec un taux d'urbanisation atteignant 80% (49% pour les aires urbaines majeures, 31% pour les autres villes). Sa capitale, Brisbane, est la troisième ville du pays, avec 1,3 million d'habitants, concentrant 40% de la population de l'État. Ces quelques chiffres, tirés de la lecture la plus simple des tableaux statistiques du recensement de 1996, sont pourtant en-deçà de la réalité urbaine de l'État. En effet, outre le taux d'urbanisation élevé, on note une concentration de la population dans deux pôles majeurs aux deux extrémités du littoral urbanisé. Par commodité, nous nommerons Brisbania la conurbation du sud de l'État, et Cairns (selon le nom de la ville éponyme), celle du nord, bien plus modeste.

Brisbania est une invention pratique pour désigner un ensemble urbain relativement lâche à trois composantes : Brisbane au centre, la *Gold Coast* au sud, le *Sunshine Coast* au nord. Sa population<sup>87</sup> atteint les deux millions d'habitants permanents, soit 60% de la population de l'État. L'autre pôle, à environ 1700 kilomètres au nord de Brisbane, c'est l'agglomération de Cairns, qui regroupe environ



---

compte ainsi une dizaine de langues, dont les deux plus connues des touristes sont celles des Pitjantjajara vers Uluru, et des Arrernte autour d'Alice Springs.

<sup>87</sup> Estimation variant selon les localités incluses dans l'ensemble Brisbania, avec pour base 1,6 millions d'habitants : Brisbane (1,3), et Gold Coast (0,3).

130 000 habitants permanents, soit quelque 4% de la population de l'État. Vient ensuite, Townsville (110 000 hab.) à 350 kilomètres au sud de Cairns. Quatre ou cinq centres secondaires s'échelonnent ensuite entre 30 000 et 100 000 habitants, tous en position littorale entre Townsville et Brisbane, à l'exception de Toowoomba (85 000 hab.), « en retrait » de Brisbane. Mount Isa, la grande ville minière de l'intérieur du Queensland, ne compte que 22 000 habitants.

#### *Peuplement*

Cette structure urbaine est doublement particulière : à l'échelle de l'État elle se caractérise par une très forte concentration, et à l'échelle des agglomérations elles-mêmes par une très forte dispersion, avec des tissus urbains très lâches, très distendus, aux limites difficiles à déterminer. Brisbane s'étend sur environ deux cents kilomètres de plaine littorale. Nous sommes là aux limites de la notion de ville ou même d'agglomération. Dans le même temps, on peut aussi noter que deux des trois composantes de Brisbane sont fondées sur une urbanité de tourisme, de loisirs, et de retraites. Ces deux composantes ont d'ailleurs des noms évocateurs de ces ambiances : la Gold Coast (en référence à une opération immobilière) dont un des principaux centres est Surfers Paradise, et la Sunshine Coast, plus calme et de plus haut standing. Quand à Brisbane, si c'est le centre administratif de l'État, ses relations avec les deux autres composantes de l'agglomération sont étroites, puisque l'on enregistre nombre de navettes quotidiennes entre elles, et ce dans les deux sens.

Cairns est en revanche plus spécifiquement touristique, en particulier depuis l'ouverture d'un aéroport international en 1984. Aujourd'hui capitale touristique du « Tropical North Queensland », « là où la forêt pluviale rencontre le récif »<sup>88</sup>, Cairns était encore à la fin des années cinquante un centre sucrier important<sup>89</sup>. C'est maintenant un point d'entrée du tourisme international, principalement asiatique et

---

<sup>88</sup> Slogan publicitaire de la région : « Where rainforest meets the reef ».

<sup>89</sup> 50% de la valeur de la production du Queensland septentrional fournie par la canne à sucre. Donnée citée par John I. RICHARDSON, *op. cit.*, p. 94

surtout japonais, et qui désert une bande littorale d'environ deux cents kilomètres de long, dans laquelle il faut inclure les zones de plateaux un peu plus «frais» de l'arrière-pays, autour d'Atherton.

Mais l'attraction principale de la région reste la Grande Barrière de corail, ses récifs et ses îles. On y accède principalement à partir de Cairns et de Port Douglas (au nord de Cairns), le plus souvent pour des excursions de plongée d'une journée (au tuba ou en scaphandre autonome). Pour gérer une demande qui s'avère parfois importante, certaines compagnies<sup>90</sup> ont ancré à demeure des pontons sur le récif, ce qui permet à quatre cents personnes de découvrir chaque jour les beautés de cet écosystème fascinant. Ce tourisme «offshore» est connexe avec une autre pratique plus insulaire, qui profite d'un chapelet d'îles s'égrenant tout au long de la Grande Barrière, et équipées en infrastructures hôtelières des plus "simples" (camping sur Lady Musgrave Island par exemple, l'une des îles les plus méridionales) aux plus luxueuses (*resort* de luxe sur Lizard Island, l'île la plus septentrionale). Si les îles du nord sont réparties régulièrement le long de la côte, celles du sud se divisent en deux groupes : les Whitsunday<sup>91</sup> au nord de Mackay, et les îles de la Grande Barrière méridionale au niveau du tropique du Capricorne et de la ville de Rockhampton. Ces îles n'ont pas toutes un rapport direct avec la Grande Barrière, soit qu'elles en soient éloignées, soit qu'elles aient une fonction de villégiature balnéaire plus que de découverte touristique. Enfin, on trouve sur le littoral quelques stations relativement modestes, c'est-à-dire sans commune mesure avec les littoraux de Brisbane ou de Cairns. Ces stations se retrouvent en général dans la zone d'influence des centres urbains importants dotés d'aéroports comme Townsville, Rockhampton, Gladstone, Bundaberg ou encore Maryborough.

Pour simplifier les appellations et du même coup la compréhension de l'analyse, disons que la structure géographique du tourisme au

---

<sup>90</sup> C'est le cas de Quicksilver.

<sup>91</sup> Avec entre autres Lindeman Island, où est établi le seul village australien du Club Méditerranée.

Queensland repose sur quatre objets spatiaux (ou espaces) : Brisbane, Cairns, le Reef (incluant tout le tourisme insulaire et de croisières), la Riviera continentale (en référence à son échelle, sans commune mesure avec notre « French Riviera » ou de ses homologues ligure et dalmate).

#### *Populations*

Quant à la question de savoir qui vient au Queensland, la réponse pourrait être longue et fastidieuse si on en exposait tous les détails démonstratifs, si l'on faisait état de toutes les statistiques disponibles relatives à la fréquentation des lieux. Pour ne pas accabler le lecteur d'analyses qui ne réclament aucune finesse tant les chiffres « parlent d'eux mêmes »<sup>92</sup>, nous nous permettons ici d'aller directement à l'essentiel : où est qui ?

En premier lieu, notons que le Queensland est l'État touristique de l'Australie, puisqu'outre le fait de sa spécialisation en termes d'activités, la Gold Coast est visitée chaque année par environ 22% des touristes internationaux<sup>93</sup>, venant ensuite la grande région de Cairns (visitée par 18,4% des touristes) puis celle de Brisbane (16,5%), et que la moitié<sup>94</sup> des vingt régions les plus visitées en 1998 par ces mêmes touristes se trouve au Queensland. En l'occurrence, il s'agit très majoritairement de touristes japonais<sup>95</sup>, qui en outre préfèrent le Queensland aux autres destinations australiennes<sup>96</sup>, un

---

<sup>92</sup> Le *Bureau of tourism research* fournit gratuitement à ce sujet des statistiques sans mystère à l'adresse <http://www.btr.gov.au>

<sup>93</sup> En troisième position derrière les villes de Sydney (56%) et Melbourne (26%) en 1998.

<sup>94</sup> En incluant la région la plus septentrionale de Nouvelle-Galles du sud, Northern River, soit l'extrémité sud de la Gold Coast.

<sup>95</sup> L'Australie a accueilli un peu plus de 700.000 touristes japonais en 1998, soit le plus important contingent touristique avec 18% du total annuel ; les autres contingents asiatiques sont à moins de 6%, Singapour (6%) en tête, suivi de Taiwan (4%) puis de Hong Kong (3%), à égalité avec l'Allemagne.

<sup>96</sup> 38% de leurs nuitées en 1998, contre 31% en Nouvelle-Galles du sud, 14% au Victoria, et 9% en Australie occidentale.

choix qu'ils partagent seulement avec les Néo-Zélandais<sup>97</sup>, quand les touristes d'autres provenances non-asiatiques n'accordent qu'en moyenne 23% de leurs nuitées au Queensland.

En termes de régionalisation, les Japonais sont principalement présents sur la Gold Coast et à Cairns. C'est en grande partie sur la base de leurs investissements dans les années quatre-vingt, accompagnés d'une prudente faiblesse des investisseurs australiens, que la Gold Coast a pris son essor international<sup>98</sup>. Surfers Paradise est d'ailleurs aujourd'hui une sorte de *japantown*, tant du côté de la clientèle que de celui des commerçants. Mais la crise de la fin des années quatre-vingts ayant causé d'importants dégâts chez les investisseurs nippons, ceux-ci ont reporté leurs investissements sur les destinations plus proches (de chez eux) et moins saturées du Nord Queensland, Cairns en premier lieu, les Whitsunday ainsi que la région de Townsville ensuite.

Le Queensland ne connaît cependant pas qu'un tourisme international. Il est aussi une des destinations favorites des Australiens, qui y séjournent selon une géographie en peu moins concentrée que les Japonais, du simple fait qu'ils sont moins dépendants des infrastructures hôtelières et touristiques, car ils sont souvent en visite chez des amis ou de la famille. Par le simple jeu de la géographie du peuplement continental, l'origine principale des touristes australiens est la Boomerang Coast (entre Adelaide et Brisbane). On peut noter que, depuis ses origines touristiques dans l'entre-deux-guerres, la Gold Coast reçoit des touristes d'assez loin, un mouvement initié par les employés des trains du Victoria, suite à un arrangement entre le dirigeant de cette compagnie ferroviaire et un hôtelier de Surfers Paradise aux origines de la station.

---

<sup>97</sup> Deuxième contingent, avec 640 500 touristes en 1998, soit 17% du total, qui passent 36% de leur nuits au Queensland. Viennent ensuite le Royaume Uni (448 400, 11%), et les Etats-Unis (353 200, 9%).

<sup>98</sup> Voir à ce sujet l'article que Luc Vacher a tiré de sa thèse VACHER Luc, «La récente et spectaculaire croissance des investissements dans la région touristique de la Grande Barrière de corail», in *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 188, octobre-décembre 1994, pp. 411-430

*Fuseaux & espaces*

Deux conclusions à ce chapitre sur le Queensland. D'une part, un ensemble de faisceaux touristiques prend appui sur quatre espaces touristiques<sup>99</sup> des faisceaux, qui, du fait de leurs portées (longue pour le Japon et les Chines, moyenne pour l'Asie du sud-est, courte pour la Boomerang Coast) et de leurs orientations, dessinent un fuseau reliant prioritairement la côte du Queensland à l'Asie au nord (et en particulier au Japon), et à l'Australie peuplée au sud. D'autre part, et dans un registre plus aventureux au plan théorique, on peut distinguer les quatre espaces évoqués en croisant les critères de l'urbain (méta-urbain, para-urbain) et du tourisme (post-tourisme, méta-tourisme), comme le suggère le tableau ci-après<sup>100</sup>.

	Para-urbain	Méta-urbain
Post-tourisme	Riviera continentale	Brisbania
Méta-tourisme	Reef	Cairns

Le para-urbain désigne une spatialité du type *station* ou *comptoir*<sup>99</sup>, une urbanité qui joue à la ville. Le méta-urbain correspond ici à l'urbanité spécifique de l'Australie<sup>100</sup> comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur, la ville à la limite d'elle-même et de l'urbanité. Le post-tourisme suppose un tourisme antérieur, et renvoie donc à des lieux qui ont été classiquement touristiques. Le méta-tourisme est fondé sur des formes émergentes de tourisme, en particulier celles de l'écologisme et du conservationnisme, et au-delà même du postmodernisme. Cette terminologie ne se veut pas aboutie<sup>100</sup>, mais

<sup>99</sup> Selon les distinctions opérées par le MIT (Paris<sup>7</sup>), cf. KNAFOU Rémy et alii, *op. cit.*

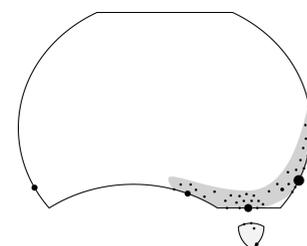
<sup>100</sup> En particulier sur les termes para-urbain et meta-urbain, pour lesquels Jacques Lévy propose des définitions légèrement différentes, quoiqu'en appelant *dans leur esprit* à l'idée d'une urbanité spécifique (LÉVY Jacques, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, PFNSP, 1994, p.320).

tente seulement de marquer des nuances, d'enregistrer des différences de manière organisée.

Dans l'ordre de notre problématique, la logique de fuseau comme la typologie proposée suggèrent que les logiques de conservation et de transmission incluent la diversité dans leur définition – diversité dans la provenance et donc les cultures des touristes, et diversité des lieux touristiques eux-mêmes.

### *Boomerang Coast – la banane*

La *Boomerang Coast* est à l'Australie ce que la *Banane bleue* est à l'Europe. Chaque continent ses images. Cette comparaison rencontre bien sûr assez vite ses limites au regard des observations quantitatives. Et ceci par excès comme par défaut. À savoir, en premier lieu, que cette zone de concentration de population, où habitent plus de huit Australiens sur dix<sup>101</sup>, présente une densité moyenne<sup>102</sup> relativement faible d'environ 10 hab./km<sup>2</sup> – une densité dix fois moindre que la densité moyenne de la France, qui n'est en outre pas sur l'axe de la banane européenne. Autre différence, onze



<sup>101</sup> Les chiffres présentés ici à propos de la Boomerang Coast sont des ordres de grandeur calculés sur la base des données du recensement de la population de 1996. Ils dépendent fortement des choix opérés concernant la délimitation de la zone étudiée. Cependant, la géographie du peuplement australienne présente des caractères si tranchés qu'ils rendent les ordres de grandeur peu sensibles à ces choix. Par exemple, si l'on inclut la Tasmanie dans la zone des fortes densités, ce qui se justifie au moins au plan des paysages et au plan historique, on passe de 80% de la population australienne à 82%, ce qui ne change rien à l'ordre de grandeur, d'entrée défini par les grandes métropoles, regroupant 60% de la population de la «banane australienne».

<sup>102</sup> Cette densité est obtenue par un calcul simple : la population des États de Nouvelle-Galles du sud, du Victoria, d'Australie méridionale, de Tasmanie, et de la conurbation de Brisbane (2 millions d'habitants, cf. supra), est rapportée à la somme des superficies des États de Nouvelle-Galles du sud et du Victoria, qui est à peu près équivalente à celle de la Boomerang Coast. On obtient une population d'environ 10 millions d'habitants pour une superficie d'environ un million de kilomètres carrés.

des douze plus importantes agglomérations du pays<sup>103</sup> se situent dans cette zone des fortes densités, regroupant à elles seules environ 60% de la population australienne et 70% de la population de la zone. La « dorsale » australienne est donc caractérisée par une très forte concentration de la population du pays, et une très forte urbanisation. Pour nuancer, disons cependant que la hiérarchie urbaine ne présente pas un caractère de macrocéphalie qui soit le fait d'une capitale dominatrice. Mais en la matière, l'évolution rapide et conséquente de la population de Sydney dans la seconde moitié des années quatre-vingt-dix, ajoutée aux problèmes de choix quand aux limites des agglomérations rendent difficile une caractérisation précise de la tête de la hiérarchie. Par estimation, on peut avancer la structure suivante pour l'an 2000 : Sydney, un peu moins de 4 millions d'hab. ; Melbourne, un peu plus 3 millions d'hab. ; Brisbane, vers 2 millions d'hab. ; Adelaide, autour d'un million d'hab., comme Perth ; Canberra, un peu plus de 300 000 hab. Suivent quelques entités urbaines autour de 100 000 hab., puis, à partir de Darwin (70 000 hab.) la population décroît très régulièrement, pour atteindre « en douceur » 4 884 habitants au 200<sup>e</sup> rang, occupé par la bourgade de Kununurra, à la porte orientale du Kimberley, en Australie occidentale.

#### *Modèles*

Cet état des lieux statistique doit surtout être considéré non pas selon l'angle privilégiant les différences avec le modèle bien connu des mégalo-poles de la Triade, mais bien plutôt dans la perspective de l'élargissement de ce modèle. L'Australie, du fait de la simplicité presque naturellement caricaturale de sa géographie, nous donne en effet l'occasion d'exploiter les qualités du modèle « bananier » pour ce qu'il a de modèle, c'est-à-dire d'exemplaire et d'universel à la fois : un tissu plus ou moins lâche de villes plus ou moins importantes et

---

<sup>103</sup> Perth, 4<sup>e</sup> ville du pays avec 1 million d'habitants et capitale de l'Australie occidentale, est, des 12 villes les plus importantes, la seule qui soit hors du « boomerang ».

interdépendantes, se détachant plus ou moins nettement sur un fond de plus faibles densités moyennes, aux points d'ancrage urbains plus exceptionnels à mesure que l'on s'écarte de la dorsale des fortes densités.

Cette structure simple a souvent été reprise dans son sens descriptif, alors que ses qualités modélisatrices ont la plupart du temps été tenues pour des évidences modernes et industrielles. Or, dans l'optique qui est la nôtre, comprendre les espaces touristiques et leurs logiques de conservation, ces évidences sont beaucoup moins nettes, tant le tourisme de ce début de siècle investit au moins symboliquement les espaces vides, les déserts, les marges, les itinéraires oubliés, les routes millénaires abandonnées, bref tous les contraires des bananes et autres boomerang de fortes densités. On retrouvera dans ce culte de la vacuité les échos d'idéologies plus inquiétantes, et dénoncées par exemple par Hervé Le Bras<sup>104</sup>, où la forte densité et la ville jouent le rôle de repoussoir spatial parce qu'artificielles, anti-naturelles□ une pensée pourtant hors de toute rationalité, quand on sait que c'est bien souvent les trop faibles densités qui interdisent la mise en place des infrastructures qui permettraient une vie meilleure, au Sahel par exemple. Pour le tourisme postmoderne, la Nature se ramène au désert, ce qui n'est pas un moindre revirement, face aux modernes qui pensaient que la Nature avait au contraire horreur du vide. Ainsi, de Kepler, dont les orbites elliptiques des planètes troublaient les théologiens car elles présentaient deux foyers dont un vide, aux postmodernes qui n'en ont presque plus que pour le rien, l'insignifiant et le particulier, un long cheminement historique témoigne de changements culturels profonds□ changements auxquels s'ajoutent aujourd'hui d'autres indices plus techniques qui nous incitent à évoquer simplement et imprudemment un changement de civilisation.

Si l'on retient l'aspect modèle du constat que nous venons de faire, la logique des modèles voudrait que l'on ne s'étendît pas sur les détails d'un espace touristiques qui, dans ses grandes lignes, est très

---

<sup>104</sup> Le BRAS Hervé, *Les limites de la planète*, Flammarion, coll. Champs, 1994, 351 p.

similaire à ce que l'on trouve dans les autres cas du modèle. De grandes villes, donc, qui se dispersent au temps des vacances et des week-ends dans un semis assez régulier de stations balnéaires, de stations de ski<sup>105</sup>, de fermes du «bush», sur quelques itinéraires culturels partagés entre routes des vins, étapes gastronomiques<sup>106</sup>, hauts lieux de l'australianité<sup>107</sup> et de l'aboriginalité, sur quelques

---

<sup>105</sup> L'Australie n'est pas dépourvue de lieux consacrés à ce sport, qui reste cependant assez cher. Il est pratiqué dans deux régions voisines des Alpes Australiennes : Autour du Mont Kosciusko en Nouvelle-Galles du sud, et dans les Alpes victoriennes. Les altitudes restent modestes (les domaines skiables oscillant autour de 1800 m), tout comme l'enneigement en termes de quantité et de durée. Mais il ne faudrait pas croire qu'il s'agit d'une pratique sportive occasionnelle et exceptionnelle, voir marginale. Pour des descriptions et analyses détaillées de l'aménagement et de l'utilisation de la montagne australienne, on se reportera à l'épais volume bilingue et biculturel de la *Revue de Géographie Alpine* intitulé *Les Alpes australiennes*, n° 2-3, tome 80, 1992 .

<sup>106</sup> C'est surtout le cas de l'Australie méridionale, et par exemple de la Barossa Valley, qui accueille des excursions organisées par des tours opérateurs, près d'Adelaide, une ville très bien pourvue en restaurants de qualité. On trouve aussi des vignobles touristiques renommés dans la Hunter Valley en Nouvelle-Galles du sud, la Yarra Valley au Victoria, ou encore dans le sud-ouest de l'Australie occidentale. Les Australiens se sont depuis quelques années découvert une passion immodérée pour le vin, et la pratique du droit de bouchon est devenu une tradition dans les restaurants du pays, qui ne sont du coup pas tous licenciés. Sur la devanture de ces derniers, le célèbre trigramme BYO, pour Bring Your Own (apportez le vôtre), est là pour rappeler au client cet état de fait. En outre, selon le magazine *GaultMillau* (n°341, sept.2000) qui consacre un numéro spécial aux vins exotiques de l'hémisphère sud, «entre 1960 et 1985, la consommation de vin par habitant [en Australie] est multipliée par 10 ! Autre chiffre, autre symbole, celui des exportations, qui explosent entre le milieu des années 80 et cette fin de siècle : d'à peine 9 millions de litres à l'année, l'Australie est passée à 200 millions de litres. Et les prévisions les plus récentes tablent sur près de 400 millions de litres d'ici 2002. Le pays sera alors le quatrième exportateur mondial, derrière la France, l'Italie et l'Espagne». Cheers !

<sup>107</sup> Le Victoria surtout, avec les villes de la ruée vers l'or, comme Bendigo, Ballarat, Maldon, ou encore Beechworth, qui est aussi au cœur du pays écumé par le «bushranger» Ned Kelly, bandit et justicier du XIX<sup>e</sup> siècle, incarnant l'esprit d'indépendance de l'Australien, et dont l'histoire a inspiré le grand peintre australien Sydney Nolan dans une série de tableaux célèbres. Il faut aussi citer l'ancien bagne de Port Arthur, en Tasmanie, qui témoigne du temps de la déportation autrement que sur le mode, culturellement intégré en Australie, de la colonie pénitentiaire.

sentiers plus ou moins bien balisés<sup>108</sup>. Comme à l'habitude, des effets de gravité se font sentir<sup>109</sup> et, comme à l'habitude aussi, certains lieux touristiques échappent à de tels modèles car ils sont autant de points d'ancrage politique du territoire, et donc chargés d'une intentionnalité souvent rétive aux effets de masse<sup>110</sup>.

#### *Masses*

Sydney et Melbourne sont les régions touristiques les plus visitées par les touristes internationaux, avec respectivement 2 148 400 visiteurs (56,2% des visiteurs en 1998) et 983 300 visiteurs (25,7%). La Gold Coast, nous l'avons vu, est à 22,4% (855 900), et suivent la région Tropical North (Cairns) avec 18,4% (704 200) des visiteurs, Brisbane (16,5%, 631 800), Perth (12,7%, 487 200), Adelaide (7,3%, 279 800). Ces chiffres doivent cependant être combinés avec ceux des motivations des touristes internationaux, puisque les vacances expliquent en moyenne 60% des déplacements, alors qu'environ 20% des touristes viennent visiter des parents, que près de 10% viennent pour affaires, et 2% pour des congrès – 10% évoquent d'autres motifs. Dans le cas des capitales d'État, par lesquelles passent la très grande majorité des touristes (sans parler du simple rôle de porte d'entrée), la proportion de congressistes, d'hommes d'affaires et de parents est bien entendu plus forte qu'ailleurs, et le motif des vacances prégnant.

À ce critère des motivations, il faut aussi adjoindre celui des provenances, avec là encore des effets de différenciation importants sur les pratiques touristiques. Nous l'avons dit, les contingents

---

<sup>108</sup> C'est la raison d'être des parc (nationaux ou autres) australiens, temples du camping, de la randonnée, du barbecue, et du pique-nique dominical, une institution qui ne se conçoit que sur nappes à carreaux, mallette en osier de rigueur. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se déplace.

<sup>109</sup> Les analyses quantitatives raffinées de Javier Callizo Soneiro (<http://fyl.unizar.es/Geo/callizo.htm>) semblent pouvoir en rendre compte dans leurs subtilités. Reste à comprendre le lien qui peut exister entre les masses majoritaires et démocratiques et l'exercice de la politique.

<sup>110</sup> Voir à ce sujet les travaux du MIT (Paris 7), dont KNAFOU Rémy et *alii*, *op. cit.*

nationaux principaux sont ceux du Japon, de Nouvelle-Zélande, du Royaume-Uni et des États-Unis. Mais ces provenances se répartissent différemment dans l'espace touristique australien. Le tourisme japonais est ainsi plus souvent un tourisme de séjours (relativement courts), partagés entre l'espace touristique du Queensland que nous avons présenté et les grandes capitales australiennes, surtout Sydney. Les touristes du Royaume-Uni ont quant à eux souvent de la famille en Australie, ce qui fait qu'ils ont des pratiques assez différentes, et il est à noter qu'ils composent une part importante des *backpackers*, pour qui l'Australie est une terre d'initiation au Monde, mais dans les limites d'une aventure maîtrisée. Les touristes nord-américains sont plus classiquement itinérants, joignant les hauts lieux du pays selon des parcours assez stéréotypés<sup>111</sup>. En raisonnant à l'échelle régionale des faisceaux et fuseaux touristiques, on notera encore que les provenances asiatiques autres que le Japon se rendent plus souvent au Victoria (29% des nuitées) que les autres provenances (16%), ce qui est aussi vrai dans une moindre mesure pour la Nouvelle-Galles du sud<sup>112</sup> (38% contre 33%). Les Japonais comptent en revanche pour 38% des nuitées enregistrées au Queensland (dont une part importante sur la Gold Coast, à l'extrémité septentrionale de la Boomerang Coast), contre 23,5% pour les autres provenances. Là encore, ces comptes austères correspondent à des répartitions assez classiques et à une géographie du tourisme attendue, ce qui fait penser que les points d'intérêt sont pour nous ailleurs, à d'autres échelles d'analyse, ou mieux, résultant de la confrontation des échelles.

---

<sup>111</sup> Le stéréotype est souvent la seule solution en Australie, compte tenu de l'équipement et de la géométrie du pays. Aller par «*la*» route y signifie souvent aller par *la seule* route.

<sup>112</sup> Nous adoptons ici la convention de traduction à laquelle se conforme la plupart des auteurs, en particulier ceux de la *Géographie Universelle*, et celui du dernier *Que sais-je* sur l'Australie (n°611, 1994), l'angliciste Jean-Claude Redonnet. On notera toutefois la dissidence de la *Revue de Géographie Alpine*, *op. cit.*, traduisant «*New South Wales*» par «*Nouvelles Galles*», et pratiquant l'accord du pluriel en conséquence.

Au plan du tourisme domestique, les évaluations sont moins claires et accessibles, ce qui n'a rien de surprenant ni d'exceptionnel, quoique les services statistiques australiens du tourisme fassent en la matière un travail critique intéressant, et se dotent en particulier d'une définition du tourisme assez précise<sup>113</sup> et réfléchie. Au demeurant, l'espace touristique domestique est assez proche de celui inhérent à la logique du modèle des bananes évoqué plus haut. On notera en particulier l'existence de nombreuses stations balnéaires dans la périphérie plus ou moins lointaine des centres urbains importants, comme Batemans Bay, à deux heures de routes de Canberra, ou encore Port Macquarie et Coffs Harbour, sur la côte centrale de Nouvelle-Galles du sud, villégiatures appréciées entre autres des Sydneysiders, notamment et de plus en plus pour de courts séjours. Pour fixer les idées, les stations de la côte sud de Nouvelle-Galles du sud ressemblent beaucoup à celles de la côte landaise, comme Lacanau, Biscarosse, ou encore le Cap Ferret.

L'espace touristique de la Boomerang Coast met en œuvre une spatialité d'ores et déjà bien connue et reconnue dans les études touristiques. À son échelle, il ne se distingue pas clairement de ce qu'on peut observer dans des régions bâties sur le même modèle. Cependant, les logiques de conservation qui nous occupent le font *travailler* sur des modes spatiaux différents □ par l'intermédiaire d'une définition de la ville assez particulière, que nous étudierons dans un prochain chapitre, ainsi que par la bande, aux marges intérieures et

---

<sup>113</sup> On ne peut en effet qu'apprécier que les touristes internationaux soient comptabilisés comme visiteurs, ventilés en catégories de motifs principaux distinguant ouvertement les vacances (Holidays), la visite aux parents et amis (Visiting relatives, VR, ou visiting friends and relatives, VFR), les voyages d'affaires (Business), les congressistes (Convention). Même si ces catégories peuvent poser des problèmes théoriques et méthodologiques, elles ont le mérite d'exister et de fournir des ordres de grandeur significatifs. Concernant le tourisme domestique, on compte comme touriste une personne passant plus d'une nuit en dehors de son domicile habituel ; c'est un peu sommaire, mais la difficulté statistique que pose ce type de tourisme repose sur une complexité conceptuelle autant que sur des complications comptables.

extérieures, aux confins du *bush*, au cœur de l'Outback, espace mythique que nous allons maintenant pénétrer.

## Outback

Down Under, the Outback is back of beyond<sup>114</sup>. C'est sans doute cette capacité d'autodérision qui a permis aux Australiens, flegmatiques car britanniques avant tout, de coloniser les confins inhospitaliers du «continent brûlé», selon les mots de Joël Bonnemaison<sup>115</sup>, pour en faire un des mythes géographiques les plus tenaces d'une modernité conquérante qu'un slogan résume sans détours : «Populate or perish»<sup>116</sup>. Il faudrait sans aucun doute plus d'un livre pour rendre compte de ce qu'est l'Outback ; c'est pour cela que nous allons tenter l'expérience en trois ou quatre courtes pages, en privilégiant le point de vue de la spatialité touristique.

L'Outback échappe aux statistiques, comme il échappe, nous le verrons, à la cartographie. C'est un objet géographique qui appartient à une catégorie de concepts où l'on retrouve par exemple l'infini mathématique ; c'est une tendance, une direction. Ce n'est pas exactement les confins, moins centraux et souvent plus dynamiques (comme le sont les marches de l'Empire). Il n'est pas nécessairement vide ; il est même souvent occupé. Les guides touristiques le mettent en discours et de ce fait nous en donnent une image. Quoique vaine, sa localisation par ce biais nous en dit un peu plus sur son compte. Prenons par exemple le guide *Lonely Planet*, fiable en général du point de vue factuel, et en particulier dans le cas de l'Australie, d'où il est originaire. Le volume traduit en français, concernant tout le pays<sup>117</sup>, est une synthèse des volumes concernant séparément chaque État. Ce

---

<sup>114</sup> Traduction littérale de l'anglais : Au bas de l'en-dessous, l'au-delà de l'arrière est derrière l'au-delà ; comprendre en australien: En Australie, l'Outback est «back of beyond».

<sup>115</sup> BONNEMAISON Joël et alii, *Géographie Universelle. Asie du sud-est, Océanie*, Belin-RECLUS, 1995, 480 p.

<sup>116</sup> «Peupler ou périr», mot d'ordre de la conquête du territoire australien.

<sup>117</sup> *Australie*, Lonely Planet, 2000 (4<sup>e</sup> éd.), 896 p.

guide général est divisé en chapitres couvrant chacun un État, au sein desquels sont opérées des subdivisions reprenant la géographie du tourisme de ces États. Les types d'objets spatiaux servant au découpage sont en règle générale la capitale de l'État, une ou plusieurs côtes touristiques, les arrière-pays, des espaces particuliers (une route côtière par exemple), et, le cas échéant, un outback nommé comme tel. Un constat s'impose : la Tasmanie, le Victoria, le Territoire du nord et le Territoire de la capitale australienne<sup>118</sup> n'ont pas d'outback. Chacune de ces lacunes nous dévoile un aspect de l'Outback.

La Tasmanie est couverte d'une forêt humide impénétrable sur son quart sud-ouest, qui contraste fortement avec le reste du territoire, très aménagé, et qui ressemble à s'y méprendre à l'Angleterre. L'Outback Australien n'est donc pas une zone circonscrite par les hommes ou les éléments (mer, montagne, etc.) : il existe au moins un de ses bords qui n'est pas défini.

L'office du tourisme du Victoria édite une brochure intitulée *Murray Outback*, qui contredit donc le guide que nous étudions. Il s'agit du coin nord-ouest de l'État, une zone aride que le fleuve Murray traverse et transforme par endroits en oasis grâce à l'irrigation<sup>119</sup>. Le périmètre irrigué est entouré de parcs naturels, dont l'intérêt réside dans la flore printanière très diverse et colorée, ainsi que dans une formation végétale originale, le *mallee*, sorte de taillis clair et buissonnant sur un sol sablonneux. La raison pour laquelle le guide n'y reconnaît pas un outback est une variante de la propriété que nous révélait le cas de la Tasmanie, à savoir que l'État y est découpé en sept régions touristiques, et que cette région du Victoria est bordée au nord par l'outback de Nouvelle-Galles du sud, et à l'ouest par une des régions touristiques d'Australie méridionale. L'effet de frontière étatique a donc pour conséquence de délimiter la zone qui pourrait être l'outback victorien. Ce qui est confirmé par la brochure de l'office

---

<sup>118</sup> En anglais : Australian capital territory (ACT) ; voire la note sur les toponymes australiens.

<sup>119</sup> Agrumes et vignes, principalement autour de Mildura.

du tourisme de cet État, qui de son point de vue perçoit la zone plus comme des confins ouverts que comme une zone frontalière au périmètre entièrement délimité. Ajoutons que l'outback victorien est profondément culturel, comme le montre sa promotion touristique, indirectement fondée sur la mise en valeur d'une région difficile.

Le Territoire du nord n'a pas d'outback, ce qui laisse perplexe ceux qui pensaient pouvoir associer au terme une formation végétale ou un type de paysage. Mais là encore les points de vue divergent, selon l'échelle à laquelle on aborde le problème. S'il est souvent dit que la visite du Territoire du nord est pour le tourisme international le moment du contact avec l'Outback australien, à l'échelle de l'État, la subdivision opératoire est celle qui différencie le Top End, avec Darwin et le parc national de Kakadu, site du Patrimoine mondial de l'Humanité, et l'Australie centrale (Central Australia), dont nous avons déjà longuement parlé. Dans les deux cas, l'outback n'est pas une subdivision régionale, mais est comme saupoudré dans l'espace □ il est à la fois partout et nulle part. On rencontre là la deuxième propriété de l'outback, qui est de ne pouvoir se réduire ni à un territoire, ni à un réseau de lieux. L'outback est un objet spatial qui peut prendre ces deux formes, et qui peut être considéré et analysé selon ces deux formes, sans choix possible en faveur de l'une ou de l'autre. Outre ce fait, on mesure encore dans le Territoire du nord la charge symbolique identitaire de l'Outback, ni seulement australienne (blanche), ni seulement aborigène, mais se fondant au contraire sur un rapport étroit entre l'Homme et la terre, rapport de mise en valeur pour les pastoralistes acharnés, et indirectement facteur de l'identité australienne, ou rapport de structuration socioculturelle pur et simple pour les Aborigènes.

le Territoire de la capitale australienne n'a pas d'outback, en vertu des deux principes énoncés jusqu'ici □ c'est un territoire complètement circonscrit, dont la structure interne distingue réseaux de lieux et territoires, sans mélange ni synthèse. Ainsi, les zones naturelles du Territoire de la capitale australienne sont soit des lieux de loisirs et de pique-niques dominicaux, soit des réserves naturelles, mais dans les deux cas elles sont structurées, en territoires pour ces

dernières, ou en réseaux de lieux clairement définis pour les premières. Dans les deux cas, l'objet spatial référent est le «bush» australien.

Les États qui sont dotés d'un outback dans le *Lonely Planet* sont la Nouvelle-Galles du sud, le Queensland, l'Australie méridionale, et l'Australie occidentale. On remarquera que, dans chaque cas, la charge symbolique de l'outback passe par un ancrage spatial culturellement significatif, puisqu'il est assuré par des villes minières incarnant l'esprit pionnier australien : Broken Hill en Nouvelle-Galles du sud, Mount Isa au Queensland, Coober Pedy en Australie méridionale, Kalgoorlie en Australie occidentale. Est ainsi associée à l'Outback l'idée d'espace dynamique, outre le fait qu'il ne soit pas délimité. Cette troisième propriété correspond aussi à l'idée que l'Outback est un espace sans toponyme fixe. Ainsi, le Kimberley, qui a pourtant toutes les qualités de l'Outback australien, n'est-il pas reconnu comme tel, sa qualité de région plus ou moins bien délimitée primant sur la logique spatiale de l'outback. Même conclusion pour l'Australie centrale.

Cette dernière observation nous donne l'occasion de revenir sur le problème des relations entre conservation, identité et tourisme. En effet, le tourisme a en général tendance à produire de l'identité par le biais de délimitations régionales (Broome est promue "porte du Kimberley"). Mais une des composantes mythiques du tourisme australien, l'Outback, relève de la logique inverse. On retrouve là une traduction spatiale de la contradiction au cœur des processus de conservation, qui associe l'identification à sa négation par la transmission. D'où, peut-être, le fait que l'Australie qui se sent aujourd'hui menacée est celle dont l'identité se fonde sur le *bush*<sup>120</sup> plutôt que sur l'Outback, ce dernier intégrant dans sa spatialité les conditions d'une conservation équilibrée, en conjuguant harmonieusement identification et transmission.

---

<sup>120</sup> Voir à ce sujet : VACHER Luc, «Le bush, espace du mythe australien ou comment l'Australie rêve son territoire», in *Mappemonde* n° 60, 2000.4, Belin-RECLUS, pp.18-23.

## *Pays limite*

L'Australie, pays limite. Nous n'avons pas employé jusque-là l'expression, mais elle semble pourtant rendre assez bien compte de la spatialité objective du pays, celle des objets spatiaux à son échelle. Dans l'analyse que nous venons de mener, il y a bien, malgré les apparences, une échelle commune. La spatialité de Broome fonctionnant autant à l'échelle de l'Australie que celles de la Boomerang Coast ou de l'Outback. C'est-à-dire que l'échelle d'un espace est fonction de ses spatialités, et pas de son emprise territoriale, son étendue apparente, ses infrastructures évidentes, souvent héritées et obsolètes. Néanmoins, il ne s'agit pas de dissoudre les lieux dans le réseau, et le territoire dans le lieu. Comme en toute chose il faut en Géographie de la nuance, et l'Outback est là pour nous rappeler qu'il est des espaces compliqués, car ils sont le fruit de spatialités complexes.

Pays limite pour deux raisons : aucun espace n'y est l'archétype d'une spatialité généralisée ; l'espace australien associe des espaces toujours en situation de limite, de bordures. L'Australie est au bord de l'Asie et du Pacifique, Broome est au bord de l'eau. Cette situation, qui peut paraître au premier abord relativement courante, au moins en termes d'interprétation, ne doit pas faire oublier que la Géographie s'est pendant très longtemps et presque exclusivement intéressé à la centralité, a longtemps cherché, même mathématiquement, le cœur des régions, leur noyau d'authenticité.

Le flambeau de cette quête a été repris par le tourisme postmoderne, angoissé par l'artificiel, et on voit poindre assez clairement au cœur de notre problématique la question de la création d'identité, quand celle-ci doit composer Nature et Culture, ce qui, du point de vue géographique, revient à articuler le centre et la marge. Dans un processus de transmission de l'identité, les statuts du cœur et des bordures ne sont pas de même nature, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient systématiquement hiérarchisés, mais plutôt qu'ils aient des propriétés différentes qui s'expriment à plein dans des contextes différents. L'ancrage de l'identité en périphérie balise le territoire,

allant au-devant des menaces – l'exacerbation de l'identité au centre renvoie à une conception obsidionale du monde, jouant la concentration statistique immobile contre la dispersion symbolique de l'identité par la mobilité. Une de ces mobilités, et non des moindres, est celle du tourisme, ce qui légitime notre approche<sup>121</sup>.

Pour finir, et dans un souci d'illustration du texte, nous proposons en fin de chapitre quatre schémas, reprenant chacun des quatre objets spatiaux présentés<sup>122</sup>. Nous avons disposé ces schémas selon un ordre précis, donné par le croisement dans un tableau de deux variables – type de territoire (région, pays), type de réseau (connexion, intersection). Nous ne reviendrons pas ici longuement sur ces catégories théoriques, issus de travaux antérieurs qui tentaient de mettre en relations les approches théoriques de Jacques Lévy et de Robert Bonnaud. Disons, pour faire simple et court, que les territoires se distinguent en deux groupes, selon leurs relations aux autres territoires – pour la région, une relation spatiale plutôt continue, de barycentre à barycentre, passant par une périphérie de confins – pour le pays, une relation spatiale plutôt discontinue, interposant une frontière, juxtaposant des espaces gérés depuis leurs capitales respectives, elle-même rarement en position centrale afin justement d'optimiser la gestion des frontières. Les réseaux se distinguent également en deux types, selon leurs relations aux autres réseaux – la relation de connexion correspond au fait que deux réseaux ne sont liés que par un seul lien qui concentre tous les échanges – la relation d'intersection indique que deux réseaux ne sont liés qu'en proportion du nombre de liens qu'ils établissent entre eux au niveau de leurs lieux, chaque lien ne supportant que les échanges des deux lieux reliés. Ces archétypes sont des cas limites qui n'existent en général pas à l'état « pur ».

---

<sup>121</sup> Ces réflexions rejoignent et confortent celles de Rémy KNAFOU et de l'équipe MIT (Paris 7) – sur la mise en tourisme des lieux : KNAFOU Rémy (dir.), *Tourisme 1. Lieux communs*, Belin, 2002 [§ Le vide et le plein].

<sup>122</sup> Cf. l'illustration en fin de chapitre – *L'Australie du tourisme. 4 objets spatiaux*.

On notera que le cas de l'outback ne rentre pas dans ce schéma, ou plus exactement peut être analysé selon les quatre spatialités, ce qui explique à la fois son caractère unique, complexe et localisé, et son caractère universel à l'échelle du pays, quand le tourisme ne retient de l'Australie que l'Outback, kangourous en tête. Enfin, il ne faut pas voir dans cette formalisation la trace d'un dogmatisme géographique, et le risque de sa présentation doit s'accompagner d'une confession tout à fait troublante, à savoir que le choix de retenir quatre espaces types, plus un atypique, fut le simple produit de l'étude empirique, et le tableau de synthèse proposé qui enrichi l'analyse d'un point de vue plus théorique n'a été élaboré qu'*a posteriori*, en faisant le constat que la réalité rentrait bien dans les cases. Les hypothético-déductifs y verrons un processus normal de recherche et la validation d'un modèle conceptuel *a priori*, d'autres, versés en induction et en psychanalyse, préférèrent en conclure que notre travail était soutenu par des schémas d'analyse rigides et inconscients. Vieil antagonisme à l'intérêt scientifique douteux, confondant sciences sociales et religion, vérité scientifique et Vérité tout court, et qui ne mérite plus que l'on s'y attarde.

Au pays limite s'ajoute une nation limite, fondée sur des constructions spatiales, sur la spatialité des temps d'une société.

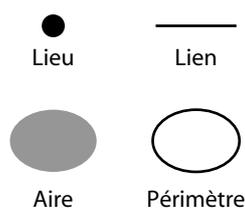


# L'Australie du tourisme

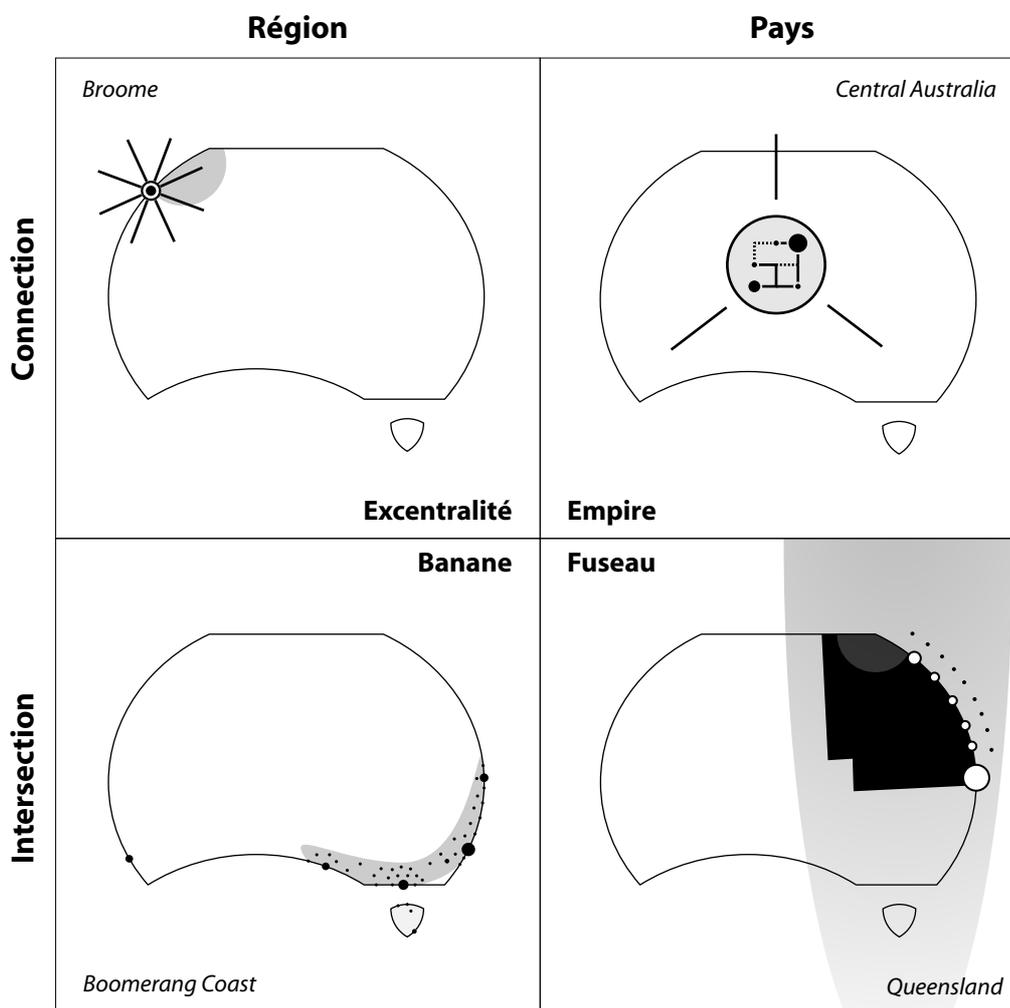
## 4 objets spatiaux

Excentralité, Empire, Fuseau, Banane, voici les quatre objets spatiaux de l'Australie du tourisme, en-dehors du cas particulier de l'Outback. Puisqu'il s'agit d'espaces génériques, échantillonnant en quelques sortes l'espace australien d'aujourd'hui, leur figuration ne peut se résumer à celle des géons concernés, c'est-à-dire aux espaces particuliers qui servent de modèle à ces modèles. Nous avons donc choisi, outre le fond carte modélisé de l'Australie, porteur de ses propres localisations significatives, de nous doter d'une symbolique unifiée pour les quatres objets spatiaux, mais de modulée celle-ci en la situant tour à tour dans un contexte théorique différent, défini dans chaque cas par la combinaison d'un type de territoire (*région* ou *pays*) et d'un type de réseau (par *connection* ou par *intersection*) correspondant à l'objet représenté.

Le vocabulaire graphique utilisé à recours à quatre types de figurés, à prendre au sens large de ce qu'ils représentent, et déclinés graphiquement en fonction de diverses variables et selon leur contexte graphique.



En plus de ses signes élémentaires, on retrouve les coins du territoire tels qu'ils ont été portés sur le fond de de carte (Kimberley et Cap York, Cap Howe), ainsi qu'un figuré correspondant au fuseau, objet complexe fait de l'addition de multiples faisceaux et ici largement simplifié. D'une manière générale, dans nos schémas, l'Australie se connecte au reste du Monde "par le haut".



«Here were inhabitants of the land which had just invented the steam engine meeting people who, making no pottery and working no metals, did not know how to boil water.»

Geoffrey Blainey<sup>123</sup>, *A shorter history of Australia*, Vintage Book, 2000 (1994/1<sup>re</sup> ed.) p. 22

# Temps

*... de la Nature, de la Loi, des Mythes, de la Carte. De la Nation limite*

Outre la production d'objets spatiaux, la socialité passe par des processus de construction, qui ont leurs propres spatialités à l'origine d'espaces particuliers. La nation australienne procède ainsi d'une construction, qui renvoie à une géohistoire précise, ancrant le territoire dans des lieux de mémoire, le façonnant par des dynamiques historiques, aux réseaux gravés dans la terre de «l'île-continent». Le statut de la frontière, la raison des limites, la délimitation sont des angles d'attaque pertinents pour comprendre

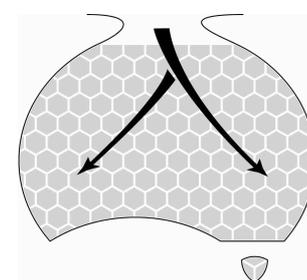
---

<sup>123</sup> Cet élégant raccourci a le mérite de contraster avec l'ambiance générale en Australie (et ailleurs), qui est à la valorisation de l'Aborigène-bon sauvage, écologiste avant l'heure, et au dénigrement du colon trouble-fête, impitoyable destructeur de nature et de culture.

cette construction nationale dans ce qu'elle a de spatial, la construction d'un territoire qui semble à première vue, quant au choix de ses bornes, hésiter sans pouvoir choisir entre le déterminisme géomorphologique des transgressions marines et la frontière dynamique et conquérante du peuplement européen.

### *L'histoire naturelle*

Par imprudence, il arrive que le touriste délaisse son guide au profit de la signalétique locale. Folie passagère, qui conduit par exemple à se rendre à l'Australian Museum<sup>124</sup>, dans le centre de Sydney, croyant y trouver matière à comprendre l'histoire du pays. Folie douce, qui mène en définitive le curieux au *Museum* d'histoire naturelle, tendance endémiste taxidermique. L'exposition est complète, ne négligeant ni *substratum*, ni *ab origen*. L'Australian Museum est à l'image des pièces de monnaie australiennes, aux revers montrant selon le cas volatile, ornithorynque, fleur, ou Aborigène. On en conclura donc que l'histoire de l'Australie n'est autre que naturelle, elle va de soi et la science est là pour l'y aider. Y a-t-il là délit de néo-positivisme primaire, ou bien ne faut-il pas plutôt voir dans cet état de fait l'expression la plus frustrée et la plus visible d'une angoisse identitaire nationale, qui ne se satisfait pas d'un commencement – 1788, arrivée des premiers colons –, et réclame des origines?



### *Charnière temporelle*

S'il est vrai que les atlas reflètent le territoire d'un peuple tel qu'il se le représente, il n'est pas inutile d'en examiner quelques-uns, presque au hasard, visant si possible le «grand public» australien, histoire de voir. Les atlas populaires comportent la plupart du temps une première partie composée de chapitres thématiques qui en disent long sur le territoire cartographié dans le reste du volume. Nous nous intéressons ici à trois atlas généralistes d'Australie, ainsi qu'à trois

---

<sup>124</sup> Australian Museum, 6, College Street, Sydney NSW 2010, Australia ; <http://www.austmus.gov.au/>

atlas routiers, ces publications s'échelonnant entre 1981 et 1994<sup>125</sup>. Il faut d'abord préciser qu'une étude comparée complète de ce corpus nécessiterait bien plus de place que celle que nous lui accordons ici, la simple description des "ambiances" éditoriales incitant au raffinement des distinctions. Disons donc, pour faire court sur ce point, que les changements dans la forme sont plutôt conformes à ce que l'on constate par ailleurs, faisant une place de plus en plus importante aux images et photographies de qualité, au détriment de textes à la mise en page parfois austère, cette évolution n'équivalent toutefois pas *a priori* à une baisse de qualité. La question simple que nous nous contenterons donc de poser à ces atlas est donc la suivante : Quelle géohistoire pour l'Australie ?

Une première réponse nous est fournie par l'organisation même des chapitres thématiques des ouvrages, ou plus généralement par la place faite à l'histoire. Pour ce qui est des atlas routiers, seule l'édition de 1985 traite la question, reprenant pour cela seize des trente-quatre chapitres de l'atlas du même éditeur (qui fait partie de notre corpus). Pour la première édition, les développements historiques ne se trouvent que dans les notices introduisant les États, ou des lieux particuliers (villes, sites, etc.). Même chose pour la dernière édition (datée 2001), qui offre en outre en guise d'introduction sur le pays une série de belles photographies aux commentaires lénifiants, où les seules âmes qui « vivent » se réduisent à quelques fresques aborigènes anthropomorphes, occupant les deux dernières des 16 pages de l'« album ». Le reste du texte se concentre sur des cours de mécanique et de survie en milieu aride, à toutes fins utiles. Les atlas généralistes sont bien logiquement plus fins dans leurs choix rédactionnels, et la comparaison ne peut être aussi directe.

---

<sup>125</sup> Pour les atlas généralistes : *Philips' illustrated atlas of Australia*, George Philip & O'Neil Pty Ltd, 1981 (révision de l'éd. 1977) ; JOHNSON Ken et alii, *The AUSMAP atlas of Australia*, Press Syndicate of the University of Cambridge, 1992, 97 p. ; *Reader's Digest Atlas of Australia*, Reader's Digest (Australia) Pty Ltd, 1994 (2<sup>e</sup> édition). Pour les atlas routiers : trois éditions d'*Explore Australia : Explore Australia. Touring for leisure and pleasure*, George Philip & O'Neil Pty Ltd, 1981, et 1985 (4<sup>e</sup> éd.) ; *Explore Australia. The complete touring companion*, 2001, Viking, 2000.

Cependant, malgré des changements esthétiques notables au cours du temps, une même structure globale demeure, qui place à chaque fois les Aborigènes en position de charnière entre des chapitres couvrant la longue durée des puissances chtoniennes et apparentées (géologie, climat, etc.), et d'autres traitant des aspects socio-économiques et écologiques du moment (agriculture, biodiversité, revendications foncières aborigènes, etc.). Cette articulation se fait en général en trois temps : premier temps, les Aborigènes ; deuxième temps, découvertes et explorations ; troisième temps, peuplement et populations. L'élément important de ce dispositif, c'est la façon d'opérer la transition entre le temps (trop) long de la géologie et le temps (trop) court, historique et événementiel, de la présence européenne. C'est au chapitre « Aborigènes » qu'est dévolu cette fonction ingrate, celle d'incarner l'entre-deux de temporalités que rien ne réunit, les autres volets du triptyque n'ayant pas d'autre utilité que d'étayer aussi solidement que possible, voire abusivement, le récit national.

Il en va en effet couramment de l'abus, quand on fait la course à l'antériorité des reconnaissances côtières européennes de ce qui n'était alors pas encore une île mais tout au plus une terre, certes australe, quoiqu'encore très loin d'être australienne. C'est qu'en matière de nation, le multiculturalisme de fait autorise la prise en compte de filiations ténues et indirectes, quand, par exemple, on met en relation implicite les pérégrinations hollandaises sans suites du XVII<sup>e</sup> siècle et la formation d'un territoire britannique deux siècles plus tard. L'entretien de cette confusion dans le discours sur les origines n'est possible que parce qu'il s'inscrit dans une ambiance multiculturelle à dominante européenne. D'ailleurs, l'asiatisation croissante du multiculturalisme australien fait surgir d'autres « découvreurs », incarnés par d'antiques pêcheurs originaires probablement des Moluques, venant saisonnièrement sur la côte nord-ouest de l'Australie récolter une grosse holothurie comestible<sup>126</sup>.

---

<sup>126</sup> Nommée, sans grande constance, bêche-de-mer, bichlamar, tripang, ou encore trévang.

*Limites spatiales*

Cette continuité asiatique nous conduit à aborder un deuxième type de réponse à la question que nous avons posée, résultant de l'analyse du statut qu'est donné dans nos atlas à la notion de limite. Il est tout à fait instructif de constater les limites que les auteurs donnent à l'Australie en fonction du temps. La position charnière des Aborigènes dans le récit historique est ainsi à mettre en relation avec les limites qui leur sont associées. Schématiquement, on peut identifier trois aspects de la limite. Celle qui définit l'extérieur tout d'abord. Le facteur de fluctuation est d'ordre tellurique, puisqu'il s'agit d'établir une continuité entre l'Asie actuelle et le continent australien, en en faisant une presqu'île qui progressivement s'individualise, jusqu'au stade insulaire actuel, récemment atteint. La définition de l'Australie passe donc en premier lieu par une limite physique et linéaire, celle du tracé des côtes, instaurant un *continuum* spatial originel, que le temps va s'employer à rompre. C'est l'occasion d'en appeler aux populations floristiques et faunistiques communes de cet angle de l'Asie, comme pour mieux fonder la continuité que l'insularité détruit partiellement. Le deuxième type de limite s'inscrit dans l'ordre de la dynamique peuplante des populations, en l'occurrence des populations Aborigènes. Il s'agit maintenant de remplir le continent, véritable arche de Noé, qui sera si évidemment délimité par l'insularité. La continuité avec l'Asie est établie par l'origine des migrations des premiers occupants du continent austral. Troisième temps de l'articulation □ l'équilibre écosystémique des Aborigènes et de leur « milieu ». Chaque groupe humain vit en équilibre avec la nature dans un territoire délimité, l'ordre règne, le continent est occupé de manière uniforme, l'entropie est maximisée. Une carte<sup>127</sup> rend compte de la situation d'alors telle que nos contemporains australiens se la représentent □ un continent subdivisé en territoires, aux superficies équivalentes, chacun d'eux correspondant à un groupe aborigène, le tracé des frontières faisant

---

<sup>127</sup> Reproduite, dans son principe, pages 8-9 de l'atlas de JOHNSON de 1992 (cf. annexe E)

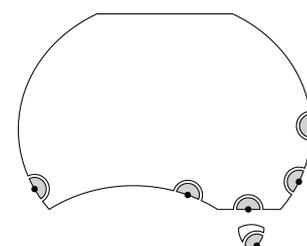
penser aux craquelures d'un sol argileux desséché. Il s'agit ni plus ni moins d'une mise en ordre des territoires, reprenant en gros la disposition bien connue en hexagones, rendant compte d'une alternance régulière de territoires aux frontières précises, des discontinuités locales mais répétées qui, à l'échelle continentale, donnent un effet d'uniformité et de continuité. Les Aborigènes ont ainsi rempli leur office □ occupants *ab origen*, origine de l'occupation, ils peuvent à eux seul contenir la contradiction entre l'histoire naturelle du continent austral et la production d'un espace européen aux antipodes de la Tour de Londres.

La cosmogonie nationale se résume donc à une téléologie où chacun a se place, où l'origine se construit par la durée, celle de l'occupation aborigène<sup>128</sup>, qui fait pendant aux mythologies du commencement, fondées, elles, sur les dates et les événements de la conquête européenne. L'Australie semble avoir existé avant l'Australie, comme un espace ordonné, organisé, subdivisé, délimité mais contigu et dans la continuité de l'Asie, au sein duquel l'Européen a porté le désordre □

«Life was ordered, offering individuals social, economic and psychological security. This was the balanced, harmonious world disrupted by the European who «pioneered» beyond the first coastal villages.»<sup>129</sup>

### *Au commencement était le verbe*

La Loi est au commencement de l'Australie. La Loi, c'est-à-dire le verbe, le discours, la théorie, le *logos*. C'est bien dans les années mille sept cent quatre-vingts que la Grande-Bretagne a inventé l'Australie, qu'elle a décidé l'Australie<sup>130</sup>. Les raisons de ce choix ont longuement été discutées par Geoffrey Blainey dans son célèbre ouvrage □ *The*



<sup>128</sup> Plus le temps passe, plus cette durée augmente : selon nos atlas, 30 000 ans en 1981, jusqu'à 100 000 en 1994.

<sup>129</sup> *Philips' illustrated atlas of Australia, op. cit.*, p. 46.

<sup>130</sup> Décision annoncée par Lord Sydney le 18 août 1786, selon Geoffrey Blainey.

*tyranny of distance*<sup>131</sup>. Il fallait trouver un lieu convenant à la fondation d'une colonie pénitentiaire, tout en assurant la rentabilité économique de l'opération, c'est-à-dire qu'il y ait un bénéfice à désengorger les prisons britanniques par la déportation et les coûts qu'elle suppose. L'équation était simple : l'exil devait avoir pour contrepartie la production et l'exportation de lin et de troncs de pins. La variété australe du lin était réputée faire de très bons cordages et d'excellentes toiles, la rectitude des pins de Norfolk, originaire de Norfolk Island, au large de l'Australie, aurait donné d'excellents mâts. À une époque où l'envergure commerciale britannique, source de son influence géopolitique, reposait essentiellement sur sa puissance maritime, la maîtrise de l'industrie navale était une priorité. En particulier, la situation géopolitique de l'époque faisait redouter une rupture d'approvisionnement en lin et chanvre de la Baltique.

#### *Pourquoi pas l'Australie ?*

La raison du choix de l'Australie n'est que rarement évoquée, au mieux dans des ouvrages spécialisés, mais elle ne fait pas partie de la mythologie populaire, qui retient plutôt l'aspect strictement pénitentiaire des choses, à savoir que l'indépendance américaine survenue en 1776 ne permettait plus à l'Angleterre de vider ses prisons, quand la constitution d'une société industrielle les abondait sans relâche. C'est que la contrepartie de l'Australie fut un échec sans appel, par manque de compétences techniques et méprise sur la marchandise. L'Australie en reste donc, au sujet de ses débuts, sur la réussite lente et difficile de la mise en valeur d'un paysage hostile, plutôt que sur ce que, d'un point de vue britannique et métropolitain, on nommerait un fiasco fondateur. En somme, « pourquoi l'Australie ? » ne trouve comme réponse dans l'histoire populaire qu'un « pourquoi pas l'Australie ? », ce qui a pour effet d'évacuer la

---

<sup>131</sup> BLAINEY Geoffrey, *The tyranny of Distance. How distance shaped Australia's history*, Sun Books, Melbourne, 365 p. Nous suivons ici l'analyse de cet auteur concernant les raisons du choix de l'Australie.

question en situant le commencement dans le champ du hasard. C'est là une forme de légitimation de la présence européenne, qui a produit un territoire désigné, en quelque sorte, par la providence divine. Cette simplification en appelle une autre, qui assimile le mytique Australien «de souche» à un descendant de bagnard, à un déporté, héros de la conquête du territoire.

Au commencement était le verbe, donc, dans le triple sens de l'invention d'un territoire (le «montage» géoécostratégique), du moteur de son peuplement (la Loi et les condamnations à la déportation), de l'historiographie populaire et touristique (l'Australie fruit du hasard).

### *L'Histoire par la Géographie*

Pourtant, il vaut d'y regarder de plus près, c'est-à-dire en géohistorien. En effet, il est frappant de constater à quel point l'histoire de l'Australie ne s'appréhende bien et facilement qu'en choisissant comme entrée principale la géographie, en étudiant la succession des spatialités qui ont accompagné la construction nationale. Le livre de Geoffrey Blainey repose sur cette idée, mais il est tout aussi probant de constater qu'à niveau de détail égal, l'exposé géohistorique est plus efficace que l'exposé historique classique, économique, social et politique<sup>132</sup>. De cet état de fait, conclura-t-on que la complexité historique des pays jeunes nous semble tenir plus du rapport à l'espace que des événements historiques? C'est au

---

<sup>132</sup> Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les textes de la *Géographie Universelle* sur l'histoire de l'Australie (p. 261 à 271), aux ouvrages en eux mêmes très intéressants de Georges-Goulven Le CAM (Le CAM Georges-Goulven, *L'Australie, naissance d'une nation*, Presses Universitaires de Rennes, 2000, 140 p.), et de Michel BERNARD (BERNARD Michel, *Histoire de l'Australie (De 1770 à nos jours). Naissance d'une nation du Pacifique*. L'Harmattan, 1995, 136 p.). Le premier ouvrage présente une iconographie remarquable et bien légendée ; le second relève d'un effort de synthèse réussi, et constitue une base suffisamment large pour appréhender l'histoire australienne sans tomber dans la caricature. En langue anglaise, on lira aussi cet ouvrage très complet : POWELL Joseph Micheal, *An historical geography of modern Australia : the restive fringe*. *Cambridge Studies in Historical Geography* (11), Cambridge University Press, 1988, 400 p.

moins l'idée que l'on retire de l'étude d'une histoire qui ne présente de réelles complications qu'à des niveaux d'échelle spatiale qui confinent l'historiographie à l'anecdote. Au contraire, l'approche géographique de l'histoire offre de bien meilleures occasions d'interprétation, d'explication, et de compréhension.

Il faut donc s'attacher à l'histoire des lieux. Le premier d'entre-eux est évident, c'est Sydney. Le 26 janvier 1788, la « première flotte »<sup>133</sup>, composée de onze navires, jette l'ancre dans une crique de la rade de Port Jackson. Seront débarqués dans les jours suivants les 750 *convicts*<sup>134</sup>, qu'accompagnaient 450 marins ou soldats, plus les officiers et leurs familles. Autant dire que, dès le commencement, tout ce petit monde, s'il s'était embarqué le même 13 mai 1788, et s'il avait navigué depuis lors entre Portsmouth, Ténériffe, Rio de Janeiro, Le Cap et Botany Bay<sup>135</sup>, n'était pas homogène quant au statut de ses différents membres, y compris au sein même des *convicts*, dont les motifs de condamnation étaient si hétéroclites qu'étaient déportés aussi bien des voleurs à la tire néophytes que des assassins confirmés. Il est donc important de comprendre que le commencement de l'Australie correspond à la fondation d'une colonie pénitentiaire, et pas à celle d'un bagne, ou à une colonisation de fuite, comme dans le cas nord-américain.

Dans ce microcosme originel, les *convicts* avaient donc pour fonction sociale de fournir le travail nécessaire à l'autosubsistance dans un premier temps, et à la production d'exportation ensuite. D'entrée de jeu, la colonie se construisait sur la base d'une société duale, aux rôles clairement établis, et régit par un système d'assignation<sup>136</sup> des *convicts* aux colons et aux officiers auxquels on avait attribué des terres. Le système social ne faisait en cela que se régler sur un objectif de

---

<sup>133</sup> La terminologie consacrée est « First fleet ».

<sup>134</sup> Nous utiliserons le mot anglais « convict(s) » pour évoquer toutes les catégories de condamnés à la déportation. Les chiffres donnés ne sont pas fixés avec exactitude, en particulier pour ce qui est du personnel d'encadrement et des familles.

<sup>135</sup> Une large baie un peu au Sud de Port Jackson, atteinte le 18 janvier 1788, et jugée impropre à l'établissement de la colonie.

<sup>136</sup> « assignment »

production d'un territoire, ce qui passait par l'association classique de la propriété foncière et du travail. Compte tenu des méthodes radicales de régulation du travail et de gestion de la main d'œuvre, associées à des rapports de domination d'un groupe (les colons libres) sur l'autre (les *convicts*), on comprend aisément que la relation de ces deux populations à un espace aux limites inflexibles allait focaliser les liens sociaux, et par voie de conséquence la construction nationale. Cette hypothèse, si on n'y voit pas une téléologie, a le mérite d'aider à mieux saisir la logique historique qui est à la source de l'identité australienne.

En effet, le temps passant, les peines se terminant, la colonie se développant sur la base d'une immigration volontaire et malgré une natalité encore faible liée à une très forte masculinisation de la société, se posa le problème du reclassement des *convicts* libérés. L'affrontement idéologique fut violent, opposant les *emencipists*, partisans de la constitution d'une paysannerie partiellement composée d'anciens *convicts*, et les *exclusives*, officiers et hommes libres devenus propriétaires de domaines d'une taille respectable, et défendant leurs privilèges. Ainsi, tout en perdant de plus en plus clairement son rôle pénitentiaire, la colonie de Nouvelle-Galles du sud devait opter pour un système foncier engageant son avenir par la forme qu'il donnerait à son territoire.

L'échec du lin et du pin fut en fait très vite compensé par le succès retentissant de la laine, un produit rentable et non périssable, convenant idéalement à la fois aux conditions de production du lieu et à sa situation par rapport aux marchés. La méthode de production engagea là aussi l'histoire du pays sur la voie de la géographie, puisqu'il s'agissait d'élevage ovin extensif. L'antagonisme social *emencipists-exclusives* trouva alors un prolongement spatial dans l'avènement des *squatters*, ces hommes du pastoralisme extensif, favorables à la main d'œuvre pénale. Ils sont à l'origine du mythe du *bush*<sup>137</sup>, sur lequel nous reviendrons, se taillant d'immenses domaines

---

<sup>137</sup> Voir à ce sujet l'article de Luc VACHER sur le *bush*, *op. cit.*

entre Sydney et Port Philip<sup>138</sup>, hors de toute légalité foncière, leur puissance économique suffisant à faire d'eux une aristocratie puissante qui prit les rênes de la colonie. Il y a ainsi un lien direct entre la construction de la société australienne et son rapport à l'espace, en particulier la relation contradictoire d'amour et de crainte qu'entretiennent les Australiens avec les grands espaces et l'immensité du continent.

À partir des années mille huit cent vingt, la fonction pénitentiaire des nouvelles colonies britanniques d'Australie n'occupe plus la place qu'elle occupait dans la structuration de l'espace et de la société à l'arrivée des premiers colons. Les points d'ancrage du territoire se multiplient et se spécialisent, et apparaissent de véritables bagnes, comme ceux de Moreton Bay en 1824, là où se développera ensuite Brisbane, ou encore Port Arthur en 1830, en Tasmanie. On assiste alors à une dissociation spatiale des fonctions colonisatrices et pénales, dans un premier temps par une simple redistribution de la fonction pénale, ce qui s'accompagna d'une normalisation et d'un durcissement des conditions de déportation et d'exil. Le bagne de Port Arthur est aujourd'hui un des hauts lieux du tourisme en Tasmanie, et tout en n'entretenant aucun flou quant à sa fonction et sa place dans l'histoire, il est fort probable qu'il contribue à associer la déportation aux débuts de l'Australie. Si son statut de lieu touristique exceptionnel et unique participe à cet amalgame, c'est autant le site qui produit la confusion, car les ruines d'un bagne du début du XIX<sup>e</sup> siècle en Tasmanie ne font qu'une place secondaire aux fonctions purement pénitentiaires (cellules, etc.), l'essentiel du bâti étant affecté à des fonctions d'intendance. Ainsi, la tentation est grande, pour le visiteur, de voir dans Port Arthur un lieu analogue au Sydney de 1788, alors qu'il n'en est rien, puisque cinquante ans après l'arrivée des premiers *convicts*, les lieux de leur déportation ne sont plus les mêmes. Ils se sont spécialisés, rationalisés, et dissociés de la fonction de colonisation, qui se limite à assurer la continuité du bagne.

---

<sup>138</sup> Site à l'origine de Melbourne.

Un autre lieu témoigne encore de la coévolution de la société et de son espace : la colonie d'Australie méridionale. Elle est fondée en 1836, à Adelaide, sur la base non plus de la déportation mais de l'immigration assistée, une idée développée en Angleterre quelques années plus tôt par Edward Gibbon Wakefield, et mise en pratique dès 1831 dans les autres colonies. Il s'agit en fait, pour la métropole, d'instaurer un pouvoir politique urbain dans ses colonies, ce qui suppose une politique foncière fondée sur une nouvelle petite paysannerie, correctement sélectionnée, et que l'on nommera les *settlers*. Le clivage social des débuts est alors réactivé par l'intermédiaire du territoire, compte tenu de l'antagonisme structurel qui existe entre le pouvoir des *squatters* et celui, potentiel, des *settlers*, entre l'agriculture plutôt intensive et familiale de ces derniers, et le pastoralisme extensif et viril des premiers. L'Australie méridionale deviendra le grenier à blé de l'Australie, sans jamais accueillir un seul *convict*, et il sera mis fin à la déportation vers le Nouvelle-Galles du sud dès 1840, et en 1852 pour l'est de l'Australie<sup>139</sup>. Comme en retard sur l'histoire, la colonie d'Australie occidentale, fondée officiellement en 1829 à Perth, et qui connaissait des difficultés importantes dues à des conditions de mise en valeur difficiles, fera venir des convicts de 1850 à 1868, pour suppléer le manque de main d'œuvre dans une colonie peu attirante. Le bagne de Port Arthur ferme en 1877.

Finalement, les foyers du peuplement australien, premiers points d'ancrage du territoire, auront connu un développement économique et spatial qui les aura assez rapidement émancipés de la fonction pénitentiaire, soit que l'utilité et la pertinence de la déportation s'essoufflassent en métropole, soit que la colonisation volontaire et la libération des condamnés entraînaient des changements sociaux qui, dans le contexte australien, trouvèrent immédiatement une traduction spatiale significative. Pourtant, l'identité australienne accorde une place très importante au court épisode de la colonie pénitentiaire, éludant facilement à la fois les raisons réelles de sa

---

<sup>139</sup> En particulier vers les pénitenciers de Port Arthur en Tasmanie, et de Moreton Bay au Queensland.

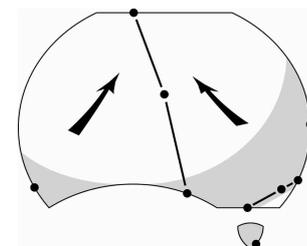
justification et sa rapide altération. Du même coup, ces débuts de colonie d'exil apparaissent univoques, résumés souvent à une date, 1788, ne faisant pas d'histoire.

Le mythe suivant dans la liste de ceux qui font l'identité australienne est celui du *bushman*, héritier du *squatter*, comme si après s'être donné des origines honteuses et s'être posé en victime, l'Australien ne mettait que mieux en valeur son rôle de conquérant d'un territoire hostile, immense, et largement inconnu. Le premier temps de l'histoire du pays structure ainsi tout un pan de l'identité nationale, associant déportation et colonisation, mobilité et enracinement, discontinuité et néguentropie<sup>140</sup>.

### *Mythes et légendes du bush*

La conquête du territoire procède autant par glissements de sens que par déplacements d'hommes. Ce qui bouge alors, ce sont autant les concepts et les catégories que les individus eux-mêmes<sup>141</sup> c'est l'occasion d'une migration des lieux entre des fonctions.

Ainsi, l'élément matériel moteur de l'histoire australienne qu'est, par exemple, la Ruée vers l'or, une dizaine d'années au plus (de 1851 à 1861), joue-t-il autant sur les pratiques du territoire que sur l'affectation symbolique de ce dernier, c'est-à-dire sa culturalisation. La prospérité économique résultant de cette décennie est une évidence, ne serait-ce qu'à évoquer le triplement de la population sur la période (1 146 000 habitants en 1861). Mais réduire « l'événement<sup>142</sup> » à cette unique dimension comptable c'est soit en sous-estimer les conséquences, soit en surestimer le poids historique. En effet, les conséquences sur le plan social et culturel sont aux fondements de l'identité australienne d'aujourd'hui, alors que la dynamique de développement par l'extraction minière est un processus qui s'est depuis lors généralisé dans toute l'Australie, renvoyant la ruée de



<sup>140</sup> Le contraire de l'entropie, dont il fut question dans la première partie du paragraphe précédent.

1851 à l'anecdotique, et donc au symbolique. Sur ce dernier point, l'intégration de paramètres géographiques permet de relativiser, au moins qualitativement, le poids du *Gold Rush* dans la construction du territoire, tant il est vrai que la carte de l'Australie est constellée quasi uniformément de mines ayant, à un moment ou à un autre, servi d'avant-postes et de points d'ancrage à la «civilisation». En outre, cette présence symbolique est récupérée par le tourisme, à plus forte raison dans la phase de déclin minier, comme c'est le cas à Coober Pedy<sup>141</sup>, en Australie méridionale, où la part relative de l'activité touristique croît à mesure que celle de l'extraction des opales décroît.

### *Des lieux donnent un territoire*

Le premier glissement de sens est celui du lieu vers le territoire des lieux donnent un territoire. Dans les années mille huit cent cinquante, l'Australie c'est l'or, c'est-à-dire un semis de petites *gold towns*, lieux de la prospection alluviale. En temps réel, donc, le sens propre du local fournit la symbolique figurée d'un continent l'enrichissement personnel. Communication de l'information, mobilité de la migration, et territoire national se conjuguent alors pour œuvrer au développement, certes dans les villes minières comme Bendigo ou Ballarat, mais aussi et peut-être surtout au bénéfice des capitales. La logique de construction identitaire est donc faite des processus de l'articulation des échelles la ville minière, bientôt l'ombre d'elle-même, la capitale coloniale, durablement renforcée, le monde extérieur, fournisseur d'hommes et acquéreur d'or.

On peut alors faire l'hypothèse que ce mouvement s'entretient. Aujourd'hui, le glissement de sens des lieux les conduit à former un territoire touristique, par patrimonialisation de l'archipel aurifère. Le Victoria, dans sa démarche de découpage du territoire touristique,

---

<sup>141</sup> Capitale de l'opale, cette ville minière en plein désert développe de plus en plus son activité touristique, fondée sur l'exotisme de la prospection minière, alors même que celle-ci s'essouffle. L'argument touristique de Coober Pedy n'est cependant pas si futile, puisque la petite ville rend assez bien compte de tout un pan de la culture australienne, fondée sur l'effort, le risque, et le rêve.

définit ainsi la région touristique des *Goldfields* (champs aurifères), où abondent les lieux classés par le National Trust, comme la rue principale de Ballarat ou la bourgade endormie de Maldon, mais que l'impératif de continuité territoriale limite en étendue, ce qui conduit à l'exclusion d'autres lieux de la ruée vers l'or, comme par exemple Beechworth, au nord de l'État. La discontinuité du semis des villes minières a ainsi laissé la place à la continuité du territoire touristique, et le glissement d'une spatialité à l'autre permet la reconquête du territoire, moyennant sa réinvention partielle.

Dans un autre registre symbolique, Michel Bernard<sup>142</sup> évoque deux éléments historiques qui composent la décennie de l'or et lui donne une portée bien plus grande que celle du développement matériel : la barricade des mineurs d'Eureka, en 1854, « la mémoire collective en fit une première étape importante vers la démocratie » ; l'arrivée des Chinois en 1855 et les conflits raciaux en résultant<sup>143</sup>, la première véritable confrontation de l'Australie avec son environnement géographique, dont la prégnance actuelle ne fait que croître.

#### *Des territoires donnent un lieu*

Deuxième glissement : des territoires donnent un lieu, c'est le *bush*<sup>144</sup>. Les territoires sont ceux des *squatters* et de leur élevage hyper-extensif. La constitution d'un lieu symboliquement unifié n'a cependant pu se faire que dans un cadre conflictuel, comme ce fut souvent le cas en Australie. C'est en effet l'opposition entre les *squatters* et les *selectors* qui donne lieu à une lutte parfois sanglante entre des groupes sociaux dont le rapport au territoire est contradictoire. À partir de 1861, les gouvernements coloniaux engagent par la Loi une nouvelle phase de colonisation agraire, offrant à de nouveaux colons de sélectionner une concession de taille

---

<sup>142</sup> BERNARD Michel, *op. cit.*, pp. 56-57.

<sup>143</sup> Dont le célèbre massacre de Lambing Flat, en Nouvelle-Galles du sud, le 30 juin 1855.

<sup>144</sup> L'article cité de Luc VACHER fait le point sur la genèse de ce territoire et les enjeux dont il est investi.

réduite, environ 100 ha, à un coût relativement avantageux, mais à condition de la mettre en valeur par l'agriculture ou la mine. Le dispositif préfère donc l'intensif à l'extensif, ce qui en fixe les limites raisonnables d'extension spatiale, mais génère du même coup un conflit de frontières avec l'aristocratie «*extensiviste*», contestée par la bourgeoisie montante. Le *bush* va donc être dès l'origine porteur d'un enjeu de conservation, celle d'un espace de liberté, d'un territoire difficile mis en valeur par la persévérance d'un mâle viril et courageux — le *bushman*. Ainsi, au lieu d'affecter rationnellement les territoires aux fonctions productives écologiquement viables selon les moyens du moment, la société australienne s'engage dans la construction de territoires qui seront d'autant plus fortement identifiés qu'ils auront été les produits de situations conflictuelles. Cet état de fait se trouva d'une certaine manière renforcé par l'échec de bon nombre de *selectors*, pour lesquels l'accès facilité à la terre ne compensait pas la conjugaison d'un capital de toute façon trop faible et de risques trop importants sur le plan agricole, compte tenu de l'aléa climatique. Si la sélection agraire a bien contribué à produire un espace intermédiaire de production plus intensive, elle a aussi repoussé vers l'ouest les frontières de l'œkoumène européen, offrant du même coup de nouvelles perspectives à l'élevage extensif et aux *bushmen*, qui ne faisait que renforcer leur présence territoriale et leur contrôle de l'étendue. Dans un continent comme l'Australie, une telle maîtrise est un précieux capital spatial.

Mais le mythe du *bush* est comme un fleuve aux affluents multiples, dont le cours serait l'histoire. Si, comme les explorateurs d'antan, nous privilégions la recherche de ses sources, il faut aussi évoquer les contributeurs qui ponctuent son cours. Luc Vacher en dresse une liste, allant de Ned Kelly<sup>145</sup> et des *bushrangers* — le Robin des Bois Australien, en nettement moins vertueux —, au *bush* envisagé comme le lieu d'une Australie écologiquement et culturellement menacée.

---

<sup>145</sup> Là encore, le Victoria a trouvé matière à territoire touristique avec le High Country, regroupant, entre autres, les lieux d'exaction du célèbre *bushranger* et de sa bande.

Filant la métaphore, il faut constater que ces affluents ne proviennent pas tous du même versant, et que leurs eaux ont parfois du mal à se mêler. Le *bush* est donc, par certains aspects, traversé de contradictions, dont la principale et la plus visible est sans doute celle qui réunit sous la bannière de la conservation les tenants de la mise en valeur d'un espace rugueux, et ceux de la protection d'un espace naturel, mais dont la naturalité complexe donne l'occasion d'une discussion de fond sur le concept de Nature. Ce clivage a d'ailleurs des correspondances dans le champ de l'urbanité australienne.

### *Distance et étendue*

La ville de Longreach, dans l'outback du Queensland, compte 3700 habitants, à 1700 km de Brisbane et 700 km de Rockhampton. C'est pourtant une capitale, puisqu'elle propose aux touristes la visite de l'Australian Stockman's Hall of Fame and Outback Heritage Centre<sup>146</sup>, et bientôt (en 2002) du QANTAS Founders Outback Museum<sup>147</sup>, deux musées qui célèbrent de deux manières une composante forte de l'identité australienne : la maîtrise conjuguée de l'étendue et de la distance. Le premier est à la gloire du *cowboy* australien, le *stockman*<sup>148</sup>. Le second est dédié à la deuxième compagnie aérienne, après KLM, de l'histoire de l'aviation internationale : QANTAS. Son nom est en fait l'acronyme du Queensland and Northern Territory Air Service, créé en 1920 à Longreach. QANTAS est aujourd'hui la compagnie aérienne nationale australienne. L'ancien hangar, jusque-là conservé, sera intégré au musée en construction. Quant à l'Australian Stockman's Hall of Fame, il a reçu en 2000 environ 65 000 visiteurs, dont 85 % étaient âgés de plus de 50 ans, et 3 % étaient des touristes internationaux<sup>149</sup>. Malgré son isolement, le lieu attire donc des

---

<sup>146</sup> <http://www.outbackheritage.com.au>, avec un aperçu des lieux.

<sup>147</sup> <http://www.qfm.org.au>, avec des vues du projet de musée.

<sup>148</sup> «Stock» signifie bétail.

<sup>149</sup> Ces données sont la réponse du musée à notre demande d'information sur sa fréquentation : «Last year aprox. 65,000 people went through the hall. 85% are over 50 years (tours and self drive) and 3% are international visitors. Our numbers are

touristes, son caractère patrimonial ayant pour corollaire le type de tourisme concerné – plutôt âgé et domestique.

Longreach est ainsi à la fois un haut lieu de l'enracinement dans l'outback, et un nœud symbolique dans le réseau aérien continental. Ce cumul de fonctions renvoyant à deux logiques spatiales complémentaires se retrouve dans bien des cas en Australie. L'exemple le plus significatif est sans doute Alice Springs, dont nous avons déjà parlé, siège du Royal Flying Doctors Service et centre important pour l'enseignement à distance (School of the Air). Cet ancien relais télégraphique est ainsi aujourd'hui un nœud important pour toute une série de réseaux, y compris le réseau routier, à mi-chemin entre Adelaide et Darwin. La centralité d'Alice Springs est donc double – cœur de l'Australie pour le contrôle de l'étendue, point nodal des réseaux continentaux pour la maîtrise de la distance.

Sur ce dernier aspect de la géographie australienne, il faut également évoquer la matérialité des réseaux, et en particulier la route. Car, au panthéon national, figurent deux types d'hommes – les gouverneurs<sup>150</sup> et les explorateurs, les hommes du territoire et les hommes du réseau. Les seconds donnent leurs noms illustres aux rares routes (les *highways*) qui sillonnent le continent, reliant les principaux centres urbains. Leurs tracés correspondent, à peu de choses près, au parcours des explorateurs. Ainsi, la Hume Highway, qui relie Sydney à Melbourne, fait référence dans son nom à l'expédition menée en 1824 par H. Hume et W. Hovell entre Sydney et Port Philip. Charles Sturt, qui mena une expédition entre Sydney et Adelaide en 1838, a donné son nom à la route qui relie aujourd'hui les deux villes. Idem pour le seul axe qui traverse le continent du nord au sud, entre Darwin et Adelaide, nommé la Stuart Highway d'après l'expédition de John Stuart entre 1860 et 1862.

---

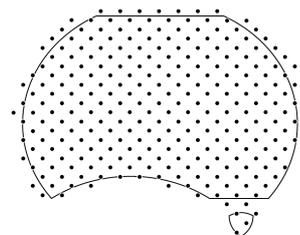
highly seasonal and concentrated in the cool winter season (Easter to Sept/Oct)<sup>150</sup> (15 mai 2001).

<sup>150</sup> On ne compte pas les toponymes se référant au gouverneur Macquarie par exemple.

Au-delà même du rôle fonctionnel des réseaux dans l'intégration du territoire, ce que l'on peut nommer les anisotropies, ceux-ci sont donc investis d'une symbolique forte, qui rappelle sans cesse aux Australiens que leur culture intègre en position privilégiée le rapport à l'espace dans tous ses aspects.

### *La carte vaut du territoire*

L'intégration territoriale passe aussi par d'autres objets spatiaux □ Une capitale administrative et des monuments aux morts. Il s'agit de conforter la *nation politique* et la *nation géopolitique*.



#### *La nation politique*

Ainsi, Canberra, la capitale fédérale, est-elle située entre Sydney et Melbourne<sup>151</sup>. Cette situation ne correspond pas à un besoin fonctionnel, mais uniquement à la rivalité historique entre les deux métropoles australiennes. Ainsi, en choisissant l'écart plutôt que la concentration ou la répartition pour la fonction politique fédérale, l'Australie a fait un choix ambigu, aux effets antagoniques. Alors qu'ériger en capitale une des deux rivales n'aurait été que difficilement possible et n'entraînait pas dans la logique égalitaire qui prévalait entre les colonies, c'était pourtant le choix le plus raisonnable au plan fonctionnel, quitte à répartir les fonctions, mais profitant de l'avantage procuré par des centres urbains majeurs.

C'est ce même avantage qui, quand il n'est pas utilisé dans le sens de l'accumulation, devient une force d'inertie considérable, qui peut expliquer l'activation très lente de Canberra, décidée en 1908, mais dont le Parlement ne fut inauguré qu'en 1927. On pourrait arguer, contre l'idée d'un partage des fonctions, que l'état des télécommunications de l'époque ne le permettait pas, compte tenu du fait que, par ailleurs, la distance entre Sydney et Melbourne restait

---

<sup>151</sup> Elle est cependant plus proche de Sydney (285 km) que de Melbourne (656 km), et à l'écart de la route directe entre les deux villes.

très importante<sup>152</sup> pour une communication par transports routiers. Mais l'argument perd beaucoup de sa force si on considère que, d'une part, le huis clos fédéral n'étant pas viable, il aurait de toute façon fallu garder un contact entre Canberra, Melbourne et Sydney, et que d'autre part, à l'installation du Parlement fédéral, les moyens de télécommunication avaient notoirement progressé. La logique qui fut adoptée privilégia donc l'écart et la spécialisation fonctionnelle d'une nouvelle capitale administrative, laissant intacte et sur un autre terrain la rivalité entre Sydney et Melbourne. En outre, le bénéfice symbolique était grand, puisqu'était attribué au gouvernement fédéral un territoire, d'autant plus significatif qu'il était spécialisé. La contrepartie est cependant évidente, puisque toute frontière est contestée et tout territoire à conquérir. Le territoire fédéral offrit donc une prise à la critique anti-fédérale, et jusqu'à la plus douteuse, qui aurait préféré en faire de la terre à moutons. Au demeurant, l'anti-fédéralisme latent et hérité de nombre d'Australiens a depuis trouvé d'autres accroches, même s'il ne faut pas le confondre avec des critiques mieux fondées sur l'urbanité déroutante de Canberra, une ville «*au bush*».

#### *La nation géopolitique*

La nation géopolitique n'est pas non plus en reste de localisations significatives pour les Australiens. Le mot clé est «*ANZAC*», pour Australia and New Zealand Army Corps. C'est qu'il faut d'abord noter que l'Australie a subi «*le plus fort pourcentage de pertes de tous les contingents nationaux engagés*» dans la Grande Guerre, soit «*60 000 tués et 150 000 blessés dans la guerre des tranchées*»<sup>153</sup> pour environ quatre millions d'habitants. À ce fait de structure s'ajoute celui de la défaite héroïque de Gallipoli<sup>154</sup>, ce qui acheva certainement

---

<sup>152</sup> Environ 900 km par une mauvaise route.

<sup>153</sup> Les deux citations sont extraites de la *Géographie Universelle*, BONNEMAISON op. cit. p. 270.

<sup>154</sup> «*En Orient, sur la plage de Gallipoli, le 25 avril 1915, le corps expéditionnaire australo-néozélandais, lancé à l'assaut sur une erreur du commandement britannique, perdit 8000 hommes et dû se retirer après des mois [huit] de combats*

de tremper la conscience nationale australienne. Mais, jusque-là, l'effet est somme toute banal, car il est dans l'ordre des choses que la conscience géopolitique s'appuie sur le baptême du feu. Alors, ce qui fait la différence, c'est encore une fois l'espace. Outre les monuments aux morts de l'Australie, qui s'égrènent un peu partout sur le continent, il en est un qui ne peut laisser indifférent, c'est celui de Canberra. Le cœur de la ville est en effet structuré par une perspective monumentale plaçant en vis-à-vis le politique et le mémoriel, les Parlements<sup>155</sup>, et l'Australian War Memorial <sup>156</sup>, séparé par un lac artificiel et majestueux. Le dispositif spatial<sup>157</sup> n'est pas sans rappeler celui de l'ancienne Thèbes, rive de morts, nécropole, rive des vivants, pouvoir, prêtres et temples.

### *Jeux de cartes*

Les mythes fondateurs de l'Australie sont ainsi fortement spatialisés. Qu'il s'agisse de territoires ou de réseaux, la banalité des lieux est très souvent sous-tendue par un système de références historiques, leur fonctionnalité parfois déficiente et leur mise à l'écart des réseaux actifs étant compensées par le souvenir de la conquête, leur isolement n'ayant d'égal que l'enracinement et le sentiment d'appartenance à la terre. La devise ontologique du bush □ exister certes moins, mais être d'autant plus. Cette équation simple motive l'improbable □ la mine, la ferme, le musée, la capitale. On ne s'étonnera donc pas de trouver, au hasard de l'exploration d'une carte de l'Australie, par quelques 19° de latitude sud et 140° de longitude est, dans l'outback du Queensland, une *outstation* nommée Lorraine, voisinant à 60 km

---

héroïques, sans avoir marqué de résultat tangible. Le jour de Gallipoli est, depuis, célébré dans toute l'Australie comme la fête des ANZAC [ANZAC Day], les anciens combattants australiens et néozélandais □ cette défaite sur le plan stratégique donna à l'Australie son mythe guerrier. □, BONNEMAISON, *ibid.*

<sup>155</sup> L'ancien et le nouveau, inauguré en 1988, année du Bicentenaire.

<sup>156</sup> Ce monument, qui est aussi un musée, domine et termine une longue avenue où s'alignent régulièrement les monuments aux morts des différentes guerres auxquelles a participé l'Australie.

<sup>157</sup> La photographie proposée à la page 295 de la *Géographie Universelle* donne une bonne idée de cette mise en perspective.

l'Alsace Camp. Ancrer le territoire, c'est autant le rendre utile que lui assigner un sens, c'est lui donner un ordre et le mettre en ordre de bataille.

La même carte, qui nous propose ces quelques curiosités toponymiques, doit aussi être regardée comme un semis de points, d'établissements, de nomenclatures. Ce qui frappe alors, c'est la régularité des implantations, qui n'est rendue possible que par l'aberration de son échelle. Un homme vaut un point, un point vaut une ville. La carte de l'Australie est un acte éminemment politique, car il n'est pas de moyen graphique de rendre compte à la fois de l'occupation du territoire et de sa production. Certes, on pourrait suggérer qu'il y a là une loi générale de la cartographie euclidienne. Que celle-ci est toujours aux prises avec ce dilemme □ montrer ce qui est, ou montrer ce qui compte. La solution est souvent un compromis. Or, dans le cas australien, c'est justement pour ne pas compromettre le territoire, sa véracité, qu'est représentée sur le même support une réalité hétérogène, et donc selon des échelles hétéroclites. Un point pour une capitale de quatre millions d'habitants qu'est Sydney donc, mais également un point, à peine plus petit, pour une station service quelque part dans l'Outback.

Cette distorsion est probablement sans équivalent, et la singularité qu'elle traduit n'est pas anodine. Elle pose en effet la question des moyens de l'identification spatiale, opération par laquelle une société fait dialoguer différence et similitude des lieux. Dit autrement, il s'agit de l'aspect spatial du processus de production de l'identité. Identifier dans l'espace, c'est rendre opératoire la coexistence d'une distance fonctionnelle non nulle entre les lieux, et d'une distance symbolique nulle, et/ou non pertinente<sup>158</sup>. L'identité nationale est

---

<sup>158</sup> Nous suivons ici la définition qu'a donnée du lieu Jacques Lévy, fondée à la fois par l'annulation et la non pertinence de la distance. Cette dualité rend compte de la différence qui peut exister entre, d'une part, la conception du lieu comme, à une échelle donnée, l'annulation des distances séparant ses composants, et d'autre part, celle qui déclare qu'au sein d'un lieu, les distances mesurées selon une métrique donnée n'entretiennent pas de relation de proportionnalité constante avec la distance géodésique entre les composants du lieu.

ainsi un objet géographique complexe, qui ne renvoie pas de manière univoque à l'un ou à l'autre de ces deux pôles de la distance, mais qui organise leur dialogue, combinant diversité et uniformité, multiplicité et unicité, par-delà l'idée même de frontière.

Le mécanisme d'identification spatiale recourt donc à des méthodes variées, plus ou moins symboliques, plus ou moins discursives. Dans tous les cas, il s'agit d'un processus de mise à distance. Entendons par là que la société produit en parallèle deux espaces, l'un fonctionnel, fondé sur la complémentarité d'une multitude de lieux différents et hiérarchisés, et un autre symbolique, inversant au besoin les hiérarchies, et proposant une géographie différente de l'espace national, sur la base d'un jeu de distances différent. Nous avons vu deux de ces mises à distance : la création d'un territoire fédéral autonome, à «bonne» distance des capitales économiques et démographiques ; la cartographie du territoire, malmenant l'échelle pour le remplir là, et éliminer le trop plein ailleurs. Dans les deux cas, il s'agit de mettre en avant la figure de l'isotropie, attribut du territoire conceptuel, soit par réduction de l'espace national à un territoire univoque et monofonctionnel, c'est le cas d'une ville politique comme Canberra, soit par figuration d'une isotropie continentale symbolique, offrant un accès égalitaire des lieux à la représentation cartographique. On remarquera que l'entropie qui règne dans ce type de carte rappelle celle qui caractérisait la carte des groupes aborigènes présentée au début du chapitre. Une telle similitude doit être mise en relation avec les rapports qu'entretient la société australienne avec les Aborigènes, car, en mettant en regard les deux cartes, on est tenté de penser que l'Australie non-aborigène n'a pas l'intention de remettre en cause sa légitimité territoriale : elle occupe le continent avec autant de force que les aborigènes, leur destin est donc lié par l'espace, ce qui revient à affirmer le droit du plus fort. Il y a là matière à réflexion sur l'aspect temporel de la

conservation, à savoir la transmission de l'identité, ou comment pérenniser<sup>159</sup> l'identification spatiale, et donc la Nation.

### *La nation limite □ de White Australia au multiculturalisme*

On le sait, l'État tient une partie de sa puissance de la « violence légitime ». C'est dire ce qu'il peut □ contre le danger, presque tout, contre la menace, presque rien. L'État australien<sup>160</sup> peut éventuellement décimer les Aborigènes, il ne peut que craindre le « Péril Jaune » et attendre « l'invasion<sup>161</sup> ». Ce qu'il fit.

Ainsi, les relations entre l'Australie et ses environnements géographiques<sup>162</sup> posent problème de longue date. Nous avons évoqué le cas de la répression contre les Chinois à l'époque de la Ruée vers l'or. Mais la posture défensive trouva une incarnation institutionnelle durable avec la Fédération. Christine Inglis<sup>163</sup> suggère

<sup>159</sup> Cette pérennisation n'exclue cependant pas l'évolution de l'identité. C'est d'ailleurs un facteur de complication de la transmission, qui serait bien plus simple si l'identité n'évoluait pas. Autrement dit, la conservation au sens stricte peut être comprise comme le refus d'intégrer à la transmission la dimension dynamique des sociétés. Cela passe en général par une négation de l'évolution, c'est-à-dire souvent la référence à un passé mythique et idéalisé. Construire l'identité, c'est transmettre de l'identification provisoire.

<sup>160</sup> Nous parlons ici de l'État au sens philosophique, confondant ses incarnations historiques et géographiques □ l'État métropolitain, les États coloniaux, l'État fédéral, les États de la fédération.

<sup>161</sup> Il s'agit là de sentiments actuels, comme l'illustre un récent article en Une du Monde □ « En Australie, la peur d'une « invasion » et la dure condition des réfugiés ». (*Le Monde* du 22 juin 2001)

<sup>162</sup> Notre pluriel indique d'une part l'environnement asiatique direct, mais aussi l'environnement en réseau, par connexité, c'est-à-dire l'Europe du sud, environnement direct de la « métropole » britannique, dont l'Australie fut et demeure fondamentalement une émanation culturelle.

<sup>163</sup> INGLIS Christine, « L'immigration asiatique et la transformation des institutions australiennes », in *La différence culturelle. Une reformulation des débats*, Balland, 2001, pp. 428-439. On se reportera à cet excellent article pour un résumé clair et concis de l'histoire de l'immigration en Australie.

même que l'érection d'une barrière efficace contre l'immigration asiatique fut la motivation essentielle de l'association des États coloniaux au sein du Commonwealth australien en 1901. Suivra ainsi immédiatement la mise en place de la politique de l'Australie blanche<sup>164</sup>, qui tiendra jusqu'en 1973, après avoir limité dans un premier temps, avant les années cinquante, l'immigration aux Nord-européens, puis s'affaiblissant au bénéfice des Sud-européens tout d'abord, des Asiatiques ensuite. À partir du gouvernement Whitlam, la doctrine du multiculturalisme aura une implication au plan migratoire avec le renouvellement des critères de sélection, désormais fondés sur le regroupement familial, l'accueil de réfugiés, et surtout la recherche de compétences particulières ou d'un apport capitaliste significatif.

Nous aurons l'occasion de revenir dans un autre chapitre sur les relations qu'entretiennent le multiculturalisme<sup>165</sup>, les politiques migratoires, et les processus d'identification de l'Australie au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Pour l'heure, nous nous bornerons à insister sur un fait simple qui ne doit pas être perdu de vue quand on traite de l'identité australienne : si les spatialités historiques de l'Australie ont fait succéder quatre modèles, dominés tout à tour par la continuité, la discontinuité, la conquête et l'intégration<sup>166</sup>, valorisant selon le cas la ville ou le *bush*, l'espace du multiculturalisme est avant tout à l'image de l'espace australien objectif présenté au chapitre précédent, c'est-à-dire urbain, et plutôt métropolitain. Or, dans le contexte de la mondialisation, la conjugaison de la métropolisation de l'Australie et de la diversification de l'immigration, c'est-à-dire son asiatisation, renvoie assez clairement au cosmopolitisme plutôt qu'au communautarisme. L'aspect migratoire du multiculturalisme n'est ainsi pas inscrit dans une logique de peuplement et d'occupation du

---

<sup>164</sup> La *White Australia Policy*, fondée sur l'*Immigration Restriction Act* de 1901.

<sup>165</sup> Il est important de comprendre que la politique de multiculturalisme et la politique migratoire de l'Australie sont deux choses différentes, qu'il est important de ne pas confondre, en vue de la bonne compréhension de chacune.

<sup>166</sup> Cf. l'illustration en fin de chapitre : *Les espaces du temps australien. Diachronie et synchronie*.

territoire, mais au contraire dans celle de la production d'urbanité, augmentant la diversité au sein des capitales du continent, mais accroissant également d'une certaine manière leur densité, par l'augmentation du nombre de liens établis avec le monde<sup>167</sup>. Les frontières du pays sont désormais au cœur des villes, elles structurent l'archipel urbain, constituant une nation limite.

Pourtant, l'urbanité Australienne est assez curieuse, pour qui connaît la ville européenne et la ville américaine, car elle en est une sorte de mélange formel. Il convient donc, au-delà des apparences, c'est-à-dire de la morphologie urbaine, de comprendre ce qui fait l'urbanité australienne, et donc, par voie de conséquence dans une société au moins aux trois quarts urbaine, ce qui fait l'identité australienne. Les processus urbains de l'identification doivent maintenant être interrogés.



---

<sup>167</sup> Nous nous référons ici à la définition de l'urbanité donnée par Jacques Lévy : « La ville suppose intrinsèquement la concentration d'un maximum d'objets sociaux dans le minimum d'étendue, autrement dit, la densité et la diversité. », p. 339 dans LÉVY Jacques, « La France urbaine dans l'Europe des villes », in *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La Découverte, 2000, pp. 339-348.

# Les espaces du temps australien

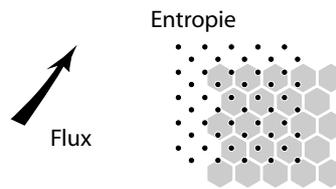
## Diachronie & Synchronie

Le temps des sociétés s'inscrit dans leur espace. Ceci dit, la cartographie de cet *espace du temps* est bien souvent partielle, insistant sur son aspect diachronique et délaissant l'aspect synchronique, localisant les vieilles pierres ou représentant l'évolution des frontières par cartes successives. Au mieux, une temporalité un peu plus complexe est introduite par quelques flèches, illustrant des flux.

Or, c'est sans doute une simplification abusive que de penser qu'une géographie chasse l'autre, alors que c'est au contraire la confrontation spatiale de géographies du passé qui est à la source de nombre de conflits du présent.

Ainsi, les quatre schémas présentés ici doivent être lus à la fois comme des géographies successives, c'est-à-dire une géohistoire, mais aussi comme des géographies contemporaines l'une de l'autre, interférant l'une avec l'autre. Ajoutons à cela qu'en tant que représentations les géographies du passé sont aussi des produits du présent, ce qui donne une idée de la complexité de l'effet des temporalités sur les spatialités.

Le vocabulaire graphique est ici augmenté de deux types de symboles : des flèches pour les flux, des motifs pour les spatialités maximisant l'entropie.



Quatre logiques, quatre spatialités, diachroniques et synchroniques : continuité, discontinuité, conquête, intégration. Dans cette ordre, une géohistoire ; ensemble, une géographie. Nous les avons disposées dans un tableau à double entrée : entropie et néguentropie d'un côté, selon le type d'ordre que l'on donne à l'espace ; positions et situations de l'autre. Positions que l'on gagne et que l'on tient, situations dans lesquelles on se met et dont on profite.

	Entropie	Neguentropie
Positions	<p><i>Peuplement aborigène</i></p> <p>Continuité</p>	<p><i>Foyers de peuplement</i></p> <p>Discontinuité</p>
Situations	<p>Intégration</p> <p><i>Territoire &amp; isotropies locales</i></p>	<p>Conquête</p> <p><i>Lieux d'ancrage &amp; anisotropies continentales</i></p>

«[Australia's dream] urban living, by the ocean»

Slogan publicitaire pour la plus haute tour résidentielle au Monde, en construction sur la Gold Coast<sup>168</sup>.

# *Lieux*

*...pour penser l'enracinement urbain. Dans la Ville limite*

La ville est le quotidien des Australiens. Espace vécu dominant de l'Australie, elle en constitue le référent identitaire de l'expérience, à l'inverse de l'identification par construction discursive, vue au chapitre précédent.

La problématique abordée ici tente d'éclairer les liens qu'entretiennent l'identification et l'urbanité, l'identité et la ville. La question doit être posée dans les deux sens : la ville participe-t-elle à

---

<sup>168</sup> Tiré de la brochure de présentation, collectée sur place en août 2002. Construite à Surfers Paradise par le groupe Sunland, la tour, nommée Q1, atteindra 322,5 mètres, offrant 527 appartements sur 80 étages, 811 places de parking, sans compter l'équipement habituel : piscines (chauffées et paysagées), spa, restaurants, commerces, business centre, etc., et pour couronner le tout, une plateforme d'observation pouvant accueillir 400 personnes et un jardin (sky garden) entre les étages 60 et 69. Pour plus d'informations : <http://www.q1tallesttower.com>

l'identification australienne, et si oui, comment? Dans quelle mesure les processus d'identification concourent-ils à la production de la ville en Australie? Au-delà du principe de ce questionnement, il convient cependant d'interroger le réel avec pertinence et acuité. Car l'obstacle méthodologique à la qualification de cette relation n'est pas mince. En effet, si la légende nationale révèle assez bien les mythes fondateurs de la Nation, et par là sa géographie mythologique et ses spatialités constructives, ce qui fonde l'identité communautaire, la méthode d'analyse propre à répondre à la question de l'identité subjective est loin d'être à ce point éprouvée. Il s'agit, dans cette perspective, d'établir un pont entre l'expérience du quotidien, descriptible et sans doute mesurable, et une réalité de l'ordre du discours national, entre des formes urbaines et des rapports d'«*appartenance*» au territoire. Il s'agit donc de comprendre la production d'un sens à partir de la spatialité des individus, de l'affectation d'un sens<sup>169</sup> à un espace, et non plus, comme nous l'avons tenté précédemment, d'établir des rapports de sens entre histoire et géographie, producteurs concomitants d'identité. En outre, l'aller-retour étant nécessaire, il faut aussi expliquer l'incarnation du sens. On touche alors un point sensible du débat, qu'est la question de la singularité urbaine. Peut-on parler de ville australienne? Autre échelle, même question reformulée: Quel rôle joue la singularité dans l'espace subjectif australien?

Nous ne pouvons avoir la prétention de fournir des réponses universelles à cet ensemble de questions. Leur difficulté incite à la prudence et à la modestie, et les éclaircissements que l'on pourra apporter devront être doublement relativisés: par rapport au contexte australien d'une part, et par rapport aux débats sur la ville d'autre part. Notre discours reprendra les questionnements dans

---

<sup>169</sup> Le mot «*sens*» est parfois utilisé sans faire grand cas, justement, de son sens. Ici, nous en retiendrons l'acception la plus simple et la plus classique de la sémiotique la plus élémentaire. L'ennui est cependant qu'il est difficile de définir le sens autrement que par autoréférence, outre le jeu de mot. Donner du sens, c'est se faire une idée de quelque chose: affecter un sens à un espace revient à ériger ce dernier en signe de quelque chose.

l'ordre exposé, tentant d'abord de poser les bases du fait urbain en Australie, puis d'interroger l'urbanité australienne selon plusieurs angles d'attaque, testant la pertinence de l'idée de singularité au sein de l'idée d'urbanité. Cette question sera finalement prolongée à une autre échelle, examinant des cas de spatialité subjective australienne dans leur rapport avec le singulier, et donc la production de sens. Nous visiterons ainsi Sydney, de la ville globale à « métapolis »<sup>170</sup>, puis le rapport identitaire de la ville et de la Nation avec la ville planifiée et fédérale de Canberra, enfin, nous interrogerons l'urbanité des plages, des *resorts* à Brisbania, métropole balnéaire.

En conclusion de l'analyse des spatialités subjectives, la question de la frontière. Nous verrons qu'intercaler cet objet sociétal entre l'identification et l'urbain conduit à un enrichissement du débat dans le contexte australien, par le biais d'un apport d'éléments de réponse à la question des limites de la ville.

## *Le fait urbain en Australie*

Sorte de réflexe, la quantification élémentaire de l'urbanité est un préalable à l'étude des processus subjectifs d'identification. Il s'agit de mesurer, sans détails mais à grands traits, le poids de la ville dans la société australienne. Nous proposons ici une démarche simple, mais qui se veut assurée par des prises fermes, à même d'évaluer le poids sociétal de la ville, pour mieux comprendre quels en sont les négations et les rejets possibles, et selon quelles modalités.

### *Urbanisation*

Une donnée simple, 86% des Australiens vivent dans des villes d'au moins 1 000 habitants<sup>171</sup>. Au plan du taux d'urbanisation et de la

---

<sup>170</sup> L'expression est celle de François Ascher.

<sup>171</sup> Données du recensement de 1996, pour une population totale de 17 889 100 habitants. Le millier d'habitants est le seuil retenu par les statisticiens australiens pour différencier les communes urbaines des communes rurales. Les 741 communes comptant au moins 1000 habitants sont appelées « Urban Centres » (UC), leurs

population, l’Australie, c’est à peu de choses près les Pays-Bas, comme nous le rappelle Joël Bonnemaison. La seule différence dans l’ordre de la mesure du territoire serait donc l’étendue. Une telle simplification n’est pourtant pas viable, même si cela vaut la peine d’opérer le rapprochement pour marquer les idées. En effet, la structure urbaine de l’Australie combine trois processus : urbanisation, massification, métropolisation. Chacun d’eux enrichit la définition de l’urbanité australienne, tout en interrogeant celle de l’urbanité en général, par le biais de sa mesure.

Philippe Cadène a dit de l’Inde, fort simplement mais avec malice, que c’est « un pays peu urbanisé qui a beaucoup de citadins »<sup>172</sup>. En première approximation, on pourrait dire l’inverse de l’Australie : un pays très urbanisé qui a peu de citadins. Si l’on entend par urbanisation la proportion d’individus vivant en ville, celle-ci étant définie sur la base d’un seuil quantitatif de population communale, l’affaire est entendue, nous venons de le voir. L’Australie est à 86% dans les villes : mieux, l’Australie est à 86% *de la ville*. Poursuivant la comparaison, ces 86% de la population du pays représentaient seulement 15 378 501 citadins la nuit du 6 août 1996. Cette mise en regard de la masse face à la proportion ne doit néanmoins pas faire oublier que ce sont là des chiffres globaux, fondés sur une dichotomie forte, et dans une certaine mesure arbitraire, entre l’urbain et le rural. Or, au moins dans le contexte des sociétés occidentales, ce clivage a perdu de sa validité et de son efficacité dans l’analyse des spatialités.

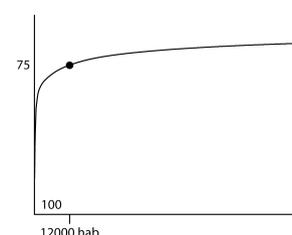
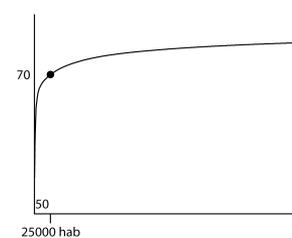
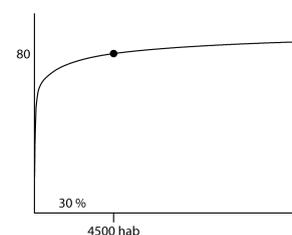
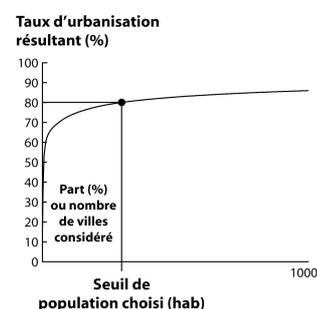
---

résidents sont comptés parmi les urbains : celles comptant de 200 à 999 habitants étant nommées « Localities » (L), et leurs résidents sont classés dans les ruraux. En-deça du seuil des 200 habitants, la population rurale est donnée par différence avec la population totale de l’État (« rural balance »). Nous aurons l’occasion de discuter le bien-fondé du seuil de 1 000 habitants, mais il faut cependant noter que, sur le modèle français, si l’on retient un seuil de 2 000 habitants pour différencier les communes rurales et urbaines, ces dernières regroupent encore 83,5% de la population australienne.

<sup>172</sup> C’est le premier titre du chapitre 8 du volume de la *Géographie Universelle* traitant du Monde Indien (Livre Second, p. 322) : DURAND-DASTÈS François, MUTIN Georges et alii., *Géographie Universelle, vol. Afrique du Nord, Moyen-Orient, Monde indien*, Belin-RECLUS, 1995, 480 p.

C'est pour cela que Jacques Lévy a proposé une différenciation plus fine, complexe et progressive, dégagant des niveaux et des types d'urbanité plus ou moins affirmée, tout en prenant acte de la substance réelle, souvent très urbaine, des espaces morphologiquement «campagnards» et anciennement ruraux. Compte tenu de ce type de nuances, la place de la ville dans les spatialités subjectives doit être estimée sur la base de critères plus évolués que celui d'une très sommaire différenciation entre urbain et rural.

On gagne ainsi, dans un premier temps, à substituer une courbe d'urbanisation<sup>173</sup> au simple taux d'urbanisation. On dispose alors d'un « curseur », que l'on déplace le long de la courbe, afin de visualiser l'effet du choix d'un seuil de population communal sur le taux d'urbanisation. Une lecture peut alors être faite le long de la courbe, pour se rendre compte qu'en Australie, le taux d'urbanisation demeure supérieur à 80% en excluant jusqu'aux communes de moins de 4500 habitants, ne comptabilisant alors que 220 unités urbaines, soit 30% de ces dernières. De la même façon, on constate que le taux d'urbanisation se maintient au-dessus de 70% en ne comptabilisant que les 50 premières communes, celles comptant au moins 25000 habitants, sur un total de 1657 communes de plus de 200 habitants. Ensuite, la courbe « plonge », ce qui signifie que le taux d'urbanisation dépend plus étroitement du seuil de population retenu. Cependant, il n'est pas question ici de contester le caractère urbain d'une commune de plus de 25000 habitants, et le commentaire de la suite de la courbe ne renseigne pas sur l'urbanisation du pays mais sur sa métropolisation. Nous pouvons encore retenir que les 100 premières villes, soit les villes de 12000 habitants et plus, font monter le taux d'urbanisation à 75%.



<sup>173</sup> Chaque point de la courbe représente une commune, avec pour abscisse sa population, les communes étant classées par ordre décroissant de taille (une graduation par commune), et pour ordonnée la part de la population totale atteinte en prenant en compte cette commune dans le cumul des populations communales. C'est une sorte de courbe rang-taille relativement à la population totale du pays. [cf. vignette marginales]

Le taux d'urbanisation australien est donc sans contestation possible supérieur à 80%. Sa limite supérieure est plus difficile à déterminer, et cela pour deux raisons. La première est purement liée aux méthodes de recensement, qui ne «localisent» pas les noyaux de peuplement inférieurs à 200 individus. Ces derniers sont comptabilisés d'office comme des ruraux, et représentaient 11,5% de la population australienne en 1996. À ceux-ci s'ajoutent les ruraux habitant une commune de moins de 1000 habitants, soit 2,5% de la population totale. Or, cette dernière catégorie pose le même problème que pour le décompte des communes urbaines. En effet, Il est relativement aisé de trouver des communes classées rurales du fait de leur population, mais marquées néanmoins par une certaine urbanité. Pour résoudre ce problème de classification, la langue française propose des nuances de langage intégrant en partie la contradiction, dans les mots «village» ou «bourg»<sup>174</sup> par exemple, applicables aux agglomérations des communes rurales. Le premier n'est assurément pas adapté à l'Australie. Et sans entrer pour autant dans des considérations linguistiques complexes, il semble que le mot «bourg» s'applique ici plus facilement. La raison de cela peut être trouvée dans l'origine des deux mots. «Village» est dérivé de ville. C'est une agglomération rurale qui se distingue par une certaine autonomie, que n'a pas le hameau ou l'écart. Ceci pour dire que le village s'envisage surtout dans le cadre d'une hiérarchie des agglomérations rurales au sein d'un même espace. À l'inverse, le mot «bourg» renvoie à deux registres fonctionnels : la fortification et le marché. Un bourg est ainsi le centre économique d'une campagne environnante, assurant sa pérennité par une fonction de protection qui marque en même temps le territoire. Sa définition n'est donc pas fondée sur un caractère intrinsèque, comme l'autonomie du village, mais sur sa dimension relationnelle, à l'articulation des échelles. Le bourg s'applique ainsi à des configurations spatiales plus diverses que le village, et en particulier à une situation d'isolement et

---

<sup>174</sup> Pour des définitions élaborées de ces deux termes, et de leur différences, voir REY Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 1998, 4304 p.

d'unicité, comme c'est le cas de nombre d'agglomérations rurales australiennes, à l'exemple de la bourgade de Pinnaroo, en Australie méridionale, qui, si elle ne comptait que 606 habitants en 1996, a tout de même un rôle urbain affirmé, du fait de sa situation isolée sur un axe routier secondaire, au beau milieu de la «ceinture du blé». Pour ajouter au débat, on peut évoquer son musée du blé, des machines agricoles et de l'imprimerie<sup>175</sup>, animé par de sympathiques retraités accueillant chaleureusement leurs compatriotes, essentiellement de même condition.

La limite supérieure de l'urbanisation peut donc être étendue au-delà du seuil des 1000 habitants, à la faveur de considérations qui tiennent compte du fait que la rareté de l'agglomération renforce son urbanité, et quoique le seuil retenu par les statisticiens australiens corresponde assez bien aux réalités de terrain. Cependant, le nombre des bourgs ruraux ainsi «récupérés» dans l'urbain ne suffit pas à modifier de manière significative le taux d'urbanisation global, ne l'élevant probablement pas au-delà des 87,5% d'urbains.

Le fait étant acquis que la société australienne est, globalement et au plan quantitatif, très urbaine, il reste à apporter des précisions qualitatives sur cette situation, ce qui revient à peser les masses urbaines, à en saisir les logiques et les dynamiques, et donc à aborder la question de la métropolisation.

### *Métropolisation*

François Ascher définit la métropolisation comme «la continuation de la division du travail et de la concentration des richesses humaines et matérielles dans les villes les plus importantes»<sup>176</sup>. Cette vision dynamique du phénomène recouvre aussi un état de fait à une date donnée, à savoir la concentration de la population dans les grandes villes. Nous pouvons ainsi revenir à la courbe d'urbanisation,

---

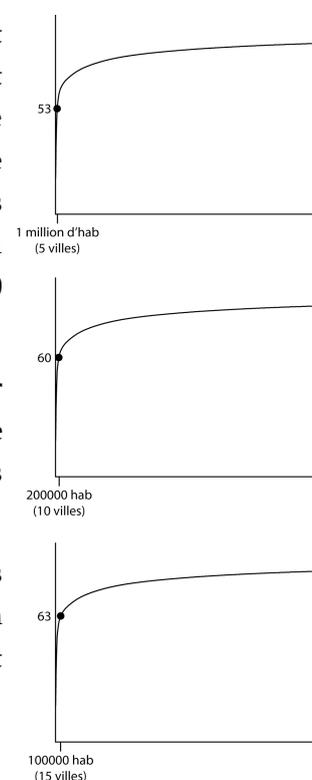
<sup>175</sup> Incluant démonstration et impressions personnalisées, gratuites et à la demandes. Détour néanmoins conséquent...

<sup>176</sup> ASCHER François, «Quelle civilisation urbaine, à l'échelle planétaire?», in *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La Découverte, 2000, pp. 395-403.

interprétée cette fois comme une courbe de concentration, pour en faire la lecture par la tête de la hiérarchie urbaine. L'élément structurant majeur est le fait que les cinq villes de plus d'un million d'habitants<sup>177</sup> regroupent à elles seules 53% de la population<sup>178</sup>. Il ne paraît donc pas contestable que la société australienne, outre le fait qu'elle soit urbaine, est aussi caractérisée par une population habitant majoritairement de (très) grandes villes. La suite de la courbe d'urbanisation confirme cette structure, avec 60% de la population se concentrant dans 10 villes de plus de 200 000 habitants, les 15 villes de plus de 100 000 habitants comptant pour leur part 63% de la population, et les trois quarts de celle-ci se regroupant dans les 100 premières villes, soit celles de plus de 12 000 habitants.

L'aspect qualitatif de la métropolisation évoqué par François Ascher se retrouve dans la dynamique urbaine, au niveau de l'hypertrophie des métropoles régionales d'une part, et du devenir des petites villes d'autre part.

Sur le premier point, le rapport des populations des deux premières villes de chacun des États est édifiant. En moyenne, en excluant la Tasmanie, la population de la seconde ville de chacun des États équivaut à 5%<sup>179</sup> de la population de la première ville<sup>180</sup>. Le tableau 1 donne le détail de ces rapports de population.



<sup>177</sup> En 1996 : Sydney (3 276 207 d'hab.), Melbourne (2 865 329), Brisbane (1 291 117), Perth (1 096 829), Adelaide (978 100 hab.). L'agglomération suivante dans la hiérarchie est celle de Canberra-Queanbeyan, avec 322 723 habitants.

<sup>178</sup> Cette proportion monte à 57 % si on prend en compte Brisbania, approximativement 2 millions d'habitants, plutôt que Brisbane.

<sup>179</sup> Pour le Queensland, la valeur retenue prend en compte Brisbania, estimée à 2 millions d'habitants, et non Brisbane (1,3 millions d'habitants), car la seconde ville de l'État est la Gold Coast.

<sup>180</sup> Seuls le Territoire du nord, qui n'est pas un État, et la Tasmanie ont des structures urbaines plus équilibrées, où la population de la seconde ville vaut respectivement 32% et 54% de celle de la première ville. Il s'agit là de bipolarisations qui s'expliquent par des facteurs principalement géohistoriques.

Tableau 1 Primauté urbaine des capitales australiennes

État ou Territoire	Population de la première ville de l'État en 1996	Population de la deuxième ville de l'État en 1996	Taille relative de la seconde ville par rapport à la première
NSW	3 276 207	270 324	8,3%
Qld	2 000 000	109 914	5,5%
WA	1 096 829	49 917	4,6%
Vic	2 865 329	125 382	4,4%
SA	978 100	23 382	2,5%
<i>moyenne</i>			5%
Tas	126 118	67 701	54%
NT	70 251	22 488	32%

Source : Recensement de 1996, Australian Bureau of Statistics.

La métropolisation dans les villes capitales de la société australienne est donc évidente selon ce critère. Par ailleurs, les statisticiens australiens classent les villes en catégories de tailles, distinguant en particuliers les «*aires urbaines majeures*», comptant plus de 100 000 habitants, et les «*petites villes*», entre 1 000 et 20 000 habitants<sup>181</sup>. Nous avons déjà évoqué l'ordre de grandeur de la métropolisation relative aux premières. En revanche, les secondes, qui regroupent 14% de la population du pays, connaissent des évolutions démographiques parfois relativement importantes, celles connaissant des variations d'au moins 10% faisant l'objet d'une attention particulière de la part des services du recensement. Ainsi, une des pages internet<sup>182</sup> du site de l' *Australian bureau of statistics* , intitulée «*Small towns which ones are in decline*», fait le point sur ce groupe de villes par État, caractérisant la localisation tant des villes en déclin que des villes en croissance. Un tel titre témoigne d'une

<sup>181</sup> Respectivement les «*major urban areas*» et les «*small towns*».

<sup>182</sup> À l'adresse du site internet de l'ABS :

[www.abs.gov.au/ausstats/ABS%40.nsf/94713ad445ff1425ca25682000192af2/2619aaebcadda426ca2569ad000402ca!OpenDocument](http://www.abs.gov.au/ausstats/ABS%40.nsf/94713ad445ff1425ca25682000192af2/2619aaebcadda426ca2569ad000402ca!OpenDocument)

préoccupation statistique qui rejoint une certaine anxiété identitaire vis-à-vis du déclin démographique et logique d'un nombre restreint de villes du bush (d'au moins 10% pour environ 10% d'entre elles), alors que 31% des petites villes perdent de la population mais que la quasi-majorité d'entre elles l'a vu s'accroître d'au moins 10% entre 1986 et 1996<sup>183</sup>, comme le montre le tableau 2.

État ou Territoire	Nombre de petites villes en déclin de 10% ou plus entre 1986 et 1996	Part des petites villes de l'État en 1986	Nombre de petites villes en croissance de 10% ou plus entre 1986 et 1996	Part des petites villes de l'État en 1986
NT	0	0,0%	5	62,5%
Qld	14	11,8%	64	53,8%
NSW	10	5,3%	95	50,0%
WA	11	20,4%	25	46,3%
Vic	10	7,7%	54	41,5%
Tas	8	27,6%	11	37,9%
SA	4	8,3%	17	35,4%
<i>total</i>	57	9,9%	271	46,9%

Source : Recensement de 1996, Australian Bureau of Statistics.

Les explications de ces variations que proposent les statisticiens australiens sont assez précises, et symptomatiques des évolutions récentes de la société australienne hors des grandes métropoles<sup>184</sup>. Le déclin est associé aux villes de l'intérieur, particulièrement dans la ceinture du blé et du mouton, et plus généralement d'agriculture sèche, de pastoralisme extensif et d'exploitation minière. À l'inverse, la croissance démographique significative de certaines petites villes

<sup>183</sup> La croissance de la population du pays sur la période avoisine cependant les 15%.

<sup>184</sup> En résumé : « Towns in decline between 1986 and 1996 were usually inland in wheat-sheep belts, dryland grazing regions or mining regions. Conversely, most towns experiencing substantial population growth were coastal, located around metropolitan capital cities, or associated with growth in particular industries such as wine growing or tourism. ». Page du site internet de l'ABS, *Australian Social Trends 1998 Population - Population Distribution: Small towns: which ones are in decline?*.

est fondée sur des activités précises d'une part – le tourisme, la viticulture et l'agriculture irriguée (agrumes, par exemple, le long du Murray), et sur l'extension des métropoles régionales capitales d'État d'autre part. Ce double mouvement témoigne ainsi d'une recomposition du territoire australien, combinant d'une part une métropolisation que l'on peut dire « interne », relative à la croissance absolue et relative des cinq grandes villes de l'archipel métropolitain, et une métropolisation « externe », redistribuant la population des périphéries métropolitaines dans le sens de la production de nouveaux espaces, entretenant des liens plus étroits avec les grands centres urbains, notamment par le biais du tourisme et des migrations de retraite vers les stations balnéaires. Cette dynamique, si elle n'est pas nouvelle, touche à la substance du mythe, qui, on le rappelle, fait écho à un idéal d'indépendance, d'occupation et de mise en valeur du territoire, en contradiction nette avec ce qu'on peut appeler « l'Australie du tourisme », avant tout urbaine.

#### *Ville campagne*

Cette approche assez simple et rapide de l'urbanisation du pays fait donc état d'une société dont les processus d'identification passe, d'une manière ou d'une autre, par le référent urbain. La réalité du peuplement institue effectivement un clivage de plus en plus fort entre le quotidien, essentiellement citadin, et le référent national, mêlant histoire et géographie pour aboutir à la valorisation de spatialités essentiellement construites et très minoritairement vécues. À mesure que la notion de ruralité perd de sa validité pour qualifier l'espace et les modes de vie, celle-ci gagne alors en valeur, et le non-urbain est investi de pouvoirs d'identification d'autant plus forts qu'ils n'ont pas besoin de s'appuyer sur une réalité tangible et contrariante, car nuancée et « expérimentable ». Ainsi, la disparition de la ruralité permet aux urbains de mieux la rêver, aucun modèle autre que des caricatures et des exceptions ne s'imposant plus comme référent réel.

Par ailleurs, il est important de noter que la croissance métropolitaine interne est pour une part non négligeable le fait de l'immigration, en

particulier d'une immigration purement urbaine et métropolitaine, qui n'envisage pas ses liens avec la Nation dans la logique de la continuité britannique et de « l'inertie » de ses spatialités, marquées plus ou moins profondément par la colonisation et la mise en valeur d'un territoire. En outre, la prise de distance qu'opère la société australienne avec la culture britannique, qu'elle soit le résultat d'un simple effet de structure ou d'un rejet volontaire, la conduit à valoriser autrement les espaces ruraux, comme on peut le noter avec l'essor impressionnant de la viticulture. Celle-ci, outre l'engagement culturel très fort du côté de l'identification qui accompagne une production complexe et relativement rare, implique des changements importants dans le rapport à l'espace rural, si tant est qu'il puisse alors encore être qualifié ainsi. Les vins, dont certains sont de grande qualité, participent pour une part non négligeable à l'hédonisme australien, via la mise en place d'une culture gastronomique que le multiculturalisme a contribué à diversifier. Les domaines viticoles sont quant à eux des étapes touristiques pour les citadins, profitant pour beaucoup d'une localisation périmétropolitaine.

Il semble donc possible d'envisager la distinction ville-campagne en Australie comme une dichotomie forte et manichéenne, et ceci tout au long de l'histoire du pays, le clivage s'entretenant par renouvellement de ses fondements. Dans la suite d'une fondation portuaire et pénitentiaire survalorisant la ville, nous avons vu comment s'était construit le mythe du bush aux personnages hauts en couleurs et aux attitudes radicales, puis, comment l'espace continental avait été mis en valeur par la complémentarité du discours et des faits. Faisons donc l'hypothèse que la phase actuelle entretient la distinction identitaire majeure de l'Australie, le reflux démographique du bush laissant la place à l'idéologie de la conservation, conservation d'une nature essentialisée et jusque-là malmenée, que le tourisme peut contribuer à approcher pour peu qu'il soit « soutenable », mais aussi, et peut-être surtout, la conservation d'une rupture franche entre l'urbain et le non-urbain, sauvegardant les logiques identitaires dans leur rapport à l'espace national.

## *L'urbanité australienne en question*

L'approche statistique de l'identité est un peu sèche, il lui manque du corps. Si l'Australie est en ville, l'identité australienne doit être approchée de plus près. Qu'est-ce qu'une ville australienne? L'expression «ville australienne» a-t-elle même un sens? Autrement dit, il s'agit d'essayer de comprendre sur quoi peut se fonder l'identité australienne dans le champ de l'urbain. Deux pistes doivent être explorées, celle qui postule la mise en relation de l'identité et de *géotypes* urbains propres à l'Australie, et celle qui fonde l'identité dans les rapports de singularité entre l'universel et le particulier au sein de la ville, de la «ville globale» aux *gated communities*.

### *Géographie des impressions comparées*

L'arrivée à Sydney est classique, hormis un long survol de ce que l'on pense être, au premier abord, d'interminables banlieues, on cherche le CBD, petit îlot de gratte-ciel émergeant discrètement de la ville horizontale. Il n'y a cependant là rien d'anecdotique, mais au contraire la marque spatiale du fait que les structures urbaines de Paris<sup>185</sup> et de Sydney sont différentes. L'aéroport international de la métropole australienne est un aéroport urbain, proche du CBD, à environ 8 kilomètres de ce dernier, quand Roissy-Charles De Gaulle est à environ 25 kilomètres de Notre-Dame. L'étendue de l'agglomération morphologique de Sydney, du fait d'un certain type de croissance urbaine, s'ajoute au premier paramètre pour construire l'impression initiale d'une différence. L'expérience peut être reproduite pour l'ensemble des grandes villes australiennes, même si c'est à Perth qu'elle est la plus évidente. Vue d'en haut, la grande ville australienne ressemble aux villes américaines comparables dans leur fonction et, dans une moindre mesure, leur taille, disons Los Angeles.

---

<sup>185</sup> Nous nous plaçons ici dans la perspective qui fut la nôtre lors du travail de terrain, c'est-à-dire celle d'un Parisien.

À terre, une fois au volant d'une voiture de location, l'impression californienne s'estompe peu à peu. Il n'y a pas ce réseau d'autoroutes urbaines qui aspire tout nouveau conducteur des mégapoles américaines. Ici, en Australie, l'échangeur de l'aérogare débouche rapidement sur *de la rue*, sur des carrefours et des feux rouges. Amoindri encore, le préjugé de l'américanisation australe, quand, au détour d'un de ces longs axes urbains, on s'engage dans une véritable rue, à deux voies, bordée de toutes sortes de commerces de proximité ☐ coiffeurs, fleuristes, sushi-bars, cafés et restaurants branchés, supermarché, épicerie, boulangerie, librairie, marchand de vin, poste. C'est l'artère d'un quartier, autour duquel s'organise la vie quotidienne résidentielle, selon des métriques pédestres. Ne serait la rectitude du plan urbain, que la topographie contraint d'ailleurs souvent, nous sommes transportés dans une ville plus européenne que nord-américaine.

Au fond de l'agglomération, peu accessible, l'américanisation de la ville est plus sensible, plutôt sur le modèle de la petite ville américaine, où l'espace public est réduit au minimum d'un centre commercial, souvent associé à un espace de loisirs, et à des services administratifs.

Ainsi, l'impression que donne une ville comme Sydney est dans une certaine mesure contradictoire, en fonction de l'échelle à laquelle on appréhende l'urbain. À grande échelle, c'est une ville lâche, banlieusarde, au centre d'affaires chétif, comparé à l'agglomération interminable ☐ c'est Los Angeles sans les autoroutes urbaines. Au contraire, localement, c'est la vie de quartier qui s'impose, du petit commerce, de la proximité, mais évitant soigneusement tout risque de promiscuité ☐ c'est une banlieue de la région parisienne, plutôt pavillonnaire, mais dotée d'un centre dynamique.

D'autres approches par le visible sont possibles. Une série de beaux-livres<sup>186</sup> de photographies aériennes des grandes villes du Monde

---

<sup>186</sup> En particulier la série des ouvrages de Robert Cameron, *Above Las Vegas*, *Above Los Angeles*, *Above Paris*, *Above San Francisco*, paru chez Cameron and Co, San Francisco. Il existe des équivalents moins intéressants pour Sydney.

permet de mener des comparaisons qualitatives de l'urbanité formelle, et même, dans une certaine mesure, de déduire les logiques à l'œuvre de leur mise en forme. Il en ressort que, selon cet angle, qui intègre en définitive beaucoup de paramètres autrement difficiles à prendre en compte simultanément, des villes comme Sydney, San Francisco ou Los Angeles ne peuvent qu'être difficilement assimilées l'une à l'autre. En effet, le constat d'une extension très importante de banlieues résidentielles horizontales qui feraient pendant à un ou des centres d'affaires concentrant verticalement l'activité n'est qu'un aspect beaucoup trop général des choses, si général qu'il peut même s'appliquer à des agglomérations comme Paris, ce qui néglige les processus d'identification dont l'urbain est à la fois le moyen et le résultat. Ainsi, à regarder d'un peu plus près ces superbes images prise d'hélicoptère ou d'avion de tourisme, on constate par exemple que le pavillon familial stéréotypique de l'urbanité australienne n'est pas l'unique mode d'habiter de Sydney, loin de là.

On note effectivement la présence en nombre relativement important d'immeubles d'habitat collectif, souvent peu élevés (deux étages), mais aussi d'un bon nombre de tours résidentielles. En outre, s'il est assez évident que certaines parties de l'extrême ouest et sud-ouest de l'agglomération sont le lieu presque exclusif des banlieues pavillonnaires et des statuts socio-économiques inférieurs, il en va tout autrement des zones péri-centrales de l'agglomération, aux densités de bâti visiblement plus élevées, et mêlant tous les types d'habitat. La logique du site interagit alors fortement avec la logique d'agglomération et de centralité, certains appartements modernes et de grand standing offrant aux plus riches une vue imprenable sur un des plus beaux ports naturels du monde, quand d'autres investissent leur fortune dans de luxueuses maisons en front de mer, dotées d'un ponton privé d'amarrage pour un bateau de plaisance, le loisir des fins de semaines.

Aux échelons socio-économiques inférieurs, le partage existe aussi entre de simples petits pavillons noyés dans la verdure, et des appartements dans des immeubles de hauteur variable, permettant entre autre d'élever les densités à l'abord des plages. Par ailleurs,

celles-ci s'ordonnent le long du littoral au nord de la baie, les plus «riches» étant les plus éloignées du CBD, pour aboutir à l'apothéose des superbes villas accrochées aux falaises surplombant l'océan et les plages au nord de Mona Vale, jusqu'à la péninsule de Palm Beach, fermant les eaux calmes et idéales pour le nautisme de Pittwater. Là, comme ailleurs dans l'agglomération partout où s'insinuent les eaux de la baie, c'est la logique du site qui commande l'installation des plus riches, l'éloignement du centre étant compensé par le caractère fortement informationnel des activités exercées par cette élite socio-économique, l'écart étant une méthode de localisation, une configuration de la distance. On note d'ailleurs que les plages septentrionales perdent de leur charme et de leur caractère intimiste à mesure que l'on se rapproche du centre de Sydney City. Les interfluves, eux, ne présentent pas le même paysage urbain, que l'absence relative de verdure fait paraître plus dense, ce que les chiffres ne confirment pas toujours.

En somme, il est difficile, dans le cas de Sydney, d'associer systématiquement d'une part un type d'habitat à l'agglomération dans son ensemble, et d'autre part d'établir des corrélations fortes entre la densité de l'habitat, la localisation par rapport à la centralité, et le statut socio-économique des résidents. En fait, il semble que, hormis aux extrêmes de l'échelle sociale et de l'agglomération, où l'habitat familial prédomine nettement, c'est-à-dire le petit pavillon des années cinquante au fond de l'agglomération pour les pauvres et la grande villa maritime pour les riches, la tendance observable soit au mélange, la vue et l'accessibilité aux espaces de loisirs comme la baie ou la plage faisant souvent la différence.

Pour ce qui est des métropoles américaines, abordées selon la même analyse visuelle, les différences sont assez nettes, que ce soit San Francisco, partagé entre densités plutôt élevées dans la contiguïté du CBD et faibles ou moyennes densités de la Silicone Valley et du reste de l'agglomération, et Los Angeles, où le lien réciproque entre richesse et faible densité semble plus clair. Par rapport à ce dernier cas, la compréhension des logiques de localisation doit tenir compte des effets de site. Le paysage des riches Sydneysiders se veut en

général plutôt ample, privilégiant la situation de belvédère, dominant la baie sur fond de *skyline*, quand le charme des banlieues cossues de Bel Air ou de Beverly Hills s'appuie sur un paysagisme myope, privilégiant l'atmosphère de l'entre-soi des demeures bourgeoises bien en rang, cultivant le kitch du perron néoclassique à colonnade et de l'hacienda néo-méditerranéo-mexicano-californienne, et plus souvent encore l'écran végétal ou minéral doublé du cul-de-sac et de la vidéosurveillance, contre violences urbaines, et éventuellement médiatiques.

L'opulence de Sydney, où résidaient, en 1998, 48% des 200 personnes les plus riches d'Australie<sup>187</sup>, se voit donc comme elle se calcule. Ce constat pourrait être réitéré pour Melbourne, Brisbane, Perth ou Adelaide, selon la même technique, aboutissant à une conclusion certaine : toutes les métropoles ne se valent pas, tant sur le plan des paysages urbains que sur celui de leur géographie, et cela indépendamment de leur importance, mais en relation avec les dispositifs d'articulation des échelles qu'elles proposent, et en particulier du rapport entre les sites et la configuration géographique des activités. Cette conclusion, obtenue essentiellement d'après une étude photographique que certains jugeront peu scientifique, peut être considérée comme une hypothèse de départ, que d'autres approches doivent confirmer ou infirmer, voire nuancer. Celle-ci pose alors la question de la place du local dans l'identité urbaine, une identité qui se veut généralement globale, soit au sens fonctionnel de la « Ville Globale » dans le cas de Sydney<sup>188</sup>, c'est-à-dire fonctionnant à l'échelle mondiale, soit au sens plus général de la globalité, la ville étant vue comme un intégrateur social, un facteur englobant, par

---

<sup>187</sup> DALY Maurie T. & PRITCHARD Bill, « Sydney : Australia's financial and corporate capital », in *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, pp. 167-188, (données p. 183).

<sup>188</sup> Nous faisons ici référence à la notion de *World city* ou de *Global city*, développée, entre autres, par Saskia Sassen dans un livre (SASSEN Saskia, *The global city* : New York, London, Tokyo, Princeton University Press, 2001 (2<sup>e</sup> éd.), 447 p.) et de nombreux articles, une catégorie de ville dans laquelle entre Sydney, selon John Connell : CONNELL John (dir.), *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, 381 p.

référence à l'identité citadine, à tendance universelle mais qui peut être originale, c'est-à-dire un modèle<sup>189</sup>.

Cette hypothèse a quelques implications, dont la principale est le renoncement à un certain type de comparatisme, dans lequel des normes rigides et ambiguës figent des catégories discutables et nuisibles. S'il semble conforme à l'idée que l'on se fait des choses, que l'on puisse isoler un modèle urbain européen, différent d'un autre nord-américain, il ne nous semble pas que la recherche sur la ville doive être polarisée par le débat stérile et sous-jacent pour ou contre l'Amérique supposée impériale. Il faut refuser la dichotomie dans laquelle on peut être poussé, car elle n'existe pas. La diversité des villes américaines vaut celle des villes européennes, et la posture qui consiste à essayer d'évaluer l'urbanité, puisqu'elle est au moins partiellement continuiste, est antinomique avec une géographie de l'urbain qui postulerait de grandes oppositions continentales. D'ailleurs, un tel débat est logiquement autoréférent, car les ensembles géographiques pris en compte sont eux-mêmes fondés sur les caractères qu'ils sont censés dissocier – ce qui se résume à cette tautologie – la ville américaine se rencontre en Amérique. Penser la ville dans ses variations complexes conduit plutôt à trouver des modèles géographiques de l'urbanité – des géotypes urbains – et à en pointer les propriétés, éventuellement en termes d'avantages, d'inconvénients, ou de performance pour un objectif social donné dans un contexte historique et géographique précis<sup>190</sup>. À ce titre, le

---

<sup>189</sup> Le terme renvoie ici à l'incarnation d'un principe général dans un objet particulier, et pas au sens restreint du mot, retenant le caractère abstrait du modèle, formalisé dans un métalangage, sans référent explicite au réel. Nous retenons donc le «*modèle*» de Los Angeles plutôt que celui de Von Thünen, que nous nommons «*principe*».

<sup>190</sup> Jacques Lévy ne fait pas autre chose quand il propose des distinctions fines de l'urbain, en fonction de leur adéquation avec un objectif social d'intégration et de démocratie. La définition qu'il propose de l'urbain, comme les modalités de l'association de densité et de diversité, conduit à des différenciations nuancées qui ne peuvent se réduire à des archétypes (ville européenne, ville américaine,...). Ce qui n'empêche toutefois pas que l'on puisse tenter de formuler des catégories simples et claires, mais qui ne soient que le produit de l'analyse et non ses *a priori*. En outre,

cas de Sydney rend assez bien compte de la dimension continue et complexe que doit adopter la pensée de la ville. Ce n'est certainement ni une ville américaine, ni une ville européenne, ni même une sorte d'intermédiaire sur une échelle reliant deux extrêmes présumés. Si l'on intègre une troisième catégorie, celle des villes asiatiques, peut-être encore moins unifiée que les deux précédentes, on perçoit mieux les apories de ce type d'approche, compte tenu, en outre, de l'asiatisation croissante de la société australienne dans tous les domaines.

Une autre implication de notre hypothèse de travail est que l'on ne peut se satisfaire de catégories qui ne différencient pas toujours correctement l'espace, comme c'est le cas de la *banlieue*. Dans les métropoles australiennes, mais aussi dans la majorité des grandes villes du monde, la notion de centre recouvre, nous allons le voir, une réalité trop variable pour pouvoir en faire le centre de la pensée géographique de la ville. La centralité est le seul concept viable, et sa distribution n'est pas toujours et en tout centrale. Il paraît en effet difficile de parler de *banlieues* quand celles-ci forment 90% d'une agglomération selon à peu près tous les critères. Dans ce cas, le mot perd de son contenu conceptuel, pour ne plus désigner qu'une localisation relative, et c'est dans ce sens-là que nous l'emploierons. D'autres termes, comme «*agglomération*» ou «*ville*» résistent en revanche bien mieux, signe qu'ils sont porteurs d'un sens plus général, et même si, nous le verrons, ceux-ci ne se correspondent pas toujours d'un point de vue spatial, ce que la relation de la ville australienne à la nature nous révèle. Enfin, la question se pose de l'urbanité spécifiquement touristique et de ses rapports avec l'identité. Le terme de «*station*», plutôt performant pour décrire un type d'urbanité tournée vers le tourisme, trouve ses limites dans des configurations spatiales australiennes où il est mis à mal par son

---

l'étude des mobilités urbaines et des métriques de la ville conduit à nuancer le jugement à un autre niveau, ce qui nous éloigne encore des stéréotypes.

aspect totalisant, rendant difficile, du point de vue langagier et conceptuel, son articulation avec la notion de métropole<sup>191</sup>.

### *Limites de la ville & densité urbaine*

Comprendre la densité d'une ville est une démarche essentielle à son étude. À la suite de ce que nous venons de dire, il semble essentiel de se poser cette question concernant les villes australiennes. De plus, l'agglomération de Sydney est porteuse d'un mythe au sujet de sa taille. Elle est volontiers décrite comme la ville la plus étendue au monde, ce qui, compte tenu de sa population relativement faible, du stéréotype de la banlieue pavillonnaire et du grand nombre d'espaces de nature récréative, laisse immédiatement penser que la densité de Sydney doit aussi battre des records de faiblesse, ce qui est ensuite généralisé à toutes les villes australiennes. Quelques images nous ont conduits à douter d'une telle hypothèse, des chiffres l'infirmement.

Concernant l'analyse des densités, une première remarque s'impose<sup>191</sup> dans la plupart des cas, l'étude des densités urbaines dissocie formellement celles-ci des logiques et des dynamiques de la centralité. C'est-à-dire qu'on examine d'une part les densités, et d'autre part le fonctionnement et la structure urbaine. Ainsi, d'une certaine manière, on tend à faire de la densité un préalable figé, quand la question essentielle paraît plutôt être celle de sa dynamique, et donc de son maintien à un niveau donné, si tel est le cas. En effet, et concernant plus particulièrement la ville australienne, une problématique s'impose<sup>192</sup> qu'est-ce qui autorise le maintien d'éventuelles faibles densités (résidentielles) sur la très grande majorité du territoire urbain, et inversement de fortes densités (du bâti et des emplois) dans un certain nombre de lieux centraux<sup>193</sup>? Cette question est fondamentale car elle croise densité et centralité en postulant que cette dernière est par définition un des principes aux fondements de l'urbanité. Étudier la densité de façon indépendante revient à postuler le même niveau de centralité en tout point de

---

<sup>191</sup> En particulier les stations intra-métropolitaines<sup>191</sup> dans quelle mesure peut-on associer les mots «station balnéaire» et «Sydney» ou «Brisbania»?

l'agglomération, ce qui est théoriquement auto-contradictoire et pratiquement inexistant. Pour s'affranchir d'une telle contradiction, une question dérive alors de la première : comment et dans quelle mesure la centralité urbaine peut-elle être distribuée<sup>192</sup> d'un centre principal vers des centres secondaires ? On revient ainsi à notre problématique de départ, tout en lui donnant une autre formulation, à savoir celle qui interroge la constitution d'une identité inframétropolitaine, par la mise en place d'une centralité elle-même inframétropolitaine, c'est-à-dire à côté du centre principal, éventuellement avec ou contre lui.

L'analyse des densités des agglomérations de plus de deux millions d'habitants<sup>193</sup> permet de situer les métropoles australiennes par rapport à ce critère. Le premier constat porte sur la relation générale que l'on peut établir entre la population, la superficie et la densité des grandes agglomérations du Monde. Il apparaît ainsi qu'il n'existe pas de corrélation significative entre la population des villes prises en compte et leur densité (coefficient de détermination de 6%), que la corrélation entre la population et la superficie est dans ce cas également trop faible pour être prise en considération (19%)<sup>194</sup>, mais

---

<sup>192</sup> Nous éviterons de parler de «décentralisation» et de «déconcentration», ces termes étant fortement connotés par les politiques volontaristes françaises en matière d'aménagement du territoire, luttant contre une concentration quantitative jugée excessive des compétences décisionnelles à Paris. Ici, il est spécifiquement question d'une approche plus qualitative de la centralité, c'est-à-dire de répartition de celle-ci entre les différents centres (qui suppose cependant parfois l'égalité ou l'équité), et plus exactement sa distribution.

<sup>193</sup> Nous avons recours, pour notre étude, aux données produites par François Moriconi-Ebrard dans le cadre de son travail sur la base de donnée GEOPOLIS. Les chiffres de population et de superficie que nous utilisons sont considérés comme comparables d'une agglomération à l'autre (149 en 2000), et nous avons fondé nos calculs sur les tableaux de données fournis en annexe de l'ouvrage de cet auteur : MORICONI-EBRARD François, *De Babylone à Tokyo. Les grandes agglomérations du Monde*, Ophrys, 2000, 344 p.

<sup>194</sup> Cependant, Hervé Le Bras a montré que cette corrélation était au contraire très forte pour les villes européennes (coefficient de détermination de 95,4 %), suivant précisément une loi d'allométrie, et ce quelque soit la densité plancher retenue. Pour des développements techniquement poussés sur les relations entre la superficie, la

qu'en revanche, il existe un lien significatif entre la superficie et la densité de ces mêmes agglomérations<sup>195</sup> (57%). Autrement dit, il n'existe pas de modèle unique ou même dominant dans le mode de croissance des grandes agglomérations du Monde, privilégiant la soit la densification soit l'étalement, mais, cependant, plus une ville est étalée, moins grande est sa densité, et réciproquement. Cette dernière relation procède d'un ajustement par une fonction puissance, et la courbe de tendance révèle des polarisations fortes en direction soit de l'étalement extrême<sup>196</sup>, soit de la densité extrême<sup>197</sup>, une grande partie des villes présentant néanmoins une superficie et une densité inférieure à la moyenne. Quelques agglomérations se détachent des autres en se plaçant en position plus centrale sur le graphique, combinant superficie importante et forte densité<sup>198</sup>. En d'autres termes, il semble donc que le maintien d'une densité forte sur une superficie importante ne soit que le fait de cas exceptionnels, étalement des villes rimant plutôt avec faible densité<sup>199</sup>.

---

population et la densité des villes européennes, on se reportera au chapitre 11 de l'ouvrage de cet auteur : Le BRAS Hervé, *Le peuplement de l'Europe*, Datar-La Documentation française, 1996, 204 p.

<sup>195</sup> Cf. l'illustration page suivante : *Superficie et densité urbaine. Les villes de plus de 2 millions d'habitants.*

<sup>196</sup> Dont New York, São Paulo, Los Angeles, Chicago, Porto Alegre, la conurbation de la Ruhr.

<sup>197</sup> Les grandes villes du Tiers Monde, plutôt asiatiques, et en particulier les villes indiennes.

<sup>198</sup> Au-dessus des deux valeurs moyennes, mais de densité comparable (environ 5200 hab/km<sup>2</sup>), on trouve, par ordre d'étalement croissant, Buenos Aires, Manille, Séoul, Tokyo.

<sup>199</sup> Selon cette angle d'analyse, on ne présume pas de la taille des agglomérations, l'étalement n'étant pas nécessairement la conséquence de l'augmentation de population.

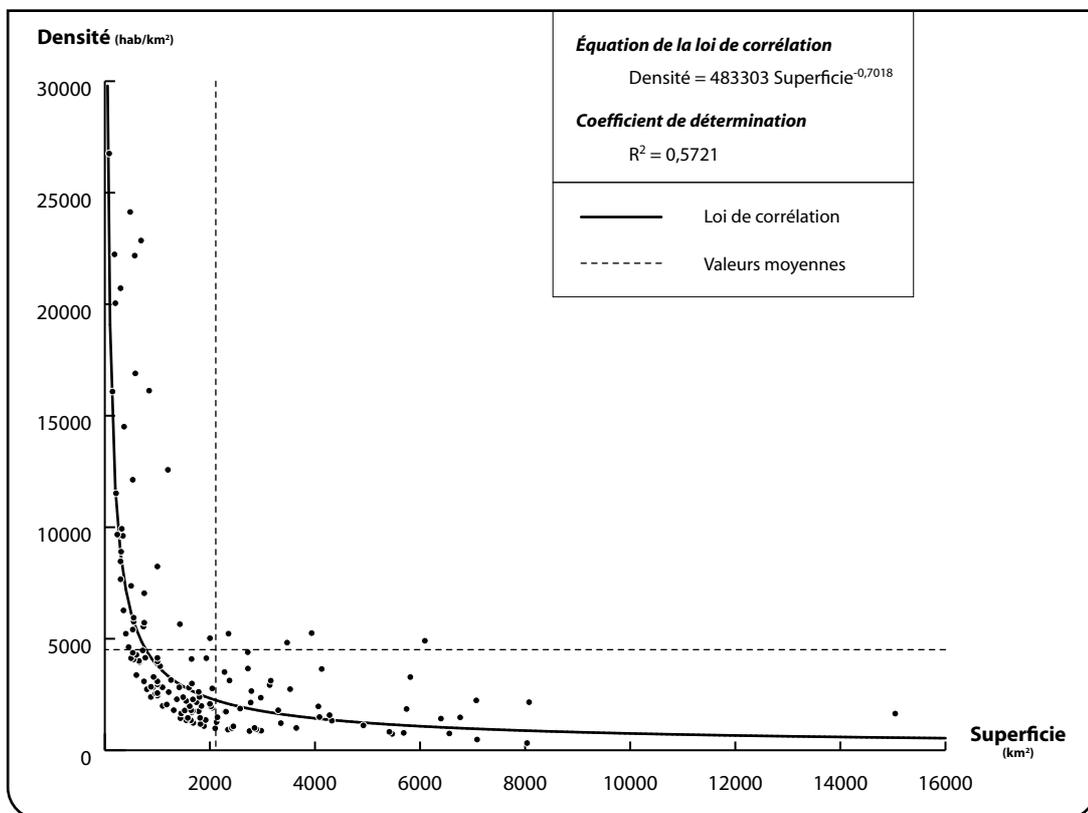
# Superficie et densité urbaine

## Les villes de plus de 2 millions d'habitants

Les agglomérations (morphologiques) du monde comptant plus de 2 millions d'habitants voient leur densité liée à leur superficie par une loi simple, dite d'allométrie, modélisable par une fonction puissance.

Les données utilisées sont celles de la base de données GEOPOLIS, tenue par François Moriconi-Ébrard.

### Corrélation entre la superficie des grandes villes du monde et leur densité



Une autre lecture de la courbe de tendance l'interprète en termes d'évolution : plus une ville s'étend, plus elle perd en densité. Cette approche, qui nécessite l'hypothèse d'une certaine équivalence entre temps et espace, entre *phylogénie* et *ontogénie* – selon la terminologie employée par Hervé Le Bras –, ne peut cependant pas être retenue sans précautions méthodologiques. Il est nécessaire de lui adjoindre un parallèle historique, car il n'existe pas ici de cas de déprise urbaine, au sens d'une réduction de la superficie des agglomérations en question. Ceci veut donc dire que la relation que nous suggérons n'est pas symétrique, à savoir que la densification urbaine ne suppose pas nécessairement une réduction de l'emprise spatiale de l'agglomération.

Tableau 3 : Population, superficie et densité des grandes villes du Monde (extrait)			
Agglomération	Population en 2000	Superficie (km <sup>2</sup> )	Densité (hab/km <sup>2</sup> )
Le Caire	11 633 000	482	24 135
Bombay	15 769 000	690	22 854
Djakarta	15 086 000	1 200	12 572
Hong Kong	8 072 000	1 428	5 653
Buenos Aires	12 297 000	2 353	5 226
Tokyo	29 896 000	6 091	4 908
Singapour	4 140 000	1 000	4 140
Mexico	19 081 000	5 814	3 282
Bogotá	7 418 000	2 372	3 127
Paris	9 850 000	3 158	3 119
Londres	9 166 000	3 137	2 922
Los Angeles	15 807 000	7 070	2 236
<b>Sydney</b>	<b>3 422 000</b>	<b>1 548</b>	<b>2 211</b>
São Paulo	17 396 000	8 075	2 154
Bangkok	7 991 000	4 064	1 966
Miami	4 809 000	2 575	1 868
Rio de Janeiro	10 628 000	5 742	1 851
<b>Melbourne</b>	<b>2 948 000</b>	<b>1 643</b>	<b>1 794</b>
Le Cap	2 393 000	1 452	1 648
New York	24 719 000	15 043	1 643
Conurb. Ruhr	9 963 000	6 763	1 473
Chicago	9 076 000	6 397	1 419
Boston	5 484 000	4 921	1 114
Atlanta	2 558 000	2 558	1 000
Seattle	2 689 000	2 689	1 000
Tampa	2 063 000	2 063	1 000
San Francisco	5 916 000	5 916	1 000
Houston	3 640 000	3 644	999
Dallas	4 474 000	5 415	826
Johannesbourg	4 930 000	6 557	752

Source : François Moriconi-Ebrard, base GEOPOLIS.

Dans le cadre statistique que nous venons de préciser, Sydney et Melbourne se placent en position moyenne, bien loin des extrêmes que l'on a pu évoquer (cf. tableau 3). En outre, bien qu'étant, comme la majorité des villes, en dessous des valeurs moyennes de superficie et de densité, elles ne sont que très légèrement en dessous de la tendance générale. On ne peut ainsi pas dire que ces deux agglomérations sont les plus denses ou les plus étalées au Monde, ni que leur étalement commande leur densité, supposée extrêmement faible. Selon ce dernier critère, même s'il est dans les deux cas, nous l'avons dit, plus faible que la moyenne, Sydney et Melbourne se

rapprochent des valeurs caractérisant nombre de villes européennes et américaines, faisant même « mieux » que certaines.

Sydney, avec une densité de 2211 hab/km<sup>2</sup>, est comparable à Milan (2280), Los Angeles (2236), São Paulo (2154), ou encore Berlin (2153)<sup>200</sup> et si les grandes capitales d'Europe occidentale la devancent, c'est dans des proportions variables. Athènes et Bucarest sont deux fois plus denses, mais le rapport chute ensuite à 1,5 pour Naples, 1,4 pour Paris, 1,3 pour Londres, 1,2 pour Madrid. Face à l'Amérique du Nord, Sydney est clairement plus dense, n'étant dépassée que par Toronto et Montréal, les villes américaines étant toutes moins denses<sup>201</sup>.

Melbourne (1794 hab/km<sup>2</sup>) est moins dense que Sydney, et au niveau de Miami (1868), Rio de Janeiro (1851), Lisbonne (1797), ou San Francisco (1793), Rotterdam (1749), Caracas (1730), San Diego (1720)<sup>202</sup>. Son profil est plus clairement nord-américain, même si, comme pour Sydney, l'essentiel des métropoles étasuniennes son loin derrière en termes de densité, à l'instar de Seattle (1265 hab/km<sup>2</sup>) ou encore de Dallas (826).

Ces chiffres nous montrent donc, au moins pour le point de vue qu'ils illustrent, que les deux grandes métropoles australiennes sont plus européennes qu'américaines, et que, dans leurs délimitations morphologiques, elles ne constituent en aucun cas des exceptions en termes de densité ou d'étendue. L'idée que l'on peut se faire de villes exagérément étendues et très peu denses relèverait donc plutôt de critères liés au fonctionnement de la ville ou à la structure interne de sa densité. Dans les deux cas, il s'agit d'un changement d'échelle, qui privilégie les niveaux de l'infra- et du supra-aggloméré pour mesurer la ville, et par là une certaine part de son urbanité, réelle ou potentielle.

---

<sup>200</sup> Ces villes s'écartent de plus ou moins 3% de Sydney, cette marge n'ayant pas de valeur statistique, les exemples n'étant donnés qu'à titre indicatif.

<sup>201</sup> Exception faite de Los Angeles, à la densité comparable.

<sup>202</sup> Ces villes s'écartent de plus ou moins 4% de Melbourne, cette marge n'ayant pas de valeur statistique, les exemples n'étant donnés qu'à titre indicatif.

### *L'Australie sur la voie du garage*

Une approche plus intégrée des métropoles australiennes peut commencer par s'intéresser à des comparaisons encore formelles mais moins restreintes que celles fondées sur la continuité du bâti. À ce titre, les institutions de planifications urbaines en charge de chacune des métropoles australiennes nous en donnent des définitions plus large que dans l'analyse précédente, en intégrant par exemple les déplacements domicile-travail quotidiens<sup>203</sup>, ou même les déplacements domicile-loisirs. Les cartes de ces «villes pensées», qui servent à penser la ville, méritent d'être superposées à celles de régions urbanisées qui nous sont familières, ne serait-ce que pour en prendre une mesure qualitative, complétée par quelques ordres de grandeur en termes de population<sup>204</sup>. Pour prendre une référence française, il est pratique de superposer la région de Melbourne à celle de Paris, et les régions de Sydney et de Brisbane à celle formée par le triangle Avignon, Montpellier, Toulon. Ces choix sont guidés à la fois par des considérations de superficie, de taille d'agglomération et de topographie, la situation en plaine littorale de Sydney et Brisbane correspondant assez bien aux abords du delta du Rhône, la configuration de Melbourne cadrant bien avec le Bassin parisien<sup>205</sup>.

---

<sup>203</sup> Nous nous référons ici et dans la suite de ce travail aux différents documents édités par les agences de planification urbaines du South East Queensland (SEQ) pour Brisbane, le Department of Infrastructure du Victoria pour Melbourne, et le Department of Urban Affairs and Planning de Nouvelle-Galles du sud pour Sydney. Ces trois organismes ont tous publiés des «schéma directeurs» de la croissance métropolitaine, planifiant les actions d'aménagement pour des objectifs à l'horizon 2020. Les documents de référence sont donnés en bibliographie.

<sup>204</sup> La méthode utilisée est ici élémentaire mais efficace, puisqu'il s'agit de procéder par essais successifs de superposition de cartes. Cf. les illustrations des trois pages suivantes.

<sup>205</sup> Ces zones ne sont pas considérées ici sur la base de définitions fonctionnalistes quantifiées (nombre relatif, durée ou distance des déplacements domicile-travail par exemple), mais sont plutôt choisies pour leurs contenus qualitatifs, globalement assez divers et complémentaire, quoiqu'éventuellement localement spécialisés : pôles urbains, villes secondaires périphériques, espaces de loisirs, espaces naturels, etc. L'idée est donc de mesurer la densité urbaine autrement que sur la base de la morphologie du bâti.

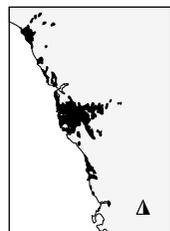
# Le Grand Sydney et les abords du delta du Rhône

Comparaison cartographique de régions urbaines

## Manipulations cartographiques



Orientation normale



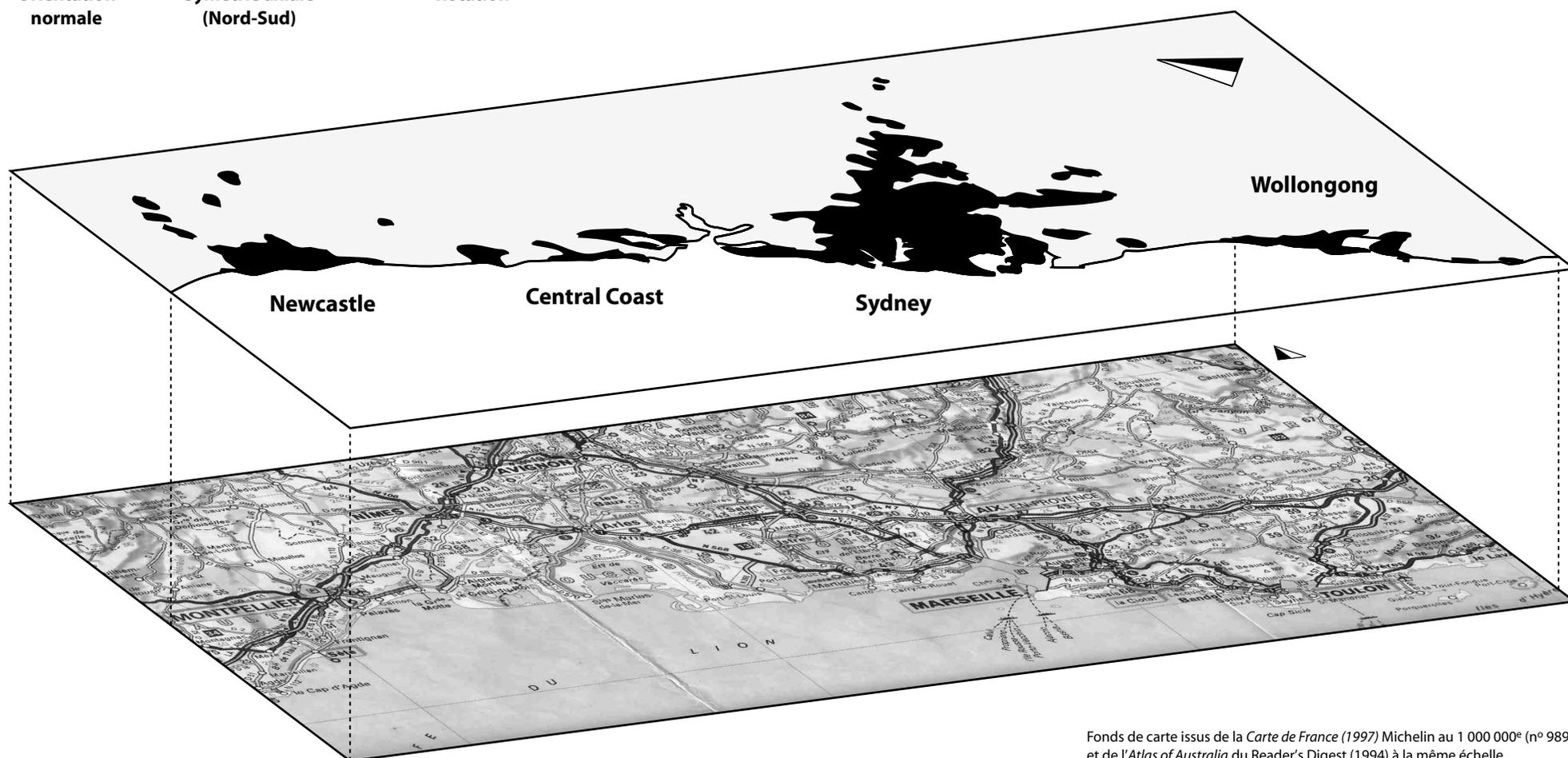
Symétrie axiale (Nord-Sud)



Rotation

L'hypothèse qui arme cette expérience cartographique est que l'urbain peut être spatialement défini au-delà des délimitations morphologiques de la ville. Pour aller plus loin, la délimitation fonctionnelle par la mobilité quotidienne est elle-même probablement insuffisante, car les indicateurs classiques de déplacement domicile-travail ne résument que partiellement toutes les complémentarités fonctionnelles qui sont à l'origine de la constitution d'une *région urbaine*.

Nous avons appliqué cette hypothèse au cas de la région urbaine de Sydney (les toponymes sont ceux des agglomérations morphologiques principales), pour la comparer à celle qui s'articule autour du delta du Rhône.



# Brisbania et les abords du delta du Rhône

## Comparaison cartographique de régions urbaines

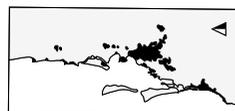
### Manipulations cartographiques



Orientation conventionnelle



Symétrie axiale (Nord-Sud)

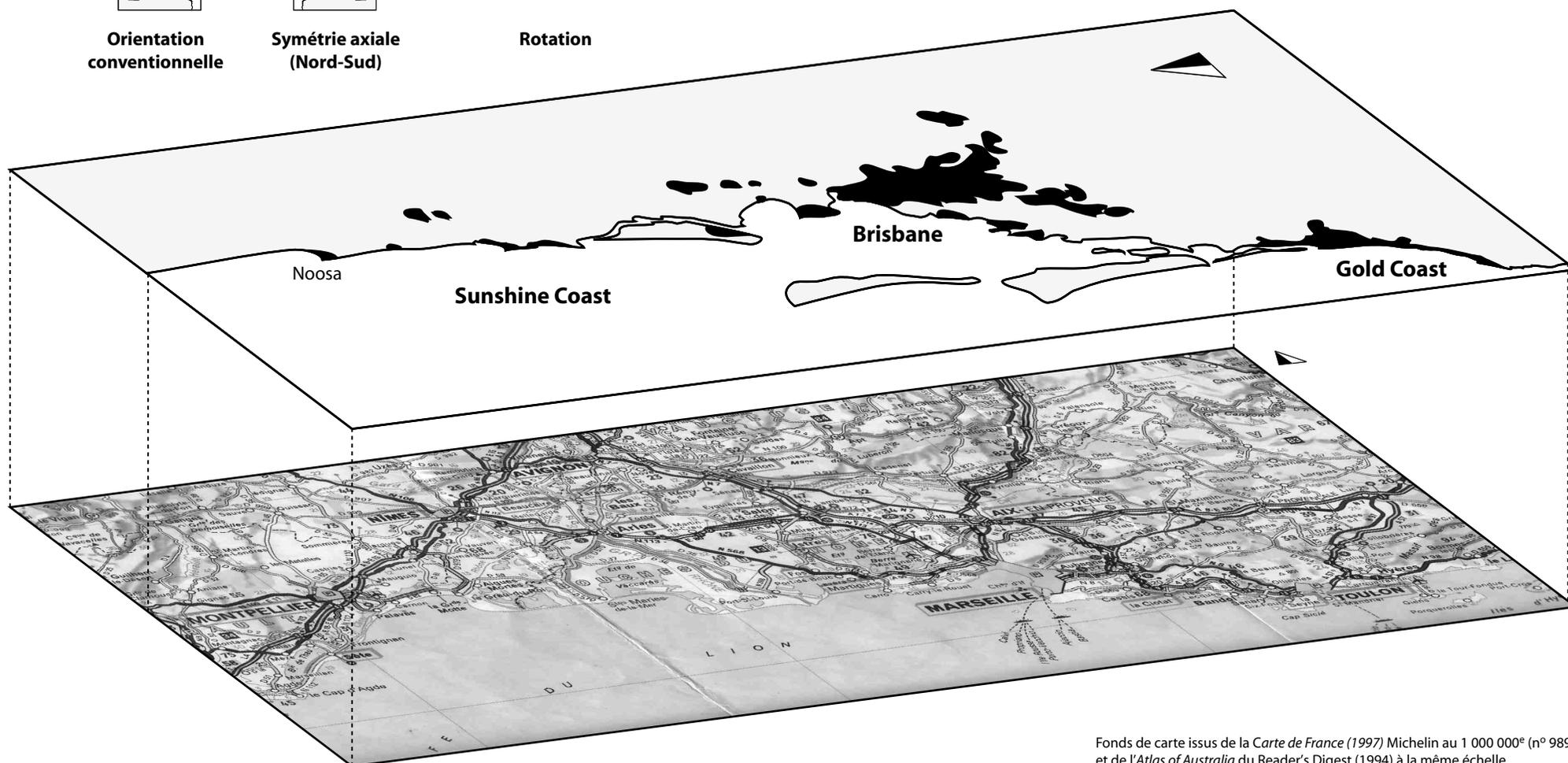


Rotation

La comparaison cartographique présentée ici répond à la même logique que celle concernant la région urbaine de Sydney.

La complémentarité fonctionnelle y est spécialisée, au travers des activités de tourisme et de loisirs, ce qui permet de parler de *métropole balnéaire* à propos de la région urbaine — Brisbania — composée par Brisbane, la Gold Coast, et la Sunshine Coast.

Nous avons figuré l'extrémité septentrionale de la Sunshine Coast avec l'agglomération de Noosa.



# Melbourne et la Région parisienne

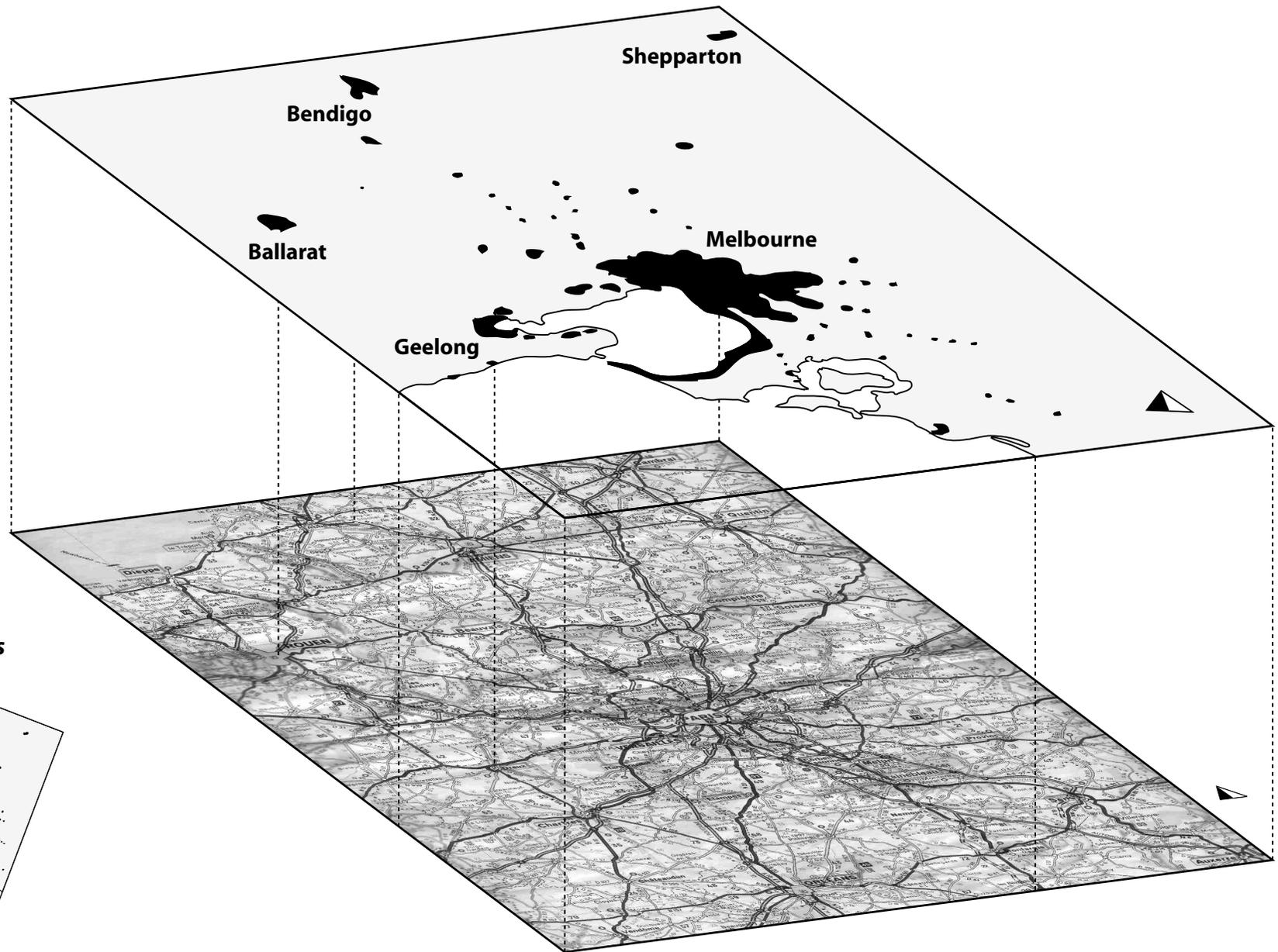
## Comparaison cartographique de régions urbaines

La configuration de la région urbaine de Melbourne diffère de celles de Sydney ou de Brisbane, et fait plutôt penser à la Région parisienne.

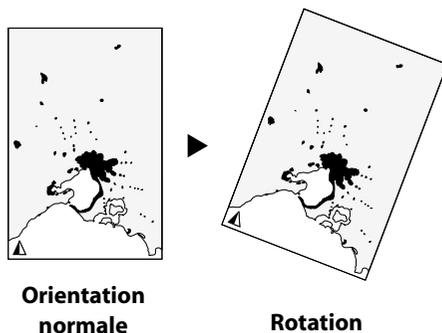
On retrouve une agglomération centrale massive, entourée par des agglomérations satellites de taille bien inférieure, cette taille augmentant à mesure de l'éloignement du centre.

Les petites villes s'égrenent tout autour de Melbourne le long des axes de communication reliant la métropole aux agglomérations secondaires.

On notera, contrairement aux cas de Sydney et de Brisbane, la faible littoralisation de la région urbaine de Melbourne, si ce n'est quelques modestes et anciennes stations balnéaires.



### Manipulations cartographiques



Sydney et Brisbane partagent le même type d'espace de référence, avec une agglomération centrale sur un estuaire, et des centres périurbains côtiers, plutôt qu'intérieurs, éventuellement séparés de l'agglomération morphologique par des espaces naturels ou agricoles intramétropolitains. Il y a ainsi sensiblement la même distance, environ 200 kilomètres, entre les deux extrémités de ces métropoles, entre Newcastle et Wollongong pour Sydney, Noosa et Tweed Heads pour Brisbane, soit, pour comparaison, entre Montpellier et Toulon. L'agglomération principale se situe en position médiane, quoiqu'un peu excentrée, autant que l'est Marseille dans la configuration française. Wollongong est plus proche de Sydney City que Newcastle, la Gold Coast est plus proche de Brisbane que la Sunshine Coast, et, encore par comparaison, Toulon est plus proche de Marseille que ne l'est Montpellier.

Cette dissymétrie morphologique en recouvre une autre, à savoir l'inclusion elle aussi dissymétrique d'espaces naturels (des parcs naturels), à forte valeur symbolique. Si, en tant que parc naturel, la Camargue valorise un vide urbain, mais ne constitue pas une barrière verte valorisant son au-delà, car le sud-est français n'est pas aussi fortement polarisé par Marseille que ne le sont les régions équivalentes d'Australie par Brisbane et Sydney, les régions côtières septentrionales de ces dernières compensent justement leur plus grand éloignement du centre métropolitain par la valorisation environnementale qu'induisent les espaces naturels les en séparant. À l'inverse, le littoral plus urbanisé entre Marseille et Toulon est à rapprocher du couple Brisbane-Gold Coast, et, dans une moindre mesure, du binôme Sydney-Wollongong. On voit se préciser ainsi une dissymétrie qui oppose, quoique sans exagération, une périurbanisation fonctionnelle et dense, structurée par des flux intenses et dominée, dans sa logique, par des critères de distance au centre, qui lui donne un accès aux échelles supérieures, et une périurbanisation plus environnementale, plus statique, valorisant l'échelle locale. Cette configuration est assez claire à Brisbane, avec au sud une Gold Coast étroitement liée à Brisbane par les mobilités quotidiennes de travail et l'activité touristique d'échelle nationale et

internationale, et au nord une Sunshine Coast plus discrète et intimiste, au paysage plus surveillé et soigné, combinant villégiatures tranquilles et retraites paisibles.

Notons enfin quelques chiffres de population : le Grand Sydney regroupe environ un peu moins d'un quart de la population australienne, avec près de 4,7 millions d'habitants, Brisbane compte environ 2 millions d'habitants, alors que la partie de la France prise en compte pour notre comparaison regroupe entre 3 et 3,5 millions d'habitants (cf. tableau 4). On voit donc que les densités urbaines australiennes sont encore à cette échelle comparables à celle enregistrée en France pour des régions à dominante fonctionnelle urbaine, au-delà de la stricte définition de l'agglomération morphologique, une donnée qui en revanche rend cette dernière peu pertinente pour appréhender une urbanité beaucoup plus diffuse que celle en général associée au modèle du noyau urbain dense et peu étendu.

<b>Tableau 4 : Population minimum du triangle Avignon-Montpellier-Toulon</b>	
<b>Agglomérations</b>	<b>Population 1999</b>
Marseille-Aix-en-Provence	1 516 340
Toulon	564 823
Montpellier	459 916
Avignon	290 466
Nîmes	221 455
<i>total</i>	<i>3 053 000</i>
Source : INSEE	

Certes, la comparaison des cas français et australien trouve sa limite dans l'intensité très différente de la polarisation de l'espace par les métropoles. Mais cette même comparaison est dans une certaine mesure réversible, conduisant à considérer le triangle Avignon-Montpellier-Toulon comme un ensemble globalement urbain, assez peu dense, très étendu, voire étiré, le système qu'il compose intégrant fonctionnellement et morphologiquement des espaces peu ou pas

urbanisés. Dans cette perspective, il s'agit donc aussi d'aller au-delà d'une définition encore une fois trop stricte de la ville – après avoir d'abord retenu la délimitation morphologique et son bâti, puis avoir considéré la métropole fonctionnelle et ses flux, il faut aussi penser la ville dans ses nuances et ses lieux, intégrant la singularité produite du local.

Le cas de Melbourne est quant à lui un peu différent, puisque, de l'aveu même des planificateurs<sup>206</sup>, il doit être comparé à Paris.

Suivant cette recommandation, on place Melbourne City sur Paris centre, ce qui amène Geelong sur Dreux et Ballarat sur Rouen, deux agglomérations périurbaines de la capitale du Victoria, Bendigo entre Amiens et Abbeville, Yarragon et Tararalgon respectivement sur Sens et Troyes, aux extrêmes limites de la métropole. Comme pour Sydney, il s'agit là d'une définition fonctionnelle, qui traduit la polarisation du sud du Victoria par l'agglomération de Melbourne, une région qui compte au plus 3,5 millions d'habitants. On est donc loin de la population du Bassin parisien sur la même superficie, mais la polarisation régionale par Melbourne est aussi beaucoup moins isotrope, donc plus réticulaire, que dans le cas parisien, ce qui amoindrit la pertinence des comparaisons de densité à cette échelle.

Bien conscients de cette difficulté, les planificateurs australiens ont fait le choix de comparer les densités de population avec plus de liberté, de manière à promouvoir la densification de l'agglomération, et d'inverser la tendance à l'étalement sans bornes, considéré sous l'angle des coûts de toutes sortes en résultant<sup>207</sup>. Dans ce contexte idéologique, il s'agissait d'établir des comparaisons à forte composante symbolique, mais qui soient également suffisamment solides pour servir d'argument. On comprend alors mieux le choix de

---

<sup>206</sup> D'après le document *From doughnut city to café society* (p. 3), produit par le Department of Infrastructure du Victoria en 1998.

<sup>207</sup> Il s'agit là principalement de coûts écologiques, dus à la pollution provoquée par l'automobile et à la détérioration des paysages, mais aussi de coûts plus directement appréciables, tels que ceux liés à l'équipement et à l'entretien des réseaux collectifs tels que la voirie, les transports publics, le réseau électrique, ainsi que les canalisations (eau, égouts...).

Paris, dont on connaît la charge symbolique pour le monde entier. Cette ville cumule en effet deux caractères utiles — une densité d'agglomération déjà élevée parmi les villes des pays développés, et un paysage urbain dominé dans les esprits et les pratiques touristiques — ce qui n'est pas loin d'être équivalent d'une manière générale — par l'image d'un centre lui aussi très dense (Paris intra-muros). Il est alors possible de rechercher, sur la base de statistiques pourtant avérées, les chiffres qui frapperont l'opinion, moyennant, certes, quelques arrangements avec la réalité.

Considérant ainsi d'une part l'agglomération morphologique de Melbourne, et d'autre part ce qui est curieusement appelé «*urban Paris*» et qui regroupe la Ville de Paris (département 75) et la petite couronne (départements 91, 92, 93, 94), on peut dire assez simplement que «*la partie construite de Melbourne couvre une superficie supérieure de 50% à celle du Paris urbain, mais a seulement un peu moins de 50% de sa population*»<sup>208</sup>. Or, si les rapports sont formellement vrais, ce sont les délimitations qui posent problème, puisque le choix de celles de Paris n'est pas justifié, hormis cette expression énigmatique — «*urban Paris*». Il s'agit ici de forcer le trait en choisissant une définition de Paris «*rentable*» en ce qui concerne le rapport entre densité et étendue. La densité du Paris retenu est ainsi de 5 541 habitants au kilomètre carré, ce qui le met au niveau de Bagdad (5 544 hab/km<sup>2</sup>), au-dessus de Buenos Aires (5 226 hab/km<sup>2</sup>), proche de Hong Kong (5 653 hab/km<sup>2</sup>), et bien au-delà de toutes les agglomérations des pays développés. La densité de l'agglomération morphologique de Paris est en fait de 3 119 habitants au kilomètre carré, pour 9 850 000 habitants et 3 158 km<sup>2</sup>, soit seulement 56% de celle annoncée par les planificateurs du Victoria.

Cette manipulation des réalités urbaines sert une volonté politique de densification urbaine de la part des institutions de planification

---

<sup>208</sup> «*As a result, Melbourne has become one of the lowest density cities in the modern world. The built-up area of Melbourne now covers an area 50 per cent larger than urban Paris, but has only slightly less than 50 per cent of its population.*», d'après le document *From doughnut city to café society* (p. 3).

australiennes. On retrouve la même préoccupation dans les publications des organismes concernés en ce qui concerne Sydney, et dans une moindre mesure Brisbane. Dans tous les cas, il est question de réduire l'usage du transport individuel, c'est-à-dire l'automobile, et de développer un réseau efficace de transports publics. Or, cette politique n'est viable que si l'on favorise deux évolutions générales poursuivant deux objectifs : rentabiliser<sup>209</sup> les transports publics par la densification de l'habitat ; réduire les trajets au sein de l'agglomération par une meilleure adéquation entre lieu(x) de résidence et lieu(x) de travail, ce qui suppose une redistribution des centralités.

La densification de l'habitat est en réalité un mouvement déjà amorcé par une partie des citoyens australiens, comme la simple conséquence démographique du vieillissement de la population, effet conjugué de la structure par âge et des changements dans les comportements face à la procréation, et de sa conséquence en termes de logements : l'abaissement de la taille des ménages. Ainsi, de plus en plus de ménages — les *empty nesters* —, dont les enfants ont quitté la maison familiale, vendent celle-ci pour un appartement plus proche du centre-ville et de ce qu'il offre. Mais ce cas de figure n'est pourtant pas le plus fréquent, car il semble que ceux qui s'installent dans ce qu'il est convenu d'appeler l'« inner city » sont plutôt des jeunes, plus diplômés que la moyenne et aux revenus plus élevés<sup>210</sup>.

---

<sup>209</sup> Cela passe par l'augmentation de l'offre (nombre de lignes, de stations, etc.) mais aussi par celle de sa qualité (ticket unique par exemple). On trouvera des informations factuelles à ce sujet dans le mémoire de maîtrise de Karine GOURIOU : GOURIOU Karine (dir. Jacques LÉVY), *L'accessibilité intra-urbaine. Sydney*, mémoire de maîtrise, Université de Reims, 2000, 269 p.

<sup>210</sup> « There is a popular belief that the people moving into the inner city are 'empty nesters' whose children have left home, allowing them the freedom to sell their suburban home and purchase an inner-city apartment in which to enjoy their retirement years. While there are some people who fall into this category, their numbers are relatively small. The strong inward migration is by the young age groups. », *From doughnut city to café society* (p. 6 à 8).

Que ce soit au travers de termes comme «*medium-density housing*» ou «*urban consolidation*»<sup>211</sup>, les planificateurs australiens ont donc choisi de favoriser la densification résidentielle, contre l'idéologie tenace de la maison familiale avec pelouse, sur un terrain d'un quart d'acre (1000m<sup>2</sup>), et de l'étalement urbain associé. Il est alors intéressant de noter que leur modèle, s'il est malmené pour les besoins de la propagande, n'en est pas moins une métropole européenne, et non des moindres. Ainsi, avec 31 habitants à l'hectare, Paris a une densité qui correspond en gros à celle visée par les autorités australiennes, puisque ceux-ci définissent l'habitat de moyenne-densité par un minimum de 15 logements par hectare, ce qui, multiplié par une taille moyenne des ménages prévue en 2021 de 2,3 personnes, donnerait 34,5 habitant par hectare. Néanmoins, cette densité de logements ne correspond pas aux besoins de tous les ménages, même en tenant compte des évolutions démographiques mécaniques et comportementales. Actuellement, la taille moyenne des ménages de Melbourne et de Sydney est de 2,7 personnes, mais celle des communes du centre de l'agglomération (Inner city) tend vers une moyenne de 2,2 personnes<sup>212</sup>. En multipliant ce chiffre par une densité de 15 logements à l'hectare, on obtient une densité résidentielle de 33 habitants par hectare, encore plus proche de celle de l'agglomération parisienne, mais cependant encore éloignée de la densité du centre de celle-ci.

D'une certaine manière, l'Australie est donc sur la voie *du garage*, motivée en cela par des préoccupations écologiques qui opèrent la synthèse de plusieurs critiques plus ou moins solides des conséquences urbanistiques de la civilisation de l'automobile et du pavillon familial, pourtant constitutifs de l'«*Australian way of life*». Il s'agit de promouvoir les métriques pédestres de la ville, et par elles les transports publics. À Melbourne, le modèle de référence est résolument européen, puisqu'il s'agit de Paris, quoique les objectifs en termes de densité restent attachés à la conservation d'une distance

---

<sup>211</sup> Respectivement, «*logements de moyenne densité*» et «*consolidation urbaine*».

<sup>212</sup> Des *minima* vers 1,8 personnes sont enregistrés dans le CBD et ses alentours.

minimum, le seuil de 15 logements à l'hectare autorisant encore les lotissements pavillonnaires denses. Néanmoins, ce revirement est significatif, et va bien au-delà du phénomène de *gentrification*, également observé dans les capitales australiennes, mais au contenu conceptuel assez pauvre, car insistant trop sur une pratique des riches. La «consolidation urbaine» est au contraire un mouvement sociétal d'ensemble, incluant la *gentrification*, mais aussi le logement social, un de ses objectifs étant le maintien d'une offre de logements à bas prix dans les zones accessibles de l'agglomération. Cependant, cette évolution n'est pas dissociable d'une conception particulière de la ville et de ses structures, qui fixe les limites de la comparaison avec la capitale française. Il faut, pour aller plus loin, examiner les formes et utopies urbaines de l'Australie d'hier et d'aujourd'hui, car la consolidation urbaine est autant une question de contenu que de densité.

## *Identifications urbaines*

### *Chronique des Utopies*

Comme on peut s'y attendre, l'histoire urbaine de Sydney se conforme à la succession de ses situations historiques<sup>213</sup>. Après un premier siècle de ville coloniale, son développement est ensuite guidé par une planification à l'anglaise, fondée sur le formalisme de la cité-jardin, puis se plie au pragmatisme automobile et américain de l'après-guerre, sans pour autant se départir des influences européennes du multiculturalisme. Nous venons de voir que la tendance actuelle est d'inspiration clairement européenne, au moins

---

<sup>213</sup> On trouvera un aperçu de l'histoire de Sydney dans APLIN Graeme, «From colonial village to world metropolis», in *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, pp. 56-75, ainsi qu'une brève histoire de la planification urbaine de la ville dans FREESTONE Robert, «Planning Sydney: historical trajectories and contemporary debates», in *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, pp. 119-143

dans les principes mis en avant, et même si les objectifs restent modestes.

La première ville coloniale est dense et diverse. À mesure qu'elle croît, les ouvriers s'installent en périphérie proche, et les riches de la classe dominante s'établissent dans ce qui deviendra les banlieues chics de l'est, car ils sont les seuls à pouvoir entretenir un attelage pour se déplacer au centre-ville. Le premier mouvement de périurbanisation est donc le fait des riches. Le développement du tramway, à partir de 1880, autorisa l'établissement des ouvriers à une plus grande distance du centre, répondant du même coup aux injonctions hygiénistes de l'époque, très influentes en Angleterre. Progrès technique et idéologie se conjuguent alors pour engager la ville sur la voie de l'étalement. L'entre-deux-guerres verra culminer cette conception techniciste de l'aménagement, avec la construction du Sydney Harbour Bridge, ouvert en 1932. L'immédiat après-guerre est l'âge d'or de la cité-jardin et de la planification urbaine intégrée, à la manière londonienne. La croissance urbaine n'est plus structurée par l'accessibilité au centre, et donc la mobilité, mais, au contraire, par la constitution d'ensembles urbains communautaires juxtaposés et largement autonomes. L'analogie biologique est au cœur de la démarche, chaque communauté formant une cellule, les cellules étant séparées les unes des autres par un réseau d'espaces verts, le *greenweb*, l'agglomération morphologique trouvant ses limites avec la *greenbelt*, au-delà de laquelle se développe la périurbanisation<sup>214</sup>. La planification sera ainsi conçue sur la base d'objectifs exprimés en termes de résultats jusque dans les années soixante, quand cette approche structurelle statique sera mise en échec par la forte

---

<sup>214</sup> Ce type d'aménagement intégré est inspiré de ceux que John Abercombie a imaginé pour Londres entre 1943 et 1945, et que Robert Freestone résume ainsi pour Sydney : «The prescription for metropolitan salvation involved what was, in world planning terms, a standardised package – a cellular structure of suburban communities defined largely by a “greenweb” of extensive open space reservations, central city redevelopment, decentralisation of industry, an extensive freeway network (still being filled in today), and containment of sprawl by a greenbelt, with longer-term growth decanted to satellite towns at Penrith, Campbelltown, Richmond, and Windsor.» (op. cit. p. 128).

croissance urbaine due à l'immigration. On privilégiera alors une formulation des objectifs en termes de processus, favorisant un urbanisme dynamique, orienté vers la mobilité panurbaine, organisé en corridors, le long des voies de communication. Le terme « consolidation urbaine » devient quant à lui courant dans les années quatre-vingt-dix, mettant l'accent sur une ville compacte, écologiquement viable, à la croissance maîtrisée et organisée.

À chacune des phases urbanistiques de la métropole australienne correspondent un type de structure dominant, une organisation de la centralité, une définition des limites de la ville, et un rapport particulier à la Nature. Le tableau 5 et l'illustration page suivante (*Géohistoire d'une capitale* – Sydney) propose une synthèse de cette évolution, dont les quatre premières phases font référence à des modèles aujourd'hui bien connus.

Tableau 5 : les phases de la métropole australienne				
Phase	Structure	Centralité	Limites	Nature
<b>Coloniale</b>	Parcelle <i>colonie</i> (territoire)	Étendue <i>totale</i> (faible)	Confins <i>horizont</i>	Agricole <i>mise en valeur</i>
<b>Premier XX<sup>e</sup></b>	Réticulée (réseau)	Polaire <i>unique</i> (forte)	Périphéries <i>banlieues</i>	Progressiste <i>maîtrisée</i>
<b>1950'</b>	Cellulaire <i>cité-jardin</i> (territoire)	Intégrée <i>locale</i> (faible)	Green-X <i>web &amp; belt</i>	Naturelle <i>urbaine</i>
<b>Moderniste</b>	Zonée <i>suburbs</i> (réseau)	Hiérarchisée <i>CBD</i> (forte)	Fronts dynamiques	Récréationnelle <i>fonctionnelle</i>
<b>Moderne (XXI<sup>e</sup> siècle des historiens)</b>	Multilocale <i>communautés</i> (territoire)	Distribuée <i>glocale</i> (faible)	Conservatoires <i>parcs &amp; musées</i>	Écologique <i>scientifique</i> (globale) <i>environnementale</i> (locale)

# Géohistoire d'une capitale

Sydney

Âge	Modèle géographique	Éléments
Colonial		<p><b>Centralités</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>  Forte           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  faible           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Élémentaire           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Cellulaire           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Globale           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> </ul>
Premier XX <sup>e</sup> siècle		<p><b>Densités</b></p> <p>Sociétales</p> <p>Fortes <span style="display: inline-block; width: 100px; height: 10px; background: linear-gradient(to right, white, black);"></span> faibles</p> <p>faibles <span style="display: inline-block; width: 100px; height: 10px; background: linear-gradient(to right, black, white);"></span> Fortes</p> <p>Naturelles</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>  Propriété           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Banlieue innervée           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Périphéries           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Cellule           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Zone           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Fronts           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Localité           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> </ul>
1950'		
Moderniste		
Moderne (avancé)		
		<p><b>Mobilités</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>  Axe           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Arc           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> <li>  Port           <ul style="list-style-type: none"> <li>Formelle</li> </ul> </li> </ul>

On notera le fait que le modèle en cités-jardins des années cinquante n'a pas eu le temps de se développer à l'échelle de l'agglomération, compte tenu de son caractère statique, antagonique avec la dynamique démographique de l'époque, marquée par une forte immigration. Au demeurant, il a au moins un rôle symbolique fort dans l'évolution décrite, car il formalise, en l'anticipant, le communautarisme qui structure alors de plus en plus la constitution de la société australienne, multiculturelle de fait dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Dans cette perspective, la quatrième phase apparaît comme la continuation pragmatique de la précédente et du modèle théorique qui la fondait. Au communautarisme *a priori*, organisé par la cité-jardin, se substitue un communautarisme *a posteriori*, observable au travers du zonage ethnique de l'agglomération. Au plan du rapport à la Nature, l'évolution pragmatique est également sensible. Dans la cité-jardin, la Nature est réputée naturelle dans sa relation à l'urbain. Ses effets se passent de médiation socioculturelle, pour toucher directement les citoyens et participer à la constitution des communautés. Il y a comme un effet social naturel de la Nature, une évidence innée de ses bienfaits, hors de toute interprétation culturelle et acquise. La ville moderniste, soumise à la nécessité, assignera le même rôle à la Nature, mais en lui donnant une forme plus localisée et fonctionnelle, moins ubiquiste, ce qui devait être compensé par le développement et la codification des pratiques de récréation. Au lieu d'une ville intégrant la Nature à toutes ses échelles (pelouse, jardins, parcs, *greenweb*, *greenbelt*), comme le veut le modèle de la cité-jardin, la métropole moderniste définit des lieux de nature<sup>215</sup>. C'est en quelque sorte la continuation,

---

<sup>215</sup> Le document *Challenge Melbourne. Issues in metropolitan planning for the 21<sup>st</sup> century*, évoque ces «green wedges» et leur affectation controversée: « In the 1970s, Melbourne's planning strategy designated growth corridors along major rail and road transport routes. These radiate from the central city to the suburbs and beyond like the spokes of a wheel. Between the growth corridors are areas often referred to as 'green wedges'. These non-urban areas contain valuable assets such as agricultural industries and mineral resources, and natural areas for conservation, recreation and rural lifestyle options. They are also the location for major assets such as airports, water storage and waste disposal plants. Substantial confusion and conflicting views

sinon l'aboutissement, d'une évolution du rapport urbain à la Nature qu'avait inaugurée la fréquentation des plages pour les loisirs<sup>216</sup>, celles de Sydney, comme Bondi Beach par exemple, étant mondialement célèbre pour leurs brigades de maîtres nageurs.

### *Vers la ville soutenable*

La phase de la modernité avancée<sup>217</sup>, dans laquelle nous entrons, présente une spatialité urbaine profondément modifiée, combinant des antagonismes forts et des continuités évidentes avec les phases précédentes. L'analyse du changement peut, à ce stade, se fonder sur les utopies urbaines du moment, telles qu'elles sont exposées dans les différents documents publiés par les institutions de planification urbaine<sup>218</sup>. Leur style varie quelque peu, et l'on retrouve pour chaque

exist about the long-term use of the green wedges. If current trends continue, non-urban land in fringe areas will continue to be dealt with differently in each council area and may see the expansion of inappropriate uses that conflict with or degrade the environment. » (p. 28).

<sup>216</sup> En la matière, les pratiques australiennes ne firent que rattraper et imiter celles de la métropole britannique, avec toutefois un climat plus doux et une habitude plus marquée de la promenade en bord de mer, compte tenu de la localisation des villes et d'un naturel plus rustique de Australiens.

<sup>217</sup> Nous suivons ici François Ascher, plutôt que l'approche postmoderne. « À l'opposé, les tenants d'une nouvelle modernité analysent [les] phénomènes sociaux émergents, non comme l'expression de la crise d'une raison universelle, mais comme une forme avancée de la rationalisation et des processus sociétaux qui lui sont associés. » quitte à définir la raison de façon plus large, en y intégrant la raison morale, la raison communicationnelle voire une « raison » esthétique. quitte aussi à considérer la société comme plus rationnelle parce que les progrès mêmes des sciences permettent de mieux expliquer rationnellement des actes qui autrefois seraient apparus « irrationnels ». Les auteurs modernes considèrent donc que les grands processus qui ont constitué la modernité sont toujours à l'œuvre. Nous nous inscrivons dans ce courant de pensée. » (p. 12) ASCHER François, *Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. Essai sur la société contemporaine*, Éditions de l'Aube, 2000, 301 p.

<sup>218</sup> Nous ne citons ici que les passages les plus significatifs, et nous renvoyons le lecteur aux versions originales de ces documents (disponibles en ligne) pour ce qui est des développements sur les sujets abordés, mais également pour leur présentation et leur illustration.

agglomération un ton qui correspond assez bien aux enjeux dont elle fait l'objet. Ainsi, Melbourne produit des documents très analytiques<sup>219</sup>, prudents dans leurs orientations, très démocratiques dans leur élaboration, quand Sydney opte pour une approche plus générale, un contenu synthétique, et un ton publicitaire<sup>220</sup>. Quand à Brisbane, un cran en dessous dans l'ordre de la taille et de l'importance des métropoles, elle se permet une approche carrément légère, immodeste et ambitieuse, avec des objectifs en accord avec le développement d'une capitale provinciale sans ampleur ni problèmes<sup>221</sup>.

Ceci dit, ces tonalités spécifiques ne sont que des variations sur un même thème : le développement urbain soutenable, sur des critères principalement écologiques. Pour Melbourne comme pour Brisbane, il s'agit de favoriser l'intégration d'un système à trois éléments : « l'intégrité environnementale, la vitalité économique, le bien-être social »<sup>222</sup>. Sydney choisit une communication plus politique, s'attaquant à des faits précis et symptomatiques, et désignant l'automobile comme une synthèse de la menace écologique à laquelle elle se pense soumise<sup>223</sup>. Son message reste ainsi moins théorique et

---

<sup>219</sup> *Challenge Melbourne. Issues in metropolitan planning for the 21<sup>st</sup> century*, ou *From doughnut city to café society* (1998), produit par le Department of Infrastructure du Victoria.

<sup>220</sup> *Shaping our cities. The planning strategy for the Greater Metropolitan Region of Sydney, Newcastle, Wollongong and the Central Coast*, publié le Department of Urban Affairs and Planning de Nouvelle-Galles du sud en 1998.

<sup>221</sup> *Living in Brisbane 2010*, en ligne à l'adresse :

[http://www.brisbane.qld.gov.au/council\\_at\\_work/planning/brisbane\\_2010/index.shtml](http://www.brisbane.qld.gov.au/council_at_work/planning/brisbane_2010/index.shtml)

La première phrase : « In 2010, Brisbane will be a prosperous subtropical city, enjoyed by residents, admired by visitors, and respected nationally and internationally for its achievements. »

<sup>222</sup> Brisbane parle de « prospérité économique » et de « qualité environnementale », ce qui, dans le contexte, ne correspond pas à une nuance de fond.

<sup>223</sup> On lit : « Between 1981 and 1991, population in the Sydney Region grew by 9%. During the same period car use jumped by 20%. This trend is unsustainable. Unless vehicle use is moderated, air quality will deteriorate, social inequities will worsen

l'engage plus avant dans l'action. La dépendance, par rapport à l'écologique, dans laquelle sont placés le social et l'économique, ne s'en trouve alors que renforcée, quand elle n'est pas simplement exprimée comme telle<sup>224</sup>.

La lecture intégrale des documents auxquels nous faisons référence ici donne une bonne idée de cette dépendance. Le maître mot de la planification urbaine de ce début de siècle en Australie est la «soutenabilité» tout doit être «soutenable»<sup>225</sup>. La norme est d'ordre écologique, nous l'avons dit, ce qui recouvre une double réalité, autorisant la duplicité des discours et l'ambiguïté des actions. L'aune écologique a en effet deux versants. D'un côté, le scientifique vulgaire, global par transcendance, étroitement biologique (voire socio-biologique), à l'occasion archaïquement organiciste (Gaïa), abstraitement agéographique (idée de surpopulation mondiale), statiquement ahistorique (entre cosmogonie et téléologie d'équilibres

---

and road congestion will impact on living conditions and economic productivity» (*Shaping our cities*).

<sup>224</sup> Par exemple : «To accommodate new homes, the choice between low density or more compact cities is clear. Rapidly expanding urban areas will have dire environmental, social and financial consequences. Containing expansion is more sustainable and coincides with people's needs for a greater variety of housing and better access to jobs and services.» ou encore : «Central to its aims is the way we provide for homes, work and travel to improve the built and natural environment.» (*Shaping our cities*).

<sup>225</sup> Respectivement «sustainability» et «sustainable». Il est utile au débat de ne pas caricaturer le contenu de ces notions, comme de ne pas fonder la réflexion sur des traductions tendancieuses, comme quand, en français, «soutenable» est remplacé par «durable», une manœuvre qui n'est sans doute pas innocente. Ceci dit, la définition minimale du développement soutenable n'est pas incompatible avec celles du développement qui ont prévalu jusqu'alors. Les autorités de Melbourne le disent en termes simples et consensuels : «Sustainability is about making sure that what we do today protects the quality of life for tomorrow». Sur ce projet, le soucis des générations à venir, il ne nous semble pas qu'il y ait de place pour une réelle contestation, compte tenu du fait que c'est une ambition somme toute banale, anodine et raisonnable. En revanche, ce sont les choix des critères à satisfaire, les méthodes employées, ainsi que les attendus philosophiques sous-jacents qui doivent être discutés, et éventuellement critiqués, au-delà d'une condamnation sémantique stérile et insoutenable.

hypothétiques) c'est l'écologie de la biodiversité, une notion par ailleurs peu employée par les scientifiques eux-mêmes, et difficile à mesurer parce que dynamique et multiscalaire. D'un autre côté, l'environnemental subjectif, local par immanence, largement socioculturel, éventuellement fantasmatique par confusion des échelles et confusion des temps<sup>226</sup>, volontiers égoïste par privatisation des aménités et ségrégation spatiale subie ou volontaire c'est l'écologie des villages urbains (*urban villages*), contre la pollution et les embouteillages.

L'écologisme prégnant conduit ainsi à rendre envahissante la thématique du soutenable<sup>227</sup>, jusque dans des domaines où on ne l'attendait pas. Ainsi, Melbourne précise les trois aspects de la soutenabilité : «un environnement soutenable, une économie soutenable, une communauté soutenable [sic]»<sup>228</sup>. Dans la même veine, l'environnement se fait «social», «naturel», et «bâti»<sup>229</sup>. En

---

<sup>226</sup> Voir à ce sujet LÉVY Jacques, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, le chapitre 11, intitulé «Des citoyens contre la ville», et en particulier les passages sur la nostalgie d'une nature rêvée par les citoyens (pp. 348-349), et sur les figures métonymiques de la ville qu'ils produisent pour confondre la partie et le tout, leur appartement objectivement mal insonorisé et leur ville paisible qu'ils pensent du coup invivable (pp. 352-356).

<sup>227</sup> Ainsi, l'écologie doit aussi être soutenable, ce qui disqualifie du coup l'adjectif «écologique» : «We aim to create cities that provide: An enhanced environment for healthy living, recreation and a sustainable ecology. [...]», *Shaping our cities*.

<sup>228</sup> «**A sustainable environment** minimises the use of renewable and non-renewable resources, improves water and air quality, reduce impacts on climate change, prevents the loss of biodiversity. **A sustainable economy** is competitive and able to adapt to change over the long term, provides meaningful employment for all, provides equitable access to economic resources. **A sustainable community** is safe, is healthy, has vibrant and diverse networks of support for people in need, provides equitable access to services, facilities and transports.», *Challenge Melbourne*, p. 13.

<sup>229</sup> «**Social environment** : The objective is to adopt practical measures to ensure a safe, healthy and productive environment for residents, workers and visitors. **Natural environment** : The objective is to initiate action to reduce the air, water, land and other pollution of the City's environment and adopt practical measures on recycling, energy conservation and tree planting. Where necessary, press for greater level of government and community involvement une these initiatives. **Built environment** : The objective is to improve the quality of the City's built environment

jouant du glissement et de l'amalgame<sup>230</sup>, on parvient de là assez facilement à la question des structures urbaines et des logiques de production de l'urbanité. L'intégration évoquée plus haut peut être résumée et illustrée par cet extrait de *Shaping our cities* :

«To accommodate new homes, the choice between low density or more compact cities is clear. Rapidly expanding urban areas will have dire environmental, social and financial consequences. Containing expansion is more sustainable and coincides with people's needs for a greater variety of housing and better access to jobs and services. [...]

Protecting our cities

The growth and change that occurs in our cities also places pressures on the other aspects of our environment.

Careful management of our waterways and their catchments, the integrity of the Region's biodiversity and the sustainable use of our other resources is required to protect the environment and public health.

These aspects play a significant role in the amenity of our cities. The 'livability' of our surrounds will also be shaped by the quality of our built environment in its design, the safety and security of neighbourhoods and centres, the integrity of our cultural and built heritage and the opportunities for recreation and relaxation.

A sustainable, high standard natural and built environment can be truly enjoyed if our cities are socially just and provide equitable access and opportunities for homes, work and travel. »

On peut multiplier à l'envi les citations où sont établies ces relations entre l'écologique et le social, sans compter l'implicite ou l'informel. Nous n'irons donc pas beaucoup plus loin dans l'examen formel de ces documents. En revanche, nous pouvons résumer ainsi la nouvelle utopie urbaine<sup>australienne</sup> : sa structure est multilocale, sa centralité

---

through the application of harmonious development controls, the preservation of places and structures of historic, architectural, cultural or archaeological significance, and the development of a safe pedestrian environment », *The City of Sydney total environmental policy*, 1999, p. 1.

<sup>230</sup> Ce que les planificateurs de Brisbane font assez bien en affirmant : « **A clean and green city protects its natural environment.** »

distribuée, ses limites des conservatoires<sup>231</sup>. Autant de notions synthétiques que nous allons maintenant d'explicitier<sup>232</sup>.

### *Multilocalité, distribution, conservation*

L'élément de base de la structure urbaine australienne est la communauté, «community» en anglais. Il s'agit plus ou moins d'un équivalent de la commune suburbaine des grandes agglomérations françaises, encore que son caractère communautaire soit plus affirmé, au détriment de la subdivision administrative (collectivité territoriale) et de sa dimension politique. La communauté est la base identitaire de l'urbanité : la ville est un système fait de communautés relativement homogènes, en relation les unes avec les autres. Établissant les sept clauses d'un contrat pour une ville vivable, les autorités de Brisbane ne disent pas autre chose. Elles placent au premier rang des priorités la constitution des «villages urbains» déjà évoqués, et porteur, chacun, d'une identité distincte<sup>233</sup>. On renoue

---

<sup>231</sup> Nous employons ici le terme «conservatoire» pour résumer l'idée que les limites de la ville sont constituées par des espaces consacrés à la conservation, écologique ou patrimoniale.

<sup>232</sup> Ces caractères ont été intégrés au tableau 5.

<sup>233</sup> Dans le détail : «**A City of Inclusive Communities.** Vibrant cities are made up of strong and diverse communities. Residents should feel connected to their local surroundings where they live, shop and relax. Opportunities should be provided for all citizens to enjoy and participate fully in the life of the city as a whole. The human scale of Brisbane needs to be preserved and enhanced. The features of our neighbourhoods that give them character and life will be built on. Our suburbs will have quality facilities, safe and attractive streets, walkways, bikeways and well-planned, accessible public spaces. These neighbourhoods – our urban villages – will underpin our family and community life. Those most vulnerable in our communities need specific support to increase their choices and sense of inclusion. Encouragement will be given for old and young to be involved in volunteer work to support community groups and individuals needing assistance. Brisbane will be a socially progressive city committed to fairness and tolerance, eager to try new approaches to social issues (such as homelessness, drug abuse, aged accommodation, and assisting people with physical or mental impairment) so that choices and inclusion are increased. Communities and Council will work together on solutions to local issues. The city must find a balance between social wellbeing, economic prosperity and environmental quality.»

ainsi avec le modèle communautaire de la cité-jardin largement autonome, mais à l'importante différence près de l'affirmation d'une identité locale forte. Il ne s'agit plus de produire une ville cellulaire ou une ville en mouvement, comme dans les deux phases précédentes, mais bien de cultiver l'esprit des lieux, sur la base de l'identité communautaire. Multilocal rime avec multiculturel, pour cultiver la différence et organiser les interactions urbaines à une certaine échelle.

Mais la multilocalité urbaine, c'est aussi la constitution de centralités spécifiques, faiblement hiérarchisées et fortement différenciées. Nous parlerons de *centralité distribuée*. L'entretien de la différence s'inscrit alors parfaitement dans un système de relations fonctionnant à une autre échelle, globale, extra-métropolitaine mais interurbaine. C'est d'ailleurs un des fondements officiels de la politique multiculturelle australienne que d'aider les immigrants à garder leur culture, et favoriser ainsi par leur intermédiaire les «affaires étrangères», souvent résumées au «commerce extérieur». Si l'on ajoute à ceci la tendance à la tertiarisation de l'activité productive, dans le cadre du *capitalisme cognitif*<sup>234</sup> et dans le contexte de la société de l'information et de la net-économie, on comprend que l'heure n'est plus à l'inflation du CBD, mais bien au développement de centralités infra-métropolitaines «globales», c'est-à-dire autorisant, chacune dans un registre particulier et par le biais de leurs spécialisations respectives, à la fois l'intégration urbaine à l'échelle de l'agglomération, et l'accès des individus aux réseaux informationnels mondiaux, produisant alors un autre type de spatialité. Il s'opère ainsi une redistribution de la centralité au sein de la ville, via la consolidation urbaine, qui ne s'inscrit cependant que dans une politique proprement métropolitaine, le CBD tendant à se transformer en CFD (Central

---

Résumé «A city of inclusive communities is made up of well-planned urban villages, each with its own character and identity. We will live in a fair and tolerant city with extra help available to our most vulnerable people. Community and Council will work together on solutions to local issues.» (*Living in Brisbane 2010, 7 themes of livability*).

<sup>234</sup> L'expression est de François Ascher, *ibid.*

Financial District), et surtout CCD (Central Corporate, Cultural, Conservation District). En effet, la résistance de l'ancienne centralité concerne en définitive soit les activités transnationales à très forte valeur ajoutée (banque, sièges de multinationales), soit les fonctions culturelles de haut niveau (musées de premier rang, salles de spectacles, vestiges urbains). Dans le cas de Sydney, cette structure est évidente, faisant clairement coïncider Sydney City avec le Sydney touristique et ses hauts lieux : l'Opéra, le Sydney Harbour Bridge, l'aquarium et Darling Harbour, le quartier des Rocks, le jardin botanique, etc. Cette partie de l'agglomération n'est pourtant plus au centre de gravité de l'agglomération, et les CBD secondaires se développent de plus en plus, comme celui de Parramatta. Cependant, à Sydney, le centre culturel aux référents universels est bien là, laissant à d'autres centres la constitution de singularités plus ou moins affirmées dans des registres particuliers.

La centralité distribuée et la structure multilocale font appel à des limites conservatoires, c'est-à-dire à un ensemble de lieux où s'opèrent l'identification et la transmission des valeurs communautaires, médiatisées dans les registres patrimoniaux ou écologiques (au sens large). C'est autant le musée, le centre culturel, une vieille bâtisse, qu'un parc, un plan d'eau ou une plage. Ceci s'explique par le fait que, contrairement aux dispositifs des phases précédentes, la centralité distribuée nécessite une stabilité minimum de la frontière communautaire, venant contrebalancer ses connexions multiples : l'identification dans l'espace suppose l'identification dans le temps, et réciproquement. Ainsi, dans la mesure où le centre est aussi la limite, comme c'est le cas des hauts lieux du tourisme international dont la fréquentation équivaut au franchissement d'une frontière reproduisant à chaque fois l'identité de référence, ce sont les logiques conservatoires qui prévalent. Ce processus vaut aussi pour les Australiens et les habitants de Sydney, chaque groupe portant son attention conservatrice sur l'objet limite de son choix. Il est également remarquable que, dans une telle configuration, le centre puisse être un vide, un espace naturel réputé mondialement pour sa singularité par exemple. Là encore c'est la logique conservatoire qui joue, dans sa

variante protectrice. Autre cas de figure □ la centralité intègre un espace vide dans sa définition, souvent dans une perspective environnementale et paysagère. C'est le cas de certaines parties des agglomérations australiennes, dont la valeur foncière, qui détermine la classe sociale des résidents, dépend de la proximité d'un parc national urbain. À Sydney, la rive nord de la rade concentre les quartiers les plus riches, pour le plan d'eau mais aussi pour la vue et les espaces naturels du Lane Cove National Parc et du Sydney Harbour National Parc. Enfin, il se peut que la communauté souhaite sa propre conservation, ce qu'elle pense obtenir par la clôture formelle de son espace et la mise à distance de la ville, comme en témoignent les quelques *gated communities* australiennes. Ainsi, dans notre perspective, les limites de la ville trouvent alors une définition nouvelle □ plutôt que des lignes ou des fronts, les nouvelles frontières de la ville sont de lieux, organisés en un réseau patrimonial, entre *wilderness* et *heritage*.

Ce modèle présente des caractéristiques nouvelles, mais conserve également certains traits des précédents. Il autorise en effet la concurrence des échelles contiguës, un mécanisme que Jacques Lévy avait déjà identifié à l'échelle du territoire français<sup>235</sup>, mais qui peut être étendu. Le principe 1-3/2-4 stipule qu'il y a toujours concurrence entre les acteurs territoriaux en charge de deux niveaux d'échelle se succédant dans la hiérarchie de ces derniers. En France, on note ainsi l'alliance de la commune (niveau 1) et de l'État (niveau 3), contre les métropoles (niveau 2) et l'Europe (niveau 4). Considérons maintenant les niveaux d'échelle suivants, réputés pertinents □ 1) l'Individu, 2) la Famille, 3) le Quartier (neighbourhood), 4) la Communauté (community), 5) la Ville (dont l'agglomération et la métropole), 6) l'État (ancienne colonie), 7) la Nation (État fédéral), 8) le Monde. Il est probable qu'il existe, au moins en Australie, un principe 1-3-5-7/2-4-6-8. On expliquerait ainsi assez bien la cohérence du système de l'urbanité australienne, longtemps et encore largement structurée par

---

<sup>235</sup> LÉVY Jacques, *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde* , Belin, 1999, 399 p.. □ le titre «1-3/2-4» du chapitre 10, intitulé «Gouverner la ville».

la maison familiale, fondamentalement communautariste, sans gouvernement métropolitain, préférant les vieilles capitales d'États à la jeune et fédérale Canberra, et très mondialiste, par écologisme et multiculturalisme. L'individualisme est sous le contrôle de l'idéal égalitaire. Au demeurant, et nous retrouvons là la question de l'euroanéité des métropoles australiennes, l'échelle du quartier, avec les villages urbains, tend à reprendre de l'importance, à mesure que les métriques pédestres de la ville gagnent du terrain. On peut éventuellement y voir le signe avant coureur de l'évolution parallèle de la société australienne et de sa ville, des niveaux impaires de la hiérarchie des échelles vers les niveaux pairs. Admettre ce type de correspondance permet, par le biais de combinaisons nuancées dans les relations qu'entretiennent les niveaux d'échelle, d'adoucir une vision trop dichotomique de la société et de son urbanité, tiraillée entre l'individu et la communauté. Ici, l'approche du social par l'urbain permet de nuancer l'analyse en utilisant des catégories plus riches et réalistes que suggère l'étude empirique et qui forment un système. Le jeu des combinaisons d'échelles, éventuellement contre le principe pair-impair, peut aussi aider à sortir d'une pensée binaire, partagée entre particulier et universel, entre leurs équivalents scalaires, quand, à l'inverse, l'idée de singularité enrichit le local par connexion au global.

#### *Localisme et singularité*

Le localisme, c'est la survalorisation du lieu par rapport aux autres niveaux d'échelles de l'espace (aires et réseaux), et en particulier le lieu défini par l'expérience directe, plutôt que par tout autre dispositif discursif ou symbolique. Une telle définition minimale insiste sur l'aspect objectif du phénomène, sans présumer de l'idéologie sous-jacente, qui confine certains acteurs locaux dans des postures chauvines, étriquées et frileuses, quand elles ne sont pas ouvertement racistes. Cette distinction est nécessaire, si l'on veut y voir clair dans les processus de localisation et de production de l'espace à l'œuvre en Australie, et spécifiquement dans ses villes. C'est en effet dans cette logique que s'inscrivent les utopies urbaines que nous avons

évoquées, quand elles définissent la ville comme un système de quartiers – les villages urbains – en interactions les uns avec les autres, base spatiale de l'identité d'ensembles relativement homogènes. Les fondements écologiques ne sont pas absents de ce processus d'identification. Leurs aspects environnementaux et paysagers dominant pour les grandes villes. L'argument de la biodiversité, ou d'autres, aux fondements scientifiques plus assurés, primant quant à lui en général pour les espaces de récréation et de conservation, éventuellement limitrophes de certains quartiers ou de localités touristiques.

Dans un cas comme dans l'autre, l'identification procède ainsi d'un double mouvement, faisant jouer d'une part la référence aux qualités intrinsèques du lieu, sa particularité, et d'autre part à ses qualités extrinsèques, exprimées en termes de relations aux métriques variables. Si cette affirmation peut paraître banale pour la Géographie, dont elle est un des axiomes de base, elle ne l'est pas nécessairement pour les acteurs locaux, qui, survalorisant les qualités intrinsèques de leur localisation, ignorent que les deux aspects qualitatifs du lieu n'ont de sens que considérés au travers de leur relation, et le perdent évalués indépendamment l'un de l'autre. Nombre de lieux touristiques ont cependant bien compris que leur développement procéderait de l'articulation de ce qu'ils ont à proposer localement, et de l'espace des provenances qu'ils peuvent construire sur la base de leur situation et de cette proposition. À l'inverse, nombre d'échecs sont à relier à la survalorisation de l'un ou l'autre des paramètres, particularité ou situation, ce qui conduit à ne plus s'interroger sur leur relation. Penser ainsi que l'identité d'un lieu procède uniquement de ses qualités intrinsèques nous semble donc une manière de voir erronée, de même qu'envisager le développement économique sous le seul angle de la situation. Nous affirmons en outre que les mécanismes d'identification et de développement économique (par exemple par le tourisme) ne sont pas étrangers l'un à l'autre. Il y a là un principe général qui doit être pris en compte pour comprendre la production identitaire à laquelle nous associons le mot «singularité».

La singularité d'un lieu est justement son caractère particulier appréhendé au travers de la relation qu'il entretient avec un niveau d'échelle supérieur. Ainsi, pour comprendre comme pour favoriser l'identification nationale d'un pays vaste et divers, il est nécessaire d'interroger la singularité des lieux, ce qui suppose de ne pas privilégier une échelle d'analyse. Si cette démarche paraît raisonnable, elle a souvent été délaissée, compte tenu de la dissymétrie existant entre les moyens d'études des échelles en présence. L'intégration économique est privilégiée, sur la base de données chiffrées abondantes et faciles à traiter<sup>236</sup> ou, inversement, l'accent est mis sur le «génie» ou «l'esprit» des lieux, en général abordé sans grande rigueur scientifique. Ce faisant, on s'interdit de comprendre les mécanismes identitaires, et en particulier la pérennité des localisations et des ensembles géographiques de tout niveau d'échelle supérieur. S'astreindre à une approche équilibrée, par la singularité, permet en revanche d'y voir plus clair dans la constitution de nouvelles identités et la redéfinition des lieux et des aires sur lesquels elles se fondent.

L'option méthodologique que nous venons de présenter n'a rien de vraiment nouveau au plan de la théorie épistémologique en Géographie. En revanche, au plan pratique, sa mise en application fut loin d'être satisfaisante, alors qu'elle est très fructueuse dans le cas qui nous préoccupe. En effet, au travers de l'hypothèse de la *société de conservation*, nous interrogeons ce que nous pouvons appeler la «relation identitaire», c'est-à-dire le dialogue entre la transmission, pérennisant le lieu, et l'identification spatiale, pérennisant les niveaux d'échelle supérieurs<sup>236</sup>. Corrélativement, la production d'un nouveau lieu, ou sa réaffectation, suppose l'élaboration d'une nouvelle relation identitaire, soit la redéfinition de sa singularité.

Les évolutions récentes de la société australienne s'inscrivent indéniablement dans ce schéma. Les exposés que nous avons menés

---

<sup>236</sup> En toute rigueur, il y a entraînement d'un processus par l'autre, l'identification spatiale aboutissant à la constitution d'un lieu qui doit se pérenniser par identification temporelle, et ainsi de suite.

au sujet des spatialités objectives et constructives évoquent ces évolutions locales, dont beaucoup, si ce n'est la grande majorité, ont vu se transformer des centralités productives, industrielles ou agricoles, en centralités touristiques. Il est en effet frappant de remarquer que la constitution de l'archipel urbain australien intervient en définitive assez tôt dans l'histoire du pays, et que le XX<sup>e</sup> siècle n'a de ce point de vue bien souvent connu que sa transformation fonctionnelle, du port baleinier à la station balnéaire par exemple, l'extension n'étant que marginale et pour une grande partie le fait du tourisme de nature, quand ce ne fut pas la contraction qui l'emporta, dans le cas de l'activité minière par exemple. Ce point de vue fait alors apparaître les processus de conservation comme relevant de plusieurs logiques, qui ont toutes en commun la recherche de la transmission par le moyen de l'identification spatiale, mais qui diffèrent par leur objet. S'agit-il d'une conservation patrimoniale du lieu en tant que tel, c'est-à-dire considéré comme un élément de l'archipel urbain australien, et donc de l'identité australienne, qui doit beaucoup à l'armature héroïque du territoire ou bien s'agit-il de conserver une nature dans un état qu'on donne comme naturel, ce qui revient à produire un nouveau type de singularité, en référence directe et explicite au global, s'appuyant sur l'unique ou l'exceptionnel comme fondement du particulier. L'action de conservation se distingue alors selon qu'elle vise directement ou indirectement l'identification du lieu. Dans le premier cas, on conserve pour faire durer, ce qui revient en général à restaurer. Dans le second cas, on conserve pour produire une nouvelle spatialité, et refonder l'identité.

Ces deux aspects des choses ressortent une fois de plus de la duplicité de l'écologie, qui propose à la fois un modèle socioculturel politiquement actif et préférentiellement local, et une interprétation scientifique globalisante et intégratrice, dont les limites avec la philosophie sont parfois mal définies et souvent transgressées. Dans la pratique, les deux optiques se rencontrent. Et il est rare qu'il n'y ait pas, dans la mise en discours des aménités locales, un traitement parallèle ou croisé des deux questions c'est, nous l'avons vu, le

moyen de créer du singulier. Ainsi, il est peu de stations balnéaires qui ne donnent accès à un parc national, et toutes sont en elles-mêmes un lieu de villégiature agréable et vanté pour ses mérites propres, en général urbains. Nous reviendrons à la question du tourisme balnéaire après avoir cependant fait un nouveau détour par Canberra.

La capitale fédérale offre un bon exemple de ce que peut être la singularité des lieux, de son rôle, et de ses effets. Il n'est effectivement pas besoin d'en appeler à la transposition du principe physique d'inertie<sup>237</sup> pour tenter de comprendre pourquoi la capitale fédérale n'est pas devenue, à l'heure de la métropolisation et de la société en réseau, une ville fantôme. Sa fonction touristique nous éclaire sur ce point. Quand les touristes australiens viennent y visiter le Parlement fédéral<sup>238</sup>, les visiteurs étrangers, eux, y apprécient l'urbanisme et l'architecture, les Japonais s'y marient<sup>239</sup> et se faisant photographier devant ce même Parlement, voire son homologue de première génération et de facture plus classique. Cet état de fait, anodin en apparence, correspond en réalité au processus de production de la singularité du lieu. Si celui-ci n'était qu'un nœud du réseau urbain, à mi-chemin entre deux autres nœuds concurrents<sup>240</sup>, il n'en resterait rien aujourd'hui, compte tenu de l'antifédéralisme latent des

---

<sup>237</sup> Au-delà même de l'importation problématique des concepts de la physique en sciences sociales, il faut au moins que celle-ci, si elle est opérée, le soit correctement. Or, en la matière, la chose est peu claire, puisque les explications inertielles de la Géographie sont souvent très sélectives, tant au plan spatial que thématique, ce qui cadre mal avec un principe réputé universel, comme le principe d'inertie. Faire jouer les frottements nous mène alors à coup sûr un peu plus loin que nous ne l'aurions voulu, c'est-à-dire à une situation plus compliquée que celle de départ...

<sup>238</sup> La démonstration qui suit peut être reproduite avec les différents musées de la capitale fédérale, qui sont autant de conservatoires identitaires.

<sup>239</sup> La pratique du mariage à l'étranger, tout compris et acheté sur catalogue, est de plus en plus fréquente chez les jeunes couples japonais, compte tenu des frais exorbitants engagés pour la cérémonie traditionnelle dans leur pays. En outre, l'Australie est pour eux une destination de premier choix, idéale pour une lune de miel, dans la foulée.

<sup>240</sup> Nous avons expliqué la situation de Canberra et les raisons de son choix au chapitre précédent.

Australiens, et de l'excentralité de cette capitale, hors d'atteinte de l'archipel mégalopolitain mondial. Néanmoins, et sans pour autant réduire la pérennité du lieu à un déterminant touristique, force est de constater que Canberra a su, par un urbanisme et une architecture qui ne laissent pas indifférent, produire une singularité qui articule particularisme urbain et intégration politique. En ouvrant largement ses portes aux citoyens, et en particulier aux écoliers<sup>241</sup>, le Parlement australien pense compenser la désaffection dont est victime l'État fédéral. Et si le lien entre l'ouverture touristique des lieux du politique et la participation «citoyenne» mériterait une étude approfondie, il faut au moins noter que le fédéralisme n'est pas remis en cause, un spectre qui ne fera sans doute que s'éloigner à mesure que le multiculturalisme gagnera en importance, et que la référence étatique coloniale héritée s'affaiblira. Par ailleurs, l'attitude des touristes étrangers, reconnaissant la singularité urbanistique, renforce la raison d'être de Canberra, qui se voit ainsi confortée dans son rôle de capitale géopolitique<sup>242</sup>. Le dispositif, s'il est efficace, est donc loin d'être simple, puisqu'il légitime Canberra par le moyen de deux singularités qui se renforcent l'une l'autre : celle qui donne un lieu à la Nation (singularité locale-nationale), et celle qui reconnaît la Nation dans un lieu (singularité globale). Fin du détour.

---

<sup>241</sup> Sa fréquentation moyenne est estimée, depuis l'inauguration en 1988, à 3500 visiteurs par jours, soit 1,3 million par an. Il faut ajouter à cela que la gestion du Parlement en tant qu'infrastructure est dévolue à une institution spécialisée (le Joint house department, <http://www.aph.gov.au/jhd/>), s'occupant entre autres choses de l'organisation des visites. Celles-ci ont lieu y compris lors des séances, car les spectateurs sont séparés des élus par des vitres. Il faut aussi compter sur un service spécialisé dans les activités pédagogiques autour du parlement et de la citoyenneté en général, et disposant d'un site internet propre (<http://www.peo.gov.au/>). Environ 10% des visiteurs sont des écoliers australiens (selon les chiffres qui nous ont été fournis par le Joint house department). Le site du parlement australien : <http://www.aph.gov.au>

<sup>242</sup> Il est intéressant de faire l'hypothèse que l'urbanisme de Canberra est aussi perçu comme typiquement australien par les étrangers, dans le sens où la ville entière peut-être considérée comme une immense cité-jardin, une cellule communautaire unique, selon l'utopie urbaine des années cinquante évoquée plus haut.

*Transfert d'urbanité*

Revenant aux stations touristiques, il faut se poser le même genre de question. C'est aussi l'occasion d'élargir le problème à celui de l'évolution des villes par rapport au triptyque singularité-identité-Nature.

Nous avons évoqué la constitution des villages urbains, conçus comme pavage fondamental de l'espace urbain, et base des interactions qui le produisent. Ce modèle fait appel à la production de singularités en référence à l'échelle métropolitaine d'une part, et aux échelles nationales et internationales d'autre part. L'une d'elle fait appel directement aux espaces de conservation, comme dans le cas des quartiers riches, au statut fondé sur la proximité d'un parc naturel. On trouve par exemple cette configuration pour les quartiers jouxtant les parcs nationaux internes ou bordiers de l'agglomération de Sydney. Outre, bien sûr, ceux offrant la vue et l'accès à la baie, certains quartiers de Sydney, autour du Lane Cove National Parc, du Sydney Harbour National Parc, et du Ku-ring-gai Chase National Parc, regroupent les personnes déclarant les plus hauts revenus de l'État de Nouvelle-Galles du sud<sup>243</sup>, aux statuts sociaux les plus élevés<sup>244</sup>. Ces catégories sociales y trouvent non seulement un environnement agréable et conforme à leurs attentes, mais aussi une localisation opérant un compromis entre proximité de la ville et proximité de la Nature, par une situation en limite de l'agglomération, mais pourtant au cœur de celle-ci, au moins du point de vue réticulaire. Dans cette configuration, on voit clairement le processus de singularisation articuler le particularisme local et environnemental avec des échelles de références beaucoup plus larges, et souvent cosmopolites.

---

<sup>243</sup> Une carte du palmarès des quartiers selon le niveau moyen des revenus a été établie par Maurie T. Daly et Bill Pritchard, *op. cit.*, p. 184.

<sup>244</sup> Cette catégorie recouvre aussi les professions offrant les modes de vie et de pensée aux échelles de référence les plus larges, en général mondiale, souvent régionale (Asie), et au moins nationale; à la rigueur étatique.

Un autre type de singularité concerne des espaces mêlant récréation, tourisme et retraite, présents dans les cinq capitales d'État australiennes. Les plus fréquemment cités sont Manly pour Sydney, St-Kilda pour Melbourne, Glenelg pour Adelaide, Fremantle pour Perth et, comme agglomérations et non plus à l'échelle du quartier, les stations de la Gold Coast pour Brisbane<sup>245</sup>. Ces stations métropolitaines se sont développées assez tôt dans l'histoire des villes, comme lieu de promenade littorale, puis comme véritables stations balnéaires, les centres métropolitains étant situés souvent en retrait de la côte. Elles sont aujourd'hui intégrées aux agglomérations, relativement proches du CBD, suffisamment pour constituer une destination des sorties de fin de semaine, ou même pour y passer la soirée, autour d'un verre ou au restaurant. La croissance urbaine en a en outre reproduit les formes dans les banlieues côtières, intégrant au fur et à mesure les innovations socioculturelles intervenues en matière de loisirs. Ces quartiers portent ainsi les marques de l'époque qui les a vus naître, s'organisant pour l'essentiel sur la base classique d'un lotissement rectangulaire et régulier, polarisé par l'axe constitué de la rue principale, perpendiculaire au rivage, et prolongée dans la mer par une jetée. Ce modèle urbanistique a été reproduit dans un certain nombre de stations balnéaires ou montagnardes<sup>246</sup>, en périphérie des capitales régionales. C'est le cas du chapelet de stations balnéaires de Nouvelle-Galles du sud, du Victoria, du Queensland du sud, ou encore celles du quart sud-ouest de l'Australie occidentale.

Néanmoins, les stations balnéaires ont aussi développé un urbanisme qui leur est propre. Il est caractérisé par la surreprésentation des

---

<sup>245</sup> Ces localités ont cependant des histoires différentes, ainsi que des rôles variables dans leurs agglomérations respectives. Ainsi, Fremantle a un véritable statut portuaire, quand Manly n'est qu'une destination de week-end parmi d'autres pour les Sydneysiders. La Gold Coast est, quant à elle, une succession de stations balnéaires de rang international, partiellement autonomes vis-à-vis de Brisbane.

<sup>246</sup> Citons par exemple Katoomba, à l'ouest de Sydney, lieu de villégiature au cœur des Blue Mountains très prisé des riches Sydneysiders dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un développement qui s'est fait en liaison avec le chemin de fer.

processus de *privatisation communautaire* de l'espace, par rapport à ceux privilégiant l'espace public ouvert, à la fois *collectif et individuel*. L'attribut morphologique qui les différencie bien plus sûrement que l'existence de places et lieux publics plus ou moins affirmés, d'une voie et d'un point d'accès plus ou moins sélectifs, ou d'une clôture plus ou moins perméable, c'est l'existence ou l'absence d'impasses, de culs-de-sac conçus comme tels<sup>247</sup>. La morphologie en culs-de-sac est typique des parties les plus récentes des stations, mais on la retrouve également dans les banlieues des grandes villes. Cette porosité urbanistique peut être envisagée en termes de *transfert d'urbanité*, d'abord des métropoles vers les stations balnéaires, puis, de manière systématique aujourd'hui, de ces dernières vers les grandes villes et leurs banlieues.

S'autoriser à parler de *transfert d'urbanité*, c'est faire l'hypothèse qu'il n'y a plus lieu de différencier fondamentalement les stations balnéaires et les métropoles régionales, dans leur définition formelle interne comme en termes de situation. Il y a en effet une urbanité commune à ces deux entités, pourtant géographiquement distinctes. Le lotissement en impasses, en passant de la logique de transit autorisé, voire facilité, si ce n'est maximisé, à celle de sa limitation, d'autant plus forte que sont privilégiées les métriques urbaines de l'automobile, traduit en fait un changement de fond dans la société australienne. Car si les impasses sont l'élément le plus visible du réseau de transports, elles polarisent du même coup l'attention, faisant oublier qu'elles s'inscrivent dans une logique spatiale fonctionnant à une autre échelle. Ces impasses sont en effet conçues comme telles, précisément dessinées, aboutissant à une petite place desservant plusieurs maisons□ il ne s'agit pas de rues en voie de développement, que la desserte de nouvelles habitations et le peuplement du quartier conduiront à terminer, afin de parfaire le réseau routier qui en permet la traversée. Au contraire, ces lotissements sont conçus et délimités de manière à maximiser le

---

<sup>247</sup> À distinguer des culs-de-sac qui ne sont que provisoires, en attendant que le réseau viaire évolue pour les éliminer.

nombre de ces impasses et minimiser celui des axes de transit. Mais ne voir dans cette configuration urbanistique qu'une façon d'assurer la tranquillité et la sécurité des quartiers concernés, ce n'est voir que la moitié du dispositif, confondant du même coup les fins et les moyens. Effectivement, dans presque tous les cas récents<sup>248</sup>, il s'agit d'organiser au mieux le contact entre deux espaces, celui, fondamentalement réticulaire, des voies de communication vers l'extérieur du quartier et la société englobante, et un autre, plutôt territorial mais éventuellement armé d'un réseau, constitué souvent par des *lieux de nature* fortement socialisés, qui constitue une composante forte de l'identité du quartier. La maison, ou du moins le logement, change alors de rôle, n'étant plus cet objet social statique, but de lui-même, mais la synapse qui assure les échanges entre les deux espaces mis en présence. Comme la synapse est trans-scalaire, les dispositifs concrets de ce genre le sont aussi.

Le modèle standard admet comme exemple ceux de petite échelle, comme le village de vacances ou le complexe hôtelier<sup>249</sup>. La fonction synaptique de l'habitat est cependant plus affirmée à l'échelle immédiatement supérieure, quand elle est appropriée durablement et individuellement. C'est le cas de toute une catégorie de lotissements, structurés par une marina, un réseau de canaux (*canal estate*), ou encore un golf. L'exemple de Port Geographe<sup>250</sup>, en périphérie littorale de Busselton, une vieille station balnéaire du sud-est de l'Australie occidentale, traduit bien ce type d'urbanisme synaptique. Il combine un lotissement dont chaque lot, donnant sur une marina, est équipé pour le mouillage d'un bateau de plaisance, avec des

---

<sup>248</sup> Les lotissements avec impasses ne sont évidemment pas propres à l'Australie, mais à une génération de lotissements qu'on trouve un peu partout, dans les pays riches, et cela depuis au moins une trentaine d'années. Cependant, les cas les plus récents font une place grandissante aux espaces interstitiels au sein de ces lotissements, aux *backyards*, à l'espace public. C'est de moins en moins une structure viaire, réticulaire et pragmatique, et de plus en plus une structure configurant la distance au sein d'un espace cohérent.

<sup>249</sup> C'est un des sens du mot anglais *resort*, dont le sens s'étend à des contenus d'échelle beaucoup plus vaste, jusqu'à la station touristique de premier rang.

<sup>250</sup> La plaquette de Port Geographe est reproduite en annexe F.

plages aménagées, un hôtel, des appartements, des espaces publics, une station service, une capitainerie, et un voisinage constitué de complexes hôteliers balnéaires, d'une maison de retraite, d'un golf, d'espaces naturels, dont une forêt classée au patrimoine mondial, et d'un autre lotissement, moins luxueux mais tout aussi privatif<sup>251</sup>. Tout cela n'en est pour l'instant qu'au stade embryonnaire, une poignée de maisons occupant de façon éparse ce qui n'a encore l'air que d'un terrain vague envahi par les herbes folles. On peut multiplier ce genre d'exemples, tant ils représentent aujourd'hui le mode d'urbanisation principal, en dehors de celui des centres constitués, fondés, nous l'avons vu, sur la consolidation urbaine. Si Port Geographe est principalement une marina, la Gold Coast et la Sunshine Coast présentent plutôt des lotissements sur canaux – les *canal estates* –, et l'intérieur des terres voit proliférer les lotissements

---

<sup>251</sup> La plaquette de Port Geographe présente le lotissement en ces termes emphatiques : « Embracing over 400 hectares of stunning coastline, sheltered pristine beaches and unparalleled harbour and marina facilities, Port Geographe boasts a maze of secluded canals with superb homesites and accommodates both public and private moorings. The Port Geographe lifestyle encompasses it all – beautiful swimming and fishing beaches, boating and natural open regional spaces. Nearby is a host of recreational facilities including golf, the South West's famous vineyards, restaurants and much more. Essential community services and major shopping facilities are within minutes of the Estate. To the rear of the Estate is a natural river system with a fantastic array of birdlife and a world heritage Tuart Forest creating a stunning backdrop. Both environmentally and in its planning, the development is without doubt – **world class** [en gras dans le texte]. As a blue-chip investment, Port Geographe is unequalled. ». Soit : « Embrassant plus de 400 hectares d'un littoral étourdissant, abritant des plages vierges ainsi qu'un port et une marina sans comparaison, Port Geographe se glorifie de posséder un dédale de canaux retirés avec de superbes lots et offre à la fois des mouillages publics et privés. Le style de vie de Port Geographe inclut tout à la fois de superbes plages pour la baignade et la pêche, la plaisance, et les espaces naturels de la région. Les environs offrent des équipements de loisirs tels qu'un golf, les célèbres vignobles du Sud-ouest, des restaurants, et beaucoup d'autres choses. Les services courants et les centres commerciaux sont à quelques minutes. Le lotissement est adossé à un réseau de rivières offrant une fantastique diversité ornithologique, la Stuart Forest, inscrite au Patrimoine mondial, créant un arrière-pays renversant. Pour son environnement et pour son plan, ce lotissement est sans nul doute de rang international. Comme placement sans risque, Port Geographe est inégalé. » (notre traduction).

sur golfs, ou bien, plus simplement, enregistre la pénétration de l'habitat dans les espaces naturels des marges urbaines. Les terrains ainsi construits constituent autant de synapses individuelles ou familiales entre l'espace du quotidien, auquel mène le réseau routier, et un espace naturel plus ou moins socialisé, c'est-à-dire partagé et se référant à un niveau d'échelle supérieur, ce qui va de la nature manucurée des golfs à la promenade ou la randonnée dans les parcs naturels, en passant par les vignobles ou encore la plaisance, entre régates et pêche au gros. Dans cette perspective, l'habitat constitue un accès privé à l'espace public.

La juxtaposition de ces cellules urbaines communautaires peut constituer des formes urbaines particulières, comme à Dunsborough, en Australie occidentale, à vingt-quatre kilomètres des Busselton et vingt-six de Port Geographe. Entre ce lotissement et celui, déjà développé, de Yallingup, à une dizaine de kilomètres de Dunsborough mais de l'autre côté du Cap Naturaliste<sup>252</sup>, on trouve ainsi toutes ces formes urbaines, de toutes les époques, réduisant les centralités à leur plus simple expression, c'est-à-dire une combinaison de centre de services<sup>253</sup>, et de commerce. Dans le contexte d'agglomérations plus importantes, l'urbanisme en culs-de-sac structure la périurbanisation, indépendamment de l'activité touristique. C'est par exemple le cas de Palmerston, à une vingtaine de kilomètres de Darwin, dans le Territoire du nord, dont la population s'est accrue de 60% entre 1991 et 1996. Pour des ensembles métropolitains plus importants, on retrouve ce même type d'urbanisme, dans la banlieue de Perth par exemple, les phénomènes de violence urbaine, si insignifiants soient-ils comparés à ceux que connaissent les villes américaines, poussant parfois à l'extrême la logique synaptique avec les *gated communities*<sup>254</sup>.

---

<sup>252</sup> Dunsborough donne sur la Baie du Géographe, et Yallingup sur l'Océan Indien.

<sup>253</sup> Principalement écoles, bibliothèque, équipements sportifs collectifs, administrations et poste.

<sup>254</sup> Voir à ce sujet LEGOIX Renaud, «Les «communautés fermées» dans les villes des États-Unis. Aspects géographiques d'une sécession urbaine», *L'Espace Géographique*, 01/2001, Belin-RECLUS, pp. 81-93.

Dans le cadre du modèle proposé, ces lotissements communautaires, physiquement et réglementairement fermés<sup>255</sup>, présentent la caractéristique de rendre naturelle la communauté, par assimilation de celle-ci à l'espace naturel socialisé partagé de niveau d'échelle supérieure, auquel donne accès la résidence-synapse. L'entre-soi communautaire est alors naturalisé, et c'est là le danger d'une telle configuration spatiale. Dans ces cas-là, le lieu, s'il fait société, n'en demeure pas moins marqué par une identité faible car autoréférente, les deux niveaux d'échelle qui devraient servir de base à une singularité locale se retrouvant fondus en un seul, ce qui forme du même coup une boucle de rétroaction positive et entretient la ségrégation spatiale volontaire.

Enfin, dans le cas de Brisbania, le développement urbain de la Gold Coast et de la Sunshine Coast privilégie l'urbanisme en cul-de-sac, ce qui, compte tenu de l'importance qualitative et quantitative de ces deux agglomérations dans la métropole du Queensland et de la dynamique parallèle de consolidation urbaine qui peut intervenir dans ses quelques centres anciens, augure de son avenir urbain. On a là un bel exemple de transfert d'urbanité en train de s'opérer.

### *La ville limite*

De notre analyse, parfois sommaire, de l'urbanité australienne, il semble qu'il faille retenir un trait essentiel □ l'omniprésence de la notion de limite, de frontière, de voisinage. Et cela au double sens de la ville comme limite d'abord, mais aussi de la ville à la limite d'elle-même, et par-delà la diversité de ses délimitations.

Nous avons rencontré la première limite dans une perspective historique, quand la petite colonie pénitentiaire résumait à elle seule

---

<sup>255</sup> Il s'agit de communautés dont l'accès est fermé au public, et dont l'homogénéité sociale et la fermeture peuvent être caricaturales, quand, par exemple, se développent aux États-Unis des lotissements de retraités, dans lesquels la pénétration des enfants est strictement limitée et contrôlée, voir interdite, à la limite d'être considérée comme une violence.

et la ville, et la frontière de la colonie, qui était aussi celle de la Nation métropolitaine – sans parler de la fonction pénitentiaire, pour laquelle la différence entre l'intérieur et l'extérieur est centrale. On retrouve ensuite cette dualité tout au long de l'histoire de villes australiennes, qui marquent l'avancée de la civilisation à l'intérieur du continent, sa mise en valeur, mais qui sont elles aussi animées dans leur développement par des logiques de croissance aux marges, par un front d'urbanisation. Dans cette optique, qui articule territoire de la ville et réseau de villes, on ne peut dissocier la croissance des villes de celle de l'archipel urbain.

La ville aux limites d'elle-même, c'est aussi l'urbanisation extrême d'un pays de citadins, ou même d'un pays citadin. Que signifie alors la géopolitique d'un tel pays, et comment articuler la notion même de pays avec la notion de ville ? Et encore, que dire de la frontière d'un tel territoire ? Quelle pertinence des frontières naturelles, de l'insularité, du continent ?

Enfin, les limites sont dans la ville. Du port colonial au CBD et au CCD, la centralité principale est un lieu frontière, avec le Monde, avec les échelles supérieures. Mais nous avons aussi vu que la limite est partout, entre les quartiers, les communautés, les agglomérations, du *greenweb* à la *greenbelt*. La singularité des lieux, qui fonde, selon nous, leur identité, articule les échelles en s'appuyant sur des limites, en position bordière. De là, on affirme la nécessité de ne pas réduire la ville et l'urbain à un géotype daté et localisé, dominé par les figures de la zone, mais, au contraire, de penser la ville en ses limites, toutes ses limites.

D'une certaine manière, sous un certain point de vue, la ville est le produit de la conjonction d'un certain nombre de limites. Elle est elle-même une limite, composite et complexe. L'envisager sous cet angle, ce qui suppose de ne la réduire ni à un point dans un réseau, ni à l'étendue d'un territoire, permet de mieux en comprendre les logiques, la dynamique, et surtout les nuances. Le cas australien illustre alors assez bien comment peut être pensée l'identité nationale au travers de la seule urbanité. On rencontre ainsi des logiques que d'autres approches ont tendance à masquer, faute d'adopter une

définition suffisamment large de l'urbain, car opérant des distinctions fondées sur des dichotomies périmées. En particulier, il est beaucoup plus aisé de comprendre les ressorts des logiques de conservation quand on les envisage dans le contexte de production citadine de l'identité. Ce que le raisonnement qui oppose les espaces urbains aux espaces naturels ne peut qu'appréhender en termes de compensations, aux fondements mal explicités, la pensée en termes d'urbanité intégrale et nuancée peut le situer dans un processus cohérent et compréhensible d'identification, ce qui conduit en définitive à expliciter les fondements sociaux de la conservation.

Notre hypothèse de départ, celle qui interroge la viabilité de la notion de *société de conservation*, rencontre donc avec la ville un niveau de complexité qui correspond au contenu de cette même notion. Après avoir examiné les fondements objectifs, puis constructifs, des espaces de la conservation, ce qui constituait une approche finalement assez directe du problème, nous venons de donner à celui-ci une dimension plus nuancée, établissant un rapport plus accidenté entre identification et conservation. En effet, si l'identité fait appel à des fondements spatiaux au travers de leur propre pérennisation de principe, c'est-à-dire de leur entretien, de leur restauration, et de leur réaffectation, elle noue avec la spatialité des relations en général beaucoup moins directes, ce qui est conservé n'étant en général qu'un objet, temporairement investi de subjectivité, dans le but d'en fixer l'existence et de prendre appui sur celle-ci pour la faire durer. Ainsi, la conservation d'une zone écologiquement digne d'intérêt ne devrait-elle pas être envisagée en elle-même, dans une optique naïvement écologiste considérant un intérêt global et abstrait, mais comme la volonté de préservation d'un objet, qu'un groupe social local considère comme la référence à un niveau d'échelle supérieure dans la composition de son identité. En d'autres termes, cela veut dire qu'il n'y a pas de conservation possible sans société demandeuse d'identification. En poussant ce raisonnement, on peut même aller jusqu'à affirmer qu'il ne peut y avoir de conservation sans une appropriation forte, et que l'effectivité de la conservation est subordonnée à la présence humaine, voire à l'urbanité. Inversement,

abandonner la Nature à elle-même et la désinvestir de toute signification sociale, en la réduisant à un objet scientifique, est le meilleur moyen, à terme, d'en amoindrir la valeur, et donc de s'interdire la défense des causes écologiques socialement valables. Il faut donc penser la Nature *et* la ville, et non pas la Nature *contre* la ville.



«Suis allé au Yucatán. Ces ruines sont merveilleuses, alors pourquoi s'en faire? Un jour, l'Opéra sera en ruine lui aussi.»

Jørn Utzon<sup>256</sup>

# *Espæces*

*... en voie conservation/disparition. Essai sur la Société limite*

*Soucieux de ne pas imposer à notre lecteur une approche trop aride du sujet, les deux premières parties du chapitre s'attachent à poser les problèmes de la conservation au travers d'exemples particuliers, pris dans les métropoles australiennes. Ce n'est qu'après avoir ainsi précisé le genre d'interrogation qui structure notre propos que nous développerons une approche théorique, appliquée ensuite aux différents espaces de l'Australie.*

L'Opéra de Sydney<sup>257</sup> est une des icônes architecturales de notre temps. Par esprit de contradiction, la question qui nous préoccupe est

---

<sup>256</sup> Texte d'un carte postale envoyée du Mexique par Utzon (architecte de l'Opéra de Sydney) à un collaborateur à Sydney, sur le chemin du retour d'Australie, après sa démission, en 1966. Cité par Françoise Fromonot (FROMONOT Françoise, *Jørn Utzon et l'Opéra de Sydney*, Gallimard, 1998, p. 187), reprenant John Yeomans (YEOMANS John, *The other Taj Mahal*, Longman, 1968). Il n'est pas inutile de rappeler que ce sont entre autres les temples Mayas qui ont inspirés à Utzon le socle de l'Opéra de Sydney.

<sup>257</sup> Pour une visite virtuelle du bâtiment, on peut se rendre à l'adresse internet suivante [http://www.soh.nsw.gov.au/virtual\\_tour/vrtour.html](http://www.soh.nsw.gov.au/virtual_tour/vrtour.html) et pour des informations plus générales, sur le site internet <http://www.soh.nsw.gov.au>

alors □ sera-t-il un jour détruit □ Pour un Sydneysider, ou même un Australien, cette question est proprement inconcevable. À certains égards, elle l'est également pour beaucoup d'entre nous, qui ne sommes ni Australiens, ni même liés d'une façon ou d'une autre à l'Australie. Nous avons aussi notre avis sur la question. Les raisons de cet intérêt, qui semble toucher à l'universel tout en se fondant sur tout ce qu'il y a de plus singulier, en appellent au croisement et à la synthèse des connaissances que nous avons jusque-là tenté d'établir, posant clairement le problème de la conservation au travers de ses deux composantes □ l'identification et la transmission.

Pour commencer, donc, il s'agit d'essayer de comprendre pourquoi et comment l'Opéra de Sydney est, en tant que tel, digne d'un intérêt qui y reconnaît une sorte d'icône géographique, puis pourquoi et comment il peut le demeurer, au point même qu'il nous est quasi inconcevable qu'il ne le soit plus un jour. De là, nous élargirons dans un premier temps le champ de notre étude à la ville australienne, puis, moyennant entre temps quelques détours méthodologiques, nous déplacerons la problématique vers les objets identifiés – banane, fuseau, excentralité, empire –, afin d'y rechercher les caractères et les déterminants spatiaux propres de la conservation qui s'y opère. Nous concluons par un retour à l'Outback, vers l'idée de *société limite*.



Logo de l'Opéra de Sydney

## *Détruira-t-on l'Opéra de Sydney □*

Les superlatifs abondent, qui disent la qualité architecturale exceptionnelle de l'Opéra de Sydney – the Sydney Opera House. Ce ne sont pourtant là que des raccourcis, qui masquent une réalité compliquée, faisant se répondre esthétique architecturale, urbanisme, symbolique géographique, historique, et fonctionnalité.

D'une certaine manière, le bâtiment se pose comme une évidence. Il est littéralement *mis en évidence*<sup>258</sup> Il occupe l'extrémité d'un promontoire rocheux, Bennelong Point, que, dans son contexte urbain, on a du mal à imaginer vide, inoccupé. C'est là, peut-être, l'origine première de ce sentiment d'évidence la ville doit s'étendre jusqu'aux limites que lui suggère<sup>259</sup> la topographie, ici le rivage de la baie.

Pourtant, il est nécessaire d'affiner ce premier jugement, et de convenir que, là encore d'une certaine manière, l'Opéra est hors la ville. Non seulement il n'est pas au cœur du centre-ville (CBD), mais il s'en trouve éloigné d'autant plus qu'il se situe justement sur ce promontoire allongé, au bout d'une promenade qui part de Circular Quay dans la direction opposée à celle du flux de passagers des ferries de la baie. Aller à l'Opéra suppose un détour, en retrait de la ville et de son grouillement<sup>260</sup>.

### *Mise en scène*

Ces points de vue croisés mettent en évidence la *mise en scène* l'Opéra de Sydney est lui-même une limite, un lieu frontière de la

---

<sup>258</sup> Étendons éventuellement la portée du terme, et ouvrons nous à l'anglais, pour lequel «évidence» veut dire «preuve», «témoignage», «signe». Possible traduction simultanée, une interprétation stimulante du mot «évidence» que l'évidence même du mot tendrait à nous dissimuler.

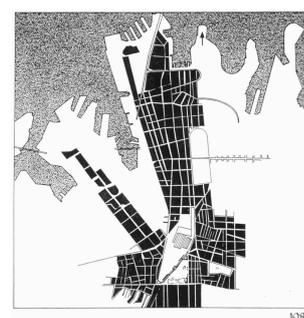
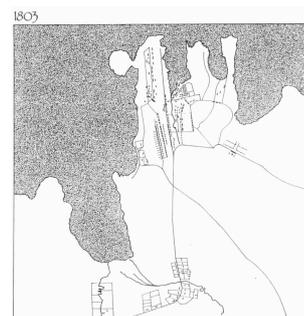
<sup>259</sup> Le socle du bâtiment s'étend en effet en presqu'île dans la baie, un peu au-delà des contours du rivage naturel.

<sup>260</sup> Pour cette partie sur l'Opéra de Sydney, nous nous fondons pour l'essentiel sur la monographie remarquable et très bien documentée (prix du livre d'architecture 1999) que lui a consacré Françoise Fromonot (FROMONOT Françoise, *ibid.*), également co-auteur d'un ouvrage sur l'évolution urbaine de Sydney (FROMONOT Françoise & THOMPSON Christopher, *Sydney, histoire d'un paysage*, Telleri, 2000, 160 p.), et plus généralement spécialiste de l'architecture australienne contemporaine, en particulier celle de l'incontournable Glenn Murcutt, auteur entre autres bâtiments du *Bowali visitor information center* dans le parc national de Kakadu, et lauréat du prix Pritzker 2002. En anglais, un lira l'impressionnante monographie de David Messent (cf. bibliographie).

ville, au centre de l'agglomération<sup>261</sup>. Cette présence du centre dans la limite, de la limite au centre, nous l'avons déjà évoquée comme caractère fondamental de la ville Australienne contemporaine<sup>262</sup>, précisant en outre que ces limites ont pour l'essentiel une fonction de conservatoire, c'est-à-dire de lieux explicitement dédiés à la conservation, ce qui implique entretien et restauration. Or, si l'Opéra n'est pas à proprement parler le Conservatoire, il n'est pas non plus étranger à l'idée de conservation, via la production et la reproduction du spectacle<sup>263</sup>, du répertoire. Mais avant de revenir aux fonctions du lieu, poursuivons l'étude engagée de la *mise en scène*, sur un plan historique cette fois-ci.

La disposition des lieux n'est pas innocente, loin s'en faut. Le site de l'Opéra de Sydney occupe effectivement une position historique de première importance, puisqu'il est sur une des deux avancées de terre qui matérialisent Sydney Cove, là où s'établirent les premiers colons. L'autre extrémité de l'anse – Dawes Point – est aujourd'hui occupée par un des deux piliers du Sydney Harbour Bridge, à la (dé)mesure du célèbre pont. En contrebas de sa rampe d'accès, se trouve le quartier historique des Rocks, composé d'anciens entrepôts restaurés et reconvertis en divers commerces et services touristiques<sup>264</sup>, auxquels s'ajoutent des bâtiments plus récents, comme le terminal de croisière international, ou bien encore l'excellamment bien situé hôtel Park Hyatt, à l'ombre du pilier sud.

Un autre aspect des choses est que l'endroit a accueilli plusieurs lieux, dans une évolution clairement orientée, ou du moins orientable. L'usage premier de Bennelong Point par les colons était



Sydney en 1803 et en 1988.

Sydney City Council, cité par F. Fromonot, [1988, p. 16]

<sup>261</sup> Ce n'est en fait pas le centre de gravité de l'agglomération en termes de population, mais on conviendra que c'en est clairement le centre symbolique (CCD) et fonctionnel (CBD, CFD).

<sup>262</sup> Voir le chapitre précédent.

<sup>263</sup> L'Opéra de Sydney possède cinq salles de spectacle : Concert hall (2679 places), Opera theatre (1547 places), Drama theatre (544 places), Playhouse (398 places), Studio (280 places).

<sup>264</sup> On y trouve un concentré d'Australie, dans des boutiques de souvenirs, d'art aborigène, des restaurants, et l'office de tourisme.

défensif. Il y fut en effet érigé une place forte, Fort Macquarie, détruite au début du siècle pour être remplacée par un dépôt de tramways. Ce dernier ne sera démoli qu'en 1958, à l'occasion de la construction de l'Opéra. La trilogie, fort-dépôt-opéra peut être lue de plusieurs manières, mais il n'est pas incongru d'y voir un résumé de l'histoire de la ville – ville coloniale, capitale d'État, métropole mondialisée. De là, on peut faire l'hypothèse que c'est au traitement que réserve la ville à ses limites que l'on peut voir ses dynamiques spatiales et ses échelles.

Pour prolonger le raisonnement, il faut ajouter que la fonction portuaire de Sydney Cove s'est progressivement atténuée, au profit de sites en amont du Sydney Harbour Bridge, et à l'exception significative – qui confirme la règle – du terminal de croisière international. Et mettant en parallèle ces affectations successives et leurs situations spatiales, les lieux et leurs référentiels, on aboutit à une lecture éclairante de ce qu'a été et est aujourd'hui l'endroit. En effet, la logique défensive qui préside habituellement à l'établissement d'un fort ne laissait que peu de latitude quant à sa situation, ou du moins la suggérait avec force. La détermination locale est dans ce cas puissante, favorisant la frontière de manière décisive. Le dépôt de tramways répond à une autre logique, un peu plus souple, quoiqu'encore sévèrement contrainte par l'infrastructure du réseau de transport et du bâti. Deux solutions extrêmes s'offrent au choix en général – dépôt central, contigu du terminus ou de la gare principale – ou dépôt excentré, au-delà de la gare terminale. Dans le cas de Sydney, c'est la deuxième solution qui a été choisie, avec un dépôt en marge du centre-ville vers où convergent les réseaux de transport urbain. Bennelong Point, à cette époque, témoigne donc de l'orientation de la ville, dos à une baie qui n'a d'autre fonction que portuaire, outre le va-et-vient des ferries à Circular Quay, au contact direct du centre.

Le choix de l'implantation de l'Opéra s'inscrit donc dans la même problématique que pour les lieux qui l'ont précédé. En témoigne par exemple le fait qu'il fut envisagé neuf localisations possibles, avant que ne soit arrêté l'emplacement mis au concours, en 1956. Ce dernier



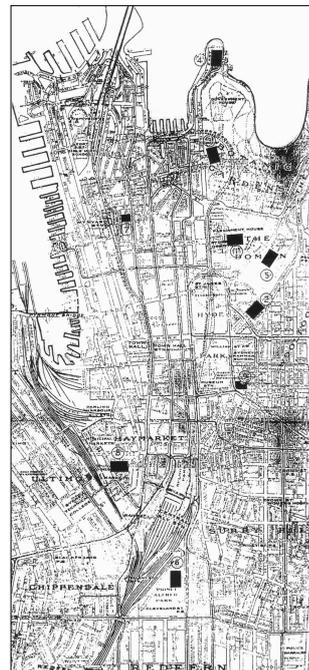
Le dépôt de tramways de Bennelong point.

Photo Max Dupain, cité par F. Fromonot, [1988, p. 15]

était en fait le plus excentré, voire le seul dans cette situation, les autres terrains privilégiant des logiques d'intégration complémentaire dans le tissu urbain, renforçant plus ou moins efficacement les centralités existantes. La localisation de l'Opéra de Sydney n'a donc, de ce point de vue, pas le même rapport à la nécessité que ses prédécesseurs. La détermination esthétique paysagère y est dominante, valorisant l'ancienne marge et retournant la ville sur la baie. Mais cet événement est probablement le précurseur du mouvement historique plus long de la montée en puissance des valeurs écologiques et environnementales, scandé entre autres événements par la création du Sydney Harbour National Park en 1975, deux ans après l'inauguration de l'Opéra, qui fit de la baie de Sydney l'axe symbolique de la métropole. Selon ce point de vue, établissant un lien entre le choix de Bennelong Point et l'évolution naturisante de la société de Sydney, la localisation de l'Opéra apparaît en définitive fortement déterminée, mettant en évidence la duplicité des réponses proposées à la question même de la localisation. Car si celle de Fort Macquarie apparaissait en première instance stratégiquement déterminée, il y a moyen de voir les choses autrement, en rappelant que les forts en question contribuaient à un système de défense qui permettait de jouer sur la localisation de chacun de ses éléments. Pour le dépôt de tramways, l'ambiguïté demeure, et l'écart augmente entre la détermination technique et la détermination politique. Alors, c'est avec l'Opéra que cet écart se trouve maximisé : selon d'autres déterminants politiques, il eut pu être presque n'importe où « en ville » ; selon le déterminant éco-esthétique, il ne pouvait quasiment qu'être là où il est. Duplicité, donc facticité, du déterminisme naturel.

### *Mise en œuvre*

Cette *mise en scène* renvoie à la *mise en œuvre*, qui fait passer en quelques sortes l'Opéra de Sydney du bâtiment au monument. Il n'est pas ici question de disserter sur la qualité artistique de l'édifice au plan architectural, mais plutôt de rendre compte du processus socioculturel de démultiplication de sa nature et de ses fonctions, de



Les 9 sites envisagés pour l'Opéra.

National Library of Australia,  
Ashworth Papers, cité par F.  
Fromonot, [1988, p. 14]

leurs relations, qui contribue à faire d'une salle de spectacle aux toitures chantournées une œuvre d'art architectonique de première grandeur, touchant à l'universel.

En premier lieu, il est tout de même difficile, voire impossible, de ne pas dire un mot de l'objet lui-même, de l'œuvre. Pour certains, c'est un bâtiment, c'est-à-dire un navire, amarré au bout du quai, pourtant toutes voiles dehors, toiles d'émail à la blancheur corruscante. Pour d'autres, des coquillages, blanc nacré. En fait, c'est qu'il ne rappelle pas grand-chose de précis, du moins au plan architectural. Pourtant, il aurait dû, pour peu qu'il ait ressemblé aux croquis du concours<sup>265</sup>. Car le projet initial n'était pas vierge de toute influence, ni de tout contexte. Le dessin original qu'a fourni Jørn Utzon au jury du concours était en fait assez libre, romantique, pour ne pas dire vague. Mais c'est qu'outre l'agencement général imaginatif, il se fondait, pour les fameuses toitures, sur une structure en coques, du même genre que celles du terminal TWA de l'aéroport Kennedy de New York, imaginées par l'architecte américain d'origine finlandaise Eero Saarinen. Or, ce dernier était un des quatre membres du jury. C'est à ce moment précis de l'affaire que l'on doit quitter l'histoire pour entrer dans la légende de l'Opéra de Sydney. Le lauréat est un Danois inconnu, originaire de la très shakespearienne Elseneur, au château célèbre. Quel fut donc le rôle de Saarinen dans le choix du projet n°218? Personne ne le sait ni ne le saura, mais la polémique ne tarda pas<sup>266</sup>, et le doute subsiste. On dit que Saarinen récupéra le projet dans la pile des rejetés, et emporta la conviction du jury à force d'explications et de schémas complémentaires, sachant par ailleurs que le dossier était en la matière incomplet. Un point de vue bienveillant reconnaîtra que le choix du jury s'est fait sur la base d'esquisses traduisant une idée forte, suivant en cela une démarche comparable à ce qui s'était fait un an plus tôt pour Brasília, confiée à l'urbaniste Lucio Costa sur la base d'un schéma négligé. Si l'on

---

<sup>265</sup> Les modifications de silhouette et les attermoissements du chantiers ont sensiblement alourdi la note, estimée au départ à sept millions de dollars, pour un coût final s'élevant à cent deux millions.

<sup>266</sup> Nous nous référons ici au récit de Françoise Fromonot.

rapproche cela de Canberra, on mesurera l'ambition urbanistico-architecturale des «jeunes» nations.

Quoi qu'il en soit, la structure en coques, irréalisable, sera abandonnée après quatre années d'infructueux calculs, et remplacée par une structure en voûtes, décomposant en éléments standardisés issus d'une seule et même sphère<sup>267</sup> les membrures de la fameuse toiture. Le retournement conceptuel était de taille, bien au-delà du revirement technique. Françoise Fromonot résume ainsi la démarche d'Utzon :

«Ainsi, il s'éloigne des modèles qui avaient inspiré ses croquis du concours. Délaissant l'utopie des coques pour la faisabilité des voûtes, il renonce au coulage de formes apparemment libres pour un montage de géométries préfabriquées. Il abandonne le pur exploit technologique que supposait sa première proposition pour la rigueur et l'économie d'un système. À l'amplitude romantique du geste initial succède une logique de modules et d'assemblages, une stéréotomie du béton. La toiture était un bouquet de formes singulières, elle devient une série de variations à partir d'un même thème. Prip-Buus résume non sans humour le saut conceptuel opéré par Utzon et l'évidence qui allait en naître : "L'invention des voûtes sphériques fut pour nous comme le passage de l'idée que la terre était plate à celle qu'elle était ronde" au sens propre, une révolution.<sup>268</sup>

Autre révolution : Utzon quitte le projet le 28 février 1966<sup>269</sup>, dix ans après s'y être attelé. L'aménagement intérieur, les verrières, ainsi que l'habillage du socle seront alors confiés à un groupe d'architectes

---

<sup>267</sup> Même si cela est difficile à concevoir, vu l'allure générale du bâtiment, chacune des faces de ses «coquilles» est en fait définie par le tracé d'un triangle sur une sphère, la même pour toutes les faces. Outre la résistance structurelle de la voûte, cette option a l'immense avantage d'autoriser une standardisation des éléments composant la toiture. En effet, la surface d'une sphère étant caractérisée par une courbure constante et identique dans toutes les directions, augmenter la superficie d'un des toits revient à lui ajouter un élément de membrure et/ou une membrure.

<sup>268</sup> FROMONOT Françoise, *op. cit.*, p. 87. Mogens Prip-Buus, architecte, fut le principal assistant d'Utzon de 1958 à 1967.

<sup>269</sup> Les raisons de cette démission forcée sont complexes, mettant en cause la qualité des relations entre l'architecte et son client.

locaux, qui, sur une base redéfinie des fonctionnalités requises, finiront le bâtiment sans reprendre les projets d'Utzon. Mais ce rebondissement romanesque ne fit qu'affermir la légende, attachant d'autant plus fortement le nom d'Utzon à l'Opéra, comme celui de Walter Burley Griffin l'avait été à Canberra, lui aussi que « de multiples tracasseries politico-financières allaient évincer de son projet, dont peu des installations initiales furent finalement réalisées »<sup>270</sup>.

L'Opéra est finalement inauguré le 20 octobre 1973 par la reine Elisabeth II, au terme d'un chantier d'une quinzaine d'années et de multiples rebondissements, ici partiellement évoqués. Le premier spectacle est dans le même esprit : *Guerre et Paix*. De cette histoire, ce qu'il nous semble essentiel de retenir pour la suite c'est justement son caractère imprévisible, son aspect romanesque, son indétermination. C'est-à-dire que si l'Opéra de Sydney est Sydney, ou même l'Australie, il n'est guère possible de tracer une ligne droite entre le projet et l'objet, entre l'identité sous-jacente et l'icône résultante. Dès lors, la notion même de conservation se heurte à la nature de son objet, qui ne rencontre sa définition que dans un processus complexe de contradictions et de validations, faisant jouer utopies et réalités au gré des compromis de l'histoire. Que faut-il alors penser de ce coup de théâtre que fut le récent rappel d'Utzon<sup>271</sup> pour produire les règles

---

<sup>270</sup> FROMONOT Françoise, *op. cit.*, p. 186. Griffin est l'architecte américain qui gagna le concours international pour le plan d'urbanisme de Canberra en 1912.

<sup>271</sup> « Highlights 1999/2000 : UTZON APPOINTMENT. The re-appointment of Jørn Utzon as a design consultant to develop a set of guiding principles which will safeguard the design integrity of our unique building for future generations. », *Sydney Opera House Trust annual report 2000*, p. 4 ; et développements p. 34-36,

([http://www.soh.nsw.gov.au/files/about/annual\\_report.html](http://www.soh.nsw.gov.au/files/about/annual_report.html))

« To ensure that the Sydney Opera House continues to successfully achieve its goals and address the future needs, a Strategic Building Plan for the building will be developed. As an initial step, the building's architect, Jørn Utzon has been appointed to prepare a Statement of Design principles. This will fully document the design concept for the Sydney Opera House and be a permanent reference to guide the long term conservation and management of the building. Rather than restate original design concepts, the Statement of Design Principles will enable the building to meet

architecturales encadrant les développements à venir de l'Opéra de Sydney? Tout au plus cela confirme-t-il que la conservation d'une œuvre est une négociation permanente, et ne peut se résumer à un quelconque maintien *en l'état*, privé de sens.

Par ailleurs, la *mise en œuvre* du lieu ne saurait être correctement appréhendée par le biais de la seule volonté artistique de l'architecte. Il faut aussi compter sur ses usages, et donc à la fois les fonctionnalités nominales et celles qui en dérivent ou bien les contrarient.

### *Spectacle*

Là encore l'identification est difficile: la fonction nominale de l'Opéra n'est pas uniquement l'opéra, mais tout un florilège de spectacles<sup>272</sup>, en constante évolution. À titre indicatif, dans les années quatre-vingt-dix, l'Opéra accueille en moyenne 1 147 763 spectateurs par an, pour 1 392 représentations, soit un taux d'occupation moyen de 78%<sup>273</sup>. En comparaison<sup>274</sup>, le Kennedy Center de Washington accueille chaque année environ deux millions de spectateurs pour 3 300 représentations.

---

future needs using improved technology in keeping with the original vision. », communiqué de presse du 25 août 2000 sur le site internet de l'Opéra de Sydney.

[http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/soh\\_story.html](http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/soh_story.html)

Voir aussi: [http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/utzon\\_consultant.html](http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/utzon_consultant.html)

<sup>272</sup> Les principales formations se produisant à l'Opéra de Sydney, qui assuraient les deux tiers de la programmation de la saison 1999/2000: Australian Chamber Orchestra, Bell Shakespeare Company, Musica Viva, Opera Australia, Sydney Dance Company, Sydney Festival, Sydney Symphony Orchestra, Sydney Theatre Company, The Australian Ballet.

<sup>273</sup> *Sydney Opera House Trust annual report 2000*, p. 28: ces chiffres concernent les cinq salles de spectacle, plus le hall de réception. On dépasse légèrement les deux millions de spectateurs par an toutes installations confondues (dont les extérieurs), pour 2 368 événements annuels.

<sup>274</sup> <http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/comparison.html>

Il faut par ailleurs noter que la fonction nominale de l'Opéra laisse la place à des spectacles aborigènes<sup>275</sup>. Cette démarche s'inscrit cependant déjà dans une dynamique socio-culturelle qui dépasse largement le cadre des arts du spectacle, puisqu'il s'agit d'un acte politique fort en direction des Aborigènes, visant leur intégration sociale via leur entrée dans l'industrie de l'*entertainment*.<sup>276</sup>

Mais rester dans le champ du spectacle tend à occulter le spectaculaire. Car entre ces deux temples de la culture que sont l'Opéra de Sydney et le Kennedy Center de Washington, il existe un autre point commun : les spectateurs y sont minoritaires face aux touristes. À Sydney, les premiers comptent pour un peu plus d'un quart de l'ensemble des visiteurs<sup>277</sup>. Outre la confirmation du caractère touristique du lieu, il faut voir dans cet état de fait une logique plus générale, qui tend à identifier le lieu par la combinaison de sa matérialité symbolisée et de ses fonctionnalités. C'est d'ailleurs ce qu'ont bien compris les autorités de l'Opéra de Sydney, en créant un département chargé du tourisme, et en faisant porter leurs efforts sur le développement d'activités autres que les spectacles, en

---

<sup>275</sup> «Earlier this year, between May 17 and June 3, the House presented a series of indigenous inspired events, called Message Sticks, which was timed to coincide with the Corroboree 2000 Reconciliation Week. This involvement demonstrates the Sydney Opera House's support for the process of reconciliation between Australia's indigenous and non-indigenous people.»

[http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/indigenous\\_performances.html](http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/indigenous_performances.html)

<sup>276</sup> « These initiatives are aimed at showcasing the best in Australian indigenous inspired performance and encouraging the participation of indigenous people in the entertainment industry », Michael Lynch, Chief Executive of the Sydney Opera House.

*ibid.*

<sup>277</sup> Une étude menée en mai 1999 établit que l'Opéra recevait environ 88000 visiteurs par semaines, soit 4,6 millions par an, dont 1657342 spectateurs en incluant les participants aux galas, colloques et conférences. En moyenne, sur 4,5 millions de visiteurs par an, il faut compter 3 millions de touristes, 1,2 millions de spectateurs, plus les participants à diverses rencontres, repas, etc. Au Kennedy Center, les proportions sont comparables, puisque l'on compte environ le même nombre de touristes pour 2 millions de spectateurs.

<http://www.kennedy-center.org/about/welcome.html>

particulier les fameux MICE<sup>278</sup>. Des visites guidées du monument <sup>279</sup> ont ainsi accueilli un peu moins de 300 000 visiteurs par an depuis 1995, ce qui correspondait à 12 221 et 13 197 visites en 1998-1999 et 1999-2000 respectivement. Le Kennedy Center propose le même type de prestations. Plus généralement, le développement commercial de l'Opéra devient une priorité, comme le résume Kylie Bryden-Smith (Manager, marketing and media relations) :

« We are working with our *partners* to attract more people to our *site* and to let them know how much we have to *offer*. It is already happening with tourism

<sup>278</sup> MICE, pour « Meetings, Incentives, Conferences, and Exhibitions ».

<sup>279</sup> Il y a actuellement trois types principaux de visites, différenciés de la manière suivante :

« Visitors can choose from a selection of guided tours:

**Front of House**

Designed to provide an introduction to the Sydney Opera House, this 45 minute tour takes visitors into the performance theatres, recounts the fascinating history and architecture of the building and provides details of current productions.

**Backstage**

Providing more detail and a behind the scenes look at the Sydney Opera House, this tour takes 75 minutes. Visitors can discover the vital technical support behind performances, rehearsal rooms and explore the scenery dock of the Opera Theatre below the stage.

**Bennelong Walk**

This 45 minute walking tour traces the history of this spectacular site from its distant past, the early days of settlement as a British colony through to a description of the building's architecture and its recent history as one of the world's best known icons.

**Special interest**

To cater for groups with an interest in areas of particular relevance to the Sydney Opera House, such as architecture, engineering or the performing arts, exclusive tours can be organised and guided by an expert in that field.

All tours include a complimentary tea, coffee or soft drink from the Concourse Restaurant, on the Lower Concourse level.

Additional activities can also be arranged, such as combining a Sydney Opera House tour with a harbour cruise or enjoying morning tea, lunch, afternoon tea or dinner in one of the restaurants within the building. »

[http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/guided\\_tours.html](http://www.soh.nsw.gov.au/files/media/guided_tours.html)

operators, and it is starting to happen with our major presenters. It is about offering our *visitors and patrons* a complete *package*.<sup>280</sup>

Le vocabulaire employé est révélateur d'une évolution dans la fonctionnalité de l'Opéra, qui ne peut plus être vu comme une simple salle de spectacle, à disposition d'une administration public de la culture. Le terme clé est le mot «site», indiquant que l'Opéra fonctionne désormais comme un lieu indépendant<sup>281</sup> les termes associés sont «partenaires» et «offre», auxquels fait pendant le couple «visiteurs et spectateurs». La pratique culturelle visée est celle du «package»<sup>281</sup>.

Dans cette perspective, les lieux de culture comme l'Opéra de Sydney prennent une autre dimension que celle de simple localisation d'une activité spécifique, commandée par une logique gravitaire ou barycentrique, ou épousant simplement *in situ* la position des centralités établies. Enrichissant du même coup la définition du *lieu*, c'est aussi dire que celui-ci se distingue de la *localisation* du fait qu'il est la *mise en place* d'une certaine autonomie dans la *mise à distance*. Dans le cas de l'Opéra, *mise en œuvre* et *mise en scène* renvoient chacune à des processus complexes, aux déterminations multiples et enchevêtrées, à une histoire éventuellement mouvementée, à un dépassement simultané de la fonction nominale et de la localisation géométriquement centrale.

Concrètement, l'Opéra de Sydney est une de ces synapses symboliques de la ville, l'identifiant pour le monde entier (réfèrent global), identifiant dans une certaine mesure l'Australie urbaine – celle de la Banane –, mais situé pour cela en *endroit* ancré dans le local, le vernaculaire. Au niveau des fonctions et des usages, on retrouve le même type d'association d'échelles, le tourisme, c'est-à-dire ici le déplacement vers le lieu, se combinant avec les marques de

---

<sup>280</sup> *Sydney Opera House Trust annual report 2000*, p. 19. c'est nous qui soulignons.

<sup>281</sup> De plus en plus de tours opérators proposent dans leurs brochures une soirée à l'Opéra de Sydney, ce qui peut comprendre le spectacle et le dîner au Bennelong Restaurant.

l'universalité, que ce soit dans l'opéra en tant que spectacle ou bien dans le chef-d'œuvre architectural que constitue l'édifice. Moyennant l'esthétisation des lieux au sens large, la représentation spectaculaire, on aboutirait à une relation médiologique forte, incarnant l'idéal universel dans l'absolue factualité du local, nous faisant penser puis croire que *là est ailleurs*.

Nous faisons, à la suite de cette proposition, une hypothèse, des plus simples il est vrai. Ne peut-on pas dire que plus l'écart des échelles fondamentales de référence de la synapse symbolique est important, plus celle-ci développe une force autoconservatrice, induisant proportionnellement la puissance des processus de conservation qui lui sont associés? Il nous semble que cette hypothèse a le mérite d'expliquer l'incongruité de la question de départ: «Quand détruira-t-on l'Opéra de Sydney?» En effet, mettant en relation cohérente par divers moyens la Culture, à prétention universelle<sup>282</sup>, et le Lieu, dans une spatialité forte – à Bennelong Point et pas ailleurs!– L'Opéra de Sydney fait figure d'archétype de cette centralité distribuée et glocale déjà évoquée. En raccourcis, les forces conservatrices seraient proportionnelles à la *glocalité* des lieux qu'elles affectent.

### *Bunkers culturels*

L'Opéra de Sydney serait donc indestructible, et la substance culturelle qu'il renferme inexpugnable: un véritable *bunker culturel*. Certes il n'en a que vaguement l'allure, son imposante toiture lui donnant ce caractère propre aux cathédrales gothiques, dont les délicates et audacieuses baies contredisent la masse colossale, oxymore architectural qui n'est rendu possible que par un jeu de

---

<sup>282</sup> Nous reprenons ici la distinction opérée par Alain Finkielkraut entre *la Culture* au sens de référent universel, et *les cultures*, référents des particularismes: FINKIELKRAUT Alain, *La défaite de la pensée*, Gallimard, 1987, 167p. On peut y ajouter, dans une optique médiologique, une troisième acception du terme, renvoyant à la culture prise au travers de l'ensemble des faits et activités concourant à sa *mise en œuvre* et à sa *mise en scène*, du marché au ministère.

forces habilement équilibré. Néanmoins, pris dans son contexte, il est vrai que l'édifice dégage une impression de stabilité, massif sur son socle, certes, mais aussi esseulé, bordier, amarré. Comme tous les «finistères», il tire un supplément d'existence de sa situation<sup>283</sup> et tout se passe comme si, marquant de son empreinte la limite de la ville, l'Opéra donnait à cette limite un statut d'objet matériel, au-delà d'elle-même et de sa raison fonctionnelle. De là, il est aisé de formuler l'hypothèse que la frontière, dès lors qu'elle est matérialisée, se trouve dotée d'une capacité de conservation affermie par la capacité de conservation propre de ce qui la matérialise<sup>283</sup>.

Cette situation n'est pas isolée. Elle constitue au contraire une norme spatiale dans l'univers urbain australien, et plus généralement dans les villes du monde où les équipements culturels d'importance sont relativement récents, ou offrent éventuellement une alternative à des équipements plus anciens et centraux, souvent disséminés dans un tissu urbain dense. Mais s'arrêter à ce simple constat serait passer à côté de la dimension réelle de la synapse culturelle, qui, combinée à d'autres fonctions au moins partiellement symboliques, constitue au sein des villes australiennes un *Central Cultural District* (CCD). S'y ajoutent selon le cas, par intégration ou par dissociation du reste, un *Central Recreational District* (CRD) et un *Central Training District* (CTD), le tout en limite du *Central Business & Financial District* (CB&FD)<sup>284</sup>, et opérant souvent la transition avec les conservatoires<sup>285</sup> écologiques centraux de la ville.

---

<sup>283</sup> L'une nourrissant probablement l'autre, en inversant la proposition, on trouve que tout objet en position frontalière voit sa capacité de conservation augmentée de celle propre à la frontière qu'il matérialise.

<sup>284</sup> Nous prenons ici le parti de modérer notre vocabulaire sur une expression de langue anglaise, renvoyant à un modèle classique des villes américaines, identifiant un *Central Business District* (CBD), et dont la traduction ne fait pas mystère. Ce centre tend d'ailleurs, du fait de l'évolution récente des conditions du business, à être de plus en plus ce que l'on pourrait appeler un *Central Financial District* (CFD), à mesure que progressent les déterminations financières de l'économie. Mais, quoiqu'il en soit, le sigle CBD (souvent prononcé à l'anglaise «cibidi») est passé en France dans le langage courant pour désigner le centre d'affaires des métropoles en général. Au demeurant, le mot «business» figure dans le *Petit Robert*.

L'identité de cette géographie d'une capitale australienne à l'autre est frappante. Elle ne souffre pas d'exception pour les cinq métropoles du pays<sup>286</sup>, qui ne se distinguent sur ce point que par des variations correspondant justement au rapport qu'elles ont et qu'elles ont eu à la culture, aux loisirs, aux affaires, et à la Nature<sup>287</sup>.

---

CBD □ Central Business & Financial District, Quartier central des affaires et de la finance □

CCD □ Central Cultural District, Quartier central de la culture □

CRD □ Central Recreational District, Quartier central des loisirs récréatifs □

CTD □ Central Training District, Quartier central de la formation.

<sup>285</sup> Nous renvoyons au sens que nous avons donné au mot dans le précédent chapitre. En l'espèce, il s'agit ici surtout des jardins botaniques, des parcs, des rivières et des estuaires.

<sup>286</sup> Adelaide, Brisbane, Melbourne, Perth, Sydney.

<sup>287</sup> L'illustration de la page suivante ( *La conservation dans la ville* □ culture, récréation, formation) illustre ce qui suit.

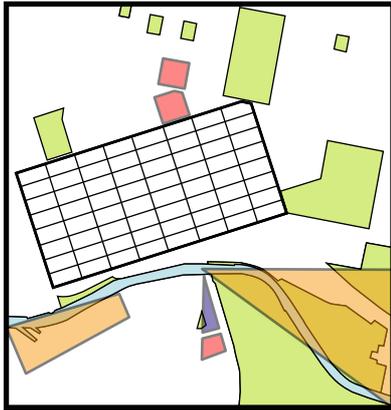
# La conservation dans la ville

## Culture, récréation, formation

Pour les quatre métropoles de la banane australienne, nous avons mise en évidence trois types d'espace urbains — bâti, vert, bleu —, auxquels nous avons superposé trois périmètres fonctionnels : culturel, récréationnel, de formation. A été ajouté le classique CBD, aux alignements viaires caractéristiques.

Deux types d'arrangements entre ces espaces ressortent, avec plus ou moins de force selon le cas : l'alignement en corridors selon des axes, à Adelaide et à Sydney ; la juxtaposition de modules fonctionnels, à Brisbane et à Melbourne. Un point commun : ces espaces assurent la transition entre le CBD et les espaces bleus et verts.

**Melbourne**



**Brisbane**



◀ Dissociation modulaire ▶

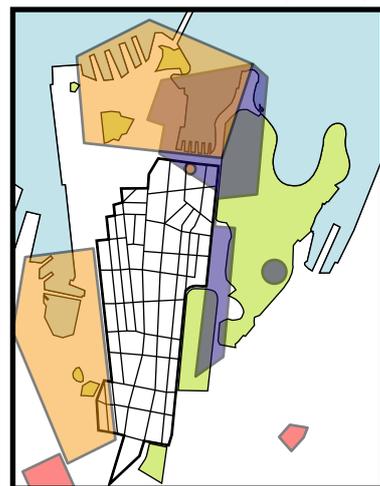
500 m

**Adelaide**



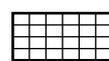
◀ Intégration axiale ▶

**Sydney**



-  Central Cultural District (CCD)
-  Central Recreational District (CRD)
-  Central Training District (CTD)

L'effet de transparence appliqué à ces objets permet de voir leur arrière-plan et leurs superpositions. L'ordre de superposition est le suivant : CRD sur CCD sur CTD.

-  Downtown (CBD)
-  Espace bâti
-  Espace vert (parcs)
-  Espace bleu (eau)

Dans ces dispositifs spatiaux, les foyers de convergence des flux symboliques sont occupés par les *bunkers culturels*. Car si nous avons quelque peu insisté sur ces équipements culturels, c'est qu'ils sont un élément clé dans l'organisation de l'espace culturel métropolitain. Chacune des cinq grandes villes australiennes<sup>288</sup> a ainsi son propre bunker culturel, permettant, comme on l'a dit de l'Opéra de Sydney, l'alliance de la *mise en œuvre* et de la *mise en scène*. Chacun de ces complexes est une œuvre architecturale signifiante comme telle, et chacun est aussi un lieu précis dans l'espace urbain, dont les logiques de localisation dépassent celles de sa fonction. Et, à ce titre, les variations sont significatives. Que dire en effet de la troublante similitude entre l'Opéra de Sydney et l'Adelaide Festival Centre? Le second, contemporain du premier (achevé en 1977), en reprend l'idée des majestueuses toitures blanches, les équarrissant quelque peu. Même type de situation, en bordure du centre ville, dans un parc, au bord de la rivière Torrens qui traverse la ville. Dans leurs voisinages respectifs, on retrouve les équipements culturels complémentaires, musées, bibliothèques, centres de congrès, occupant pour certains des bâtiments anciens rénovés, donc conservés.

Dans les cas de Brisbane, Melbourne et Perth, ces complexes culturels sont en revanche unifiés par un urbanisme à l'architecture modulaire, chaque module, de facture distincte, assurant une des fonctions culturelles requises, et s'associant aux autres modules pour former un quartier culturel imposant, à la fois dans son emprise et dans ses formes architecturales souvent massives□ d'où, encore, l'image du bunker. À Brisbane, c'est ainsi tout le quartier de South Bank qui accueille ces équipements, occupant en gros cinquante hectares sur la rive gauche de la Brisbane River, face au centre ville.

---

<sup>288</sup> Il serait possible de mener le même type d'analyse pour Hobart (environ 125 000 hab.) ou Darwin (environ 70 000 hab.), et les conclusions ne seraient pas fondamentalement différentes au plan morphologique. Cependant, la taille de ces villes ainsi que la spécificité des territoires dont elles sont les capitales ne permettent que difficilement d'identifier leurs logiques à celles des métropoles millionnaires.

Ce dernier cas, par ailleurs très similaire à celui de Melbourne, introduit un autre aspect des choses, à savoir l'extension thématique de ces quartiers culturels. Autrement dit, une fois établi le principe général de la localisation en limite du CBD de ces ensembles urbains, il s'agit d'examiner la relation géographique qui existe entre CCD, CRD, et CTD. Au-delà des arrangements originaux propres à chaque ville, deux groupes se distinguent sur ce point.

### *Intégration axiale*

D'un côté, Sydney et Adelaide ont en commun d'une part l'aspect formel et la situation de leurs bunkers culturels respectifs, mais aussi une organisation urbaine plus générale, très fortement structurée par les conservatoires écologiques centraux. Un *corridor de conservation* regroupe alors les bunkers culturels et leurs pendants, opérant la jonction intégratrice entre le CBD et les espaces bleus et les espaces verts par l'association du CCD et du CTD, le CRD étant soit clairement distinct – comme c'est le cas de Darling Harbour à Sydney<sup>289</sup>, soit réduit à peu de choses et éclaté dans la ville – cas d'Adelaide, dont le niveau de population, quatre fois moindre, explique les écarts ponctuels à ce modèle. Nous parlons ici de corridor de conservation car c'est bien la fonction conservatoire qui s'y impose, qu'il s'agisse d'édifices classés aux différents inventaires patrimoniaux, ou de lieux propres à la conservation.

À Sydney, cette association prend corps le long de l'axe<sup>289</sup> définit par l'Opéra au nord et l'ANZAC Memorial au sud, entre Benelong Point et Hyde Park, alignant sur Macquarie Street le conservatoire de musique, la bibliothèque de l'État, l'aile gauche des anciens bâtiments de l'hôpital de Sydney reconvertit en parlement de l'État, l'hôpital lui-même, l'hôtel des monnaies, la caserne des premiers *convicts* (Hyde Park Barracks), le bureau des titres de propriété foncière,

---

<sup>289</sup> Un exposé factuel fourni sur le tourisme à Sydney est donné par SANT Morgan, WAITT Gordon, «Sydney – All day long, all night long», in *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, pp. 189–221. L'axe que nous évoquons ici y est mentionné sous l'appellation «cultural axis» (figure 10.5, p. 196).

l'église St James, puis, autour de Hyde Park, la cathédrale St Mary et l'Australian Museum. Cette liste est à compléter par l'Art Gallery of New South Wales, légèrement en retrait de l'axe et inséré dans les jardins à l'est, mais aussi les alentours de Circular Quay, avec l'imposante bâtisse Art Déco du musée d'art contemporain, le musée de la Justice et de la Police, le musée de Sydney, la maison des Douanes, et éventuellement le Cadman's cottage et le Sailor's Home, tout deux aujourd'hui convertis en centres d'information touristique. Néanmoins, ces trois derniers bâtiments, auxquels on peut ajouter les entrepôts rénovés et réaffectés au tourisme des Rocks, relèvent en partie d'une logique de loisirs récréatifs<sup>290</sup>, et du tourisme associé, amorçant la transition avec le CRD, dont le cœur est Darling Harbour. Ainsi, des quais classés et rénovés de Millers Point<sup>291</sup>, où l'on trouve aujourd'hui entre autres équipements le Wharf Theatre Complex, au flambant neuf Star City (Casino, hôtel et théâtre), en passant par l'aquarium, le jardin chinois (et son quartier), ou encore le Powerhouse Museum, une partie de la vieille zone portuaire et industrielle de la ville a été réaménagée en un vaste CRD à l'occasion du Bicentenaire (1988), alliant musées techniques et populaires

---

<sup>290</sup> C'est en particulier le cas de la Custom House (l'ancienne maison des Douanes), bâtiment classé, qui a récemment fait l'objet d'une opération de façadisme impressionnante, l'intérieur étant converti en un atrium hébergeant cinq restaurants et cafés, des magasins, des salles de réunions, et des espaces d'exposition, dont une consacrée à l'urbanisme de Sydney. Mais ce n'est là que la sixième phase d'évolution du premier bâtiment datant de 1845, qui n'écorne en rien sa signification patrimoniale et culturelle, preuve, une fois de plus, que conserver c'est changer ☐

«Customs House is listed as an item of cultural significance by:

- the Australian Heritage Commission - listed on the Register of the National Estate
- the Heritage Council of NSW - the subject of a Permanent Conservation Order
- Sydney City Council - listed as a building worthy of preservation
- the National Trust of Australia - listed on the Register of the National Trust of Australia ☐

<http://www.sydneycustomshouse.com.au/Welcome/index.cfm>

<sup>291</sup> Pour une description des aménagements opérés ☐McGUIRK Pauline M., WAITT Gordon, «Marking Time : tourism and heritage representation at Millers Point, Sydney ☐», in *Australian Geographer*, vol. 27, n° 1, 1996, pp. 11-29.

(Musée National de la Marine, Aquarium, Powerhouse Museum), galeries marchandes, parcs, centres de congrès, hôtels et casino<sup>292</sup>.

Adelaide présente le même genre de corridor de conservation, le long de North Terrace. On notera cependant son association avec le CTD, puisqu'il intègre l'Université d'Adelaide, alors que celle de Sydney (*University of Sydney*) occupe un immense campus au sud de Darling Harbour. En outre, il n'y a pas réellement de CRD. Cette différence trouve une explication dans la conformation de la ville, à l'urbanisme très particulier puisqu'elle est construite enclavée dans un immense parc qui l'isole de ses banlieues, mais aussi dans le rapport qu'entretient sa société avec la culture sous toutes ses formes. Ainsi, outre le fait qu'Adelaide (le centre-ville) est une ville que l'on peut parcourir à pied sans trop de fatigue, chose impensable à Canberra et décourageant dans les autres métropoles australiennes, c'est aussi une ville renommée pour sa grande diversité gastronomique, que son rôle de capitale vinicole de l'Australie ne fait que renforcer, ainsi que pour ses différents événements culturels, dont son festival bisannuel. Cette situation est bien entendu à mettre en relation avec sa faible taille, et l'on ne fait pas non plus grand-chose d'autre à Adelaide. Sans aller jusqu'à dire que la culture y est le remède à l'ennui, ce qui serait une provocation inutile, on doit se rendre à cette évidence que le culturel teinte de ses couleurs des domaines d'activités qui n'en

---

<sup>292</sup> Françoise Fromonot brosse un aperçu historique de ces transformations de la ville dans FROMONOT Françoise & THOMPSON Christopher, *op. cit.*, pp. 122-129, et dresse un constat souvent très critique des processus d'aménagement urbain en vigueur à Sydney. Quoique certaines réalisations soient plutôt satisfaisantes au plan esthétique, il faut bien cependant reconnaître que c'est loin d'être la règle, et qu'il n'y a pas de commune mesure entre ce qui s'est construit à Darling Harbour, dans la précipitation et sous l'influence de la médiocrité économe, et l'œuvre géniale et déraisonnable d'Utzon à Bennelong Point. En outre, pour comparer Darling Harbour à un opération du même type, Françoise Fromonot conclut sans ambages «Les célébrations du Centenaire de l'Australie avaient donné à la ville le havre de verdure qu'est aujourd'hui Centennial Park □ assiégé par les tours d'hôtel, encerclé par les bretelles d'autoroute, Darling Harbour n'est qu'un équipement commercial déguisé en espace public. ▫ (p. 126) □ Nonobstant l'outrance du propos, il traduit bien un changement d'attitude de la société face à la culture et aux loisirs, changement qui se lit dans l'urbanisme qu'elle met en œuvre.

relèvent qu'indirectement. L'idée d'un *art de vivre* a donc tout son sens dans une ville paisible aux adorables *terraces houses* victoriennes parfaitement conservées, comme un peu tout d'ailleurs. Ainsi, les activités récréatives ne recherchent pas vraiment de centre, et se disséminent dans les parcs bordiers de la ville, constellés de toutes sortes de terrains, d'équipements, discrètement camouflés par l'exubérance de la végétation.

Presque paradoxalement, il n'y a guère que dans l'agglomération d'Adelaide que l'on puisse, pour une métropole australienne, parler de banlieues, sans que l'on ait l'impression d'évoquer ainsi l'essentiel de la ville, y compris sa partie centrale. La force formelle du centre d'Adelaide, c'est-à-dire l'alliance d'un plan rectangulaire, aux corruptions choisies, d'un centre-ville aux métriques pedestres, et d'un corridor culturel, l'ensemble pris dans un écrin de verdure raisonnablement irrigué par la rivière Torrens, domestiquée en un étroit lac, semble ici bien plus efficacement productrice d'une centralité à l'europpéenne<sup>293</sup>, définissant du même coup des banlieues véritables, que ne le sont les CBD vertigineux de Sydney, Melbourne, Brisbane ou Perth, imitant le modèle classique de la ville américaine. Ce centre, horizontal et presque invisible, témoigne de son existence quand, le soir venu, ses nombreux restaurants se remplissent, alors qu'ailleurs d'autres ostensibles centres ne savent que se vider. Il ne s'agit pas là, évidemment, de faire l'éloge d'Adelaide et d'un certain esprit de conservation, celui des traditions culinaires résumant celui des cultures associées, mais plutôt de montrer, une fois de plus, que la société de conservation, si elle existe, si son concept est pertinent, n'est pas nécessairement statique ou figée. Bien au contraire, elle fonctionne sur des logiques de changement propres, «valorisant la culture», dans tous les sens de l'expression, mettant en place une économie de la culture, que cette dernière soit universelle ou particulière.

On retrouve ici la notion de singularité déjà évoquée, puisque dans le cas d'Adelaide, c'est bien l'interaction du particulier et du général, en

---

<sup>293</sup> Une catégorie certes évocatrice mais, on l'a vu, à manier avec précaution.

un lieu précis et dans un contexte défini, qui donne son identité à la ville. Que l'on aborde cette problématique au travers des cas particuliers de la viticulture, des manifestations artistiques internationales, où des expositions ethnologiques sur les Aborigènes, pour ne prendre que quelques exemples dans ce que l'on a à Adelaide, on est à chaque fois en présence d'un processus qui identifie le lieu par sa singularité. En résulte à chaque fois une identité qui induit son propre entretien, nécessitant des opérations de transmission l'associant de manière plus ou moins étroite avec les identités existantes, faisant pour cela entrer en jeu des logiques de conservation qui ne manquent pas de l'altérer. La conservation joue alors l'intégration du neuf au système identitaire qu'elle actualise et pérennise. Cet exemple conduit donc à penser que, la conservation, il y a des lieux pour ça.

#### *Dissociation modulaire*

À ce titre, c'est sur la base de cette géographie, de ces lieux, que l'on peut définir un second type dans notre modèle, et que l'on apparente aisément Melbourne et Brisbane. En effet, leurs complexes culturels s'érigent moins en un espace de transition qu'en un *tiers-espace* autonome, à côté du CBD et des conservatoires écologiques, associant les trois centres (CCD, CRD, CTD) dans un système de bâtiments modulaires spécialisés aux volumes souvent conséquents. Dans cette optique, les caractéristiques urbanistico-architecturales des casinos<sup>294</sup> sont un bon indicateur de cette imbrication des fonctions. Celui de Melbourne, le Crown Entertainment Complex, n'a rien à envier aux plus belles pièces de Las Vegas. Voisinant le centre de congrès (Melbourne Exhibition Centre) et le musée de la marine, il se trouve à quelques pas du bunker culturel, face au CBD, au World Trade Centre et ses tours jumelles Rialto Towers, et est associé à un hôtel de luxe. On y rencontre principalement des clients asiatiques. La

---

<sup>294</sup> Ce choix est en partie dicté par l'ambivalence d'autres équipements, comme les centres de congrès ou d'exposition, dont le caractère culturel ou récréatif dépend en grande partie de ce qu'il s'y passe. À cet égard, le casino est au contraire un lieu de certitude.

supposée très britannique Melbourne, toute à ses affaires, trouve là un contrepoint à sa réputation, semblant indiquer que ce qui importe c'est de disposer de lieux pour jouer, que l'on joue des pièces de théâtre ou de monnaie. La même logique d'association des jeux s'applique aux équipements sportifs, qui trouvent également place le long de la Yarra River, avec en particulier le National Tennis Centre, où se déroule un des tournois du Grand Chelem, l'Australian Open, programmé depuis 1905. On notera par ailleurs qu'outre le jeu de mot sur les jeux et la géographie correspondante, la relation est mise en évidence par le tourisme, puisqu'au moins un tour opérateur américain<sup>295</sup> propose, au départ de Los Angeles, des voyages à Melbourne pour assister aux internationaux d'Australie, incluant bien sûr les places correspondantes, l'hébergement au Crown Towers, l'hôtel du casino éponyme, ainsi que les classiques visites touristiques □ possibilités d'extension à Sydney, Cairns, et jusqu'en Nouvelle-Zélande.

---

<sup>295</sup> Il s'agit de Steve Furgal's International Tennis Tours, dont l'offre est la suivante □

« □ **Australian Open - Melbourne**

January 20-28, 2002

Steve Furgal's International Tennis Tours will put you in the swirl of action that fills Melbourne Park with full access to center court, four show courts, 14 outside courts and a wealth of activities. Watch exciting tennis at the ultra contemporary National Tennis Center in Melbourne, Australia. □ The Australian Open is the only Grand Slam tournament to feature a rooftop stadium court which guarantees tennis no matter what the weather is.

All tour packages contain the following:

- • Round-trip air from Los Angeles
- • Six nights hotel accommodations at the 5-Star Crown Towers
- • Center court tickets for the final four days of the Australian Open □
- • Evening Meal on the Melbourne TramCar Restaurant □
- • Riverboat transfer each day to the Australian Open Tennis Championships
- • Airport transfers
- • Daily buffet breakfast □
- • Time for optional sightseeing, shopping and social tennis
- • Full-time professional tour host

Packages with round-trip airfare start at \$4,360.00. □

[http://www.tours4tennis.com/au/australian\\_open\\_melbourne.htm](http://www.tours4tennis.com/au/australian_open_melbourne.htm)

Le cas de Brisbane est moins caricatural, le casino, qui occupe une bâtisse victorienne, faisant face aux équipements culturels et d'exposition<sup>296</sup>. Néanmoins, le quartier de South Bank a beaucoup à voir avec Darling Harbour à Sydney, les bunkers culturels en plus. On y trouve South bank Parkland, ancien site de l'exposition universelle de 1988 reconvertit en un espace vert occupant les berges et agrégeant entre autres la Pauls Breaka Beach – une piscine paysagère –, le South Bank Wildlife Sanctuary, ou encore le Queensland Maritime Museum. On voit que le souci de conservation ne s'applique pas là qu'aux toiles de maîtres, mais qu'il concerne aussi la faune locale, et, dans une certaine acception du terme, si la récréation procède de la récréation, aux baigneurs de la piscine. Il faut confronter ce constat à la spécificité locale de Brisbane, ce qui fait encore une fois intervenir sa singularité.

En effet, la fonction récréative s'y développe à un niveau bien supérieur à l'échelle de l'ensemble urbain de Brisbania tel que nous l'avons défini, et la faiblesse relative des équipements récréatifs au centre (CRD) s'explique avant tout par leur localisation dans les stations de la Gold Coast, de la Sunshine Coast, voire dans l'immédiate périphérie littorale de Brisbane. Autant de raisons, donc, pour ne pas privilégier en centre-ville les fonctions récréatives, d'où l'importance relative des équipements culturels. En revanche, les fonctions de formation (CTD) ne sont pas en reste, et s'associent puissamment aux fonctions culturelles, toujours en marges des conservatoires écologiques centraux. C'est en particulier le cas de la Queensland University of Technologie à Gardens Point, contre les jardins botaniques, où encore le South Bank Institute of TAFE<sup>297</sup>, jouxtant le Brisbane Convention and Exhibition Centre. Cette configuration, que l'on avait vue maximisée à Adelaide<sup>298</sup>, consacre

---

<sup>296</sup> Dans la même logique, le casino d'Adelaide occupe une grande partie de l'immense gare de la ville, aujourd'hui surdimensionnée.

<sup>297</sup> TAFE, pour «Technical and Further Education», soit les cycles de formation technologique.

<sup>298</sup> Dans les cas de Sydney et de Melbourne, les fonctions de formation sont moins nettement associées à celles de la récréation et de la culture au plan géographique,

l'association symbolique de la production du savoir, de son renouvellement, et de la conservation des œuvres – preuve, une fois encore, que cette dernière n'est pas nécessairement rétrograde, qu'elle engage des logiques dynamiques dont la réussite est affaire de dosage, loin d'une dichotomie stérile et fautive entre conservation et progrès.

Perth, quant à elle, occupe une position hésitante dans notre classification, sommaire à bien des égards. C'est une ville qui, par sa forme même, fait penser à Sydney, mélange de dynamisme gai et d'exotisme sur un estuaire aux formes généreuses, mais qui a le niveau de population d'Adelaide, et partage avec elle le même type de fonction – un centre administratif et tertiaire, en forte relation avec le secteur primaire. En revanche, au contraire de cette dernière, c'est une agglomération en forte croissance démographique, en particulier du fait des migrations en provenance des autres États australiens – on la comparerait facilement à Brisbane sur ce point. Comparaison qui se justifie encore mieux si l'on considère l'orientation croissante de l'État vers le tourisme, à grand renfort de publicité commerciale<sup>299</sup>. Mais, à plus d'un titre, l'Australie occidentale est un monde à part, ce qui rend difficile le classement de sa capitale, regroupant à elle seule les deux tiers de la population de l'État.

---

même si des voisinages existent. Cette situation tient essentiellement à l'histoire des universités concernées, qui, plus anciennes, se sont établies en retrait des rivages, «derrière» les centres ville, et ce bien avant la reconversion des espaces industrialoportuaires qui a donné naissance aux CCD et aux CRD actuels. Adelaide est une exception, puisqu'elle n'occupe pas un site portuaire.

<sup>299</sup> On citera en particulier un spot publicitaire télévisé diffusé régulièrement durant la période des Jeux olympique de Sydney, dans lequel un mannequin australien célèbre (Elle MacPherson, dite «*The Body*») vantait les mérites touristiques de l'Australie occidentale. La qualité pratique – c'est-à-dire commercialement efficace – du site internet de l'office du tourisme de l'État est un autre témoin de l'orientation croissante de l'Australie Occidentale vers le tourisme, cette politique s'inscrivant clairement dans une concurrence avec le Queensland, en particulier sur les marchés prometteurs du sud-est asiatique voisin, voire de la Chine.

Le site de l'office du tourisme <http://www.westernaustralia.net>

Ceci dit, selon nos critères, elle tendrait à s'agréger prioritairement au groupe formé par Brisbane et Melbourne. Elle partage effectivement avec cette dernière le goût du jeu, à tel point que ce qui y est comparable à l'Opéra de Sydney est un imposant hôtel-casino – le Burswood International Resort Casino –, face aux gratte-ciel postmodernes du CBD, sur la rive opposée de la Swan River. Au contraire, le complexe culturel, lui aussi, comme d'habitude, en marge du centre-ville, ne forme qu'un ensemble architectural assez discret, de l'autre côté de la gare centrale. Cette situation diffère du cas général, et le seul équipement culturel jouxtant les espaces verts et bleus est l'Université d'Australie occidentale (Crawley campus), occupant en bordure d'estuaire l'extrémité sud de Kings Park, à cinq kilomètres du CBD.

Le cas de Perth, s'il se plie dans une certaine mesure aux critères de notre classification, affirme ainsi néanmoins son originalité. Et si l'on y retrouve certains traits des capitales australiennes, sa situation hors de la Banane coïncide avec des formes urbaines marginales, y compris pour celles relevant des logiques de conservation. En effet, si l'on considère la conservation comme la combinaison de l'identification et de la transmission, ces deux actes revêtent un sens différent à Perth et en Australie occidentale, ville et État frontière à beaucoup d'égards, bien plus jeunes et bien moins intégrés symboliquement à la Banane australienne. Dans un tel contexte, celui d'un isolement dynamique, l'identification et la transmission se font sur d'autres critères, favorisant une patrimonialisation moins identitaire par principe, et plus pragmatique, c'est-à-dire économiquement rentable, entre *mise à prix* et *mise à profit*, par l'opération d'une géographie, comme *mise à distance* et *mise à disposition*.

## *Fragments d'une théorie de la conservation*

*Mise en valeur* et *mise en pratique*, voilà, pour «finir», le quatrième couple de forces, définissant le dernier des quatre champs de la conservation, le champ médiologique. Reprenons et complétons, sans ordre. *Mise en œuvre, mise en scène* □ champ esthétique-patrimonial. *Mise à prix, mise à profit* □ champ socio-économique. *Mise à disposition* □ *mise à distance*<sup>300</sup> □ champ géographique. C'est sur ces bases <sup>301</sup>, que nous venons d'évoquer par l'exemple mais qu'il reste à expliciter, que nous proposons maintenant les fondements d'une théorie géographique de la conservation.

Ces fondements sont cependant nécessairement fragmentaires, puisqu'ils s'attachent à la fois à une approche spécifique, celle de la Géographie, et à une expérience particulière, celle du contexte australien. Concernant l'abstraction qui suit, il est donc suggéré d'exercer sa considération à la manière de celle que l'on porterait à une pièce archéologique, aux fragments d'une civilisation. Aussi, c'est parce qu'il était impossible d'être exhaustif dans cette entreprise, qu'il nous est apparu plus facile qu'après une introduction pratique à la question de la conservation, nous prenions le temps d'une

---

<sup>300</sup> Il est également possible d'écrire les mots «valeur», «pratique», «profit» et «distance» au pluriel, ce qui démultiplie ou éclaircit le sens des expressions que nous avons retenues.

<sup>301</sup> Certains de ces termes ont déjà été utilisés par Françoise Choay dans son livre sur le patrimoine bâti □ CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Le Seuil, 1999 (1992), 275 p. En particulier, on trouvera au quatrième chapitre les termes et expressions «conservation», «mise en valeur», «mise en scène». Cependant, ils ne sont pas utilisés dans un sens spécifique, et sont à prendre dans un sens minimal et très concret, à l'inverse de notre approche. La «conservation» y est une technique, associée à la «restauration» □ la «mise en valeur» un jeu de mot, oscillant entre les valeurs patrimoniales et la plus-value économique, servant au passage la critique de «l'attractivité, dont il est inutile de souligner les connotations économiques» (p. 158) □ la «mise en scène», réduite aux sons et lumières. En outre, ces termes usuels de la langue ne constituent pas un système de vocabulaire cohérent et structuré, renvoyant ainsi moins aux processus qu'aux procédés.

anticipation du résultat de l'analyse, qui ne viendrait finalement qu'après un exposé théorique faisant état des aspects essentiels de notre réflexion, aux fondements de notre thèse. Nous proposons donc au lecteur de considérer les paragraphes qui suivent comme le point nodal de notre réflexion théorique, à laquelle s'articulent les quelques études de cas qui l'ont précédée jusque-là, et qui l'illustreront et la développeront par la suite.

### *Les quatre champs de la conservation*

Il apparaît utile de définir d'entrée ce qui fonde les dispositifs de conservation au plan de leurs *méthodes*. Entendons par méthodes, les moyens et processus tant matériels que symboliques de conserver, c'est-à-dire d'identifier et de transmettre.

L'exemple de l'Opéra de Sydney fut l'occasion d'une analyse guidée par un couple de facteurs, disons de forces, la *mise en œuvre* et la *mise en scène*, structurant un champ qui lui-même organise une méthode de conservation, que nous disons esthétique-patrimoniale. La suite de l'analyse a montré que le dispositif spatial correspondant était récurrent, et qu'il admettait des variations selon les lieux. À la limite, dans le cas de Perth, l'importance de cette variation amène à considérer d'autres méthodes de conservation, subordonnant par exemple cette dernière à des facteurs socio-économiques et géographiques, aux articulations entre *mise à prix* et *mise à profit*, entre *mise à distance* et *mise à disposition*. Sans l'aborder concrètement, nous avons enfin évoqué la détermination médiologique, jouant de la *mise en valeur* et de la *mise en pratique*. Il faut donc maintenant préciser ce que sous-entendent ces expressions, et dépasser les jeux de mots.

D'abord, la somme de ces champs ne forme probablement pas le tout de la conservation. Nous en avons reconnus quatre, ce chiffre étant aussi celui des objets géographiques retenus pour décrire l'Australie du tourisme, sauf l'Outback, dont on a expliqué l'exception. À cette première raison, dont on comprendra par la suite plus intimement les fondements, s'ajoute aussi le principe de suffisance, pour décrire la réalité que nous observions. C'est en somme une vérité réaliste. On

pourra aussi invoquer le conditionnement intellectuel de l'auteur<sup>302</sup> mais sans beaucoup de commentaires. Et, quoi qu'il en soit, c'est bien là qu'il est question de fragments.

Nous avançons donc l'hypothèse qu'une grille de lecture des pratiques de la conservation peut se résumer à la combinaison de quatre logiques distinctes, dont il faut établir les parts relatives et les interactions. Les forces conservatrices s'arrangeraient donc en quatre champs, d'importance absolue et relative variable selon les cas étudiés, associés et interférents. Le champ esthétique-patrimonial est sans doute celui que l'on associe le plus immédiatement à la conservation. La raison de cela est d'abord d'ordre linguistique, puisque c'est du terme même de conservation et de ses dérivés que l'on use pour évoquer des dispositifs de conservation, comme les *conservation parks*<sup>302</sup>,<sup>303</sup> ou le conservatoire de musique (*conservatorium*), et le conservateur<sup>303</sup> de musée. Dans ce dernier cas, la dimension à la fois esthétisante et patrimonialisante du processus de conservation

---

<sup>302</sup> Il s'agit de réserves écologiques dont la vocation première est la conservation de la biodiversité. On trouve aussi les vocables *conservation area*, *nature reserve* ou encore *wildlife sanctuary*, qui renvoient tous à l'idée explicite de protection d'une zone bien identifiée et dans la durée, donc de conservation. Cependant, la terminologie et ses usages ne sont que partiellement fixés, malgré la normalisation proposée par l'UICN<sup>302</sup>

«(Ia) Strict Nature Reserve: Protected Area managed mainly for science.

Ib) Wilderness Area: Protected Area managed mainly for wilderness protection.

II) National Park: Protected Area managed mainly for ecosystem conservation and recreation.

III) Natural Monument: Protected Area managed for conservation of specific natural features.

IV) Habitat/Species Management Area: Protected Area managed mainly for conservation through management intervention.

V) Protected Landscape/Seascape: Protected Area managed mainly for landscape/seascape conservation and recreation.

VI) Managed Resource Protected Areas: Protected Area managed mainly for the sustainable use of natural ecosystems.<sup>303</sup>

<http://www.ea.gov.au/parks/nrs/iucn/index.html>

<sup>303</sup> Le terme anglais pour conservateur est cependant *curator*, *conservator* étant réservé à la personne chargée de la conservation matérielle des œuvres.

est évidente, quoique la notion même de musée accepte un assez grand nombre de variétés, plus où moins hermétiques.

Les deux forces structurant ce champ de l'évidence sont la *mise en œuvre* et la *mise en scène*. Comme, nous le verrons, pour les autres champs, chacune relève préférentiellement de l'identification ou de la transmission. Dans ce premier cas, l'acte fondateur de la conservation, qui définit l'objet à conserver en l'identifiant, c'est l'attribution à cet objet du statut d'œuvre, et d'œuvre d'art dans le domaine esthétique. Mais cette œuvre, une fois définie, ne peut se transmettre comme telle que *mise en scène*, c'est-à-dire insérée dans un dispositif matériel et symbolique lui assurant la pérennité de son statut, et lui permettant alors de jouer un rôle dans le temps, un rôle fondé sur son statut même d'œuvre, qui n'est plus alors discuté. On retrouvera au premier rang de ces dispositifs les procédures symboliques de classement patrimonial, qui s'accompagnent en général de mesure concrètes de conservation, donc de préservation, d'entretien, voire de restauration, comme dans le cas de la maison des Douanes de Sydney. Mais dans celui de l'Opéra, la *mise en scène* fait partie de l'œuvre, si bien que sa construction est en soi un acte de patrimonialisation□ la conservation peut être à l'origine même de l'œuvre. Ces édifices, quelle que soit leur relation à la conservation, ses objets, ses moyens, ou les deux à la fois, jouent donc une représentation de l'identité, en tant qu'ils en sont des œuvres représentatives, et en tant qu'ils se répondent l'un l'autre dans un dispositif spatial déterminé et évolutif.

Partant de ce premier principe, un glissement peut s'opérer vers des actes conservatoires échappant en partie au symbolisme patrimonial, pour générer des profits, et s'intégrer à l'économie marchande. Nous nous trouvons alors dans le champ socio-économique, certes nommé ici sans grande originalité, qui rend compte des logiques de conservation relevant de l'activité économique quotidienne des lieux qu'elle concerne, et pour beaucoup de ces lieux d'un moyen de (sur)vie□ une autre modalité de la conservation. L'identification se fait par le prix, *la mise à prix*. C'est par l'attribution d'un prix à un objet que celui-ci se trouve défini comme objet de conservation. Il

peut dès lors entrer dans le circuit économique de la conservation, ce prix lui donnant une valeur symbolique identifiée, et, comme fondement d'un profit, il engage le détenteur de l'objet sur la voie de la conservation de son profit, donc de l'objet qui le génère, et ce jusqu'à l'héritage. Ce mécanisme de *mise à profit*, simple et élémentaire, motive toute une catégorie d'actes conservatoires, qui s'exercent à l'endroit d'objets dont on pourrait penser qu'ils relèvent prioritairement d'une conservation économiquement désintéressée, esthétique-patrimoniale par exemple.

En réalité, on voit bien que les deux champs ne sont qu'exceptionnellement dissociés. Ce sont donc leurs interférences qui sont, pour nous, riches d'enseignements. L'une d'elle prend la forme d'une subordination, quand par exemple un objet patrimonial comme un Parc national génère l'essentiel des revenus d'une région. Dans ce cas, il est permis de s'interroger sur les motivations réelles de la conservation de la Nature, et d'en examiner plus en détail les procédures. À une échelle plus grande encore, le tourisme en Australie intègre un grand nombre de ces lieux de conservation, inscrits à divers patrimoines, et rend ainsi indissociable une des premières activités économiques du pays de préoccupations écologiques ou identitaires. Ainsi, quoiqu'il ne soit pas toujours nécessaire de déplorer la «marchandisation du monde», il est parfois sain de se rendre à cette évidence qu'il n'est que peu de conservation sans profit social et économique, c'est le principe qui fonde notre second champ.

Mais l'identification par la valeur peut également s'opérer par rapport à un *système de valeurs*, échappant à la détermination du prix, c'est-à-dire d'une valeur d'échange. Un aspect de la conservation est ainsi structuré par la défense d'un certain nombre de positions idéologiques, qui se veulent exemptes de considérations esthétique-patrimoniales ou socio-économiques. L'attachement aux valeurs dont il est question conditionne la conservation en influant sur les pratiques. Cela s'applique à des catégories de valeurs très variées, qu'elles soient d'ordre écologique, mais hors de la patrimonialisation, ou qu'elles touchent plus directement l'Homme, sa santé, sa

longévité, son bien être. Ainsi, la *mise en valeur* écologique identifie les objets de la conservation par référence à des systèmes de valeurs reconsidérant en général la position de l'Homme face à la Nature, et ce jusqu'aux plus contestables des philosophies<sup>304</sup>.

Il faut insister sur le fait que la conservation dont il est alors question ne relève pas, ou que peu, de la patrimonialisation, au bénéfice des «générations futures» et pour la plus grande autosatisfaction des générations présentes, mais bien de considérations idéologiques autrement plus ambitieuses, désirant en général rompre avec

---

<sup>304</sup> On trouvera une présentation complète de ces courants de pensée chez Chatherine Larrère □ LARRÈRE Catherine, *Les philosophie de l'environnement*, PUF, 1997, 124 p. Il faut cependant préciser que cet auteur s'est fait une spécialité de promouvoir en France la philosophie écocentriste américaine, celle de Baird Callicott en particulier, et plus généralement la *Land ethic*, l'éthique environnementale. On trouvera un bon exemple de ce positionnement dans le dernier chapitre (en particulier les dernières pages, au paragraphe «Un nouveau naturalisme» p. 308-312) d'un ouvrage coécrit avec son époux □ LARRÈRE Catherine & LARRÈRE Raphaël, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Aubier, 1997, 355 p. Si ce travail de synthèse est utile à la compréhension du débat, et ce malgré quelques arguties philosophisantes dont on saisi mal le rapport au réel que masque leur jargon, il s'inscrit aussi dans une volonté d'apaiser ce même débat, quitte à en atténuer les enjeux par un discours elliptique ou par trop relativisant. En d'autres termes, le débat qu'ils veulent et contribuent à rendre raisonnable ne se traduit pas toujours dans la réalité en des termes aussi mesurés qu'ils pourraient l'être. En particulier, si les auteurs attribuent à «l'écofascisme» et à la *deep ecology* un rôle essentiellement d'«épouvantail» (p. 308), point de vue qui se défend, qui plus est pour qui opère des distinctions afin de ne pas endosser de mauvais héritages, il n'est pas inutile de rappeler que l'un des deux fondateurs de la *deep ecology* est l'Australien Warwick Fox, et que l'Australie est à la pointe de l'écologisme, toutes tendance confondues, ce qui n'est pas sans liens avec les sentiments parfois outranciers que nourrissent les Australiens à l'égard de la – et de leur – Nature □ certes, ils sont à 85% urbains. L'Australie est également la championne de la dénonciation de la surpopulation, ce qui nous engage bien plus loin que l'environnementalisme. Dans cette optique, le travail du philosophe Luc Ferry, moins exégétique, nous semble mieux saisir les enjeux idéologiques des extrémismes écologistes □ FERRY Luc, *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Grasset, 1992, 277 p. Le géographe Philippe Pelletier, spécialiste du Japon, traite quant à lui la question dans le même esprit de réalisme, allant toutefois plus loin dans ce sens, exerçant sa critique □ avec plus de véhémence : PELLETIER Philippe, *L'imposture écologiste*, RECLUS, coll. Géographiques, 1993, 208 p.

l'anthropocentrisme. À l'autre extrémité de l'échelle des valeurs, contrairement ou non, on trouve les philosophies du bien être, quand conservation signifie conservation des corps et villes de vieux, *gérontopolis*. À partir de cette identification par la valeur idéologique des choses, la transmission s'opère par les pratiques, la *mise en pratique*, donc. C'est là tout l'objet de la médiologie, que de mettre au jour les processus culturels de médiation, c'est-à-dire les modalités de l'incarnation des idées. Ce type d'analyse trouve un sujet privilégié dans la conservation à base idéologique, puisqu'elle conduit à identifier les pratiques qui autorisent la perpétuation des idéologies. Pour nous, il s'agira principalement des pratiques touristiques, et donc des dispositifs pratiques visant à limiter la dégradation tout en donnant accès aux lieux porteur des valeurs reconnues.

Or, cette question de l'accès génère à elle seule un champ propre de la conservation — le champ géographique. Car, l'accès aux lieux sujets à conservation ne peut être correctement analysé si l'on n'en retient que l'aspect technique et local, ce qui reviendrait à résumer le tourisme et la conservation qui lui est associée à un ensemble de pratiques. Contre ce que nous croyons être une vision incomplète du phénomène, nous avançons ici l'idée qu'il faille impérativement considérer les configurations spatiales spécifiques de la conservation, qui varient grandement d'un objet géographique à l'autre, et qui ne peuvent se résumer à l'écart ou à la fermeture. Contre cette vision naïve, qui pense qu'obstruction vaut protection, nous faisons valoir l'idée que le volet géographique de la conservation articule une identification fondée sur la *mise à disposition* — la détermination de ce dont peut disposer la société et comment elle peut en disposer —, et une transmission passant par la *mise à distance*, c'est-à-dire la construction d'un ensemble cohérent de distances aux objets sociaux. Ici, *mise à distance* peut aussi signifier réduction de la distance, quelle que soit sa nature, c'est-à-dire réduction là et augmentation ailleurs. Ce quatrième et dernier champ de la conservation nous semble essentiel à la compréhension de cas de plus en plus complexes, que les facteurs relevant des trois premiers champs, même combinés, ne suffisent pas à bien expliciter.

Champs et forces de la conservation		
Champs	Force d'identification	Force de transmission
Esthétique-patrimonial	mise en œuvre	mise en scène
Socio-économique	mise à prix	mise à profit
Médiologique	mise en valeur	mise en pratique
Géographique	mise à disposition	mise à distance

### *Logique de la méthode □ objets, temps, lieux*

Nous avons abordé l'Australie du tourisme au travers de cinq objets spatiaux, cinq objets géographiques dont nous avons dit qu'ils correspondaient aux cinq logiques d'espaces, aux cinq spatialités objectives du pays. Ensuite, notre attention s'est portée sur l'histoire et le récit national, que nous avons étudié sous l'angle de ses géographies successives, pour aboutir à quatre espaces construits, des spatialités constructives synchrones, chacune étant la transcription spatiale combinée d'un temps et d'un rapport au temps. Au temps des origines succède celui du commencement, puis de la conquête, et enfin de l'intégration. Mais ces temps mettent en œuvre chacun une géographie, qui croisée aux autres produit des interférences, et c'est aux interférences entre ces modèles d'espaces historicisés que renvoient nombre de conflits d'aujourd'hui sur l'usage et la propriété du territoire. Car, comme d'autres, les Australiens se représentent et vivent leur territoire non seulement comme il est, mais aussi en partie comme il a été et comme ils voudraient qu'il soit. Enfin, avant d'entrer dans le vif du sujet de la conservation, nous avons longuement discuté des spatialités subjectives des Australiens, c'est-à-dire de l'espace tel qu'ils le vivent en ses lieux, montrant qu'au-delà de formes diverses et parfois trompeuses l'Australie est un pays de citadins, structuré presque intégralement par l'urbain, au-delà même de la ville.

À chaque étape de ces études, nous nous sommes efforcés de mettre en avant la thématique touristique et la problématique

conservationniste. Il était important, avant de traiter des processus géographiques de la conservation, de présenter le contexte de leur application, un contexte définit autrement que par les objets auxquels ils s'appliquent, pour faire justement œuvre de géographie, c'est-à-dire dans ce cas-là de distinctions spatialisées.

Le temps est maintenant venu d'intégrer ces trois aspects de la réalité dans un seul et même appareillage théorique, trois vérités comme fragments d'une seule, en vue de la compréhension géographique de la conservation. La procédure suivie sera en définitive assez simple, puisqu'elle s'attachera à l'examen, pour chacun des quatre premiers objets spatiaux — banane, fuseau, excentralité, empire — des conditions de la conservation, croisant pour cela la carte des temps et la carte des lieux, spatialités constructives et subjectives.

Cette méthode n'est pas arbitraire. Elle est au contraire fondée sur une conception de l'étude géographique qui peut s'exprimer ainsi : chaque lieu du Monde peut être considéré comme l'élément d'un espace actuel, c'est-à-dire pris dans un système de distances cohérent et fonctionnel, dominé par une logique définie ; mais chaque lieu s'insère également dans un espace temporalisé — ou une temporalité spatialisée —, c'est-à-dire incarnant du temps par le biais du rapport qu'ont et qu'ont eu les sociétés au temps, des espaces historiques et des espaces virtuels donc. On retrouve dans cette définition nos approches de l'Australie, précisant la nature surtout urbaine des lieux, et leur inclusion dans des objets spatiaux et des temps spatialisés.

S'il y a de l'arbitraire dans notre démarche, c'est éventuellement dans la manière de confronter les données du problème, puisque nous avons choisi de structurer notre propos par le biais des objets, et non des lieux ou des temps. Quoique ces deux dernières options eussent été envisageables, notre choix s'est porté sur une démarche plus générale, privilégiant des objets spatiaux que l'on retrouve ailleurs qu'en Australie, et mettant au second plan ce qui relève plus spécifiquement du terrain d'étude, au travers de la spécificité des lieux et de l'histoire du pays.

Par ailleurs, il nous faut préciser encore deux choses concernant les grands principes de notre méthode. Premièrement, il est important d'insister sur la différence qui peut exister entre la réalité des faits et la vérité de ce que l'on en dit. Les objets spatiaux que nous avons retenus sont de l'ordre de cette vérité, et la réalité est bien sûr beaucoup plus complexe, donc beaucoup plus compliquée à énoncer. On a déjà entrevu cette difficulté pratique avec le cas de Perth, qui relève à la fois de logiques d'excentralité comme destination (touristique et migratoire) australienne, d'un fuseau futur avec l'Asie méridionale, dans une certaine mesure de la Banane du fait de son statut de capitale d'État, et peut-être, d'un certain point de vue à éclaircir, comme centre d'un empire, celui d'une Australie occidentale où perdure le sentiment de la conquête du territoire australien et du progrès de la frontière<sup>305</sup>. S'il nous paraît plus pertinent de privilégier pour l'instant la première logique, une vue géohistorique plus ample conduirait à une étude plus détaillée des relations entre ces objets au lieu précis de Perth, et cela dans le temps.

Deuxièmement, nous avons dit plus haut qu'il existait un rapport entre les quatre champs de la conservation et la méthode que nous

<sup>305</sup> Si les terres aborigènes y occupent 325 500 kilomètres carrés, ce qui place l'État d'Australie occidentale en deuxième position après le Territoire du Nord pour la superficie des terres accordées aux aborigènes, il faut cependant ajouter qu'aucune de ces terres n'est la propriété (freehold) des communautés Aborigènes, et qu'elles sont à 38 % louées à la Couronne (leasehold), le reste ayant le statut de réserves. Au contraire, il n'y a pas de réserves dans le Territoire du nord, et les communautés aborigènes sont propriétaires de plus de 96% des terres qu'elles occupent. Le tableau ci-après donne le détail de ces superficies.

Statut et superficies des terres des Aborigènes (ATSI) superficies en milliers de kilomètres carrés										
STATUT	QLD	NSW	VIC	SA	WA	NT	TAS	ACT	TOTAL	% of Australia
Freehold	20.5	0.4	-	189.0	-	516.8	-	-	726.7	9.5
Leasehold	18.9	1.1	-	0.6	126.1	19.2	-	-	165.9	2.1
Reserve	2.8	-	-	-	199.4	-	-	-	202.2	2.6
Total	42.2	1.5	-	189.6	325.5	536.0	-	-	1094.8	14.25
source: <a href="http://www.auslig.gov.au/facts/tenure/index.htm#Nature%20Conservation%20Reserve">http://www.auslig.gov.au/facts/tenure/index.htm#Nature%20Conservation%20Reserve</a>										

venons d'expliquer. Mais nous avons aussi mis de côté momentanément l'Outback — ces points méritent explication. D'une manière générale, disons donc que les conclusions développées à l'occasion de chacune des approches de l'Australie à propos des situations limites — pays limite, nation limite, ville limite — nous ont conduits à faire de l'Outback un objet à part, à la fois entité autonome et frontière, et dénominateur commun des autres spatialités, opérant une unité par le vide. Se risquant aux dangers déjà dénoncés de la métaphore physicienne, quoique la physique use en l'espèce elle-même d'une métaphore, nous pouvons comparer l'Outback à un *trou noir*, un objet extrêmement massif s'effondrant en permanence sur lui-même sous l'effet de son propre poids, invisible mais opaque, dont il faut mieux se tenir à distance. Ce modèle de frontière, dont les limites spatiales et temporelles, la géographie et l'histoire, échappent dans une large mesure à la carte et au récit, sert en quelque sorte d'unificateur identitaire au monde australien. C'est pour cette raison, pour ce statut particulier, que nous traiterons cet objet en fin de parcours.

Reste alors la question de la relation de nos modèles aux champs de la conservation. Au plan expérimental, notre démarche a été des plus simples, puisque nous nous sommes efforcés dans un premier temps d'associer un champ à un objet, ce qui donnait, quatre champs pour quatre objets. Les développements de notre étude nous ont suggéré qu'outre la détermination d'un champ dominant dans chaque espace, il était possible de les décrire par une combinaison des mêmes quatre champs, celle-ci exprimée selon leurs influences respectives. Nous ne sommes pas allés plus loin au plan théorique, et les conditions pratiques de notre travail ne nous permettaient pas une quantification précise des forces en présence.

### *Modèles & modalités*

Nous nous sommes attachés jusque-là à formaliser nos réflexions dans des modèles graphiques, auxquels nous avons appliqué des principes de construction les rendant formellement comparables. Mais le lecteur aura sans doute noté que le chapitre sur la ville

australienne n'est pas, comme les deux précédents, assorti de cette illustration finale, alors qu'en toute logique il devrait l'être. S'il eût été envisageable d'adopter une telle démarche, cette lacune a cependant sa justification. Il nous semblait en effet que les lieux du tourisme en Australie, s'ils relevaient de l'analyse de l'urbanité australienne, ne pouvaient cependant l'y réduire. Conclure le propos sur la ville australienne par une typologie de ses stations balnéaires aurait ainsi fait figure de raccourci gênant, qui plus est dans un domaine où les amalgames handicapent souvent la réflexion. On aurait alors pris le risque de donner à penser que tout ce qui est urbain en Australie est touristique, ce qui est d'une part faux, et qui d'autre part entretient les discours téléologiques sur l'avènement nécessaire du «tout tourisme», panacée du développement durable ou de son contraire, ou bien encore plus simplement la tendance agaçante à assimiler tout et n'importe quoi au tourisme, prétexte à l'agrégation statistique incontrôlée. Cette formalisation fut donc repoussée à l'endroit où elle était utile, et cet endroit arrive à présent<sup>306</sup>.

---

<sup>306</sup> Cf. l'illustration page suivante: *Logique de la méthode*.

# Logique de la méthode

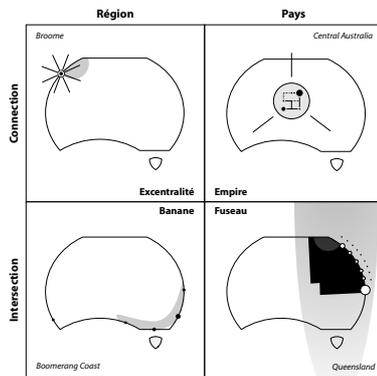
Les spatialités de la conservation peuvent se résumer à quatre expressions : "là est ailleurs", "là & ailleurs", "ailleurs", "nulle part ailleurs". Mais au-delà de ces formules simples, il y a une combinaison complexe de spatialités, associant *objets*, *temps* et *lieux*.

Le schéma ci-dessous figure les mécanismes de cet assemblage. Le tableau résultant présente ainsi les quatre spatialités de la conservation que nous avons identifiées, en indiquant pour chacune le champ de la conservation qui la domine. Nous n'avons pas mentionné les champs secondaires.

Par ailleurs, nous n'avons pas produit de figure pour chacune des spatialités de la conservation. Ce choix n'est pas d'ordre théorique. Il traduit plutôt la difficulté de représentation de telles spatialités, qui mêlent un grand nombre de facteurs, et font donc appel à un vocabulaire graphique d'une grande variété. L'entreprise de simplification nécessaire à la figuration de ces spatialités ne peut cependant pas s'opérer par le biais de celle du vocabulaire graphique de leurs composantes, mais doit au contraire viser la création de nouveaux modes de représentations. C'est là un axe de recherche qui dépasse le cadre de notre travail, mais dont l'aboutissement ne peut que l'enrichir.

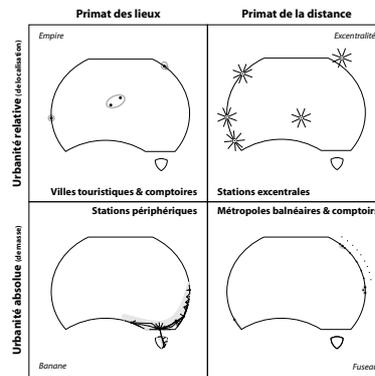
## L'Australie du tourisme

Objets



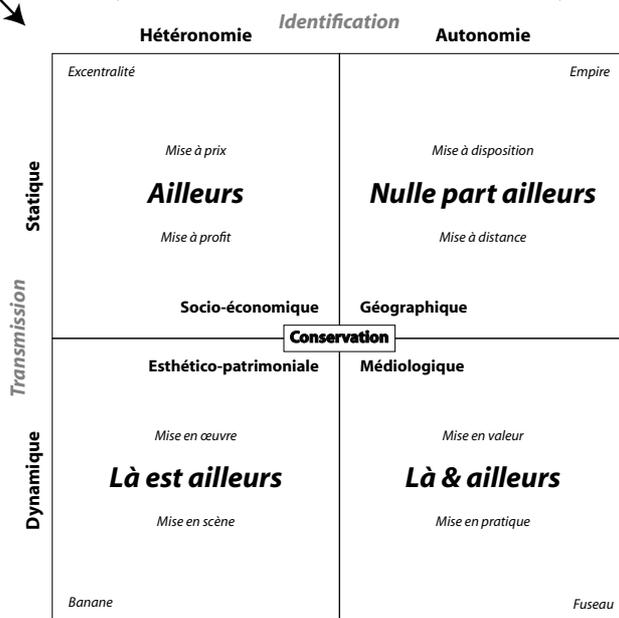
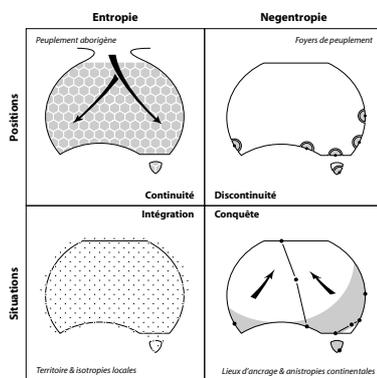
## Urbatouristique australienne

Lieux



## Les espaces du temps australien

Temps



## Les spatialités de la conservation

Objets, temps, lieux

Cette utilité tient au fait que nous souhaitions conserver jusqu'au bout notre démarche de formalisation graphique standardisée. Or, celle-ci a pris pour principe de figurer quatre schémas de l'Australie, occupant les quatre cases d'un tableau à double entrée, chacun rendant compte par un modèle graphique du croisement de deux variables présentant chacune deux modalités. Au stade actuel de notre exposé, nous avons ainsi à notre disposition un modèle des quatre objets spatiaux – Outback exclu – du tourisme en Australie, et un modèle des quatre temps de l'Australie<sup>2</sup> il nous reste à construire le modèle de l'urbanité touristique australienne, puis à combiner le tout et figurer les espaces de la conservation. Reste à préciser comment de trois fois quatre petits dessins, occupant autant de cases dans trois tableaux, on obtient un seul et même tableau de quatre cases, et donc encore quatre petits dessins. Nous avons en partie répondu à cette question, en indiquant que ce sont les cinq objets spatiaux qui structurent notre propos, les quatre premiers structurant les quatre cases de notre tableau de final. Le problème se simplifie, puisqu'il nous reste, si l'on ose dire, deux tableaux à caser<sup>3</sup> celui des temps et celui des lieux. Or, il y a une méthode pour atteindre notre objectif, qui est de résumer chacun des deux tableaux à une variable assortie de deux modalités<sup>4</sup> il suffit de lire les tableaux en diagonale, et de trouver la nouvelle variable qui correspond le mieux aux contenus des cases liées par ces diagonales. Au final, on obtient deux couples de diagonales, qui composent le tableau des espaces de la conservation.

Nous venons ainsi de nous livrer à une petite manipulation formelle, aboutissant à un résultat, c'est-à-dire à l'équivalent d'un calcul symbolique, nous permettant de mettre à jour une nouvelle relation entre des grandeurs distinctes. C'est une méthode qui présente l'avantage d'explicitement les relations que l'on établit entre divers concepts, ce qui n'est pas toujours le cas des travaux de sciences sociales, qui associent souvent par exemple sans grandes explications et *a priori* identité et territoire.

*Urbatouristique australienne*

Premier travail □ combler les lacunes<sup>307</sup>. Quelles sont les quatre formes urbaines du tourisme en Australie □ Un premier constat renvoie aux espaces touristiques que nous avons définis, les formes d'urbanité touristiques que l'on y rencontre participant partiellement à leur définition. Mais cette réponse n'est pas complètement satisfaisante, du fait justement que ces objets géographiques tiennent à beaucoup d'autres facteurs, tant dynamiques que statiques. Il n'y a ainsi pas un type distinct de station touristique pour chacun des quatre espaces qui nous intéressent, mais les corrélations ne sont pas négligeables.

Ceci dit, nous avons retenu deux variables qui nous semblaient pertinentes pour opérer les différenciations nécessaires. La première a trait à l'importance relative de la distance et des lieux. Il est en effet utile de distinguer des formes urbaines touristiques pour lesquelles la localisation dans un endroit précis est un impératif, de celles pour lesquelles cet endroit est secondaire, et c'est alors le système de distances qu'elles tissent avec d'autres lieux qui prime. La seconde variable se fonde sur la différence entre urbanité absolue et urbanité relative. Dans le premier cas, il s'agit de voir si l'urbanité touristique joue de l'effet de masse des populations concernées par les pratiques touristiques qu'elle organise. Dans le second cas, elle constitue en elle-même un pôle urbain dans son environnement, et il y a corrélation étroite entre l'urbain et le touristique.

---

<sup>307</sup> Ce passage correspond à l'illustration page suivante □ *Urbatouristique australienne* □ *Géotypes urbains du tourisme*.

# Urbatouristique australienne

## Géotypes urbains du tourisme

Nous proposons ici une typologie de l'urbain touristique en Australie. Quatre géotypes, un par type d'objet spatial du tourisme australien. Encore un tableau à double entrée, croisant un type d'urbanité, *absolue* ou *relative*, et un arbitrage entre le *primat du lieu* ou le *primat de la distance*. Au croisement de ces modalités, on retrouve des géotypes connus, comme les comptoirs, les stations et les villes touristiques. Les métropoles balnéaires le sont moins. Cette classification n'épuise ni la diversité des situations, ni ne prétend les figurer exhaustivement. Il ne s'agit pas de cartes de localisation de chaque type, mais de modèles graphiques à l'échelle du pays, visant à mettre en forme des types de logiques, qu'une analyse à l'échelle locale doit venir compléter.

L'empire introduit un élément de vocabulaire graphique nouveau. Il s'agit de figurer l'idée que le lien entre les lieux est lui-même à la fois une aire et un périmètre. C'est la raison du choix d'un figuré de synthèse.



	Primat du lieu	Primat de la distance
Urbanité relative (de localisation)	<p><i>Empire</i></p> <p><b>Villes touristiques &amp; comptoirs</b></p>	<p><i>Excentralité</i></p> <p><b>Stations excentrales</b></p>
Urbanité absolue (de masse)	<p><i>Banane</i></p> <p><b>Stations périphériques</b></p>	<p><i>Fuseau</i></p> <p><b>Métropoles balnéaires &amp; comptoirs</b></p>

Les quatre cas de figure ressortissant de ces distinctions touchent aux définitions déjà élaborées des *villes, stations* et *comptoirs* touristiques<sup>308</sup> quoique la perspective soit différente. Mais ils révèlent aussi des configurations difficiles à classer dans l'une ou l'autre de ces trois catégories. Même si l'on pouvait trancher sans grandes conséquences pour la compréhension des phénomènes, il peut être instructif de s'interroger sur des cas particuliers ambigus, ne serait-ce que pour préciser les définitions existantes. Par exemple, que faire de Brisbane, qui pourrait être qualifiée de métropole balnéaire, de même que Cairns dans une moindre mesure. À l'évidence, l'ensemble urbain ne constitue pas une station, quoique de nombreuses parties vivent du tourisme mais ont aussi une importante population résidente, de retraités par exemple. La ville touristique ne cadre pas bien avec la morphologie et la masse urbaine. Autre exemple, Yulara. Il s'agit du lieu d'hébergement des visiteurs d'Uluru. Il a beaucoup du comptoir, bien délimité dans l'espace et à la croissance contenue, mais ce n'est pas un club de vacances. S'il est isolé plus qu'enclavé, ce complexe hôtelier, qui va du camping au palace, a aussi un embryon de population permanente<sup>309</sup>, travaillant sur place, mais fréquentant aussi la crèche, le terrain de cricket, la bibliothèque et le bar du prestigieux hôtel Sails in the Desert c'est plus qu'un lieu de travail, et presque un lieu de vie. Broome est caractéristique d'une autre ambiguïté. Si on a vite fait de la ranger dans la catégorie des stations, compte tenu de la primauté de l'activité touristique et de l'importance de la population résidente, ce n'est pas un lieu qui est né du tourisme, mais plutôt une

---

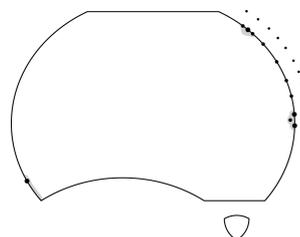
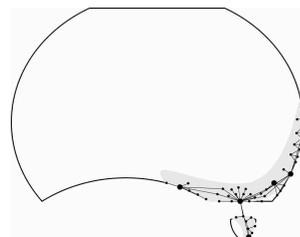
<sup>308</sup> Voir KNAFOU Rémy et alii, *op. cit.*, p. 200

<sup>309</sup> Le décompte des résidents y est assez imprécis, compte tenu du type de recensement, à une date précise. Officiellement, la population de Yulara s'élève à quelques 2754 habitants, ce qui place l'agglomération en neuvième position dans le Territoire du nord. Cependant, la bibliothèque municipale évalue quant à elle la population résidente à environ 1100 individus (<http://www.ntlib.nt.gov.au/pcl/ayers.html>). On notera aussi que Yulara collectionne les extrêmes statistiques du Territoire du nord, cumulant le plus faible taux de population aborigène, le plus fort taux de célibat, le plus faible d'enfants à charge, le plus fort taux d'emploi dans le secteur privé.

ville convertie au tourisme, et le centre urbain principal de la région, avec le niveau de service que cela implique. Ces trois exemples montrent donc que l'urbanité touristique mérite de se voir adjoindre d'autres types de critères pour être mieux prise en compte et mieux comprise.

Le cas le plus connu des quatre que nous proposons est celui qui croise urbanité absolue et primat des lieux. Cette configuration est celle de l'association entre des métropoles centrales et des stations périphériques. La logique dominante est gravitaire, c'est-à-dire que la distance y joue le rôle le plus banal qu'elle puisse jouer : elle passe au second plan face à la détermination locale, qui, elle, est bien plus significative, chaque station cultivant sur cette base son identité. En outre, la masse urbaine que constitue la banane australienne rend secondaire les problèmes de distance, l'éloignement d'un centre s'accompagnant du rapprochement d'un autre. Qu'il s'agisse de stations balnéaires ou de ski, les logiques temporelles de fréquentation sont assez classiques, partagées entre week-end, courts séjours (*short break*), et villégiatures plus longues : les logiques spatiales associées ne font pas plus mystère.

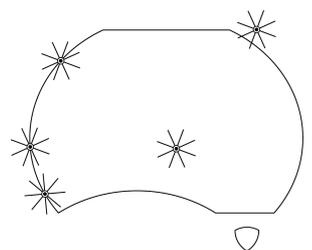
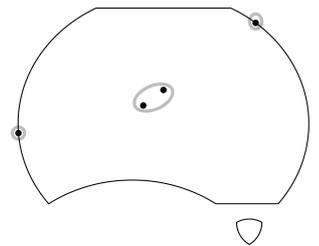
Ce premier cas est à distinguer d'un autre, qui, s'il joue également sur les effets de masse, est aussi plus largement déterminé par le jeu des distances, et cela à plusieurs échelles. Il s'agit pour l'essentiel de la métropole touristique de Brisbane, incluant Gold Coast et Sunshine Coast, plus généralement du fuseau touristique australien, et dans une certaine mesure du quart sud-ouest de l'Australie occidentale, au sud de Perth, une région d'anciennes stations touristiques. C'est donc un ensemble assez hétérogène en matière de formes urbaines du tourisme, un urbanisme limite dans certains cas, des métropoles balnéaires aux simples campings insulaires. Les relations de gravité qui organisent l'espace local ne se confrontent pas autant aux spécificités des lieux du tourisme, leur primat tenant aussi à la polarisation de l'espace par une seule grande ville. Mais, surtout dans le cas du fuseau, ce sont aussi des régions recevant des touristes étrangers en grand nombre, et l'arrangement des faisceaux touristiques renforce les déterminants dus à la distance. Néanmoins,



il n'est pas utile de forcer la note en éliminant le déterminant local, dont le rôle est parfois égal à celui de la distance.

C'est dans le domaine de l'urbanisation relative, que le primat du lieu renvoi au cas que nous venons d'évoquer. Port Douglas, au nord de Cairns, est ainsi un ensemble de comptoirs touristiques, voisins les uns des autres, le tout formant déjà une sorte de station, quoiqu'il lui manque pour cela une unité dépassant sa segmentation. Bien que pris dans le fuseau touristique, et relevant en partie de ses logiques, le lieu y est beaucoup moins banalisé, et Port Douglas bénéficie d'une véritable autonomie identitaire face à Cairns. Alice Springs relève aussi de cette urbanité relative localiste. Outre son rôle de second centre urbain du Territoire du nord, de capitale du Centre rouge, ce pôle touristique régional distribue les principaux sites de l'empire touristique du centre, tirant son identité des lieux qu'il met en relation. C'est d'ailleurs le centre du continent, le système de distances mis en œuvre acquerrant alors une valeur particulière, puisque dominé par la figure de l'équidistance, donc du lieu par excellence car central. Le primat du lieu est à son maximum à Yulara, sorte de ville du désert, qui n'est là que parce qu'elle ne peut être ailleurs qu'au pied du monolithe sacré des Aborigènes. On retrouve le même type de configuration à Monkey Mia, à peine plus qu'un comptoir touristique dans le Parc national de Shark Bay en Australie occidentale, lieu du Patrimoine Mondial. Dans tous ces cas, le tourisme associe une forme urbaine, tenant souvent du comptoir, à un arrière pays parfois très restreint ou très précisément localisé, où se déroulent les activités touristiques.

Enfin, les formes touristiques d'urbanité relative fonctionnent aussi sous l'emprise dominante de la distance, quand c'est l'isolement et l'exotisme qui fondent l'identité des lieux du tourisme. Broome est dans ce cas-là, mais aussi la ville touristique-minière de Coober Pedy, dans le désert d'Australie méridionale. Pour Broome, la logique d'excentralité traduit bien le primat de la distance. Pour Coober Pedy, c'est plutôt le déficit d'identité de l'endroit – et non du lieu – qui par défaut donne son importance à la distance. Perth tient également un peu de cette logique, et figure assez bien l'exotisme au sein de



l’Australie, pays pour lequel il ne peut se résumer au tropical, l’aboriginalité n’étant qu’un exotisme culturel. Cependant, cette dernière catégorie est encore la moins évidente, celle pour laquelle il y aurait le plus de discussions. Ceci tient sans doute au fait que la Géographie, suivant en cela le sens du progrès technique, ne s’est pas habituée à donner un contenu valorisant à l’accroissement des distances, l’isolement n’ayant été supportable qu’autant qu’il était contrebalancé par l’exception des lieux qui y contraignaient. Notre idée est qu’il existe une valorisation identitaire de la distance en soi, de l’écart sans contrepartie autre que symbolique ; une hypothèse cependant difficile à étayer plus avant dans le cadre de ce travail.

### *Identification & transmission*

Nous voici maintenant en passe de construire notre dernier tableau, celui des espaces de la conservation. Conformément à la définition de la conservation que nous nous sommes donnée, il confronte une variable d’identification, tirée du tableau des lieux touristiques que nous venons de construire, et une variable de transmission, issue du tableau des temps de l’identité australienne. Pour ce dernier, les diagonales se différencient finalement assez simplement sur la base du caractère dynamique ou statique du temps de référence. On opposera ainsi des espaces mettant l’accent sur l’histoire, sur le mouvement, réunissant les migrations de peuplement aborigènes et la conquête australienne du territoire, à des espaces privilégiant la fixité, la durabilité, qu’il s’agisse du modèle des foyers de peuplement coloniaux ou de l’intégration territoriale du continent par son occupation cartographique exhaustive. Dans cette perspective, la transmission de ce qui a au préalable été identifié n’entretient pas le même rapport à l’évolution des choses dans un cas et dans l’autre. La conservation, quand elle s’effectue via des processus de transmission prenant en compte l’historicité des lieux, doit s’intégrer à l’évolution de ces derniers. La géographie qui en résulte est celle des musées plus que de la protection, et cette dernière caractérise plutôt les processus de transmission à l’identique des lieux, qui ne changent alors que dans la mesure où notre regard sur eux change.

La variable d'identification oppose, elle, deux types de lieux. La réunion de nos modèles par les deux diagonales du tableau des lieux touristiques opère une distinction qui fonde l'identification soit dans l'identité – celle que l'on se donne – , soit dans l'altérité – l'identité que l'on nous reconnaît. Précisons. L'identité renvoie à l'homogène, ou mieux, à l'autonome. Les lieux du tourisme qui relèvent de l'urbanité absolue dominée par la distance, comme ceux qui mettent en œuvre une urbanité relative et localiste, génèrent tous leurs propres règles de fonctionnement, auxquelles se soumettent les touristes. Cela ne veut pas dire que ces derniers soient étrangers aux processus de production des lieux qu'ils fréquentent, mais plutôt que ces lieux s'imposent à eux en tant que tels, dotés d'une existence propre, avec laquelle il faut composer. À l'opposé, l'identification par l'altérité suppose l'hétéronomie. Les lieux sont identifiés de manières différentes selon les individus, et c'est la composition de ces identifications multiples et parfois concurrentes qui fait leur identité. Dans ce schéma, le touriste est directement producteur du lieu, mais, plus exactement, il l'est en proportion du rapport qu'il entretient avec lui, c'est-à-dire *modulo* la fraction du lieu qui sert de cadre et résulte de la pratique qu'il en a. Pas plus que dans le premier schéma le touriste n'est le roi du lieu touristique. Car autant, ce dernier, s'il est caractérisé par une identification autonome, semble avoir une vie propre, autant, si c'est l'hétéronomie qui domine, alors il mène une double vie. Dans les deux cas, mais de deux manières différentes, le tout est supérieur à la somme des parties – c'est peut-être là une façon supplémentaire de définir le lieu géographique.

Sans transition, cette théorie fragmentaire de la conservation doit être illustrée et pratiquée. Pour cela, nous abordons dans ce qui suit les quatre objets spatiaux auxquels elle s'applique, avant de conclure notre propos sur le cas de l'Outback, assorti d'un récapitulatif de l'ensemble.

## *Là est ailleurs (Banane)*

Le lecteur nous excusera certainement d'engager la partie par cette longue citation ☐

«À l'aube du second millénaire, le moine Glaber s'émerveillait de voir s'étendre sur l'Europe «le blanc manteau des églises» ☐. À la fin de ce même millénaire, on pourrait s'émerveiller de voir se dérouler en Occident le manteau gris des musées. Au cours des années 70, si l'on en croit le Conseil international des musées, un musée nouveau fut en moyenne construit chaque semaine de par le monde. Chaque ville, durant la décennie, voulut avoir le sien, comme à l'aube du XI<sup>e</sup> siècle chacune prétendait à avoir son église cathédrale. Les institutions anciennes se mirent à s'agrandir avec frénésie. On édifia des ailes nouvelles à la Galerie nationale de Washington, au Musée de Boston, à la Tate Gallery de Londres, au Stedelijk Museum d'Amsterdam. Le Musée d'art moderne de New York, premier du genre, doubla sa superficie. À Paris, des édifices anciens furent à la hâte reconvertis à ces nouveaux offices.

Au XI<sup>e</sup> siècle, le culte des reliques devait précipiter l'érection des abbayes et décider des nouvelles voies de communication. Aujourd'hui c'est le culte des œuvres d'art qui pousse à construire ces temples nouveaux et qui ordonne les grandes transhumances culturelles du tourisme occidental. Dans l'habit du pèlerin moderne, le Baedeker a remplacé la coquille ☐ on processionne autour des tableaux avec la même dévotion aveugle que jadis autour du corps de saint Philibert.

Il n'est pas sûr cependant que l'œuvre d'art soit bénéficiaire d'un pareil engouement. À considérer l'aspect symbolique de ces nouvelles cathédrales d'une religion laïque, on peut s'interroger sur leur fonction réelle. Tantôt, comme au *Whithney Museum* imaginé par Breuer, au musée de l'Université du Nebraska de Philip Johnson, ou au futur Musée d'art moderne de Bruxelles, le bâtiment s'inspire à l'évidence du blockhaus, de la forteresse ou de la casemate. Il se claquemure ou il s'enterre. Tantôt comme à la *Neue Nationalgalerie* de Mies Van der Rohe à Berlin ou comme à Beaubourg, il se transforme au contraire en une cage de verre qui prétend abolir toute distinction, entre intérieur et extérieur.

Cette double postulation trahit bien le statut à son tour ambigu de l'œuvre d'art contemporaine. Tantôt, selon une esthétique «loin de la vie», elle apparaît comme un spécimen à sauver d'on ne sait quel désastre universel et à cultiver en vase clos. Tantôt, «près de la vie», on souhaite que disparaisse au contraire sa spécificité et qu'elle vienne à s'abolir dans le commun des jours. Soumise à ce primat muséal – puisque, après avoir décoré les abbayes, les palais, voir au XIX<sup>e</sup> les hôtels de ville et les écoles, elle ne peut guère aujourd'hui que finir au musée –, l'œuvre depuis vingt ou trente ans s'est peu à peu pliée à cette visée double et contradictoire jusqu'à s'y déchirer vive. [...]

Plus incertain se fait son statut, plus incertaines se font ses frontières, plus incertains ses moyens et sa fin, en revanche plus imposantes et impérieuses les procédures qui la recueillent, la conservent, l'exposent et l'expliquent. Toute une science muséographique se met en branle pour cerner un objet qui s'amenuise à mesure. Entre l'œil de l'observateur et lui, s'interpose un appareillage d'autant plus lourd et impératif que se fait plus douteuse sa nature. Des édifices de béton, d'acier et de verre, dotés de machineries ingénieuses, mais aussi des monuments de papier – écrits théoriques, manifestes, analyses en tout genre – se consacrent à la gnoséologie d'un objet qui, sinon de plus en plus rare, se fait de plus en plus évasif. Comme en physique fondamentale, on construit des machines de plus en plus grandes pour observer des phénomènes de plus en plus minuscules.<sup>310</sup>

Que l'on adhère ou pas au discours critique de Jean Clair – ici en particulier comme dans ses écrits en général –, que l'on interprète ou non l'implicite de ses propos, il n'en demeure pas moins que son analyse, vieille de deux décennies aujourd'hui, s'est vue entre-temps confirmée dans ce qu'elle avait d'objectif. Sa part de subjectivité ne fait en réalité qu'aller un peu au-delà de notre expression, en ajoutant aux *bunkers culturels* une dimension *culturelle*. Mais c'est là un autre débat<sup>311</sup>.

---

<sup>310</sup> CLAIR Jean, *Considérations sur l'état des beaux-arts. Critique de la modernité*, Gallimard, 1983, 198 p., citations extraites des pages 17 à 20.

<sup>311</sup> Ce terrain a sans doute déjà été largement déblayé, notamment par Nathalie Heinich, dans par exemple HEINICH Nathalie, *La Gloire de Van Gogh. Essai d'anthropologie de l'admiration*, Éditions de Minuit, 1991, 258 p.

Ce qui, pour l'heure, va nous préoccuper, c'est la dimension proprement géographique de ce constat, pris dans toute sa généralité, dans son sens le plus large, dimension dont nous avons eu un avant goût avec l'Opéra de Sydney et les centralités urbaines australiennes. Car si ce que nous dit Jean Clair du «primat muséal» et du statut de l'œuvre d'art peut être adouci – quoique –, c'est pour mieux voir que l'idée sous-jacente a gagné en extension, et que sa géographie vaut la peine d'un examen, même rapide. C'est-à-dire qu'il existe, au moins dans l'Australie représentative d'elle-même, celle de l'archipel urbain et ses périphéries immédiates de Brisbane à Adelaide, un ensemble de processus spatiaux concourant à des logiques de conservation propres à cet objet géographique, à ses lieux et à ses temporalités, engageant des méthodes propres d'identification et de transmission.

#### *Primat esthétique-patrimonial*

D'une manière générale, c'est le champ esthétique-patrimonial qui structure le plus fortement la conservation au sein de la banane australienne. Ce qu'il y a de remarquable fait œuvre universelle et l'œuvre est *mise en scène*. La logique conservatrice, par ces deux mouvements, produit des lieux d'autant plus résistants qu'ils sont singuliers, c'est-à-dire d'autant plus que les échelles qu'ils associent se distinguent, que l'identification est globale quand la transmission est locale.

Mais ce principe n'est pas que celui du «primat muséal» au sens le plus classique du terme. Ou plutôt, disons que c'est la définition même du musée qui doit être élargie, intégrant l'Opéra de Sydney à côté de la très classique New South Wales Art Gallery. Procéder à cet élargissement, c'est du même coup procéder à l'élargissement du contenu, en quelques sortes à sa libération. Or, si les pesanteurs utiles de l'académisme artistique président encore à une certaine sélection, permettant, au moins dans quelques salles, de garder de prudentes distances avec les tautologies du genre «l'art c'est ce que font les artistes», il n'échappera pas à l'infatigable arpenteur des musées australiens qu'une certaine liberté de commerce est autorisée entre

Gianbattista Tiepolo et Robert Campbell Junior<sup>312</sup>. Déroutant de prime abord, il s'agit d'un commerce particulier, puisqu'il ferait croire que le premier précède le second, autrement dit que le second continue le premier. À ce compte-là, le mécontent dira qu'il l'achève. La seule satisfaction possible requerrant sa conversion aux canons locaux de l'histoire de l'art, il s'exécute, autant que possible, parce qu'il n'est pas raisonnable de ne pas rire, quand on constate que la notice d'une compression de César attend toujours la mort du sculpteur en l'an 2000, soit environ deux années après qu'elle est intervenue à son domicile. Simple erreur, ou erreur compliquée?

Avant de comparer la pertinence des deux versions, précisons qu'il n'est pas ici question de mener d'autre analyse que celle du géographe. Il s'agit de mettre en balance un fait et un contexte spatio-temporel.

La première solution dédouane d'une certaine manière le conservateur, qui n'aura qu'oublié. Mais cette solution reste peu vraisemblable, quoiqu'il faille compter avec le principe d'incompétence inhérent au fonctionnement des organisations. La cause compliquée, elle, gagne en crédibilité si on la généralise, c'est-à-dire si on y voit le symptôme anodin d'une conception plus large de la chronologie, une chronologie qui tendrait à s'éloigner de l'histoire – ici de l'art européen – et à se rapprocher de la géographie – l'art classé par régions naturelles –, dans une optique utilitariste trop mal assumée pour se revendiquer comme telle sans le recours au masque de la contemporanéité. De ce point de vue, l'espace du musée reproduit selon des règles précises la géographie des Australiens, instrumentalisant l'art aux fins d'une représentation de la situation de l'Australie dans le monde d'une part, et de celle des Aborigènes en Australie d'autre part.

---

<sup>312</sup> Peintres tous deux, le second aborigène, présents à la National Gallery of Australia, mais que l'on a aussi convoqués ici pour d'autres raisons, de patronymes et de factures. C'est un moyen comme un autre de rendre compte de la juxtaposition muséale.

Ainsi, ce qui fait que le visiteur français est parfois surpris par l'agencement des musées australiens, c'est que ce que nous, Français, nous aurions acheté au marché touristique de Ziguinchor, et dont nos petits enfants se seraient débarrassés tout en se constituant généreux donateurs d'un musée des arts premiers enfin advenu, l'Australien du moment, lui, le considère comme une œuvre d'art contemporain, digne succession de Giotto, Van Eyck, Piero della Francesca, Léonard, Bosch, Titien, Caravage, Greco, Vélasquez, Rubens, Rembrandt, Vermeer, Watteau, Reynolds, Gainsborough, Blake, Constable, Ingres, Delacroix, Turner, Millet, Hunt, Courbet, Manet, Monet, Renoir, Degas, Seurat, Van Gogh, Munch, Cézane, Gauguin, Matisse, Picasso, Kandinsky, Bonnard, Léger, Hopper, Dali, Klee, Mondrian, Ernst, Pollock, Jasper Johns, Stella, Hamilton, Lichtenstein, Hockney<sup>313</sup>... C'est ainsi qu'aboutissent au musée des pièces ostensiblement aborigènes, dont on a du mal à saisir le statut, entre folklore et archéologie du temps présent, mais qui complètent collections et visites par une sorte de musée des arts derniers, derniers en date, dernier cri du contemporain<sup>314</sup>.

On trouvera un intérêt certain à voir dans cette hésitation bien plus qu'un problème esthétique. Si l'art fait vivre un certain nombre d'artistes aborigènes, et incidemment les communautés auxquelles ils appartiennent, cette fonction économique, somme toute modeste en pratique, rencontre l'intérêt identitaire des Australiens au travers des possibilités de patrimonialisation qu'elle propose. En généralisant

---

<sup>313</sup> L'effet de masse devait jouer jusque-là. Pour la sélection, d'un intérêt secondaire, plutôt que de se livrer au jeu des préférences personnelles, nous avons préféré décalquer un choix opéré par un ouvrage de vulgarisation de l'histoire de l'art, partant du principe qu'il reflèterait assez bien l'état des hiérarchies établies, outre les quelques biais inévitables, dont l'absence, très certainement intolérable à Jean Clair, de De Chirico.

<sup>314</sup> Il serait cependant caricatural et injuste de ne pas reconnaître dans certaines œuvres d'artistes aborigènes quelques qualités leur conférant une certaine dignité artistique, quoiqu'il faille pour cela avoir assimilé les critères adéquats de l'art contemporain. Mais ce type de jugement reste bien plus difficile à affirmer que son contraire, qui reconnaîtra sans mal une authentique croûte sponsorisée par un fond d'aide opaque à une cause aborigène obscure.

cette démarche, on est alors conduit à considérer les sections d'art australien, d'art européen, et d'art asiatique sous cet angle esthético-patrimonial et ce qu'il permet de dire de la façon dont les Australiens se pensent «*au monde*»<sup>315</sup>.

Si l'on fait ici état de la taxonomie des antipodes, c'est qu'elle relève aussi de la convergence de deux logiques aux intérêts concordants, mais dont la compréhension des enjeux et des ressorts est enrichie par une approche géographique. C'est le mariage du politiquement correct et du marché de l'art<sup>316</sup> et là encore l'alliance, en un lieu consacré, de la raison locale australienne et d'une modalité de la mondialisation.

Le «*politiquement correct*» apparaît sous sa forme la plus anodine, puisque loin d'en être encore à sa phase militante, il est maintenant entré dans les mœurs<sup>316</sup>. Dans sa version australienne, il s'exerce dans le champ du traitement des Aborigènes<sup>317</sup>. On en comprend assez facilement les logiques, toutes issues d'une lecture culpabilisante de l'histoire nationale, alignant pour commencer les massacres et pour finir les expropriations. Des premiers on ne doutera pas. Des secondes, on doutera. Car l'expropriation suppose la propriété, en

---

<sup>315</sup> Une étude plus précise de l'évolution de ces sections dans l'histoire du pays révélerait probablement une part intéressante de l'histoire de l'Australie et de son inscription spatiale. En particulier, il conviendrait d'étudier l'évolution des sections d'art asiatique, afin de voir son adéquation avec l'inscription régionale du pays, et éventuellement ses décalages, source potentielles de prévisions à moyen terme.

<sup>316</sup> C'est cette évolution qui conduit à quelques cocasseries, quand, par exemple, un texte plus ou moins officiel s'empresse de préciser en notes liminaire qu'il a été autant que possible fait usage de désignations impersonnelles et non marquées par l'un ou l'autre des deux genres, mais qu'on a dû souvent, pour des raisons de style, privilégier l'un plutôt que l'autre. Limite de la limite.

<sup>317</sup> Dans ce registre, le terme «*aborigène*» tend à être systématiquement remplacé par «*indigène*». Le changement de sens est significatif, puisqu'il valorise les Aborigènes en niant l'histoire nationale, faisant du peuple australien non aborigène, colons d'origine, une population étrangère, exogène. Ce genre d'interprétation historique traduit et résume le principe de culpabilité qui préside à toutes les relations des Australiens non aborigènes avec les Aborigènes<sup>316</sup> climat dont est heureusement exempt le chercheur réellement étranger.

général privée, concept dont l'application sans précautions à la société aborigène précoloniale ne va pas sans poser problème.

Précisément, c'est cette dernière incohérence, pourtant évidente, qui permet de comprendre l'outrance de la culpabilisation australienne face aux Aborigènes. Car la contradiction va bien au-delà de l'inadéquation des concepts aux sociétés auxquels on les applique. Les Aborigènes sont au contraire bien mieux intégrés et bien plus australiens qu'on ne le pense, et les opérations de conservation esthétique-patrimoniale qui les concernent ne font qu'enfoncer le clou, détournant l'attention de leur situation sociale qui, elle, n'est pas des plus réjouissantes.

Culturellement, les Aborigènes ont gagné la partie. Et, pour cela, ils se sont le plus intelligemment du monde adaptés aux concepts sociétaux des colons. Malgré quelques difficultés, ils se sont ainsi adaptés aux codes esthétiques de l'art occidental, aux codes de domination, aux codes des rapports à l'espace et à la mobilité, aux codes de la transmission intergénérationnelle. Leur art est ainsi passé d'une production de groupe à une œuvre personnelle, d'un support éphémère ou immobile à un support pérenne et mobile, d'une logique de transmission et d'initiation à une logique de commercialisation, de profit, et de promotion culturelle. Le problème de la propriété a lui aussi fait l'objet d'une intégration dans la société aborigène, puisque de plus en plus de groupes obtiennent la reconnaissance de la propriété de «leur» terre, ce qui, outre le fait de remettre en cause le principe juridique de la *terra nullius* jusqu'alors en vigueur, indique que les Aborigènes ont réussi à faire cohabiter leur ancien rapport à la terre, fondé sur le savoir initiatique et la responsabilité, et celui qui correspond aux codes de domination des colons, fondé sur la propriété<sup>318</sup>. Quant au rapport à l'espace et à la

---

<sup>318</sup> C'est l'affaire Mabo qui est généralement considérée comme l'acte fondateur de ce retournement de situation. Mais là encore, c'est être peu regardant quant à la réalité des choses. C'est une nuance importante que de préciser qu'Eddy Mabo était un Torres Strait Islander, un habitant du détroit de Torres, c'est-à-dire de culture mélanésienne. Outre la différence globale qui existe avec la culture aborigène *stricto sensu*, il y a la différence particulière du rapport à la terre et à la propriété. On doit

mobilité, les Aborigènes travaillent à la gestion la plus avantageuse de leurs rapports au monde par l'intermédiaire du tourisme, qui leur procure une visibilité à la mesure de l'intérêt des lieux et des parcours sacrés qu'ils convertissent en sites et itinéraires touristiques. Dans ce domaine, ce qui peut éventuellement poser des problèmes ponctuels, ce sont les modalités de cette gestion, et en particulier de ses bénéfices socio-économiques, mais pas son principe même<sup>319</sup>. Enfin, les codes de transmission sont eux aussi adaptés, d'autant plus facilement que le contexte économique mondial s'y prête bien, autorisant sans mal l'établissement de ponts entre prédation écologique et conservation écologiste.

En face de cette intégration culturelle, relayée au cœur de la banane australienne par des dispositifs conservatoires esthético-patrimoniaux aussi importants que les musées d'art, on doit mettre l'accès de l'art aborigène au *marché de l'art* mondial. Le circuit est classique, faisant intervenir les intermédiaires traditionnels du marché, marchands d'art spécialisés<sup>320</sup>, maisons de ventes, musées et galeries. En revanche, les extrémités du circuit le sont moins. À la source, l'art aborigène relève d'une production de masse, organisée et structurée dans le cadre des communautés aborigènes. Ce n'est donc ni la rareté ni l'exception individuelle qui commande la mise sur le marché international de l'art d'œuvres aborigènes. En bout de chaîne, les acheteurs, si leurs motivations ne sont pas totalement novatrices et relèvent des déterminants connus de la reconnaissance sociale et de

---

donc considérer le cas Mabo autant comme le point de départ des revendications territoriale aborigènes, que comme celui de l'alliance d'intérêts des Aborigènes au sens strict et des habitants du détroit de Torres, ce qui donne aujourd'hui le sigle officiel ATSI, pour *Aborigines and Torres Strait Islander*.

<sup>319</sup> Nous reviendrons sur cet aspect des choses à propos de notre quatrième objet géographique, l'Empire, correspondant à un type particulier de conservation.

<sup>320</sup> Le spécialiste de l'art australien en France est actuellement Stéphane Jacob, qui nous a accordé un long entretien. La « nouveauté » du produit va de paire avec la « nouveauté » des médias qui en font la promotion, puisque Stéphane Jacob développe un site internet sur l'art australien (<http://www.artdaustralie.com>) et ne tient pas de galerie, préférant recevoir d'éventuels acheteurs dans son salon, à l'occasion de soirées pédagogiques.

l'investissement capitaliste ou spéculatif, inscrivent leur acquisition dans une logique qui ne participe pas seulement de raisons esthético-patrimoniales, mais aussi de préoccupations éthiques, établissant une équivalence entre l'universalité des œuvres et l'authenticité des cultures qui les ont produites.

Derrière l'investissement des collectionneurs d'art aborigène, il y a ainsi des motivations de principes, se rapportant à des idéaux qui s'incarnent en pratiques, s'inscrivant alors dans le champ médiologique de la conservation. C'est là une démarche analogue à celle de nombre d'institutions australiennes de conservation, y compris l'Opéra de Sydney, qui parent leurs bâtiments d'œuvres aborigènes, émaillant leur fonction de conservation esthético-patrimoniale d'actes conservatoires médiologiques. Si la qualité artistique des œuvres aborigènes est difficile à estimer, les logiques de circulation qui les affectent ne se comprennent donc que si, à la conservation patrimoniale et esthétique qui les fait entrer au musée, on adjoint une logique secondaire, transformant en pratiques d'achat et d'exposition fortement symboliques la défense de valeurs attribuées à la société aborigène, essentiellement celles d'une authenticité des rapports à la terre et d'une proximité avec la Nature<sup>321</sup>, ou dans un autre registre les valeurs de respect de la diversité culturelle pour elle-même, ou bien plus simplement encore du respect de la vie humaine, en référence à l'exterminations coloniale historique. On retrouve, sous un autre angle, la thématique de la culpabilité australienne déjà évoquée.

### *Une géographie faible*

Dans le dispositif conservatoire propre de la banane australienne, le champ géographique est, des quatre champs, le moins significatif.

---

<sup>321</sup> Il est important de comprendre que ces valeurs n'ont, comme leur nom l'indique, rien à voir avec une évaluation objective des rapports qu'elles évaluent. La question des rapports entre les Aborigènes, l'authenticité et la Nature n'est pas dans ce cas abordée dans les termes et par les méthodes de l'analyse sociologique, mais au travers des perceptions des acteurs, ce qui est à mettre en rapport avec leur propres contextes sociaux.

Cette configuration spatiale, fondée principalement sur des logiques gravitaires, correspond à une géographie faible, sans surprises. Faible à double titre donc, d'une part parce que ses localisations ne répondent presque exclusivement qu'à des logiques simples et élémentaires de la géographie, associant gravité et littoralisation<sup>322</sup>, et d'autre part parce que les dispositifs spatiaux de *mise à disposition* et de *mise à distance* de la conservation ne jouent qu'un rôle très secondaire dans les opérations de conservation.

La *mise à disposition* et la *mise à distance* ne semblent en effet pas s'écarter significativement de la géographie de la demande en matière de récréation et de conditions de vie<sup>323</sup>. Ainsi, sans aller jusqu'à dire que cette géographie de la conservation n'a pas d'intérêt, on est obligé de faire certains constats. Si l'on considère, en effet, que l'objet géographique que nous étudions est caractérisé par l'urbanité, la citadinité même, structurée par une forte macrocéphalie régionale, que celle-ci est comme coincée entre deux déserts – celui de l'intérieur, agro-sylvo-pastoral, et celui de l'extérieur, de l'océan, les agglomérations préférant de toute façon la position littorale, deux déserts qui en de nombreux points se rejoignent<sup>324</sup>, et que ces deux déserts sont aussi les espaces préférentiels des loisirs et du tourisme australien, on est naturellement conduit à penser que la géographie de la conservation se calque sur celle des loisirs, du tourisme, ce qui en pratique la confine et la réduit à l'urbanisme, voire à l'architecture, dont nous avons déjà largement parlé à propos de Sydney et des autres métropoles australiennes<sup>325</sup>.

On retrouvera donc, dans un tel contexte, les dispositifs classiques de la protection écologique et de la préservation environnementale adaptées aux pratiques touristiques et de loisirs. D'ailleurs, l'ingénierie en la matière atteint des sommets d'élaboration en

---

<sup>322</sup> La littoralisation n'est en fait qu'une modalité de la gravité, compte tenu du fait qu'elle résulte d'un processus historique reliant dans le temps les masses de populations d'une colonie et de sa métropole.

<sup>323</sup> Le terme est ici volontairement évasif, pour inclure toutes sortes de facteurs, dont, bien sûr, les inévitables facteurs environnementaux.

Australie, ce qui se traduit par une abondante littérature, émanant de toutes sortes d'offices, sur les moyens adéquats de la conservation, traitant par exemple des mérites comparés du grillage et de la corde pour maintenir les touristes à distance des objets de la conservation, ou bien encore de l'emplacement optimal des panneaux d'interprétation, sur le site même des objets dont ils font la pédagogie, ou bien sur les aires de stationnement y donnant accès, point de départ de chemins aménagés, pour lesquels on choisira, selon le cas, entre les caillebotis, les planches, les treillis... Tout est dit sur les moyens, rien, ou presque<sup>324</sup>, sur les fins. En fait, c'est qu'il semble acquis que la fonction essentielle de la conservation, dans ce contexte géographique, c'est avant tout la pérennisation du bénéfice d'un cadre satisfaisant pour les activités de loisirs et de tourisme des Australiens. Tout au plus doit-on modérer cette affirmation à propos des sports d'hiver, et en particulier du ski, pour lesquels il reste des conflits ouverts quand aux arbitrages à opérer entre conservation et récréation<sup>325</sup>, les deux options n'ayant pas, à l'inverse par exemple de la plongée sous-marine, une communauté d'intérêts.

Sorti de ce schéma, les cas de conservation dont la géographie est un instrument ne sont que l'exception. Ceci étant, le champ socio-économique n'est pas non plus très présent dans les processus de conservation propres à la banane australienne, et ce pour sensiblement les mêmes raisons que celles qui expliquent la faiblesse du champ géographique. Effectivement, des villes comme Sydney ou Melbourne, qui concentrent à elles deux au moins un tiers de la population australienne, ne vivent pas du tourisme ou des loisirs, car

---

<sup>324</sup> Presque, car ces fins restent pour la plupart au niveau de l'implicite des généralités écologistes, sans rapport avec l'échelle fonctionnelle des phénomènes en cause.

<sup>325</sup> Pour une analyse fouillée de ce sujet particulier, quoique déjà assez ancienne et s'inscrivant dans une géographie datée, on se reportera au numéro la *Revue de géographie alpine* consacré aux Alpes australiennes (*op. cit.*). On lira en particulier les contributions de Philippe Grenier, «Le ski dans les Alpes australiennes : un essor conflictuel», de David Mercer, «Un terrain contesté. Conservation et tourisme dans les Alpes australiennes», ou encore celle de J. Pittcock, «Le rôle des groupes écologistes dans la protection des Alpes australiennes».

ce ne sont ni des stations ni des comptoirs touristiques. La conservation qui y est associée n'est donc pas un enjeu socio-économique pour les pôles urbains majeurs de la zone, dont on connaît le poids démographique relatif exorbitant. Reste le cas du chapelet des stations littorales, vivant effectivement, elles, des pratiques de loisirs des Australiens. Mais on rencontre là un problème théorique et méthodologique de définition, tant il est difficile, dans la configuration spatiale considérée et compte tenu la place sociale occupée par la récréation, de qualifier les pratiques en termes de quotidienneté, et donc de tourisme ou de loisirs. Nombre de ces stations ne sont en effet rien d'autre que des agglomérations mêlant résidences secondaires et résidences de retraites, pour lesquelles les actions de conservation reviennent pour l'essentiel à des travaux municipaux d'entretien, sans arrière plan spécifiquement patrimonial ou idéologique.

#### *Hétéronomie dynamique*

Premier élément de la typologie annoncée des espaces de la conservation, la Banane occupe la case de l'hétéronomie dynamique, selon le principe de classification exposé plus haut. C'est dire que ses lieux trouvent leur identité plutôt dans la composition de celles, très diverses, qu'on leur attribue. Et c'est aussi dire que la transmission de cette identité ne peut ignorer les processus historiques dans lesquels sont pris les lieux, ou auxquels ils participent activement.

C'est certainement la configuration la moins simple à analyser au niveau de chacun des lieux qui composent ce type d'espace. Nous avons tenté de faire état de cette complexité en étudiant les cas de Sydney et des métropoles australiennes. En revanche, et c'est une juste logique, l'analyse globale est plus facile, les singularités trouvant une unité aux déterminants relativement simples à l'échelle de la zone. Nous venons de les évoquer. Dès lors, il est malaisé de sortir de cette alternative. Nous avons néanmoins proposé une formule : *là est ailleurs*. Que faut-il en comprendre ?

Au-delà du paradoxe, il s'agit de résumer géographiquement l'idée centrale qui est au cœur du dispositif de conservation, à savoir que celui-ci pose que les lieux de la conservation associent leur échelle locale et une échelle de niveau supérieur, en appelant pour cela à une relation d'équivalence. Cette dernière opère en général par échantillonnage et collection, dans le cas du musée, pris dans son sens le plus large, lieu clé de la cité dans un monde essentiellement urbain. Mais l'équivalence peut être d'ordre symbolique, et son médium à plusieurs dimensions. L'Opéra de Sydney est l'archétype de ce dispositif, à la fois conservatoire d'un art universel, référant à l'ailleurs mondial – certes occidental –, et fleuron architectural d'ampleur comparable, mais encore icône identifiant Sydney et l'Australie, sans oublier le lieu de création, ces deux derniers aspects s'inscrivant dans la dynamique historiciste évoquée. Pour ces lieux singuliers, *là est ailleurs* veut donc dire qu'ils débordent d'eux-mêmes, et que le monde y dépose un peu son âme.

Comme nous l'avons évoqué, certains lieux de la Banane échappent partiellement et à cette première catégorie, comme c'est par exemple le cas de Brisbania, où la part du tourisme et des résidences de retraite modifie nécessairement les rapports qu'entretiennent entre eux les champs de la conservation.

### *Là & ailleurs (Fuseau)*

Nous l'avons dit et montré<sup>326</sup>, le Queensland est l'État touristique de l'Australie. Cette spécialisation se fonde sur une spatialité de fuseau, c'est-à-dire la conjonction de relations touristiques organisées en faisceaux de flux relativement cohérents. Dans ce cas particulier, il y a une superposition partielle de la spatialité «bananière», dont nous venons de présenter les processus conservatoires, et de celle du fuseau que nous étudions à présent. Cette superposition est visible dans nombre de lieux touristiques de la Banane, s'inscrivant dans une

---

<sup>326</sup> Cf. le chapitre «Objets...».

géographie touristique dépassant les simples logiques gravitaires, mais l'exemple le plus flagrant de cette superposition se trouve sans doute dans le cas de Brisbania, à la fois métropole marquant l'extrémité septentrionale de la Banane, et point nodal principal du fuseau touristique asiatico-australien<sup>327</sup>.

Dans le cadre – ou sous l'angle – de ce second espace touristique, les logiques de conservation ne sont pas dominées par le champ esthétique-patrimonial, bien au contraire. Ce champ y est le plus faible, écrasé par le champ médiologique, les champs géographiques et socio-économiques occupant en collaboration une position médiane. On comprendra ainsi mieux les rapports qu'entretiennent le tourisme, les loisirs et la retraite, qui, s'ils partagent les mêmes localisations, s'inscrivent selon le cas dans des espaces différents.

### *Domination médiologique*

L'attraction touristique majeure du Queensland est sans nul doute la Grande Barrière de corail, qui est en fait le résumé et le fleuron de l'espace marin, justifiant la littoralisation et l'insularisation des activités de tourisme et de loisir. De prime abord, compte tenu du classement au Patrimoine mondial<sup>328</sup> de la Grande Barrière et du spectacle de toute beauté qui est offert à la contemplation, on pourrait croire que la conservation qui s'y opère est d'ordre esthétique-patrimoniale. On se tromperait. Car la thèse que nous soutenons ici ne s'accommode ni d'un patrimoine sans peuple ni d'une esthétique sans œuvre. La conservation esthétique-patrimoniale s'inscrit par définition dans un contexte culturel spécifique. Là, ce qui est en jeu, ce sont des valeurs, abstraites, *a priori* indépendantes des lieux qui les incarnent. Et une fois incarnées, une fois identifiées en un lieu spécifique, ces valeurs se transmettent par un *système de pratiques*, en

---

<sup>327</sup> Nous n'employons pas ici l'expression «fuseau touristique asiatique», puisqu'il s'agit d'en étudier la partie australienne. D'où l'expression «fuseau touristique asiatico-australien», qui intègre également les faisceaux touristiques en provenance d'Australie.

<sup>328</sup> En anglais «World Heritage».

faisant la promotion par le biais de la protection de ce lieu. Une médiologie, donc, identifiant par la *mise en valeur* et transmettant par la *mise en pratique(s)*.

On comprendra mieux en quoi il est question de valeurs et non de patrimoine en les identifiant. D'une manière très générale, l'ensemble de celles-ci est d'inspiration vitaliste, une philosophie qui valorise la vie pour elle-même, pour son principe propre. Mais cette belle unité, dont nous ne discuterons ici ni les fondements ni la pertinence, masque en fait une dichotomie immédiate, selon que la vie est une notion envisagée sous son aspect naturel – biologique, au sens propre –, ou sous son aspect social, et même sociétal, faisant référence à une culture. Il est dès lors bien évident, qu'une fois cette ligne de partage soulignée, les pratiques de transmission des valeurs vitalistes vont assez vite diverger, et éventuellement s'opposer. Concrètement, le vitalisme biologiste fonde la protection de la Grande Barrière de corail sur une conservation écologique aux arguments faisant référence à la biodiversité globale. Le vitalisme acclimaté au social s'applique, lui, de manière bien plus restrictive à un animal particulier – l'Homme. Il renvoie aux valeurs de *recréation*, celles-ci se distinguant au plan théorique par les âges de la vie qu'elles concernent, quoique les pratiques associées de *recréation* tendent de plus en plus à se mêler, résultat même des progrès historiques de la longévité humaine. Il y a donc, dans le contexte australien – au moins –, une forte parenté entre retraites et tourisme, les pratiques de loisir et plus généralement de *recréation* opérant des liens locaux entre des spatialités qui peuvent être clairement distinctes.

Nous citons Brisbane comme cas limite de cette situation, qui ne pouvait se comprendre par la seule référence à la conservation propre de la banane australienne. Cette ambivalence se lit assez facilement dans la configuration caractérisant cet ensemble urbain assez déroutant, qui associe un centre métropolitain assez classique mais très dynamique – Brisbane –, avec un chapelet de stations côtières, qui au sud composent la très touristique Gold Coast, à la fréquentation internationale, plutôt asiatique, mais aussi australienne,

et au nord la plus discrète Sunshine Coast, bien moins touristique, farouchement résidentielle et plus âgée, mais aussi moins littoralisée. Ces trois sous-ensembles urbains, qui fonctionnent en synergie et partagent un grand nombre de pratiques, sont aussi très clairement individualisés, tant au plan des paysages, des populations, et de l'identité.

Si la Gold Coast a connu un développement touristique d'une ampleur très importante, misant prioritairement sur le marché japonais, au point que Surfers Paradise est aujourd'hui une sorte de japan-town récréative, ancrant les relations entre les deux pays bien au-delà des vacances, la Sunshine Coast a opté plutôt pour les valeurs environnementales, et leur corrélat résidentiel. Mais plus remarquable encore est la situation de Noosa, à l'extrémité nord de la Sunshine Coast. Sorte de St-Tropez Australien, au snobisme ostensible et revendiqué, Noosa s'est voulu, au travers de certains de ses édiles exaltés<sup>329</sup>, le thuriféraire de l'urbanisme et de l'aménagement soutenable, se donnant sans modestie en exemple. L'aboutissement et la synthèse de la démarche est l'adoption, en 1997, d'une loi d'aménagement local<sup>330</sup> fondée sur la notion de *population limite*. C'est le couronnement d'un projet soutenu de longue date par Michael Gloster, et qu'il résume ainsi :

«As Noosa concillors from 1982 to 1985, Noel Playford and I had advocated a strategic town plan for Noosa Shire built around the fundamental principles of

---

<sup>329</sup> La lecture de l'ouvrage de Michael Gloster, *The shaping of Noosa*, ancien président de la Nossia Park Association, entre autres responsabilités, rend assez bien compte de l'ambiance belliqueuse et haineuse qui régit les relations entre militants écologistes et les promoteurs immobiliers, leur ennemis héréditaires. Le livre de Gloster est sidérant d'autosatisfaction et d'autoglorification, l'auteur y retraçant le combat de tous les instants qu'il a dû mener contre les promoteurs et le tourisme «de masse», en vue de préserver Noosa de tout «over-development», mal frappant selon lui toutes les villes littorales australiennes. Il va sans dire qu'il s'appuya sur une approche écologique de la société, héritée de son passé de professeur d'environnement à l'Université de Toronto dans les années soixante-dix. GLOSTER Michael, *The shaping of Noosa*, Blue Group, 1997, 148 p.

<sup>330</sup> Il s'agit du *Noosa 1997 strategic town plan*.

ecological and economic sustainability, in order to deliver long term lifestyle protection. We strongly advocated that such an approach required a transition to a population cap, based on scientific analysis of Noosa's environmental carrying capacity.<sup>331</sup>

Œuvre de Michael Gloster, ce schéma directeur est entièrement structuré par la limitation de la population, et la menace identifiée est réciproquement l'augmentation non maîtrisée de la population<sup>332</sup>. Mais ce dogme a aussi une conséquence inévitable, qui est la nécessaire évolution qualitative de la population, en vue de faire de Noosa un paradis terrestre à la population parfaite, c'est-à-dire parfaitement sélectionnée en vue d'être parfaitement adaptée aux objectifs économiques établis. Cela n'a pas d'autre nom que l'eugénisme social. Gloster résume sa vision de la situation et de l'avenir de Noosa dans un discours sans ambiguïtés :

«The realisation of cultural, artistic and intellectual excellence is critical if Noosa is to complete its journey towards becoming an economically sustainable community. In an increasing fast changing and competitive world, the most fundamental competitive advantage that the Noosa community can enjoy will be the skills, knowledge, and wisdom of its people. In an increasingly globalised marketplace, many communities, regions and nations will be forced to compete in an ever downward spiral of seeking to be the lowest cost producer of mass market goods and services. This is not the way for Noosa. We have already chosen the path for seeking profitable niche markets. This requires a broadly educated, talented, and creative population, with direct access to learning and research opportunities, sensitive to demands of sustainability journey that Noosa is undertaking.

---

<sup>331</sup> GLOSTER, *op. cit.*, p 74-75.

<sup>332</sup> Compte tenu de la composition par âge de la population, privilégiant l'établissement des retraités, la croissance de la population tend de plus en plus à dépendre du solde migratoire, ce qui a pour effet d'étendre et d'amplifier mécaniquement le processus de sélection par l'argent.

As Noosa approach *the population limit enshrined in the strategic town plan*<sup>333</sup>, our economy will need to be based on an increasingly value-adding tourism industry that has more fully diversified into eco-tourism, culinary tourism, sport tourism, artistic and cultural tourism, and intellectual tourism. It will need to have further diversified into value-adding intellectual exports, via national and international consultancies flowing from each of these areas. It will need to remain attractive to wealthy retirees, by offering the lifestyle security provided by the population cap. Noosa's local business will need to professionally service the intellectual export industry, the diversified tourism industry and wealthy retirees, in order to prosper and create further employment accordingly.

[...]

While striving to achieve a critical mass in artistic, intellectual and cultural excellence, we must maintain the painstaking gains we have made in conservation, town planning, design and lifestyle protection excellence.<sup>334</sup>

Et d'ajouter, au titre des raisons du mode de vie si agréable de Noosa : « Obvious examples are a Noosa free of traffic lights, divided highways, parking meters, mega-stores, and endless suburban sprawl.<sup>335</sup>

D'une certaine manière, Noosa cache son jeu. Car on est finalement assez proche de la configuration des *gated communities*, selon l'approche que nous en avons eu au chapitre précédent, comme dégénérescence de l'urbanisme synaptique. Noosa n'a pas de mur d'enceinte ni de guichet, mais l'entre-soi communautaire ne sort pas d'une identification monoscalaire, l'espace naturel sur lequel donne accès la synapse urbaine n'étant considéré que comme un

---

<sup>333</sup> Le terme « enshrined » renvoie explicitement au registre du religieux — *shrine*, lieu saint, lieu de pèlerinage —, qui n'est jamais très loin des logiques de conservation.

<sup>334</sup> GLOSTER, *op. cit.*, pp. 136 et 138. C'est nous qui soulignons. On appréciera particulièrement le modèle socio-économique sous-jacent, ainsi que le vocabulaire employé, en particulier quand il s'agit d'évoquer le tourisme, ce qui passe par des catégories pour le moins obscures, comme celle du tourisme intellectuel.

<sup>335</sup> GLOSTER, *ibid.*, p 139.

environnement à préserver, et pas vraiment comme le référent spatial d'échelle dépassant le local. Noosa se donne donc comme frontière protectrice un écrin naturel, qu'elle entretient par jardinage. Les valeurs vitalistes qui motivent cette conservation conduisent donc à une mise en pratique annexant un discours de protection de la Nature, qui fait discrètement de cette Nature le rempart protecteur d'un microcosme sélectionné, la réduisant pour cela à ses qualités et fonctions de décor et de cadre d'activités. C'est dans ce mouvement qu'il faut inscrire la création du Noosa National Park, véritable instrument global du bien être local. Gloster résume ainsi cette stratégie, appliquée avec pragmatisme à partir de son retour aux affaires en 1988<sup>336</sup>

«Noel's job was to get elected as Noosa Chairman, and to push for fundamental conservation and town planning reforms. My job, as a Vice President of Noosa Park Association, was to push for the national park greenbelts, while at the same time building bridges to the Noosa business community.»<sup>336</sup>

«By creating a permanently protected greenbelt that sandwiched the existing coastal communities between it and the ocean, further coastal sprawl inland could be halted dead in its track – a key requirement for a successful population cap. And the Association knew that the safest and most impregnable form of greenbelt was a national park greenbelt.»<sup>337</sup>

Polymorphes, les frontières ne sont pas toujours là où on les attend, ni comme on les imagine.

Si l'on considère la situation de Noosa et qu'on la compare aux tours résidentielles de Surfers Paradise, et plus généralement à l'urbanisme de la Gold Coast, on est en présence des deux extrêmes des types d'espaces que peuvent produire le tourisme et les loisirs. Il va de soi que le spectre de situations intermédiaires est présent dans sa quasi-totalité au sein de l'ensemble urbain que nous avons nommé Brisbania. Cependant, c'est une géographie particulière qui permet

---

<sup>336</sup> GLOSTER, *ibid.*, p 75.

<sup>337</sup> GLOSTER, *ibid.* p 110.

l'association de situations aussi diverses. Sans s'engager dans l'étude monographique, on peut évoquer ponctuellement le rôle prépondérant de la géographie et des logiques spatiales dans cette cohabitation, témoignant du fait que les activités et les formes du tourisme et des loisirs ne se disposent pas au hasard «dans» l'espace, et que ce sont bien les logiques urbaines qui comptent, bien avant les données naturelles et topographiques.

À l'appui de cette affirmation – qui est plutôt aussi la confirmation du caractère urbain du tourisme –, on notera une dissymétrie fondamentale : la zone la plus développée de la Gold Coast se trouve dans sa partie nord, autour de Surfers Paradise et de Southport, donc près de Brisbane ; mais l'accomplissement maximum de l'esprit de la Sunshine Coast trouve sa place au plus loin de Brisbane, à Noosa, et à mesure que l'on s'éloigne de cette station vers le sud, la situation se rapproche de celle de la Gold Coast. Cette dernière fonctionne donc comme une périphérie de la capitale du Queensland, dépendant de ses infrastructures internationales, d'autant plus qu'elle en est proche. Confirmant cette logique gravitaire, le sud de la Gold Coast, avec Coolangatta et Tweed Head, constitue un pôle secondaire de développement touristique, mais plus clairement orienté vers le tourisme domestique, notamment grâce à l'existence d'un aéroport à Coolangatta. À l'inverse, la logique de l'écart que cultivent Noosa et ses alentours retourne le modèle gravitaire au profit de son identité, bâtie sur une fermeture sélective. Noosa est tout sauf une *japan-town*<sup>338</sup>.

---

<sup>338</sup> Les conservationnistes de Noosa n'ont eu de cesse de lutter contre les immeubles de plus de trois étages, mais toute aussi grande est leur frayeur de voir l'avènement d'un aéroport, qui plus est international, et de toute sorte de complexes touristiques, au premier rang desquels le Club Med. C'est pourtant ce qui faillit leur arriver, entre 1985 et 1988, après avoir perdu les élections locales. La médiocrité des remplaçants les ramènera au pouvoir. Quant à la question de la hauteur des immeubles, la position tenue par Gloster et ses alliés a une certaine cohérence et n'est pas en soi condamnable, mais il est difficile d'en comprendre les motivations réelles : s'agit-il d'un souci d'homogénéité urbanistique, éventuellement louable d'un point de vue esthétisant, ou bien d'un dogmatisme idéologique à relier aux présupposés

Pour conclure, ce qui est en cause dans le cas de Noosa, ce n'est pas le résultat des politiques menées par les conservationnistes, qui ont produit jusque-là un lieu par beaucoup d'aspects tout à fait charmant. Mais comme on le sait, le paradoxe inhérent de ce genre de résultat est qu'il est intrinsèquement daté, car il répond aux critères de qualité d'une époque précise, sans que l'on puisse en assurer la pérennité. Ce qui pose donc problème, c'est que ces politiques se sont présentées comme assises sur des fondements que l'on a dits scientifiques, alors que les choix opérés relèvent clairement de jugements de valeurs qui n'ont rien à voir avec la science. Il n'est pas besoin d'en appeler à des considérations écologiques pour justifier le désir de constituer une communauté locale d'individus riches et bien portant, intelligents et peu mobiles – c'est-à-dire bien enracinés, d'authentiques résidents, à la rigueur des touristes habitués et intellectuels –, vivant dans des maisons individuelles cossues plutôt que dans des immeubles qui ne devraient de toute façon pas dépasser la hauteur arbitraire de trois étages. Tout ceci se justifie sans qu'il soit besoin d'invoquer la contrainte d'une capacité de charge et l'impératif d'une population limite. D'ailleurs, le pragmatisme de Gloster, qui est à l'origine de sa longévité politique, l'a toujours bien gardé de mettre réellement en pratique son idéologie, en limitant la population de Noosa *a priori*. La limitation de la population n'est à Noosa qu'un résultat, celui des politiques de limitation de la densité résidentielle et de l'extension du bâti, politiques habilement négociées et imposées dans une stratégie à long terme.

### *Pratiques pragmatiques*

Une fois éclaircies les valeurs identifiées pour la conservation, une fois montré que le souci écologique n'équivaut pas celui de l'environnement, il ne faut pas pour autant minimiser le premier en le ramenant systématiquement au second, confondant pour cela pratiques écologiques et pratiques environnementales. Il serait faux

---

écologiques de son discours, ce qui ignore par principe tout critères de qualité architecturale?

de dire de dans chaque cas les arguments écologiques de la conservation ne font que masquer des préoccupations environnementales. Et ce serait se tromper de cible que de mener une critique aveugle est indistincte de toute action conservatoire pour ce motif. Car si l'on peut douter du bien fondé de prévisions alarmistes, qui cachent bien mal une idéologie dont la grossièreté est à la mesure de la faiblesse des revendications de scientificité qui prétendent les fonder, d'autres considérations plus modestes bénéficient d'arguments plus fermes, si bien que l'on est bien plus assuré de produire une critique mesurée et rigoureuse de ces actions conservatrices si l'on se contente de porter l'attention sur leurs attendus sociaux, souvent bien fragiles. Nous l'avons dit, les Australiens savent certainement très bien *comment* conserver, ils ne se demandent jamais *pourquoi* ils conservent<sup>339</sup>.

Cela dit, cette maîtrise des moyens nous renseigne sur le rôle des champs socio-économiques et géographiques dans le type de conservation propre au fuseau. Si nous venons d'affirmer que le champ médiologique s'impose dans l'interprétation de cette conservation, au point de réduire à très peu les logiques esthético-patrimoniales, ses aspects géographiques et socio-économiques, certes secondaires, travaillent, eux, en bonne intelligence, imprégnant la *mise en pratique* de la transmission médiologique.

Les grands aquariums du Queensland<sup>340</sup>, comme celui de Mooloolaba sur la Sunshine Coast, ou encore celui de Townsville plus au nord, constituent une bonne entrée en matière dans la *mise en pratique*. Ces aquariums ne sont pas des musées. En tant que lieux clés d'un dispositif de conservation, ils ne s'inscrivent pas dans la conservation patrimoniale. Ceci se comprend assez facilement si l'on note que les extraits de nature qui y sont présentés ne sont pas des œuvres, mais

---

<sup>339</sup> Les seules rares justifications ne sont que ressassement des vieilles rengaines de la conservation, condamnation paradoxale de l'anthropocentrisme. Sinon, ces justifications ne leur sont pas propres, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas contextualisées.

<sup>340</sup> On citera aussi celui de Sydney, se distinguant sur ce point de Melbourne qui n'en a pas.

des échantillons de ce qui existe ailleurs, et ce qui est une *mise en scène* dans un musée est ici un dispositif pragmatique<sup>341</sup>, c'est-à-dire *pratique*, ayant vocation à se faire oublier, mettant l'accent sur *l'expérience* plus que sur le discours. Cet aspect expérimental, à comprendre comme la défense des valeurs par l'expérience de leur manifestation, est d'ailleurs loin d'être inabouti, inaboutissement prétextant que l'expérience en question ne serait pas d'une qualité suffisante. Au contraire. Non seulement c'est là le mode d'expérimentation majoritaire des écosystèmes marins, mais ce type d'immersion sans se mouiller est plébiscité, y compris pour l'exploration des fonds marins du monde entier à l'aide de bateaux à fond de verre. En outre, l'expérience de la plongée sous-marine, qui passe de toute façon par une médiation technique parfois contraignante, est un phénomène globalement minoritaire. Sur ce point, la Grande Barrière de corail fait figure de cas un peu particulier, puisque s'est développé massivement ces dernières années le tourisme de plongée sous-marine. Il faut cependant noter que cela n'est possible que du fait qu'il s'agit de récifs affleurants dont on peut profiter dans de bonnes conditions en plongée libre (sans scaphandre), ce qui permet de réduire significativement le prix des excursions et les contraintes techniques de l'encadrement des plongées. Ainsi, pour ceux que la visite déjà très satisfaisante et confortable des grands aquariums installés dans les grandes stations ne comblerait pas, une pléiade d'opérateurs propose toutes sortes d'excursions sur le *Reef*, allant de la simple journée de plongée libre en groupes relativement importants<sup>342</sup>, jusqu'aux croisières de plongée en scaphandre, durant plusieurs jours et en comité restreint le long de la Grande Barrière, de site en site. Pour les plus argentés, et dans la partie méridionale du *Reef*, là où il est le plus éloigné de la

---

<sup>341</sup> C'est d'ailleurs là un bon exemple de la qualité de l'ingénierie écologique des Australiens.

<sup>342</sup> Ce type d'excursion est très prisé des voyageurs à petits budgets, ou appréhendant la plongée en scaphandre et ses contraintes. On rappellera l'offre très structurée de l'opérateur Quicksilver, basé à Port Douglas, dont le rapide catamaran peut emmener quotidiennement jusqu'à environ 400 personnes jusqu'à un ponton ancré à demeure sur le récif.

côte, il est même possible de s'y faire déposer en hydravion, avec une certaine garantie de tranquillité et d'exclusivité.

Ainsi, l'exploitation touristique de la Grande Barrière de corail concourt-elle à sa conservation, une conservation qui vise à préserver des objets investis de valeurs, par le biais de pratiques de sensibilisation. La logique est similaire en ce qui concerne les grands aquariums australiens, qui ne conservent pas des pièces uniques ou un quelconque patrimoine, mais donnent à voir dans un contexte urbain ce qui existe hors ce celui-ci. Le champ géographique de la conservation est sollicité au travers de ces deux types de *mise à distance*, signifiant à l'excursionniste plongeur ou au visiteur que ce qui est *mis à sa disposition* est à la fois *là et ailleurs*. Cette ubiquité correspond à la médiation géographique de la valeur fondant la conservation, une ubiquité qui donne l'illusion nécessaire de l'universel.

L'aspect expérimental de la conservation se retrouve également si l'on prend celle-ci au sens qui l'applique aux individus eux-mêmes, inspirant l'instinct de conservation. Quoique relevant d'une logique moins dramatique, la retraite comme le séjour en hôtel-club en appelle à un même désir de ressourcement, à un mode de vie exempt des usantes contraintes du quotidien, aux activités exclusivement choisies. Ces pratiques conservatoires, parce qu'elles s'appliquent aux corps pour atteindre *in fine* la paix de l'âme, insistent clairement sur l'expérience de la tranquillité, qui ne peut que très difficilement s'inscrire dans un quelconque discours, si apaisant soit-il.

L'autre versant de ces pratiques a à voir avec le champ socio-économique de la conservation. Nous ne nous étendrons pas sur l'importance économique indéniable de la Grande Barrière, qui constitue l'attraction majeure du Queensland, outre ses plages, et au moins comme image de marque. Ainsi, un grand nombre de petites stations et de comptoirs de ce que nous avons appelé la Riviera

continentale vivent d'un tourisme lié au *Reef*<sup>343</sup>, et le tourisme balnéaire bénéficie de toute façon des images et de la symbolique de la Grande Barrière, classée en outre au Patrimoine Mondial.

Cairns a ainsi bâti son tourisme sur l'accès privilégié qu'il offrait aux récifs, dont il est très proche, et son développement s'est tourné avec succès vers la clientèle japonaise, fort logiquement, compte tenu de sa localisation. C'est aujourd'hui un ensemble urbain quasi-continu, qui s'étend jusqu'à Port Douglas au nord, comptant un peu plus de 100 000 habitants – la plus grande agglomération du nord de l'Australie –, et doté d'un aéroport international<sup>344</sup>. L'offre touristique s'est diversifiée, associant à l'argument du récif celui de l'arrière pays tropical, au travers de trois modalités principales : la forêt ombrophile – ou étouffante – et ses rares casoars, le plateau d'Atherton et ses marchés plus ou moins touristiques mais assurément pittoresques, et le Théâtre Tjapukai, sorte de *visitor center* géant dédié aux Aborigènes du cru, et géré par eux très professionnellement, présentant plusieurs spectacles et activités, avec force effets spéciaux derniers cri, comme les projections holographiques ou l'allumage d'un feu d'une manière compliquée<sup>345</sup>. Le slogan touristique de Cairns et sa région traduit bien ce mouvement : «Where the rainforest meets the reef».

---

<sup>343</sup> Quoique nous ne puissions en apporter la preuve formelle, il nous semble avoir compris, lors d'une excursion de plongée, que les opérateurs se livraient à de menues activités d'entretien des récifs qu'ils font visiter, afin d'empêcher leur colonisation par une étoile de mer contrariante, car connue pour sa gloutonnerie. Cette faiblesse de la Nature ne semblait pas être acceptable, et il fallait s'empresse de l'aider à corriger le défaut.

<sup>344</sup> En termes de trafic, l'aéroport international de Cairns était au septième rang australien en 1997-1998.

<sup>345</sup> Pour information, la technique utilisée est celle du frottement de la pointe d'un bout de bois dans un autre, la braise obtenu allumant ensuite une poignée d'herbes sèches. Mais les sympathiques acteurs du spectacle ne manquent pas d'humour, et n'oublient pas de rappeler au public émerveillé qu'il existe aujourd'hui des procédés plus expéditifs.

Le cas du Théâtre Tjapukai<sup>346</sup> est un exemple supplémentaire de cette conservation médiologique propre au fuseau australien. On y retrouve l'idée d'une défense de valeurs universelles, au travers d'une pratique de visite qui n'hésite pas à évoquer les exactions d'un passé pas si lointain. La cause aborigène y est défendue avec ferveur mais sans misérabilisme, et plutôt avec humour, quand il s'agit d'initier les visiteurs au lancer de boomerang, de sagaie à l'aide d'un propulseur, ou bien encore quand, lors d'une démonstration, un tube de PVC semble se substituer avantageusement au Didjiridoo. L'astuce comique ne fait en définitive que renforcer l'authenticité de l'instrument véritable, dont la confection nécessite l'évidemment d'un tronc, patiemment rongé par les termites. De toute façon, ni la maîtrise instrumentale, affreusement difficile<sup>347</sup>, ni la qualité du son n'entrent en général en ligne de compte dans ce type d'acquisition par les touristes.

Cairns est assez clairement représentatif de la logique de fuseau qui fonde notre analyse, sollicitant un faisceau touristique spécifique, australo-japonnais pour l'essentiel, et ce encore plus nettement que la Gold Coast, qui relève aussi en partie des logiques de la Banane. Pour étoffer l'expression que nous proposons comme synthèse spatiale du type de conservation qui s'y opère, *là et ailleurs*, nous pouvons y adjoindre un second sens, renvoyant à la notion de relation touristique établie entre lieux émetteurs et lieux récepteurs, rendue ici par la conjonction «*et*». Si l'on résume, la conservation de fuseau est donc à la fois relationnelle – le «*et*» de «*là et ailleurs*», dans les deux sens de l'expression –, et expérimentale – domination de la *mise en pratique*.

---

<sup>346</sup> Plaquette reproduite à l'annexe G.

<sup>347</sup> La bonne pratique du Didjiridoo, une fois acquis le principe d'émission d'un son, nécessite, en vue de son maintien, la maîtrise de la respiration circulaire – souffler en inspirant.

*Autonomie dynamique*

Les lieux du tourisme dans le fuseau australien prennent des formes très diverses. Il est alors justifié de s'interroger sur les points communs qui peuvent exister entre les quatre ensembles que nous avons identifiés: Brisbania, Cairns, la Riviera continentale, et le Reef. Cette question revient à trouver un rapport de similitude entre une métropole bi-millionnaire et de très discrets hôtels-clubs insulaires, quand ce ne sont pas de simples aires de camping, voire un ponton de plongée.

Nous avons trouvé cette unité difficile en classant le fuseau et sa conservation à la croisée des lieux autonomes et des temps dynamiques. Ce formalisme, certes passablement abstrait, aide pourtant à dépasser la dictature des formes. De la même façon que pour l'espace précédent, la banane australienne, la transmission de l'identité s'inscrit dans un processus historique qui s'impose avec force. Cela signifie que les lieux sont souvent liés dès l'origine au tourisme, aux loisirs, ou aux migrations de retraites, qui ont construit leur identité. C'est clairement le cas pour la Gold Coast. Et quand leur genèse ne relève pas exclusivement de ces fonctions, celles-ci furent le déclencheur d'une bifurcation locale. Si Cairns a d'abord été un centre sucrier, la phase récente de son développement, bien plus fort que la croissance urbaine moyenne de l'Australie, correspond à beaucoup plus qu'un changement d'activité : c'est un changement d'échelle qui lui offre une nouvelle inscription dans le monde, bien au-delà du rôle ancien de capitale régionale agricole et minière du Queensland septentrional.

Qu'en est-il de l'autonomie, ici moteur de l'identification ? L'autonomie signifie que l'identité des lieux s'impose à leurs visiteurs. Elle s'oppose à une identité composite. La raison de cette autonomie tient évidemment en premier lieu au champ dominant ici la conservation, imposant des valeurs intangibles. En outre, le champ médiologique supposant une transmission par des pratiques, celles-ci s'inscrivent en général dans des systèmes relativement contraignants, que ce soit ceux des activités marines ou des infrastructures touristiques, tels que les hôtels-club ou même les petites stations,

induisant une gestion du temps et des moyens laissant finalement assez peu de place aux initiatives personnelles<sup>348</sup>. Les lieux touristiques du fuseau vivent donc au rythme des activités qui les fondent, des rythmes qui, en retour, imprègnent assez fortement l'identité de ces lieux, faisant partie intégrante de leur définition, initiant infrastructures et organisations, génératrices d'habitudes et d'inerties.

Enfin, il va de soi que la logique de conservation du fuseau s'appuie également sur la singularité des lieux, celle-ci étant évidemment définie par l'association de pratiques très localisée et de valeurs universelles, incarnées dans le caractère générique des lieux de conservation □ un récif, la mer, l'océan, la forêt tropicale, etc. L'écart d'échelle fondant la singularité est ici contenu dans la «généricité des localisations», une expression en elle-même quelque peu oxymorique.

Ce modèle, s'il s'applique assez bien à toute une série de lieux touristiques, trouve cependant ses limites dans des cas caractérisés par une combinaison conservatoire inverse, celle de l'hétéronomie statique.

### *Ailleurs (Excentralité)*

Le moteur touristique de l'excentralité, c'est l'exotisme, absolutisme de l'ailleurs universel. C'est bien plus qu'une valeur abstraite, puisqu'incluant dans sa définition une dimension géographique très concrète. Pour autant, la géographie n'y gagne pas une domination

---

<sup>348</sup> Si c'est assez clair pour ce qui est des activités de plongée sous-marine, très lourdes en termes d'infrastructures et d'encadrement, le programme des vacances en hôtel-club (type Club Med), parcequ'il est confié par le touriste à une organisation qui lui est extérieur, impose de respecter un certain nombre d'horaires, à commencer par ceux des repas, des activités sportives encadrées, où encore de la contrainte des marées pour les activités nautiques. Le village du Club Med de Lindeman Island, dans l'archipel des Whitsunday, propose ainsi une activité de planche à voile et de voile qui ne peut se dérouler qu'aux périodes durant lesquelles la marée est assez haute pour recouvrir avec un tirant d'eau suffisant les récifs environnants.

sans partage dans la conservation. Comme pour les deux configurations que nous venons de voir, le champ géographique s'associe dans l'excentralité au champ socio-économique, ce dernier affirmant même la prééminence de son rôle. Un rôle qui est en revanche tenu, comme on doit s'y habituer hors de la Banane hyperurbaine, par le champ esthétique-patrimonial. Encore une fois, point d'œuvre, point de scène — ce qui est beau l'est hors de l'art, dans la satisfaction neuro-physiologique des vibrations complémentaires, par le contraste et l'assortiment des couleurs. Ce qui fait sens, donc, dans la conservation excentralisée, c'est la pérennisation d'un lieu — cela en appelle à l'économie.

### *Économie de lieux*

À nouveau, un jeu de mots. Celui-ci est évident, tant est évidente la duplicité de l'économie<sup>349</sup>. Celle-ci est autant la bonne gestion des biens, du patrimoine, que la sage mesure des dépenses. Le premier sens, le plus ancien, semble avoir trouvé son plus solide emploi dans le contexte religieux, au sein des congrégations en particulier. Si bien que, de cette première acception, c'est à peu près le seul usage qui persiste, incarné par l'économe, avec une extension du côté d'autres institutions — l'hôpital et l'école. Est-ce une coïncidence, si l'économie est ainsi liée aux institutions, c'est-à-dire à ce que les sociétés se sont donné comme moyens spécifiques de conservation, avec l'école pour la culture, avec l'hôpital pour les corps, avec le couvent pour les âmes ? La discussion dépasse notre propos, qui porte sur les lieux touristiques de l'excentralité australienne. Au demeurant, elle peut-être inversée et devient stimulante — Dans quelle mesure ces lieux n'accèdent-ils pas, d'une certaine manière, au statut d'institution ?

On touche alors au second sens de l'économie. L'économie de lieux, c'est leur faible nombre, au sein de l'espace qu'ils structurent. Nous

---

<sup>349</sup> Les remarques sémantiques qui suivent vont d'ailleurs bien plus loin que la duplicité, et prennent appui sur le *Dictionnaire historique de la langue française*, qui en vient, à propos de l'économie, aux arbres généalogiques du terme, vu la richesse de ses origines et de son histoire.

avons pris, comme exemple de l'excentralité, la ville de Broome, en Australie occidentale. On se souviendra de sa situation, aux extrêmes de l'urbanité relative, dans un isolement d'une intensité rare. Mais cette économie ne s'arrête pas là, ses implications sémantiques vont plus loin. Car s'il y a bien économie de lieux, l'inévitable contrepartie est l'immensité de l'étendue, vide d'hommes. Broome est la capitale d'un désert. Il n'y a absolument rien de significatif alentours, rien avant Beagle Bay et les communautés aborigènes à plus de cent kilomètres par la piste du nord, rien avant Derby, à deux cent vingt kilomètres à l'est, mais par la route – la seule – rien au sud. Quand on parle de Broome, on parle donc d'un lieu exceptionnel, au premier sens du terme. Dès lors, l'économie de ce lieu, c'est-à-dire sa bonne gestion dans un contexte de rareté des lieux eux-mêmes, fonctionne sur la base d'une discontinuité fondamentale. Elle suppose l'articulation d'une économie locale très précisément circonscrite dans l'espace, et d'une économie essentiellement globale, a forte composante touristique, une économie relationnelle. Les échelles intermédiaires ne sont qu'assez faiblement représentées, et même quand il s'agit de productions primaires (surtout d'exportation) telles que les perles ou les bovins, leurs provenances ne se distribuent pas dans l'espace selon une logique gravitaire, faute de lieux. D'emblée elles imposent une vaste échelle régionale, hors de la mesure de celle d'une petite ville comme Broome<sup>350</sup>. C'est d'autant plus vrai que les destinations, elles, sont clairement exotiques, et mondiales dans le cas des perles<sup>351</sup>. L'économie de la bourgade met ainsi structurellement en relation un niveau d'échelle plutôt restreint avec un autre, de niveau très supérieur, ce qui revient à dire qu'elle est fondée sur la singularité du lieu.

---

<sup>350</sup> Vu sa taille, ce centre urbain, dans un espace moyennement dense, n'aurait en aucun cas un arrière pays de la taille de celui qu'à Broome, qui s'explique aussi par l'absence de hiérarchie dans le réseau urbain et donc de lieux relais des productions de l'arrière-pays.

<sup>351</sup> Ajoutons à cela que «l'insémination» des huîtres est opérées par des spécialistes japonais, qui se déplacent spécifiquement à Broome pour cela durant une période de l'année.

Nous revoilà alors en terrain connu, mais dans une situation sur un point inversé. Si, comme dans le processus de conservation propre de la Banane, la conservation excentrale est une affaire de singularité des lieux, ce n'est en revanche ni dans le champ esthétique-patrimonial ni dans le champ médiologique qu'il faut en chercher les ressorts, mais plutôt dans le champ socio-économique. Ici, la *mise à prix* et la *mise à profit* remplacent la *mise en œuvre* et la *mise en scène*.

Cette relation dialogique entre prix et profit nous semble être au cœur de la relation économique, la formulant d'une façon plus générale que la classique réduction au jeu élémentaire de l'offre et de la demande. Quoiqu'il ne soit pas ici question d'en remettre en cause la validité, faute de compétences en la matière, il nous semble important d'en adapter le principe à la spécificité de notre propos. Or, ce qui importe à la compréhension du champ socio-économique de la conservation, c'est la traduction des paramètres de l'économie dans les termes du double mouvement de l'identification et de la transmission. La synchronie de l'identification, c'est le prix. Le prix est l'identité économique. Il dit ce que valent les choses, il établit leur identité, entérine leur équivalence. La *mise à prix* joue ce rôle dans les processus d'identification. Chaque lieu se voit ainsi identifié par un prix, qui résume le coût de sa pérennisation. C'est la raison pour laquelle nous parlons de *mise à prix*, en non simplement de prix. La mise à prix suppose une inscription du prix dans le temps, une valeur préalable à sa formalisation par le prix lui-même, qui est plutôt le résultat observé du jeu de l'offre et de la demande. Car si la conservation des lieux suppose leur identification, condition de leur existence, ils s'appuient sur des endroits, dont la matérialité ne peut jamais être totalement ignorée. À l'inverse, le déterminisme naturel le plus frustré opérerait pour une identification socio-économique par le prix de revient, non négociable et sans histoire. Car la *mise à prix*, elle, relève d'une certaine expérience en matière d'adéquation entre la valeur et le prix. Pour ce qui est de la transmission, dans la conservation, nous en appelons à la notion de *mise à profit*. Ici, la sémantique est certainement plus abrupte, et ne demande pas autant de précision. La mise à profit traduit bien l'inscription dans le temps

du volet socio-économique de la conservation. Les profits ne sont que très rarement immédiats, quoiqu'on en dise, et ils incitent souvent à leur accumulation capitalistique.

Ces précisions théoriques méritent quelques éclaircissements quand à leur rapport au réel. On pourra en premier lieu se demander ce que l'on entend par champ socio-économique de la conservation dans le cadre de notre sujet. En fait, tout ceci n'est qu'une formulation abstraite d'un des moteurs de la conservation, qui applique celle-ci aux lieux eux-mêmes, voire aux localisations elles-mêmes. Disons le encore plus clairement, et dans le contexte le tourisme n'est, dans bien des cas – comme à Broome –, qu'une activité nouvelle permettant de prévenir le déclin d'un lieu, ou mieux, de le pérenniser, en assurant sa croissance par le renouvellement de son moteur. Comme on l'a dit, Broome n'est pas née du tourisme, mais de la pêche aux perles, et s'est développée par leur culture. Aujourd'hui, le tourisme y joue un double rôle, puisqu'il devient l'activité principale de la ville, mais qu'il s'associe également aux activités antérieures pour les redéfinir. Le principe conservateur de Broome, c'est de durer en tant que tel, en tant que lieu d'ancrage de la civilisation, central car loin de tout.

Ce genre de lieu touristique se distingue, comme on peut s'en douter et comme le suggèrent les composantes du champ socio-économique que nous avons choisi, par une activité touristique que l'on pourrait dire presque désenchantée. Comme culte laïque, elle a son temple au syndicat d'initiative<sup>352</sup>. Ses prêtres, hyperactifs et sachant tout sur tout, y officient dans l'effervescence quotidienne des demandes les plus farfelues et hétéroclites, comme d'ailleurs des plus sages et cohérentes. Mais ce n'est pas cela qui va les perturber, car ils peuvent compter sur une offre d'activités et d'hébergements couvrant un éventail de goûts et de budgets d'une richesse insoupçonnée. Vous voulez aller pêcher un requin? Très bonne idée? combien de temps voulez-vous partir en mer? une demi-journée? une journée entière?

---

<sup>352</sup> L'expression «office du tourisme» rend, il nous semble, son équivalent anglais «tourist office». N'est-ce pas cependant un anglicisme?

C'est juste un premier essai, alors une matinée c'est mieux, surtout à cause du mal de mer<sup>353</sup> et vu que c'est moins cher, vous pouvez l'après-midi aller visiter une ferme perlière, pour rester dans le marin, ou bien aller visiter celle des crocodiles, très bien aussi. Mais vous dites que c'est votre lune de miel<sup>354</sup>. Pourquoi pas se laisser tenter par une promenade romantique au coucher du soleil, sur la plage, à dos de chameau. Ça vous ouvrira l'appétit, en vue d'un savoureux repas à l'Intercontinental, presque les pieds dans l'eau, avec juste ce qu'il faut de cérémonial, afin de ne pas perdre de vue la civilisation. Pour demain<sup>355</sup>? Voyons, vous avez un véhicule<sup>356</sup>? Un quatre-quatre<sup>357</sup>? Parfait<sup>358</sup>. Pourquoi ne pas prendre la piste du nord, et aller faire un tour du côté du Cap Leveque<sup>359</sup>? *Etc.*

Or, tout ceci a un prix. C'est là qu'est le désenchantement. Non pas qu'il soit prohibitif, quoiqu'en la matière tout dépende de la nature de la demande, mais c'est qu'il semble aller de soi que tout ait un prix. Certes, cette remarque est d'une grande banalité, qui plus est dans le contexte anglo-saxon. Mais, ce que l'on veut dire par là, c'est que les termes du *contrat touristique*<sup>353</sup> sont bien compris des deux partis. Du côté des professionnels du tourisme, on évoquera le professionnalisme. Mais ce n'est que la moitié de l'équation, car l'exigence des touristes est aussi à prendre en compte, au besoin en évoquant une sorte de *compétence touristique* du touriste. Nulle place, donc, à l'improvisation, mais pas plus de plainte à propos d'un manque hypothétique d'authenticité des pratiques. Les appréciations reviennent donc principalement à des jugements de goût, et bien plus rarement à une critique de la qualité des prestations, indépendamment de leur nature. D'ailleurs, il faut insister sur le fait que les prestations en questions ne sont que rarement décevantes. Et à moins d'être revenu de tout, il est peu probable que l'on reparte de Broome, mais aussi de nombre de lieux touristiques du même type, sans avoir appris au moins quelque chose, ne serait-ce que par la

---

<sup>353</sup> Sur la notion de «*contrat touristique*», voir KNAFOU Rémy, «*L'invention du lieu touristique : la passation d'un contrat et le surgissement simultané d'un nouveau territoire*», *Revue de géographie Alpine*, n°4, 1991, pp. 11-19

pratique, fût-elle éphémère, d'une activité inhabituelle. La culture des perles est un bon exemple de l'intérêt de certaines visites, pourtant très structurées au plan touristique, et bien qu'elles se terminent inmanquablement par un détour un magasin de souvenirs<sup>354</sup>. Cette péripétie, qui n'oblige pourtant à rien, hormis l'éventuel temps perdu, ne doit pas faire oublier la démonstration tout à fait intéressante de l'introduction d'un noyau dans une huître perlière<sup>355</sup>.

Désenchantement, donc, du fait de la banalisation intégrale du tourisme, qui ne déborde pas les cadres de la rationalité que l'économie impose à sa pérennité, et par là même à celle de ses lieux.

Mais, on l'a suggéré, de cette économie de lieux le tableau ne serait pas achevé si l'on ne prenait en compte son sens géographique. Nous annonçons, en ouverture de ce paragraphe sur l'excentralité touristique, qu'elle s'abreuvait à la source de l'exotisme, ce qui laissait penser que le champ géographique jouerait un rôle non négligeable dans la conservation qui s'y opère. De quelle géographie s'agit-il donc?

Exotique s'oppose à indigène. Un point de vue particulier, si c'est celui de l'indigène, justement. On n'est pas loin de l'intrusion, de l'intrus. L'autre perspective est celle de cet intrus. Notion réciprocaire donc, l'exotisme ne peut être pris à la légère, privilégiant un camp sur l'autre. Elle doit être appréhendée au travers de cette réciprocité, sauf à vouloir prendre parti dans une querelle mal fondée. D'emblée, l'exotisme des uns répond à l'exotisme des autres. Si les touristes viennent à Broome pour être ailleurs, Broome vit de la relation qu'elle entretient avec l'ailleurs des provenances de ses touristes. Ce premier niveau de lecture de

---

<sup>354</sup> Certains de ces magasins sont tellement absurdes et grotesques qu'ils sont eux-mêmes un souvenir.

<sup>355</sup> Il y a cependant des exceptions. Il nous est par exemple arrivé lors d'un voyage en Israël, de voir notre autocar de tourisme contraint de faire demi-tour, en chemin pour Bethléhem, du fait des affrontements qui s'y déroulaient; ce renoncement ne s'appliquant néanmoins pas au détour par un magasin de souvenirs en tout genre, dont la visite devait sans doute succéder à celle de la grotte de la nativité.

L'exotisme est la traduction, dans le champ géographique de la conservation, de l'histoire socio-économique de la ville. En effet, ne faut-il pas voir, derrière la continuité de l'histoire de ce lieu, la pérennisation d'un système de distances dans lequel l'exotisme joue un rôle privilégié : ville multiculturelle avant la lettre, comptant à l'origine une forte communauté asiatique au temps de la monoculture perlière, aujourd'hui centre touristique aux provenances structurellement lointaines et diverses ? Est-ce là un hasard ? S'il n'est pas possible de trancher une telle question, qui n'est qu'une construction intellectuelle, puisqu'impossible à observer par nature, elle mérite néanmoins d'être posée, comme une interrogation de plus dans le domaine largement inexploré et bien peu conceptualisé de ce qu'on nomme aujourd'hui les filiations historiques.

Un second niveau de lecture de l'exotisme y voit aussi l'opposition à l'indigène. Il est à ce titre fort probable que l'esprit pionnier qui règne encore dans cette partie de l'Australie ne se soit pas défait d'un sentiment permanent d'exotisme, partie intégrante de l'identité locale et que l'on ne tente finalement pas de chasser, en attendant une forme de reconnaissance. Car l'acte de civilisation du territoire butte, à un certain moment, contre un paradoxe identitaire qui interdit de le pousser trop loin. Et tant qu'au travers des difficultés de l'existence il en va de l'identité des lieux, ces difficultés tendent à être valorisées et quelque peu entretenues. Mais pour que les lieux soient vivables, cet entretien doit surtout tenir compte de la visibilité des difficultés. Or, le tourisme étant à la fois demandeur d'aventure exotique et constituant une bonne vitrine face au Monde, il encourage la conservation des problèmes. Mais, cela se fait selon une géographie précise, scindant le local en un premier plan touristique, vecteur de l'identité, tout en héroïsme civilisateur, et un second plan bien mieux équipé et bien plus fonctionnel, pas vraiment caché mais hors des sentiers battus du tourisme, c'est-à-dire le long des routes goudronnées.

Enfin, un troisième niveau de lecture de l'exotisme est possible à Broome, aux endroits portant la marque du « multiculturalisme » de la ville perlière. Ce type d'exotisme est intrinsèque et revendiqué, et

ce d'autant plus qu'il est intégré au dispositif touristique, que ce soit sous la forme de sites à visiter, comme les cimetières chinois et japonais, sous celle de statues et de stèles commémoratives, à la gloire de l'inventeur japonais de la culture des perles et rédigées en japonais et en chinois, ou encore sous celle plus discrète et plus prégnante à la fois de la toponymie, le centre-ville se nommant Chinatown.

En définitive, dans le cas qui nous intéresse, le dispositif géographique qui permet au lieu de se pérenniser se calque sur les impératifs d'une économie elle-même orientée vers la conservation du lieu, dans une exploitation pragmatique des ressources reconnues par les sociétés avec lesquelles sont établies les relations économiques — autrefois les perles, aujourd'hui le tourisme. Cette approche permet, il nous semble, d'aller au-delà de la théorie des cycles, au demeurant utile, mais qui aborde la problématique de la pérennité des lieux sans en prendre la pleine mesure géographique<sup>356</sup>.

### *Hétéronomie statique*

Broome est l'archétype de ce que nous avons nommé l'excentralité. Mais ce qui a retenu notre attention, du point de vue de la conservation, c'est que cette dernière s'appliquait au lieu lui-même en tant que tel, c'est-à-dire à une localisation au contenu social singulier. Il y a là un trait original, qui distingue l'excentralité des deux précédentes spatialités que nous avons étudiées. Car si la conservation de la banane ou du fuseau australiens produit des lieux de conservation, par déplacement-regroupement — c'est le musée —, ou par expérience-échantillonnage — c'est la station, le comptoir, et les autres dispositifs spécifiques de l'expérience touristique —, la

---

<sup>356</sup> Si nous défendons ici une approche approfondie de la question, nous ne prétendons pas pour autant l'avoir menée à son terme dans le cas de Broome. Si nous pensons avoir déblayé quelque peu le terrain dans ce cas particulier, il nous semble qu'il y ait matière à de passionnantes recherches monographiques à propos des lieux touristiques s'inscrivant dans la logique de l'excentralité, ou plus généralement ayant hérité d'une localisation sur la base d'un processus de conservation à dominante socio-économique.

conservation dans l'excentralité ne produit que très peu de ces lieux spécialisés.

Pourtant, il en est un, et pas des moindres, qui caractérise ce type de conservation : l'écomusée<sup>357</sup>. Broome n'est pas en reste en la matière. Sa très active société historique entasse sans relâche les vestiges les plus hétéroclites d'un quotidien périmé mais présent, en offrant un aperçu des plus amphigourique. On reconnaîtra pêle-mêle une superbe collection de coquillages, de rutilants scaphandres et autres matériels des plus techniques, d'intéressantes coupures de journaux, et tout ce que l'on a pu récupérer d'un peu ancien, mais rien ayant trait aux Aborigènes, clairement hors sujet. L'enjeu y est de fixer les choses, de contrebalancer les logiques de la dynamique des lieux par un ancrage local prononcé et exposé, une statique de l'identité.

L'hétéroclite de l'écomusée répond ainsi à l'hétérogène des pratiques touristiques, pour composer un lieu marqué du sceau de l'hétéronomie. Dans sa définition identitaire, Broome fait preuve d'une remarquable souplesse, se montrant capable d'intégrer sans frustration à la fois les fragments aléatoires d'une existence pourtant loin des fastes de la culture et des arts, et la diversité des touristes qui la visitent, une diversité des motivations, des pratiques, des budgets, des origines, des cultures, des positions sociales. En reliant ainsi l'indéniable pérennité du lieu et sa faible unité, on retiendra que l'identité que l'on se construit n'a pas nécessairement besoin d'être univoque. Autrement dit, rien ne permet d'affirmer qu'il faille être cohérent pour exister. On objectera que c'est là un cas bien général,

---

<sup>357</sup> Encore une fois, citons Jean Clair, dont l'avis sans concessions sur l'évolution des musées, d'un pessimisme qui ne fait pas l'unanimité, a au moins le mérite de préciser certaines choses : « L'âme d'un musée, d'une part et pour reprendre l'expression de Malraux, est "la métamorphose des Dieux, des morts, et des esprits en sculptures, quand ils ont perdu leur sacré". Mais l'écomusée d'autre part est ce pouvoir, qui transforme les geste humains en objets culturels quand ils ont perdu leur fonction. Ici, mouvement de descente et là, mouvement d'élévation. L'œuvre est la proie d'une sécularisation : dérogée de son éternité, elle tombe dans le quotidien : l'art n'est plus qu'une forme dégradée de la religion. Mais aussi, c'est l'acte quotidien qui est hypostasié : le culturel devient la forme exaltée de la vie. », CLAIR Jean, *op. cit.*, p. 23-24.

car beaucoup de lieux vivent et perdurent sur la base d'une opération de synthèse, d'une combinaison d'activités. Mais l'on répondra à cette objection qu'il ne faut pas confondre la diversification qui relève de la position d'un lieu dans une hiérarchie de fonctions spatialisées, et donc en définitive de sa taille en termes de population, et l'hétéronomie, qui est un caractère indépendant de cette position et de la taille correspondante.

Ceci dit, la transmission n'est pas séparable de l'identification dans le cadre de la conservation. Il faut donc relier l'hétéronomie fondant l'identité de Broome au temps statique qui préside à la transmission de cette identité. Cette transmission statique n'est pas une contradiction dans les termes. Elle est à mettre en relation avec l'idée de capitalisation, de point fixe, qui n'est pas sans rapport, au moins métaphorique, avec la prééminence du champ socio-économique. C'est dire que, dans le cadre de l'excentralité, la localisation est une sorte de capital ─ elle importe au-delà même du registre fonctionnel. On en revient alors au dispositif géographique de l'exotisme, la constitution d'un ailleurs. Celui-ci semble faire en réalité partie intégrante du processus de transmission dans l'excentralité. De la même façon que pour le lieu de cette excentralité, la conservation dans le cadre de l'excentralité revient à la conservation de l'excentralité elle-même. Il faut pour cela entretenir l'isolement, ou au moins sa dimension symbolique, tout en tissant des liens de plus en plus solides avec le monde extérieur, afin de se positionner au centre d'un réseau de relations, source de vie du lieu.

En guise de conclusion de notre propos sur la conservation et l'excentralité, il n'est pas inutile d'en mesurer l'extension, afin de ne pas l'enfermer dans le cas particulier de Broome. La question est de savoir s'il y a d'autres exemples de conservation de l'excentralité en Australie. La réponse est affirmative, mais doit préciser pour cela deux conditions ─ premièrement, renversant la perspective initiale, la localisation excentrale peut être abordée par le biais des propriétés de sa conservation, à l'hétéronomie statique ─ deuxièmement, n'entre pas en ligne de compte la forme du lieu, ni l'importance relative de sa fonction touristique.

Une fois données ces précisions, nous avons pris trois exemples de localisations dont on pourrait penser qu'elles relèvent de l'excentralité, sans pour autant être capable d'évaluer avec certitude la pertinence de ce classement. Outre Broome, nous avons donc retenu Perth, la capitale de l'Australie occidentale ☐ Coober Pedy, une cité minière du désert d'Australie méridionale s'engageant progressivement dans le tourisme, autoproclamée non sans quelques raisons la « ☐ capitale mondiale de l'opale ☐ ☐ Monkey Mia, minuscule comptoir touristique en développement au cœur du Parc National de Shark Bay, compté au Patrimoine mondial, connu pour ses dauphins qui y ont gîte et couvert pour le plus grand ravissement des touristes, et totalement isolé, sur la côte à plus de huit cents kilomètres au nord de Perth.

Si nous prenons Broome comme référence, alors nous sommes conduits à classer ces lieux en termes de proximités à ce modèle, comme nous l'avons résumé dans le tableau ci-après.

Modèles et anti-modèles de l'excentralité		
Lieu	Hétéronomie	Statique
Broome	++	++
Perth	+	+
Coober Pedy	-	+
Monkey Mia	-	-

Un tel classement peut paraître surprenant. En effet, l'isolement évident de Monkey Mia ne rentre que mal dans le moule de l'excentralité. Ceci tient aux pratiques concernées, qui par leur nature renvoient à la conservation médiologique, liée au très mal nommé Patrimoine mondial, et dont la faible diversité n'autorise pas à évoquer quelque hétéronomie que ce soit. Quant à la transmission statique, elle suppose un passé que n'a pas Monkey Mia. On est donc là plutôt dans une spatialité de fuseau, qui en l'état n'est pas encore établie, mais que le développement futur du tourisme en Australie

occidental a des chances de concrétiser. Coober Pedy affiche également une localisation faisant penser à l'excentralité, en marge des foyers de peuplement de l'Australie, mais aussi sur un axe important du continent, outre sa réputation de ville de l'opale à l'échelle mondiale. Pourtant, si cette fois l'histoire et la reconversion économique font penser à Broome, l'hétéronomie est bien faible, puisque l'activité minière imprègne toutes les autres, y compris le tourisme. En revanche, l'excentralité de Perth semble bien mieux affirmée. Ce qui l'en éloigne, c'est la faiblesse relative de l'hétéronomie et de la statique dans la conservation, car il est évident que Perth relève de manière non négligeable de logiques spatiales de conservation concurrentes, à commencer par celle de la Banane, malgré la discontinuité, mais aussi, à terme, certainement par celle d'un fuseau la reliant à l'Asie méridionale. Ainsi, malgré l'incommensurable différence qui distingue Perth de Broome, leurs situations spatiales sont finalement assez proches, différant par leur «pureté», beaucoup plus que par nature.

Reste à présent à examiner la spatialité de la conservation au sein de l'empire australien, ce qui devrait nous mener au primat tant attendu de la géographie.

### *Nulle part ailleurs (Empire)*

Si l'une des questions fondamentales de la Géographie se résume par le classique «pourquoi là et pas ailleurs?», il est des cas où la première des réponses ne peut que constater l'évidence, celle d'un lieu préalable<sup>358</sup>, et que l'on n'imagine pas remis en cause un seul

---

<sup>358</sup> Cette notion a été théorisée par Joël Bonnemaïson, comme la rappelle Augustin Berque dans un article qui aide à en saisir le sens appliqué au cas qui nous intéresse. BERQUE Augustin, «Basho, chôra, Tjukurrpa, ou le poème du monde», in *L'Espace Géographique*, 4/1997, p. 289-295. Il y est en partie question des contraintes imposées par les lieux sacrés aborigènes à l'aménagement urbain d'Alice Springs, exposé très clairement dans la première partie de l'article intitulée «L'urbanisme et les lieux du poème». La suite est plus nettement caractéristique des productions de cet auteur. Précisions par ailleurs que le mot Tjukurpa ne prend qu'un seul «T» dans toute la

instant. C'est le cas d'Uluru, le célèbre monolithe mieux connu sous le nom d'Ayers Rock, au centre de l'Australie. Archétype de l'unique, de l'immobile, de l'indéplaçable, de l'éternel, il se conserve de lui-même : la question de sa conservation est sans objet. Et pourtant, il fait l'objet d'attentions particulières, au nombre et à la diversité croissante. Car il est de la classe de ce que Joël Bonnemaïson a appelé les géosymboles<sup>359</sup>, composant avec d'autres une « géographie sacrée ». Pour qui ? L'Australie, les Aborigènes, et le Monde. Trois « choses » de natures très différentes, pour lesquelles la notion de conservation s'applique bel et bien à ce qui ne semble pas en avoir besoin de prime abord : un gros rocher en plein désert.

Il faut partir de ce curieux objet pour analyser l'espace de la conservation propre à ce que nous avons qualifié du nom d'Empire. Ce sera l'occasion de préciser le terme, et d'en saisir les logiques conservatoires.

#### *Au centre, la géographie (enfin !)*

Jusque-là, la dimension géographique n'avait jamais été considérée comme la plus structurante de la conservation propre à la banane, au fuseau, ou à l'excentralité. Pour la première spatialité, nous avons parlé d'une géographie faible, n'entrant dans le jeu de la conservation que par le biais de sa logique la plus triviale, celle de la gravité. Dans le second cas, la géographie dialoguait au second plan avec le champ socio-économique, le premier plan étant occupé par la domination écrasante du champ médiologique. La situation était assez comparable dans le cas de l'excentralité, à ceci près que le couple

---

littérature coproduite par les Aborigènes de l'Australie centrale que nous avons consultée. En outre, le mot n'y admet pas d'article (sauf un seul cas recensé), ni défini, ni indéfini, ce qui traduit la nature particulière de ce qu'il exprime, et en particulier sa distinction de la notion de loi, à laquelle on le réduit pourtant souvent.

<sup>359</sup> « Un géosymbole peut se définir comme un lieu, un itinéraire, une étendue qui, pour des raisons culturelles, religieuses ou politiques, prend aux yeux de certains peuples et groupes ethniques, une dimension symbolique qui les conforte dans leur identité. », BONNEMAISON Joël, « Voyage autour du territoire », in *L'Espace Géographique*, 4/1981, p. 249-262.

géographie-économie passe au premier plan de la conservation, l'aspect socio-économique demeurant toutefois en position dominante. Le cas qui nous occupe à présent se distingue ainsi nettement des précédents par la place qu'il fait aux processus de *mise à disposition* et de *mise à distance*, mettant ainsi la géographie au centre de la conservation, autour duquel gravitent les autres champs<sup>2</sup> par ordre d'importance<sup>3</sup> le champ médiologique, le champ socio-économique, le champ esthétique-patrimonial.

Cette thèse s'appuie sur un dispositif spatial assez complexe au niveau local, faisant intervenir des logiques d'acteurs tantôt en franche opposition entre elles, tantôt convergentes, et qui s'appuient explicitement et prioritairement sur la maîtrise de l'espace, lui subordonnant l'identification et la transmission des champs non-géographiques de la conservation. Cet état de fait est la traduction d'une rencontre essentielle, celle du rapport aux lieux et à l'espace des Aborigènes avec la mobilité touristique et les préoccupations globales de conservation des sociétés occidentales. Dans cette affaire, notre propos vise clairement à dépasser les antinomies stériles des études de «l'impact du tourisme» sur les sociétés locales, fondées sur un *a priori* lisible dans leur dénomination.

Dans la Parc National d'Uluru-Kata Tjuta, le premier élément de ce dispositif, c'est le monolithe. En la matière, il ne sert à rien de nier l'évidence, danger qui guette les extrémistes du constructivisme. Uluru est un lieu qui s'est imposé de lui-même à toutes les sociétés qui ont étendu leur œkoumène jusqu'à lui. Mais affirmer ceci ne règle rien quand à sa conservation, tant sont multiples ses identifications et ses transmissions. En fait, le lieu de référence qu'il faut prendre en compte déborde largement de sa définition morphologique, du rocher lui-même. La première question est donc celle de la définition du lieu, ce qui engage à en préciser les attributs spatiaux principaux<sup>4</sup> centre(s), périphérie(s), cœur, marges, limite(s), environnement(s). Ce sont dans ces nuances que se nouent les problèmes de la conservation.

Dépassons donc le monolithe. À une trentaine de kilomètres vers l'ouest — une paille<sup>5</sup> —, la ligne d'horizon surchauffée est brisée par

la silhouette tremblante de trente-six dômes gris – c’est Kata Tjuta. En s’approchant, leur couleur véritable apparaît, le rouge du désert central. C’est l’autre élément tangible du Parc National d’Uluru-Kata Tjuta. Ce binôme résume, par les tensions qui le traversent, l’ambivalence de l’espace en cet endroit du désert central australien. Pour les Aborigènes, ces massifs rocheux sont des lieux sacrés, ils font partie de Tjukurpa, ils sont leur Bible et beaucoup plus à la fois, puisque contrairement au Livre, ils ne sont pas fondés par une distanciation, ils sont consubstantiels à la nature de toute chose, de tout homme, de toute société, de tout mythe. Cela fait certes beaucoup pour du relief, mais c’est ainsi que les conçoivent les Aborigènes. Face à eux, la perspective occidentale est soit esthétisante, soit rationaliste. Et il ne faudrait pas se tromper sur le mysticisme revendiqué de certains non-Aborigènes, qui n’est en fait en rien comparable à celui des Aborigènes, puisque c’est celui de la culpabilisation ethnocentrique, tentant comme il peut d’atteindre la pureté qu’il attribue au peuple qu’il pense primitif en s’initiant tant bien que mal à ses mythes. Mais l’opération est bien sûr vaine pour une raison très simple – la société aborigène tient sa cohérence d’une hiérarchisation sociale fondée sur l’initiation – ce qui veut dire premièrement que les niveaux d’initiation varient au sein de la société aborigène, et aussi qu’en dehors ils n’existent que par le biais d’une adaptation, parcimonieuse et principalement d’ordre discursif.

En pratique, cela se traduit par un premier hiatus dans le dispositif spatial qui nous intéresse – Uluru n’est pas Ayers Rock, et Kata Tjuta n’est pas les monts Olgas<sup>360</sup>. *Mis à disposition* du tourisme, ces deux éléments du paysage ne le sont pourtant pas au même titre, ni dans les mêmes conditions. La hiérarchie des valeurs qui leur sont associées est même inversée d’une société à l’autre. Pour les Européens, le plus connu et le plus important est Ayers Rock, ce monolithe au profil régulier et symétrique qui émerge des plâtitudes du Red Centre. Cette régularité et cette symétrie trahissent cependant une autre différence – les touristes choisissent un *point de vue*

---

<sup>360</sup> Ce sont là les toponymes équivalents pour les Aborigènes et pour les occidentaux.

favorable, quand les Aborigènes utilisent le monolithe à toutes les échelles, autant à celle de leur cosmogonie qu'à celle des rites locaux d'initiation, qui prennent place régulièrement dans certaines grottes et anfractuosités à la base du rocher. À l'inverse, il est fort probable que Kata Tjuṯa soit bien plus sacré qu'Uluru, bien plus important. C'est probable et non pas certain<sup>361</sup>, car c'est là que se situe justement la limite de l'analyse d'une société d'initiation – savoir c'est appartenir.

La configuration spatiale qui en résulte concernant le tourisme se conforme à ce rapport à l'espace. Ainsi, depuis la restitution des terres aux Aborigènes en 1985, ceux-ci ont été étroitement associés à la gestion du Parc National. Ils ont alors orienté les pratiques touristiques dans un sens respectant leurs valeurs, c'est-à-dire en amorçant la conversion d'un rocher à escalader et à admirer au soleil couchant, Ayers Rock, en un élément de Tjukurpa, Uluru.

Comme on le comprend, ce virage ne pouvait, par sa nature même, qu'induire de la part des Aborigènes une part de renoncement à certains secrets de leurs traditions. Ainsi, ils consentirent à en livrer deux aux touristes, qui se concrétisèrent par deux parcours à la base d'Uluru<sup>362</sup>, reliant chacun sept lieux significatifs d'un des mythes qui s'inscrivent dans le rocher. Ce serait faire injure aux vénérables sages qui ont dénié transmettre leur savoir aux blancs que de suggérer que ces deux histoires n'aient été montées que pour l'occasion. Ce genre d'insinuation est d'abord invérifiable, et ensuite ne sert à rien, d'autant qu'elle n'a pas de sens dans le contexte, puisque même si ce

---

<sup>361</sup> Toutefois, le Plan de management du Parc précise les choses : « The Park offers access to and information about the details and significance of some sites, but access to other sites and information about them is not freely available to visitors. Some sites are know only to adult Anangu man and women, some are restricted to women, and some to initiated men. For exemple, a large proportion of the area of Kata Tjuṯa is associated with ritual information and activities that must remain the exclusive prerogative of initiated men. Access to the area and information about the area is therefore restricted. » (p. 62) Uluṯu-Kata Tjuṯa Board of Management and Parks Australia, *Fourth Uluṯu-Kata Tjuṯa National Park Plan of Management*, 2000, 236 p.

<sup>362</sup> « The Mala Walk » et « The Muṯitjulu Walk ».

sont des inventions du moment, elles ne font qu'enrichir le socle mythologique aborigène. En outre, on ne voit pas ici l'utilité du mensonge, alors qu'il est possible et acceptable que le mythe dévoilé ne soit qu'un mythe très secondaire, ce qui ne compromettrait pas ses promoteurs. En outre, ce sont là les deux seules choses que l'on apprendra *in situ* du rôle d'Uluru dans la culture aborigène, et l'on sait l'existence discrète qu'un grand nombre de sites sacrés sur le pourtour du monolithe, dont certains sont même interdits d'accès. Ceci dit, l'étrangeté de ce qui est présenté correspond assez bien à la demande des touristes et à leurs pratiques en termes de temps, de distances, et de compréhension de la culture aborigène.

À l'inverse, on ne sait rien de Kata Tjuta. La visite touristique s'y limite donc aux pratiques occidentales : la contemplation sous éclairage favorable, et la promenade. Ce dernier point témoigne d'ailleurs une fois encore de l'impuissance qu'ont les approches en termes d'impact à saisir les finesses du fonctionnement du lieu (touristique ou non). Tout au long de votre périple vers Uluru, depuis l'agence où vous avez acheté votre voyage jusqu'au pied même de la voie équipée qui mène au sommet du monolithe, il est très probable que se pose à un moment ou à un autre une question cruciale<sup>363</sup> : aller vous l'escalader ? Sans dissenter en longueur sur le choix opéré par les touristes et la lecture que l'on peut en faire en termes de respect de la culture d'autrui, il est intéressant de noter que c'est là un bon exemple du compromis opéré entre les champs médiologiques et socio-économiques dans un processus de conservation culturelle. En effet, les Anangu, le peuple Aborigène, « préfèrent » que vous ne grimpez pas. Leur demande est formulée précisément en ces termes, ce qui traduit à la fois un type de rapport au touriste, et une bonne compréhension – encore une fois – des mécanismes du tourisme de la part des élites Aborigènes. Les divers prospectus explicatifs que l'on récolte au Centre Culturel (Uluru-Kata Tjuta Cultural Centre)

---

<sup>363</sup> Nous ne savons cependant pas précisément si cette question se pose effectivement à tous les touristes, et il demeure possible que malgré tout certains ne soient pas au courant du caractère blasphématoire de l'ascension d'Uluru pour les Aborigènes.

vont même jusqu'à expliciter sans aucune gêne la raison pour laquelle on préfère que vous ne grimpez pas, et celle pour laquelle on ne vous en empêchera toutefois pas si vous insistez. Voici un extrait du document intitulé *Seeing the Park through Anangu Eyes* [publié par les autorités du parc]

«“Nganana Tatintja Wiya”

“We don't Climb!”

Traditional owners of Uluru-Kata Tjuta National Park don't want visitors to climb the Uluru because

What visitors call “the climb” is the traditional route taken by ancestral Mala (rufous hare-wallaby) men on their arrival at Uluru. The path is of great spiritual significance.

We have a duty to look after visitors on our land and feel a great sadness when a person dies or is hurt on the climb.

When we leased the Park to the Commonwealth Government, we agreed to continue to allow people to climb Uluru because we know that some visitors come to the Park especially for that purpose. Rather than close “the climb” we ask visitors to respect the Tjukurpa and learn about our land and culture through alternative activities.

We are happy that an increasing number of visitors do not climb Uluru. It shows us that they understand and respect our view and see our land as more than just as a place of amazing geological and ecological features, with a climb and a sunset. ☐

D'autres versions de ce propos se retrouvent un peu partout dans les documents que produisent les autorités du parc. La seule forme d'interdiction de l'ascension est liée à la sécurité des touristes, l'accès étant interdit les jours de mauvais temps ou de trop forte chaleur. Ceci tendrait à opérer une hiérarchie de plus dans les impératifs culturels aborigènes et ce qu'ils supposent comme rapport au tourisme et aux restrictions qui lui sont imposées<sup>364</sup>.

---

<sup>364</sup> Là encore, dans le texte que nous venons de citer comme dans l'interdiction d'ascension, il est facile de voir une façon de sauver la face en transformant en déterminant culturel une défaite face au pouvoir blanc. Le maintien de l'autorisation

On voit donc que la *mise à disposition* des lieux s'accommode assez bien de l'antagonisme initial entre l'appropriation occidentale des lieux et la conception qu'en ont les Aborigènes. Les arbitrages opérés ne condamnent ni au déclin touristique ni à la corruption culturelle, mais sont autorisés par le biais des *mises à distance* spécifiques à chaque point de vue, et qui se combinent entre elles pour en produire les structures matérielles et symboliques<sup>365</sup>.

Ainsi, il est inutile de nier qu'il y ait un problème structurel à la mise en tourisme des lieux aborigènes. L'activité touristique est en effet porteuse de valeurs essentielles de la culture occidentales, et qui structurent très directement nos sociétés. Dire que les Aborigènes ne les ont pas adoptées ne signifie pas que leurs élites ne les aient pas comprises. Mais il faut se rendre à l'évidence qu'il y a une différence *a priori* entre les modèles sociaux aborigènes et occidentaux. On ne dit pourtant pas, mais on l'entend beaucoup, qu'il y ait incompatibilité entre le tourisme et les Aborigènes. Ce genre d'affirmation est d'abord totalement fausse par rapport aux faits, et ce au double titre que les Aborigènes identifient l'Australie dans le Monde, ce qui n'est pas étranger au tourisme, et que les sites touristiques les plus prestigieux de l'Australie sont aborigènes, comme Uluru et Kakadu.

---

d'ascension après la rétrocession de terres aux aborigènes aurait pu être une des conditions secrètes de cette rétrocession. Pourtant, ces scénarios ne nous semblent que peu crédibles dans le contexte australien, surtout le second. Pour le premier, il est aussi possible de faire confiance aux Aborigènes et de considérer qu'ils ont bien saisi les enjeux de la situation, optant alors très intelligemment pour une sage solution. Compte tenu de l'évolution du contexte en faveur des Aborigènes à l'échelle nationale, c'est-à-dire dans les centres urbains peu concernés, cette solution est en phase avec son époque, demandeuse de spiritualité. D'ailleurs, il paraît qu'il se vend des tee-shirt portant une inscription du genre «I didn't climb».

<sup>365</sup> Le plan de management du parc est d'ailleurs très largement consacré à la gestion des visites (chapitre «Visitors»), qui occupe 35 pages, le plus gros chapitre après celui qui le précède, consacré à la définition de la fonction et de l'importance culturelle des lieux (42 pages). On y trouve le détail de toutes les mesures prises pour gérer la cohabitation en bonne intelligence des usages et représentations aborigènes et du tourisme, ce qui va jusqu'à préciser en détail les conditions de survol touristique de lieux, ou encore les conditions de leur représentation (photographique ou autre).

Ensuite, c'est également faux d'un point de vue théorique, car les modèles sociaux identifiés sont archétypaux, c'est-à-dire qu'ils recherchent dans leur conception la différence radicale, et que leur confrontation entraîne structurellement leur conflit<sup>366</sup> ils sont faits pour ça. Or, qui a dit que les Aborigènes ne devaient pas avoir d'histoire, que leur culture était condamnée à l'immobilité absolue, alors que ce qui fonde la culture française, par exemple, c'est justement l'histoire de la France, de ses confrontations, de ses divisions, de ses réussites et de ses échecs<sup>366</sup> Il est donc clair qu'il n'y a pas d'opposition naturelle entre le tourisme et les Aborigènes. Il convient seulement d'inventer les modalités de leur relation<sup>366</sup>.

Une de ces difficultés structurelles tient au statut même du touriste, qui voyage hors d'une utilité quotidienne, et dont la volonté de savoir va contre la logique d'initiation. C'est ce qu'on pourrait appeler *l'opposition entre la société de l'information – la nôtre – et la société d'information – celle de l'initiation aborigène*. Nous avons vu les développements de cette problématique dans le cas d'Uluru, et les *mises à distance* qu'il a fallu opérer. Mais l'antagonisme se retrouve également dans la fonction du guide touristique. S'il y a là un métier que peuvent exercer les Aborigènes, du moins ceux qui parlent anglais, son principe se heurte en pratique à la nécessité d'une transmission initiatique et donc sélective du savoir. Une si forte contrainte structurelle devrait condamner à l'échec ce genre de rapport entre le tourisme et les Aborigènes. Pourtant, à Uluru, ceux-ci ont plutôt choisi la voie de la conciliation avec le tourisme. Y ont-ils vu l'occasion d'une forme de perpétuation de leur culture, et ce à

---

<sup>366</sup> L'analyse des rapports entre le tourisme et les Aborigènes a donné lieu à de nombreuses études de cas lorsque le problème s'est posé en Australie, au tournant des années quatre-vingt-dix. Si certains travaux ne sont manifestement pas sérieux, ou du moins sans grand intérêt, d'autres se distinguent par leur qualité et leur absence d'*a priori* sur le tourisme, ce qui est assez peu fréquent dans ce domaine pour être signalé. On se reportera en particulier aux travaux des ethnologues Sue Kesteven, Julie Finlayson, et surtout Jon Altman (cf. bibliographie). Les études de cas présentées sont tout à fait intéressantes, en ceci qu'elles permettent d'explicitier les conditions de la mise en tourisme des lieux aborigènes et de la participation des Aborigènes dans le tourisme.

moins frais que par le passé, quand dominait l'opposition frontale avec les Australiens et leurs mythes faits de conquête et de mise en valeur du territoire<sup>367</sup>. Toujours est-il qu'ils ont développé sur place des circuits touristiques dans le cadre d'une société privée aborigène, *Anangu Tours*. Et ainsi de proposer diverses visites guidées par de vénérables Aborigènes, dont l'espièglerie en dit long sur leur capacité à tirer le meilleur de cette adaptation<sup>367</sup>.

Une fois exposés ces faits, qui tendent à montrer que l'opposition entre tourisme et aboriginalité est une construction factice que dément une réalité autrement plus nuancée, il n'est pas inutile de revenir sur les structures matérielles et symboliques de cette réalité. La première de toute est le Parc National<sup>368</sup>.

La constitution et la vie d'un parc national ne vont presque jamais sans heurts. La raison de cela est dramatiquement simple<sup>369</sup> : un parc national correspond à l'institutionnalisation d'une singularité puissante – connection d'une forte particularité à l'échelle locale et de l'échelle nationale –, ce qui revient à dire qu'il permet à qui le contrôle d'exercer un pouvoir sur l'identité. Le Parc National d'Uluru-Kata Tjuta n'échappe pas à cette définition, et son histoire témoigne de ses enjeux<sup>369</sup>.

C'est en 1920 que la région actuelle du parc est classée comme réserve aborigène. Si les premiers touristes arrivent dans les années quarante, un service touristique de bus arrive dans les années cinquante, et le

---

<sup>367</sup> À ce stade de l'analyse, il est très important de ne pas confondre les difficultés d'ordre culturel que rencontrent les Aborigènes, et celles d'ordre socio-économique. Si le tourisme est très certainement un moyen pour les Aborigènes de pérenniser leur culture, il n'est en rien assuré qu'il remédie à des problèmes tels que l'alcoolisme, ou d'autres fléaux.

<sup>368</sup> Pour toute information complémentaire sur le parc, y compris le Plan de management, on consultera les pages qui lui sont dédiées sur le site internet d'Environment Australia:

<http://www.ea.gov.au/parks/uluru/index.html>

<sup>369</sup> Nous interprétons ici les grandes lignes de cette histoire, telle qu'elle est retracée dans le plan de management du parc<sup>369</sup> : cette version des faits n'est pas, à notre connaissance, sujette à controverses, puisqu'il s'agit essentiellement de l'histoire des dispositifs statutaires très officiels.

premier *ranger* prend son poste en 1953. Une première institution naît quand Uluru et Kata Tjuta, alors Ayers Rock et les monts Olgas, sont extraits de la réserve aborigène pour former l'*Ayers Rock and Mt Olgas National Park*, sous administration du Territoire du nord<sup>370</sup>. En 1972, l'installation d'un magasin aborigène sur un terrain loué au parc, l'Ininti Store, censé favoriser le développement socio-économique sur une base locale, sert de premier point d'ancrage à la première communauté Aborigène à Uluru. La communauté Mutitjulu compte aujourd'hui environ trois cents membres aborigènes, auxquels il faut ajouter une centaine de non-Aborigènes. Ce point est important, car il montre que c'est en entrant dans une logique de développement local lié au tourisme que les Aborigènes se sont constitué en une communauté localisée et sédentaire autonome, base, ensuite, de leur représentation institutionnelle.

Les années soixante-dix sont une phase de transition, qui voit se conjuguer d'une part l'initiation des revendications territoriales aborigènes en Australie, et d'autre part la montée des idéologies conservationnistes et multiculturalistes<sup>371</sup> dans la société australienne. En 1977, le parc passe sous contrôle fédéral, ce qui a pour premier effet de l'exclure par nature des revendications territoriales aborigènes, qui ne pouvaient porter que sur les terres de la Couronne, un statut auquel le nouveau parc échappait. En revanche, il change de nom, et devient l'*Uluru (Ayers Rock-Mount Olga) National Park*. L'alternance politique au niveau fédéral va finalement tourner au bénéfice des Aborigènes, puisque une évolution statutaire intervient en 1985, date à laquelle ces derniers obtiennent à la fois la propriété des terres occupées par le parc et la cogestion de celui-ci (*joint*

---

<sup>370</sup> Plus précisément le Northern Territory Reserves Board.

<sup>371</sup> Le multiculturalisme australien ne concerne pas explicitement les Aborigènes, s'appliquant plutôt à la diversité culturelle du peuplement occidental ou asiatique issu des migrations post-coloniales. Néanmoins, le multiculturalisme est dans une certaine mesure et indirectement profitable aux Aborigènes, et bien que ces derniers s'en défendent parfois, tenant même pour certains courants une position extrême d'intégrité culturelle. Mais les faits socio-culturels sont assez éloignés des théories culturalistes à la mode.

*management*), qui plus est en position majoritaire. En contrepartie, les propriétaires aborigènes louent les terres sur lesquelles est établi le parc au gouvernement fédéral.

Les autorités du Territoire du nord, en désaccord avec le nouveau mode de gestion du parc, se virent contraintes au retrait dès 1986, au profit des autorités fédérales et de l'Australian National Parks and Wildlife Service. À partir de cette date, la gestion du parc s'est pliée aux différentes exigences aborigènes, adoptant en particulier son nom actuel en 1993 : *Uluru-Kata Tjuta National Park*, éliminant l'ancienne toponymie occidentale et australienne. Aujourd'hui, la gestion conforme aux souhaits des Aborigènes s'affirme de plus en plus, remettant en cause une à une les anciennes pratiques, sans pour autant brusquer les choses, les deux moyens d'action privilégiés étant l'information des visiteurs sur les pratiques irrespectueuses des traditions aborigènes, et la modification progressive des aménagements touristiques inadéquats au respect de Tjukurpa.

La structure du parc a par ailleurs trouvé une extension, du côté du local, plutôt matérielle, avec le *Cultural Centre*, et du côté du global, plutôt symbolique, avec le classement au Patrimoine mondial.

En 1995, à l'occasion de l'anniversaire de la «*rétrocession*» du territoire du parc aux Aborigènes, a été inauguré un centre culturel, qui tient à la fois du très classique *visitor center* des parcs nationaux et d'une démarche beaucoup plus proche de la conception aborigène du rapport à la terre et au tourisme. Son intérêt pour notre étude réside dans cette dualité, qui pousse à l'extrême sa seconde composante, en générale plutôt réduite à pas grand-chose. Le Centre culturel du parc est né d'un projet conçu par les Aborigènes, et s'inscrit dans leur stratégie d'information des visiteurs, sans pour autant perdre de vue le bénéfice économique qu'ils pouvaient tirer du tourisme, en y localisant un certain nombre de services, dont trois magasins vendant visites guidées, souvenirs et collations, artisanat régional, art

contemporain local<sup>372</sup>, et les emplois associés. Les touristes sont ainsi conviés à visiter ce centre culturel avant de se rendre à Uluru ou à Kata Tjuta, afin d'y suivre une initiation sommaire mais suffisamment exotique à la culture aborigène, c'est-à-dire d'une part à Tjukurpa, et d'autre part au savoir écologique des Aborigènes, source de leur survie dans le désert central. Par ce moyen, ils s'assurent la prééminence de leur interprétation des objets d'intérêt du parc sur les interprétations occidentales antérieures et exprimées en termes d'écologie (au sens large). C'est ainsi qu'une salle du centre permet d'entendre, en appuyant sur des boutons, différents cris d'animaux de l'écosystème régional, et au milieu d'eux la voix d'un Aborigène prononçant un mot de sa langue. L'occidental humaniste en pensera ce qu'il voudra, mais l'interprétation aborigène est claire, affirmant l'interpénétration des hommes et des lieux, conformément à Tjukurpa. La fonction induite de cette initiation adaptée est de favoriser les pratiques conformes à Tjukurpa, et donc, en premier lieu, de décourager l'ascension d'Uluru ☐ ce qui semble peu à peu porter ses fruits.

En fait, le cas du centre culturel traduit bien l'importance du champ géographique dans la conservation, car en tant que dispositif de *mise à distance*, il est un élément constitutif à part entière du lieu touristique. La volonté des Aborigènes est d'ailleurs d'en faire un passage obligé de fait, avant toute visite du parc, permettant d'induire l'interprétation des lieux et les pratiques touristiques adéquates à même de favoriser la conservation d'une culture vivante. C'est ainsi bien plus qu'un classique *visitor centre*, qui ne sert en général qu'à orienter le visiteur, une fonction qui s'accompagne la plupart du temps de quelques autres plus commerciales, et parfois

---

<sup>372</sup> Respectivement, il s'agit de, Aṁṁangu Tours, Ininti Souvenirs and Café (digne successeur de l'Ininti Store), Maruku Arts and Crafts, et The Walkatjara Art Centre.

d'une exposition, permettant d'avoir une idée de ce que l'on ne pourra que difficilement voir<sup>373</sup>.

Cette originalité est d'ailleurs à mettre en rapport avec le processus de conception du Centre culturel, qui s'est appuyé sur Tjukurpa, une longue concertation de trois années avec les Aborigènes ayant conduit à adopter une architecture illustrant le combat légendaire de Liru et Kuniya<sup>374</sup>, deux êtres de Tjukurpa, et recourant autant que possible à des matériaux de construction trouvés sur place, ou du moins écologiques. Ainsi, le Centre culturel fait-il aujourd'hui lui aussi partie des lieux de Tjukurpa, et constitue donc un des sites du lieu touristique dans son ensemble.

L'autre extension du parc est son classement au Patrimoine mondial. Il s'est fait en deux temps, qui rendent compte à la fois de l'évolution de l'institution classificatrice et de l'accroissement du pouvoir des Aborigènes sur le parc. Le premier classement est obtenu en 1987, sur la base des caractéristiques à dominante naturaliste du lieu : « ongoing geological processes » et « natural beauty with an exceptional combination of natural and cultural elements ». Mais, en 1994, intervient une requalification du parc, en tant que « Cultural landscape », un paysage culturel, et non pas seulement naturel. Les Aborigènes voient dans cette requalification l'aboutissement de leur travail de reconversion du lieu, et la reconnaissance du fait que leur interprétation culturelle doit primer sur l'interprétation occidentale. Là encore, la voie choisie par les Aborigènes n'est assurément pas celle de l'intégrisme culturel, puisqu'ils n'hésitent pas, dans un prospectus consacré à ce classement, à qualifier leur savoir écologique<sup>375</sup> empirique de « savoir scientifique » ( *scientific*

---

<sup>373</sup> C'est très souvent le cas dans les parcs américains, dont les *visitor centers* présentent des expositions sur la faune qu'ils abritent, mais qui est souvent assez discrète, au moins pour la majorité des touristes de passage.

<sup>374</sup> Il s'agit de deux espèces de serpents, dont les formes et l'ondulation se retrouvent dans le plan du centre culturel, lui-même divisé en deux bâtiments se faisant face. Ce combat mémorable est également le thème de la marche *Mutitjulu*, au pied d'Uluru.

<sup>375</sup> Ici, nous employons le terme hors de toute considération concernant son histoire, et uniquement pour parler d'un savoir concernant la Nature en général.

*knowledge*), malgré que l'idée de science soit totalement étrangère à Tjukurpa, et bien qu'en effet les scientifiques occidentaux semblent en apprendre du savoir écologique aborigène. On voit donc que la volonté d'affirmation n'hésite pas devant l'adaptation du discours que nécessite l'initiation culturelle des touristes.

Le classement au Patrimoine mondial constitue donc un troisième type de *mise à distance*, qui inscrit les lieux de la culture aborigène dans un espace symbolique dépassant celui auquel le confinent les limites du parc. Ce processus d'ajout d'une échelle de référence permet, comme dans le cas du Centre culturel, de changer le lieu, en multipliant ses dimensions.

### *L'Empire*

Nous avons jusque-là essayé de mettre en évidence les associations possibles, dans le cadre d'un processus de conservation, entre le champ géographique, ici en position centrale, et le champ médiologique. Dit d'une manière lapidaire, les touristes qui passent par le Centre culturel et ceux qui n'y passent pas ne visitent pas le même lieu. Mais il ne faudrait pas pour autant en déduire la faiblesse du champ socio-économique, arrivant selon nous au troisième rang en termes d'importance dans la conservation, suivi par le champ esthétique-patrimonial.

Outre la situation que nous venons de décrire, qui, il nous semble, donne la priorité à la géographie et à la médiologie, il est évident que la conservation matérielle des monolithes sacrés et de leur environnement se fait toute seule, du moins en l'absence d'actions destructrices délibérées<sup>376</sup>. L'économie de la conservation génère principalement deux types de revenus □ ceux des entrées du parc, en

---

<sup>376</sup> Nous ne considérons pas comme telles la gestion environnementale et écologique par le feu, pratiquée depuis toujours par les Aborigènes, et réintroduite depuis peu. Rappelons que c'est là à la fois un moyen de favoriser la pousse d'une végétation jeune, garantie d'une contrée giboyeuse, et de prévenir l'occurrence de feux importants, destructeurs, et difficilement maîtrisables. Une façon de dire aussi que le paysage du désert central est intégralement culturel.

partie destinés à la communauté aborigène, et ceux de l'offre touristique liée au parc. Les premiers sont proportionnels au nombre d'entrées dans le parc, soit actuellement aux environs de 370 000 par an (1999) et en augmentation. Sur un billet à 15 \$ hors taxes, 75% vont à la gestion du parc, et 25% aux propriétaires traditionnels de la communauté Mutitjulu (3,75\$), dont 80% à ses quelque soixante-dix chefs de familles et le reste pour son administration. Il faut cependant compter dans la part attribuée à la gestion du parc les salaires dont bénéficient un certain nombre d'Aborigènes. Mais il va sans dire que ce type de revenu est sans commune mesure avec ceux générés par l'industrie touristique liée à la visite du parc, dont l'essentiel ne profite pas à la communauté locale.

En la matière, le dispositif spatial est là encore central. Car la récupération des terres par les Aborigènes en 1985 s'est accompagnée de l'ouverture d'un immense complexe touristique, l'Ayers Rock Resort, à Yulara, à une quinzaine de kilomètres au nord d'Uluru. Il remplaçait les motels et campings qui avaient été construits au pied du monolithe, mais qui n'étaient pas vraiment satisfaisants, ni au plan écologique pour les autorités du parc, ni au plan du respect de Tjukurpa pour les Aborigènes. Yulara, qui est un peu plus qu'un comptoir touristique puisqu'y sont localisés un certain nombre de services aux résidents, compte aujourd'hui pas moins de sept types d'hébergements, de l'hôtel de luxe au camping en passant par les appartements familiaux, soit plus de deux mille «lits». En outre, compte tenu de l'isolement des lieux, y est hébergée la quasi-totalité des touristes visitant le parc, d'autant qu'il est interdit de camper à l'intérieur de celui-ci. La capacité d'hébergement est conséquente, puisque les trois principaux hôtels comptent à eux trois quelque cinq cent vingt-cinq chambres, auxquelles il faut ajouter les dortoirs, les appartements, et plus de quatre cent emplacements de camping. Cet isolat n'est évidemment pas lié au parc, et n'est certainement pas respectueux de Tjukurpa, il est pourtant la synapse qui met en relation l'échelle locale avec celles, plus larges, des provenances touristiques les plus variées.

Cette description sommaire du dispositif local masque, par la brutalité de la juxtaposition formelle, un ensemble de relations qui composent un espace, *l'Empire*. Il s'agit des rapports qui s'établissent entre le lieu touristique et le monde extérieur, des rapports qui opèrent la connexion de ce lieu à plusieurs niveaux d'échelle, ce qui implique toutes sortes d'adaptations et d'interprétations, y compris *contre* le lieu. Mais il importe, avant d'entamer cet examen, d'abandonner tout parti pris en termes de conformité à ce qui constitue en quelque sorte la *proposition* du lieu. Il importe de comprendre que cette proposition n'est possible que parce qu'elle est simultanément corrompue, et que cette corruption est finalement acceptée.

Ceci dit, l'empire est un espace caractérisé par la superposition, à un ensemble de territoires, d'une structuration globale opposant un centre à une périphérie, sa dynamique expansive impliquant que ses territoires frontaliers entretiennent une relation plus importante avec son centre que les territoires intermédiaires. L'archétype de l'Empire s'oppose à celui de la Nation, unitaire, homogène, et statique<sup>377</sup>. C'est une spatialité structurellement assez simple, mais que sa dynamique complique quelque peu. Toutefois, la situation que recouvre cet énoncé théorique n'est finalement pas si difficile à imaginer. Dans le cas qui nous préoccupe, le centre serait Uluru. Mais si c'est bien le centre géométrique du continent australien, ce n'est pas vraiment celui de l'Australie des Australiens. À mesure que l'on s'en éloigne, donc, sa centralité faiblit. En revanche, dès que l'on aborde d'autres continents, Uluru identifie l'Australie. Si l'on imagine alors une sorte d'empire symbolique Aborigène, dont l'arme principale serait le tourisme, il gagne à sa cause les territoires qu'il conquière un à un, alors qu'il est comparativement peu présent en Australie, si ce n'est, justement, dans ses grandes capitales internationales, dans une certaine mesure elles-mêmes en partie étrangères à l'Australie du mythe australien. Cette construction intellectuelle d'un espace est une façon de poser une hypothèse en préalable à l'analyse.

---

<sup>377</sup> Cette opposition a été largement théorisée par Robert Bonnaud.

En effet, dans cette perspective, la juxtaposition spatiale que nous avons évoquée place l'Ayers Rock Resort en position de synapse symbolique entre le centre rouge Aborigène et ses différentes zones frontalières avec d'autres sociétés, qu'elles soient européennes, américaines, ou asiatiques, voire australienne. Dès lors, c'est selon ce point de vue qu'il faut le considérer dans sa relation au lieu touristique qu'il (des)sert, et non comme une offre touristique hors contexte. C'est le lien établi qui importe, pas la liaison elle-même. Si l'on précise ceci, et si l'on a pris la peine de prévenir contre tout parti pris, c'est qu'à examiner l'offre touristique attachée à Uluru après s'être quelque peu familiarisé avec Tjukurpa, on reste perplexe. Autrement dit, on ne voit pas clairement le rapport entre les pratiques touristiques centrales, concernant le parc lui-même, et les pratiques périphériques, qui ne le concernent qu'indirectement. Ce décalage pose donc la question du rapport entre ces pratiques et les processus de conservation à l'œuvre, et en partie institutionnalisés.

Ce décalage se rencontre d'abord dans la toponymie touristique. Celle-ci est en effet têtue, et ne s'est pas encore faite à l'emploi des toponymes aborigènes, qui correspondent pourtant à la dénomination du parc. Si le cas d'Ayers Rock Resort est à ce titre caricatural, mais significatif, nous n'avons relevé dans aucune brochure touristique le nom d'Uluru sans qu'il fût accompagné de celui d'Ayers Rock. Ce dernier est en revanche très souvent le seul à identifier le site. Idem pour Kata Tjuta. La raison pour laquelle nous pensons qu'il ne faille pas voir là une contradiction mais une relation, c'est que, comme le suggère notre hypothèse de départ, cette différence toponymique correspond et traduit un dispositif spatial. Autrement dit, la différence des lieux induit la différence des termes. Ce qui serait moins compréhensible, et qui constituerait finalement une entrave au processus de conservation, ce serait une situation dans laquelle le décalage constaté n'aurait pas d'espace équivalent. Une situation de confrontation locale sans échappatoire, sans séparation, et surtout sans possibilité d'initiation, sans lieu permettant la (re)construction des distances cognitives entre les

touristes et les sites — c'est le rôle du Cultural Centre —, sans dispositif de *mise à distance*.

On retrouve ce phénomène de déformation dans toutes les analyses que l'on peut mener concernant l'offre et les pratiques touristiques proposées. D'une manière générale, le niveau de déformation correspond à l'importance de la composante spatiale des pratiques. Si celles-ci construisent très activement leur espace de référence, la déformation a de grandes chances d'être importante, et inversement. On peut faire le constat de ce mécanisme dans les activités touristiques mises en avant par l'Ayers Rock Resort, et aussi dans la façon dont elles sont présentées, tant au plan de l'esthétique iconographique que des contenus discursifs.

Prenons pour cela les dix activités recommandées par l'Ayers Rock Resort, occasion d'une plaquette spécifique<sup>378</sup>

1. *Sounds of Silence* ☐ repas au restaurant — chandeliers, didgeridoo, émeu, kangourou et barramundi au menu (105 \$ en 2001) —, mais restaurant en plein air, dans le désert ☐ conférence astronomique au dessert.
2. *Sunrise Camel Tour* ☐ promenade au lever ou au coucher du soleil, dans les environs de Yulara, à dos de chameau.
3. *Scenic Flight over Ayers Rock and The Olgas* ☐ classique.
4. *The Uluru Experience* ☐ promenade guidée à la base du monolithe ☐ commentaires culturels et botaniques.
5. *Valley of the Winds Walk with AAT Kings* ☐ promenade à Kata Tjuta, suivi d'un barbecue nocturne.
6. *Liru Breakfast Walk with Anangu Guides* ☐ visite guidée matinale par un Aborigène à partir du Centre Culturel, orientée à la fois vers la mythologie des Aborigènes et leurs techniques de «survie» ☐ dans le désert.

---

<sup>378</sup> *Top 10 Things To Do at Ayers Rock Resort* . Les noms des activités (en italique) sont ceux de la plaquette, les descriptifs sont les nôtres.

7. *Visit the Cultural Centre* □ initiation, et achat d'objets artisanaux et d'œuvres d'art (*sic*).
8. *Dinner at the Outback Pioneer BBQ* □ Socialisation autour d'un barbecue.
9. *Visit Kings Canyon Resort* □ belle gorge à deux cent cinquante kilomètres d'Ayers Rock Resort, mais même chaîne hôtelière.
10. *Harley Davidson Tours to The Olgas* □ *Easy rider* pour les motos et *Mad Max* pour l'Australie.

D'emblée, on notera que c'est moins la sélection que l'ordre qui importe, puisque c'est là à peu près tout ce que l'on peut faire à Yulara (et Kings Canyon est assez loin). En première position arrive une des plus originales attractions touristiques qu'il nous ait été donné de voir et d'expérimenter. Sound of Silence est assez simple dans son principe, mais assez difficile à concevoir. Il faut s'imaginer un apéritif crépusculaire suivi d'un pique-nique nocturne, mais avec champagne et plats cuisinés, autour de tables dressés dans les règles de l'art rassemblant chacune six convives. Autre version □ le restaurant (avec vue) de l'hôtel, mais sans l'hôtel. Cette curieuse confrontation de la civilisation avec le désert a plusieurs fois été élu meilleur restaurant touristique en Australie<sup>379</sup>.

On a là une illustration de l'idée selon laquelle les pratiques touristiques interprètent les lieux en produisant un espace spécifique de cette interprétation. Car l'espace du restaurant transposé en pleine nature est bien plus qu'une question d'ambiance ou de panorama. On ne peut détacher cette expérience d'une certaine idée de l'Australie, société urbaine conquérante d'un désert hostile. Ce noyau sémiologique permet ensuite de préciser les choses quand au rapport au lieu spécifique. Ainsi, la débauche de civilisation force certains de ses traits, quand une des photographies de la plaquette montre des chandeliers à trois branches posés sur chaque table. On retrouve là une tendance plus généralement observée en Australie ou au États-Unis à singer les usages du Vieux continent, qui s'inscrit dans une

---

<sup>379</sup> En 1997, 1998, et 1999.

affirmation des racines. À l'autre bout des excentricités, on note la nourriture «couleur locale» et la conférence astronomique balançant entre Tjukurpa et d'onéreux télescopes, mais réduite à Tjukurpa par ciel couvert. Cette activité touristique s'inscrit donc clairement comme une forme d'approche du lieu touristique au travers de ses spécificités, mais son aboutissement nécessite la conjugaison d'une spatialité reconnue par le touriste, au besoin exagérée, et de la spatialité propre que propose le lieu, ici teinté d'aboriginalité et de plats indigènes. C'est dire aussi que ce dispositif est adapté à une population touristique qui refuserait probablement une remise en cause radicale de sa civilisation<sup>380</sup>.

On peut mener le même genre d'analyse pour les autres activités proposées. On notera par exemple que seule la moitié de celles-ci requiert l'entrée dans le parc, et trois invitent à une initiation à l'aboriginalité des lieux. Mais la visite du Centre Culturel tant espérée par les Aborigènes n'arrive qu'en septième position, certainement du fait de la radicalité de l'initiation qu'elle propose. D'une manière générale, les dispositifs spatiaux mis en avant ne plongent que rarement les touristes dans le monde aborigène, et ceux-ci ne sont que rarement laissés sans repères. Hormis la visite du Centre Culturel, les pratiques s'inscrivent toujours dans une spatialité faisant une place aux processus de sociabilité, à commencer par celui du repas, souvent un petit-déjeuner. Il faut noter là encore que le dispositif spatial correspondant compte autant, si ce n'est plus, que la réalité de ce processus. Autrement dit, c'est moins la réalité et la cohérence du groupe de touristes que son espace, y compris ses traces matérielles, qui assure cette situation de confort social. La sixième activité est ainsi très proche de la première dans son principe général et dans les éléments qui la composent, à ceci près que les proportions d'aboriginalité et d'occidentalité sont inversées. On retrouve ce

---

<sup>380</sup> Notre expérience de cette activité nous permet de témoigner d'une certaine homogénéité de sa clientèle, certainement assez peu encline à s'aventurer trop loin hors de ses repères culturels. Il y a là pour elle matière à satisfaction, et au moins un contact acceptable avec la culture aborigène.

recours à la spatialité de la commensalité dans les activités incluant un barbecue, véritable institution australienne.

Les excursions aériennes ou à dos de chameau participent également du principe que nous avons identifié, résolvant dans l'espace de la mobilité la confrontation qu'elles supposent. Là encore, le rapport à l'espace qui fonde le rapport au lieu s'adapte dans chacun des cas au touriste, opérant une synthèse spatiale entre le local et le global. Ainsi, la promenade à dos de chameau est beaucoup plus qu'un moyen de transport ou une attraction ludique. Elle correspond à un type de rapport à la mobilité d'une part, et à l'histoire de la conquête australienne du désert d'autre part. La vue aérienne impose d'autres contraintes, d'autres rythmes, et offre d'autres perspectives. Mais elle est surtout une sorte de pont culturel avec le local, qui passe par une médiation technologique avancée, occidentale, et ne peut se résumer au point de vue. Le paroxysme de ce genre de traduction de l'espace local arrive avec la dernière activité recommandée, au référent culturel occidental hypertrophié et très typé – la grosse moto américaine. Les valeurs de liberté sont alors à l'honneur, mais on sait que c'est en l'espèce une liberté qui fait une grande place au groupe, à la communauté des *bikers*. Certes, la lecture du lieu dans les termes de l'aboriginalité est laissée de côté. Mais, après tout, c'est aussi la liberté d'aller et venir et les valeurs de la communauté qui animent les Aborigènes dans leur combat. Enfin, on notera aussi qu'une des raisons de la longue excursion à Kings Canyon est, selon ses promoteurs, la possibilité de marcher dans les traces des acteurs d'un film australien célèbre – *Priscilla, Queen of the Desert*. L'écran culturel est évident, mais c'est probablement une condition d'acceptation du lieu, ajoutant à son intérêt pour le visiteur cinéophile.

Cette hypothèse d'interprétation, selon laquelle le tourisme est producteur d'un espace opérant une synthèse entre le lieu touristique et la société d'origine des touristes, se retrouve jusque dans des combinaisons complexes, à la spatialité qui l'est tout autant. Récemment, l'Ayers Rock Resort a mis au point une excursion dépassant sans doute le concept de Sounds of Silence. Il s'agit de prendre un brunch au champagne au sommet du mont Conner, à une

centaine de kilomètres de l'aéroport de Yulara, les touristes s'y faisant aéroporter en hélicoptère, profitant du même coup du voyage. C'est là une habile synthèse des activités par ailleurs proposées, sachant que le mont Conner, qui culmine à la même altitude qu'Uluru mais dont la forme est inverse<sup>381</sup>, est hors du territoire aborigène et du parc, donc exclu des restrictions associées<sup>382</sup>. Cette stratégie d'évitement se retrouve dans l'extension du réseau de lieux et d'activités touristiques mis à disposition depuis l'Ayers Rock Resort, allant jusqu'au survol en montgolfière des MacDonnell Ranges à l'ouest d'Alice Springs – une extension qui se retrouve dans celle du réseau hôtelier d'Ayers Rock resort à Kings Canyon et à Alice Springs.

Faut-il penser de tout cela qu'il y a, de la part des professionnels du tourisme, un mépris certain pour leurs clients, qui toléreraient certainement d'être confrontés plus directement à l'exotisme culturel que propose le parc, et plus généralement l'aboriginalité des lieux? La question est difficile, car elle suppose d'avoir résolu des problèmes socio-économiques très généraux et extérieurs au cas étudié, concernant l'adéquation de l'offre à la demande potentielle. On ne peut en effet que constater le succès d'une formule, et c'est toute la difficulté de la réussite économique que de prévoir celles qui fonctionneront. Alors, en guise de réponse, il est d'abord possible de rappeler le pragmatisme économique des Australiens. Ensuite, il faut prendre la mesure du caractère international du tourisme à Yulara. Ceci signifie que la diversité de provenance des touristes correspond à autant de diversité culturelle, et à des rapports très différents à l'aboriginalité. Ainsi, des études portant sur l'intérêt que nourrissent

---

<sup>381</sup> C'est un relief tabulaire, donc aux pentes concaves, quand Uluru est un dôme irrégulier.

<sup>382</sup> Cela ne signifie pas pour autant qu'il ne se révèle pas, un jour, être un lieu sacré de Tjukurpa. Précisons par ailleurs que le territoire aborigène tend à s'étendre, et que celui de Yulara est aujourd'hui l'objet d'une demande de restitution devant la Cour fédérale. Yulara est par ailleurs devenu une enclave en terres aborigènes, puisque la communauté Katiti a récupéré les terres jouxtant le parc à l'est et au nord.

les touristes étrangers à l'égard des Aborigènes et de leur culture<sup>383</sup> semblent montrer qu'il diffère sensiblement entre les Nord-Américains ou les Européens, les plus curieux, et les Japonais, qui le sont moins. Les Néo-Zélandais sont de tous les moins intéressés<sup>384</sup>. Il est donc certainement bien peu réaliste de postuler la curiosité naturelle des touristes, une curiosité qui serait bridée par une offre mercantile et étroite d'esprit, voire malveillante.

Au contraire, il nous semble que l'approche que nous avons adoptée permet justement de ne pas penser les pratiques touristiques comme conformes ou non conformes au lieu, ce qui conduit souvent à des conclusions dénigrant le touriste, ou au contraire le valorisant. Les pratiques touristiques ne peuvent se résumer à la guerre des cultures, à la curiosité malsaine de l'une envers l'autre. Si l'on affirme qu'il existe un espace proprement touristique, c'est au sens fort. C'est pour dire que le tourisme permet d'établir un lien entre les lieux, mais que pour cela il produit un espace, qui, comme on l'a vu, intègre dans un mélange complexe des caractères spécifiques de ces lieux. L'espace est alors le moyen d'une médiation. Dans le cas d'Uluru, et plus généralement du désert central australien, la logique d'empire résume bien cette médiation touristique. D'abord parce que la dynamique d'exportation de la culture aborigène est une composante forte de la logique touristique en question. Mais aussi, on vient de le voir, parce que cette exportation culturelle passe par une initiation qui nécessite selon les cas certaines adaptations. Cela est flagrant au plan des pratiques, mais on le retrouve également dans le discours.

---

<sup>383</sup> Jane SPRING, *International visitors to Australia, 1993* [report survey of international visitors to Australia, february-march 1993, *Art Research Paper n°10*, Australia Council for the Arts, 8 p. Étude renouvelée en octobre-décembre 1996 (mêmes auteur et titre, cf. bibliographie).

<sup>384</sup> L'étude de 1996 enregistre une élévation globale de l'intérêt pour les Aborigènes, sauf en ce qui concerne les Japonais. Même si ces chiffres datent un peu, le niveau d'intérêt global augmentant, on peut raisonnablement penser que les différences entre les provenances, elles, ne varient que relativement peu, surtout en ce qui concernent les japonais, qui continuent par exemple à plébisciter l'ascension d'Uluru. On ajoutera aux différences culturelles celles liées à l'âge des touristes, les plus jeunes s'intéressant plus à la culture aborigène que les plus âgés.

Ainsi, alors que le vocabulaire de l'authenticité est absent des documents élaborés par les autorités du parc et les Aborigènes<sup>385</sup>, il est très présent dans les brochures touristiques. Dans cet esprit, l'aboriginalité du guide fait la vérité du propos<sup>385</sup> mais on précise aussi que c'est une Aborigène «local», ce qui doit s'apprécier au regard de ce que l'on sait du rapport des Aborigènes à la fonction de guide touristique. On notera aussi une adaptation moins anodine du propos, quand il est question d'artisanat, qui est celui des «tribus» aborigènes de la région. L'inexactitude ethnologique et sociologique – puisque les Aborigènes vivent aujourd'hui en communautés ou dans les *outstations* – semble être le moyen le plus sûr de conforter l'authenticité du produit, et par là même son identification.

### *Autonomie statique*

Au regard de l'analyse que nous venons de mener, il semble clair que l'opposition entre tourisme et conservation n'a pas de sens en elle-même, en tant que principe global. Au contraire, que ce soit au travers de la constitution d'un parc national ou par le biais des pratiques touristiques, on peut même dire que la conservation doit beaucoup au tourisme. C'est lui qui commande la *mise à disposition* des lieux, donc leur identification, et c'est lui qui guide leur *mise à distance*, c'est-à-dire tous les dispositifs spatiaux qui concourent à leur transmission en tant que tels.

Pour autant, il convient de préciser les choses pour ce qui est du type d'espace qu'est l'empire. L'élément fondamental de l'identification est qu'elle se fonde sur l'autonomie du lieu touristique. Autrement dit, les pratiques touristiques s'y appuient sur une identité préalable. Cela ne veut cependant pas dire que cette identité s'impose tel quel. Nous avons vu à quel point l'interprétation des lieux que les Aborigènes proposent n'est que rarement reprise *in extenso* par l'offre des pratiques touristiques. Outre donc ce qu'impose le lieu dans sa matérialité des plus immobile, clairement non substituable – *nulle*

---

<sup>385</sup> À l'exception, peut-être significative, d'un prospectus à propos du classement au Patrimoine mondial.

*part ailleurs* –, l'identification autonome renvoie à l'idée qu'elle n'opère que par référence, ce qui n'exclue pas une part de négation, et encore moins la capacité d'innovation de la part des touristes.

La logique de transmission, quant à elle, privilégie la statique. Il ne faut pas se limiter à une lecture restreinte du terme. La transmission statique ne se réduit pas à une posture conservatrice, représentée par le retour en force de la culture aborigène. Certes, celle-ci est fondée sur une temporalité sans commune mesure avec celle des sociétés occidentales. Certes, ce qui compte c'est l'éternité de Tjukurpa, la pérennité de pratiques ancestrales, comme celle des lieux associés. Mais en rester là c'est s'enfermer dans une vision ethnographique étroite de l'aboriginalité, et ne pas voir que l'attitude des Aborigènes d'Uluru tient beaucoup plus du mouvement, un mouvement double, d'une part celui d'un retour en arrière, vers leurs traditions, mais qui n'est possible que parce qu'il s'inscrit par ailleurs dans une logique de progrès de la société qui autrefois les persécutait. Si on parle donc d'une conservation dont la transmission serait plutôt statique, c'est donc bien sûr parce qu'elle passe par l'affirmation de valeurs liées à la permanence des traditions, des pratiques, du rapport aux lieux, mais aussi parce que cette transmission est fondée sur une tension, qui teinte un mouvement rétrograde<sup>386</sup> de progressisme.

On retrouve cet aspect statique de la conservation dans l'engouement pour l'art aborigène<sup>387</sup>, qui fait des sociétés occidentales les marches – voire les marchés – de l'empire aborigène. En effet, s'il est aujourd'hui apprécié, au-delà des canons de l'art contemporain occidental, c'est certainement sur la base de son universalité symbolique, bien plus sûrement d'ailleurs que sur celle de son indigence picturale□ encore que l'art minimaliste ne soit pas complètement passé de mode. L'universalité symbolique de l'art aborigène est fondée sur l'authenticité des œuvres, qui transcende

---

<sup>386</sup> Au sens premier du terme, bien sûr.

<sup>387</sup> Il ne s'agit pas là d'une mesure scientifique de l'appréciation, mais plutôt de souligner qu'au pire il n'inspire que l'indifférence, cantonné au rôle de papier peint□ l'art contemporain, lui, expose au rejet, comme dirait Nathalie Heinich.

autant l'hermétisme aboriginisant des unes que la mièvrerie militante des autres. Si l'art aborigène est apprécié, c'est parce que, paradoxalement, il a les pieds sur terre, témoignant d'une identité culturelle forte, ce qui devient pour certain une cause à défendre. Cette association entre identité et art se retrouve dans un fait qui n'est probablement pas innocent, à savoir que le type de souvenirs qu'achètent le plus les touristes en visite en Australie, ce ne sont pas des peintures, de l'artisanat, des livres ou de la musique, mais des objets au *design* aborigène<sup>388</sup>. Le *design*, compris alors comme la part de l'expression artistique de l'identité qui touche à l'universel. C'est là aussi plus largement la fonction d'icônisation qui opère, comme elle opère dans le cas de l'Opéra de Sydney, avec lequel nous avons entamé ce chapitre. Si on retrouve dans cette similitude le point commun de l'autonomie, faisant de l'Opéra et d'Uluru les deux icônes de l'Australie, leur différence, opposant transmission statique et dynamique, trouve également une traduction aussi évidente et simple à comprendre qu'est absurde la question «Faut-il pulvériser Uluru?».

### *Nulle part (Outback), la sociétélimite*

L'Outback ne rentre dans aucune case, *il n'est nulle part* ; c'est un cas limite, l'armature de notre tableau, son cadre. Dès lors, il ne peut être objet de conservation selon les modalités qui structurent notre approche du problème. Ce n'est pas pour autant qu'il faille abandonner la question à son propos. L'Outback fait-il l'objet de processus de conservation en tant que tel ? Et si oui, comment ?

À la première interrogation, répond d'une manière la seconde. Si l'Outback se conserve, alors il existe un processus pour cela. Autrement dit, en adoptant notre biais d'analyse, cela revient à en préciser la spatialité. Or, comme nous avons eu l'occasion de

---

<sup>388</sup> Jane SPRING, *op. cit.*

l'évoquer, l'Outback ne ressort par nature et en lui-même ni du lieu, ni du territoire, ni du réseau. Au contraire, il se définit par ce qui définit ce dont il constitue une limite, une sorte de négatif. Ainsi, considéré du point de vue de la Banane, du fuseau, de l'excentralité ou de l'Empire, il en adopte les principes de construction, et les mêmes endroits de l'Outback relèvent alors simultanément de ces mêmes spatialités. Par conséquent, il est nécessaire, quand on évoque l'Outback australien, de préciser si l'on considère l'endroit dont on parle comme l'outback de la Banane, du fuseau, de l'excentralité, ou de l'Empire. On peut même tirer plus loin encore les conclusions de cette approche, en défendant l'idée que l'outback de l'un des quatre espaces se nourrit de la spatialité de chacun des trois autres.

La Banane est ainsi d'une certaine manière l'anti-fuseau, l'anti-excentralité, et l'anti-empire. Son outback s'appuie donc sur des relations externes peu marquées par la gravité, ce qui est le propre du fuseau, sur des relations disproportionnées, ce qui caractérise l'excentralité, sur la dynamique d'un réseau de territoires à la hiérarchie complexe, fondement de l'empire. Ces caractères explicitent mieux qu'on l'a fait jusqu'à présent ce qui distingue le bush de l'outback. Bien que ces deux espaces, dans leur acception traditionnelle, se définissent principalement par rapport à la Banane, le bush fait partie de sa logique, en remplissant le vide interstitiel. Au contraire, l'Outback, au sens classique et historique du terme, le «back of beyond», c'est celui de la Banane, celui d'une Australie de l'urbain interstitiel, c'est-à-dire logée entre les vides, considérés comme des entités en eux-mêmes.

Mais si le fuseau a son outback, il se définit différemment, tirant de la Banane une certaine autonomie (relations internes et gravité), de l'excentralité des polarités, de l'Empire une centralité. Cette définition rend assez bien compte des particularités de l'outback du Queensland, plus autonome et mieux identifié que celui, par exemple, de Nouvelle Galles du sud. On utilisera le même schéma pour reconstruire l'outback de l'excentralité, qui tient alors de l'empire l'aspect d'une certaine totalité, outre les caractères de la Banane et du fuseau. Nous avons d'ailleurs déjà noté cette différence

au travers de sa manifestation dans les guides touristiques, qui identifiaient clairement le Kimberley, une totalité qui est en fait cet outback de l'excentralité. Enfin, l'outback de l'Empire se définit par tout ce qui, dans la périphérie immédiate du centre vide de l'Australie, relève un tant soit peu des logiques spatiales de la Banane, du fuseau, ou de l'excentralité. On comprendra donc mieux la confusion fréquente entre l'Outback australien et l'Empire, retenant d'Alice Springs l'aspect urbain pour le rattacher à la Banane, d'Uluru son tourisme pour l'inclure dans le fuseau, et du cœur de cet empire lui-même son isolement au centre pour en faire une excentralité.

L'Outback se définit ainsi selon quatre dimensions, reprenant chacune l'un des quatre espaces australiens. On est donc naturellement conduit à penser que la conservation au sein de l'Outback n'est pas univoque, mais opère des combinaisons de processus de conservation de chacun des quatre espaces australiens. Une telle complexité exclut, on le comprend, toute généralisation à ce sujet. En revanche, dans le cadre d'études de cas particuliers, notre grille de lecture autorise une analyse fine des problèmes de conservation qui touchent l'Outback. En pratique, et puisque la diversité formelle et matérielle de l'Outback trouve une unité dans sa définition par référence discursive, une telle grille de lecture pourrait par exemple servir à reconsidérer les jeux de pouvoir de la politique australienne, qui recourt souvent à des discours convoquant l'espace australien. L'analyse pourrait par exemple porter sur les discours des partis écologistes ou d'extrême droite australiens, pour lesquels l'espace joue un rôle majeur.

À cet aspect discursif de la conservation, prenant l'Outback comme référence spatiale, on peut finalement en ajouter un autre, qui reprend la distinction fondatrice identification-transmission. Dans cette perspective, l'Outback constitue la limite de chacun des quatre espaces australiens, et sans qu'il soit possible de lui attacher une forme unique. Par différence, l'Outback identifie et l'Outback s'identifie. De ce point de vue, il représente en définitive l'espace de ce que l'on pourrait appeler une *société limite*. À l'échelle australienne,

cette société limite est celle des Aborigènes. Et il y a fort à parier que l'identité australienne ne peut se passer de l'aboriginalité. Le problème concret qui se pose alors aujourd'hui est donc celui des rapports entre les Aborigènes et le reste des Australiens, des rapports que la transmission impose de penser dans le temps.

Ainsi, le passage d'un modèle identitaire conflictuel, opposant colons et indigènes, à un modèle intégrateur de l'aboriginalité dans l'australianité, induit une transition difficile, nécessitant la remise en cause d'identités clairement marquées. À partir de là, la conservation peut suivre deux chemins théoriques. Le premier, entretenant la distinction et composant l'identité australienne par le lien de ces deux identités distinctes, au besoin par des dispositifs spatiaux dont on a vu qu'ils pouvaient très bien relever du tourisme. Le second, jouant la confusion et l'assimilation des identités, revoyant l'aboriginalité dans le champ de l'histoire et des mythes australiens. À l'évidence, l'Australie a choisi la première voie, les Aborigènes renforçant au fur et à mesure leurs positions identitaires au sein de l'identité globale de l'Australie.

On peut faire le même type d'observation à d'autres échelles, à celles, par exemple, de chacun des quatre espaces australiens. On trouvera ainsi que les processus de conservation réclament un référent spatial limite, fondateur de l'identification, et une société limite, inscrivant cette identification dans le temps par les processus sociaux de la transmission. En généralisant le propos, on est fondé à poser l'hypothèse que la conservation ne peut s'opérer ni sans une extériorité, référence à un espace extérieur, limite imposée – la fameuse frontière «naturelle» –, ou limite à repousser, ni sans une altérité, société limite, partenaire historique, et source de reconnaissance ou au contraire de conflit.

Les rapports futurs de l'Australie à ses voisins asiatique définiront ainsi sans doute la structure de la conservation identitaire de la société australienne. Il lui faudra à l'avenir définir les moyens de son identification dans son rapport à l'Asie, et assurer certainement sa position vis-à-vis de ce qui sera pour elle des sociétés limites dans

cette région du monde, une position qui souffre encore par certains côtés d'un britannisme frileux, à parfois anti-asiatique<sup>389</sup>.

Cette analyse ultime insiste donc sur l'idée qu'outre les spécificités de l'identification et de la transmission propres à chaque type d'espace, la conservation, au moins dans le contexte australien, connaît également un principe universel, celui de la *société limite*. Celui-ci suppose que toute logique de conservation, si locale soit-elle, s'inscrit dans une stratégie conservatoire globale de la société elle-même, identifiant ses limites spatiales et assurant sa persistance temporelle au travers d'une histoire plus ou moins mythologique. L'idée de *société limite* traduit cette extériorité et cette altérité nécessaires, mais au-delà se retourne sur elle-même en s'appliquant justement à elle-même. C'est-à-dire que toute société se pense aussi comme elle-même en limite d'une autre, et c'est l'omniprésence de la question de l'autre et de l'ailleurs qui, sans doute, fonde la conservation, comme la nécessité du point fixe autour duquel tout bouge.




---

<sup>389</sup> L'affaire du référendum récent rejetant le projet constitutionnel australien, quoiqu'on y trouve toutes sortes d'explications complaisantes, montre cependant assez bien l'intensité des liens qui unissent l'Australie à son ancienne métropole, et par extension aux sociétés occidentales, autres sociétés limites. Face à cela, il serait illusoire de croire que l'angoisse du «*péril jaune*» a disparu des esprits australiens, et l'état actuel des choses tient encore d'une certaine schizophrénie, entre sushi-bar et racisme ordinaire. Mais cette ambivalence des sentiments a sa géographie, qui reste à explorer.

«Un bâtiment gris et trapu de trente quatre étages seulement. Au-dessus de l'entrée principale, les mots □ CENTRE D'INCUBATION ET DE CONDITIONNEMENT DE LONDRES-CENTRAL, et dans un écusson, la devise de l'État mondial □ COMMUNAUTE, IDENTITE, STABILITE. □»

Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, Plon, 1932, (les deux premières phrases)<sup>390</sup>.

# Culture

*... de conservation. Extraduction*

En guise de conclusion à notre propos, nous nous proposons d'émettre quelques hypothèses extraductives sur ce que l'on peut appeler la «culture de conservation»<sup>391</sup>. L'ambition n'est évidemment pas de décrire exhaustivement cette culture. Nous prétendons plutôt en donner les structures principales, souligner ses fondements les plus solides, évoquer ses grandes lignes de forces, mais aussi montrer ses faiblesses et ses failles. Le propos se bornera à une approche essentiellement théorique, ne pouvant s'aventurer concrètement sur des sujets qui mériteraient chacun un travail de terrain indépendant<sup>391</sup>. Nous bouclerons l'affaire par une brève synthèse de

---

<sup>390</sup> Notre édition est celle des Presses Pocket, datée de 1977 □ citation à la page 21.

<sup>391</sup> Cela dit, les quelques pages qui suivent ont été inspirées par un grand nombre de lectures sur les différents sujets abordés, lectures dont on trouvera une sélection en

notre travail, une synthèse qui se veut être aussi une ouverture, un jeu d'orientation pour la recherche sur la conservation.

## *Matrimoine & Patrimoine*

On l'a compris, par-delà toutes ses variantes, la conservation est taraudée par une constante qui est le souci du temps, de la traversée du temps. Il s'agit d'élargir le présent, de lui donner une épaisseur, pour ne pas qu'il se réduise à l'immédiateté de relations actuelles, fluides et insaisissables. Hier et demain sont donc convoqués pour assister aujourd'hui. On se construit une histoire, on se donne un avenir, on s'inscrit dans une destinée. Mais à trop bien réussir, il arrive qu'on oublie le présent lui-même, quand le passé que l'on s'est inventé et l'avenir que l'on se prédit sont finalement plus beaux que ce présent que l'on doit vivre. La composante conservacionniste du social prend alors le dessus, c'est la société de conservation, poussée à son extrémité. En-deça, les situations se combinent, et la géographie permet leur coexistence.

Nous voudrions présenter ici ce souci du temps, principe culturel sous-jacent de la société de conservation, encore une fois sous l'angle de sa géographie, et selon un modèle formalisé<sup>392</sup>.

---

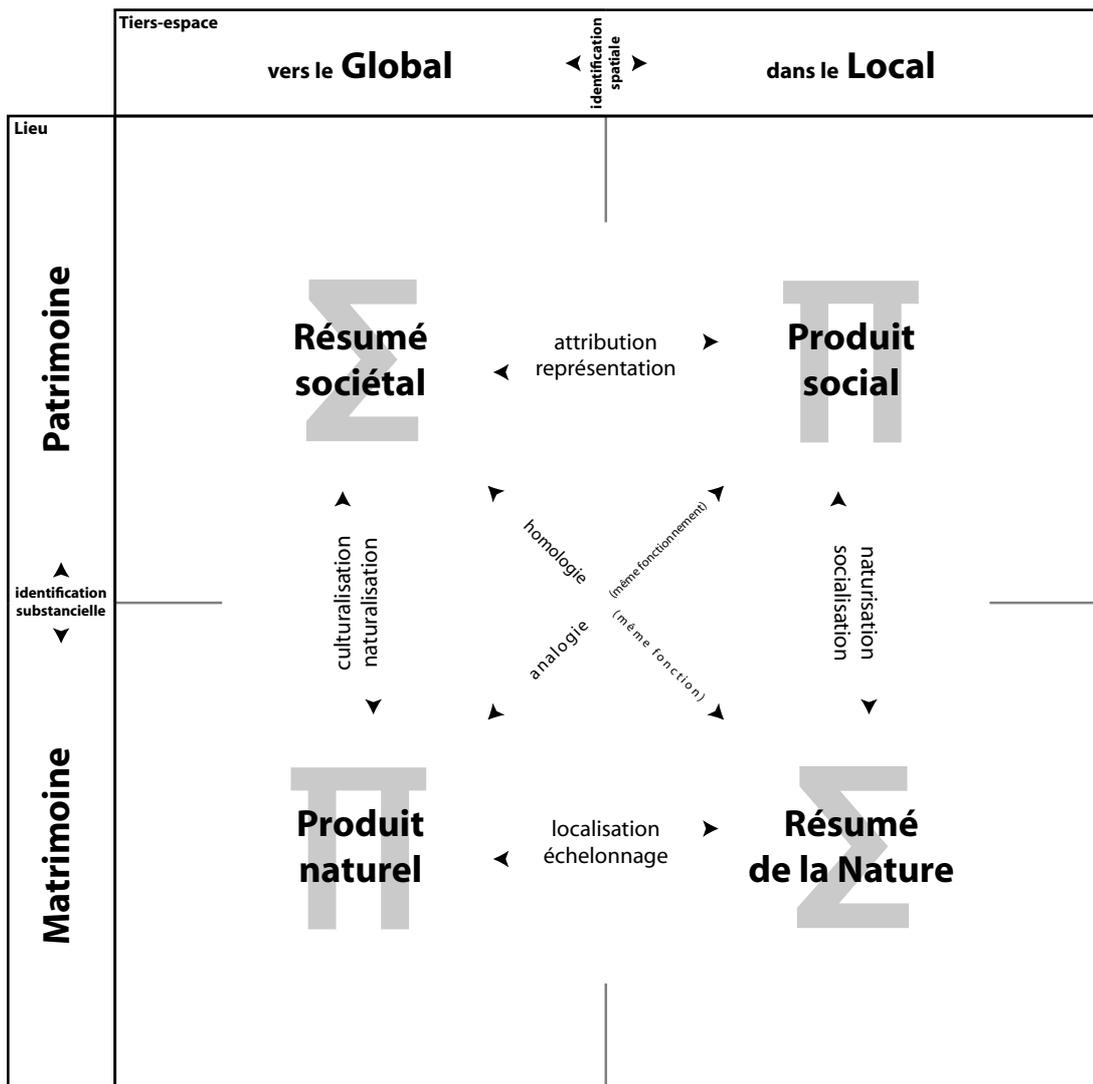
bibliographie. Parmi ces sujets figurent en fait certains de nos travaux de recherche d'importance secondaire sur l'Australie (ex: des études sur le parc de Kakadu), et que nous avons renoncé à insérer dans notre thèse. Pour les autres sujets (ex: le multiculturalisme), nous avons considéré que nous ne les maîtrisons pas suffisamment pour qu'ils fassent l'objets de trop long développements dans ce travail.

<sup>392</sup> Ce passage s'accompagne de l'illustration page suivante, intitulée *La culture de conservation*.

# La culture de conservation

La *société de conservation* s'appuie sur une *culture de conservation*. Le tableau suivant est une tentative pour mettre à jour ses logiques fondamentales du point de vue géographique, croisant les modalités de la substance des objets conservés, *patrimoine* et *matrimoine*, et les espaces de référence — globale ou locale — de cette conservation, les *tiers-espaces*.

La conservation, qui s'appuie sur la légitimité des lieux pour les faire "durer", articule ainsi des logiques de production et de résumé, dont les relations sont plus ou moins équilibrées, orientant la conservation dans un sens ou dans un autre, et éventuellement dans le sens de certains courts-circuits, par *analogie* (même fonctionnement) ou par *homologie* (même fonction).



Ce qui fonde la culture de conservation, c'est premièrement l'identification d'un certain nombre d'objets à conserver. Cette identification revient à nommer les espaces correspondant à ces objets, à fonder leur unité pour créer des lieux de conservation. Pour autant, la substance de ces lieux de conservation n'est pas toujours un patrimoine<sup>393</sup>. De plus en plus nombreux, les lieux de la conservation écologique et environnementale relèvent de ce que nous pourrions appeler un *matrimoine*, en référence aux idéologies dualistes du type Gaïa, attribuant au père le social et à la mère le naturel<sup>394</sup>. Entre le patrimoine culturel d'un peuple et le *matrimoine* écologique de l'humanité, il y a une différence conceptuelle dont il faut tenir compte. L'identification «substantielle» de ces lieux les rend fondamentalement différents selon ce critère, pour la simple et bonne raison que la transmission associée ne renvoie pas au même type de temps. Entre la temporalité historique du patrimoine et la temporalité stationnaire<sup>395</sup> – au mieux cyclique – du *matrimoine*, il y a une opposition qui rend les modalités de la transmission différentes.

Or, cette transmission se fait toujours par référence à un *tiers-espace*. Par lui, la transmission participe à la définition du patrimoine et du *matrimoine* – elle leur fournit une identification spatiale, vers le global ou dans le local. Entre les deux passe la ligne de démarcation entre *l'identité réflexive* (dans le local), pour se reconnaître soi-même, et

---

<sup>393</sup> On se reportera avec grand bénéfice au travail qu'Olivier Lazzarotti a mené sur le patrimoine : LAZZAROTTI Olivier, *À propos de tourisme et patrimoine* : les raisons de l'«habiter», habilitation à diriger des recherches, 2001, 380 p. Même si l'angle d'attaque et le traitement de la question diffèrent sensiblement du notre, nous ne pouvons qu'adhérer à ce travail colossal, donnant l'occasion à la Géographie de s'emparer d'un champ d'étude qui, de façon manifeste, la concerne de près.

<sup>394</sup> Nous rappelons que notre propos n'est cependant pas de discuter ces idéologies, mais d'en tenir compte dans la modélisation des mécanismes de la culture de conservation.

<sup>395</sup> Sur ce point, on pourrait objecter que la terre n'a pas une durée de vie infinie, et donc que les modèles de conservation écologiques devraient voir loin et en tenir compte, ce qui n'est pas le cas. Un jour ou l'autre, assez précisément daté, si l'on conserve l'humanité plus ou moins dans l'état actuel, il faudra qu'elle abandonne le navire. Reste d'ici-là à trouver comment et pour aller où.

*l'identité réciproque* (vers le global), pour être reconnu des autres. En croisant ces deux aspects de la culture de conservation, patrimoine et *matrimoine* d'un côté, et global et local de l'autre, on obtient alors quatre types d'objets, soumis à quatre types de principes conservatoires différents, ce qui permet de dépasser d'une part l'identification de la conservation à la patrimonialisation, et d'autre part d'aller au-delà de l'opposition entre culture et nature, entre patrimoine et *matrimoine*.

Pour illustrer ces premières hypothèses, nous pouvons reprendre les exemples évoqués jusqu'ici : l'Opéra de Sydney (patrimoine) et la Grande barrière de corail (*matrimoine*). L'aspect dual de l'objet patrimonial que constitue l'Opéra est évident : c'est à la fois un *produit social*, dans le local, et un *résumé sociétal*, vers le global. C'est une salle de spectacle pour Sydney et le symbole de la ville. Ainsi, deux mouvements se croisent. L'attribution, du global vers le local : l'Opéra est un attribut de Sydney, le monde associe l'objet et la ville. La représentation, du local vers le global : l'Opéra représente Sydney aux yeux du monde, il est souvent le « logo » de la ville. Cette ambivalence entre *résumé* – on pourrait dire « somme » – et *produit* se retrouve pour le *matrimoine*, mais elle est inversée : le *produit naturel* est le résultat d'un processus global, et le *résumé de la Nature* ne fonctionne qu'à l'échelle locale. La Grande barrière de corail est en effet identifiée comme telle à l'échelle globale par un processus que l'on pourrait appeler *l'échelonnage*. Ce qui permet de faire qu'une multitude de récifs, par définition non bornée, au mieux limitée par une transition, soit assimilée à un lieu unique, c'est le choix d'une échelle qui en favorise une lecture unitaire. On peut dire les choses autrement : l'identification conservatoire, quand elle sert une transmission à l'échelle globale, définit l'échelle de ses objets de façon à les rendre uniques dans un espace de référence pertinent. Cette unicité n'est pas donnée naturellement, elle est construite, elle repose sur des frontières, sur un bornage précis de limites fabriquées. Le procédé consiste en une simplification géographique, privilégiant les identités binaires et exclusives, en réduisant la multitude des distances fonctionnelles à une seule distance discursive. La Grande

barrière de corail est ainsi à protéger, en tant que telle, et malgré sa taille, sa géographie, et donc sa complexité interne. Le mouvement inverse, vers le local, identifie par localisation. Localement, il ne s'agit pas de modifier l'échelle du lieu, qui est donnée par avance, mais d'optimiser – voire de maximiser – la représentation de la nature. On retrouve dans cette logique de *localisation* – on recherche localement la diversité de la globalité – la promotion des parcs naturels sur des critères de biodiversité, à Kakadu par exemple.

Quatre principes conservatoires résument donc le cœur de la logique conservatoire : résumé sociétal, produit social, produit naturel, résumé de la Nature. Sur la base modeste de ce modèle volontairement simple, on peut compléter les relations entre les quatre types de principes conservatoires. En particulier, il s'agit d'examiner les articulations entre patrimoine et *matrimoine* par référence soit au global, soit au local. Dans le premier référent, résumé sociétal (patrimoine) et produit naturel (*matrimoine*) se différencient par *culturalisation* (vers le patrimoine) et *naturalisation* (vers le *matrimoine*). Dans le second référent, un produit social et un résumé de la Nature se distinguent par *socialisation* et *naturisation*. On comprend que les interminables plages australiennes, *matrimoine* car produit naturel et résumé de la Nature, puissent être partiellement patrimonialisées, identifiant la culture australienne (résumé sociétal) par *culturalisation*, et offrant localement un espace aux relations sociales des Australiens (*socialisation*). Le mouvement inverse, c'est-à-dire l'imprégnation partielle du patrimoine par le *matrimoine* admet aussi de nombreux exemples, dont les plus significatifs sont sans doute ceux ayant trait à l'évolution des paysages australiens, dont la faune et la flore font aujourd'hui l'objet de protections acharnées, symbolisées par les lois et dispositifs de quarantaine, après avoir été pourtant modifiées à de nombreuses reprises, par les Aborigènes comme par les colons. La Nature qu'il faut aujourd'hui protéger au nom de la biodiversité mondiale, c'est avant tout la « *nature australienne* », c'est-à-dire un objet patrimonial marquant fortement l'identité australienne jusque dans les armes du pays, sa monnaie et ses emblèmes : émeus, kangourous, oiseaux lyre, ornithorynques...

Nous avons ainsi quatre couples de relations entre les résumés et les produits qui soutiennent les processus conservatoires : attribution et représentation, localisation et échelonnage, culturalisation et naturalisation, socialisation et naturisation. Sur la base de ce modèle, on peut alors imaginer comment opère la conservation, empruntant ces différents canaux, de façon à produire des espaces complexes, associant global et local – c’est le glocal –, ou patrimoine et *matrimoine* – c’est le patrimoine naturel de l’humanité. Dès lors, il devient de plus en plus difficile de faire la part des choses. La combinaison des facteurs interdit de faire la généalogie des lieux. Tout devient unique et universel, tout apparaît typique et mondial. Nous retrouvons là l’idée de singularité, déjà abordée sous un autre angle.

On peut également explorer deux raccourcis qui rendent plus simple la complication de l’espace : l’*homologie* et l’*analogie*. Si les deux termes sont souvent confondus, on peut néanmoins les distinguer par quelques subtiles nuances, dont la synthèse permet les définitions suivantes : homologie, même fonction ; analogie, même fonctionnement<sup>396</sup>. Or, dans notre modèle, c’est la même fonction qui lie les résumés, et c’est le même fonctionnement qui unie les produits. Dans le résumé, le résultat prime ; dans le produit, le processus importe plus. Donc, sur la base d’une homologie, le résumé sociétal communique avec le résumé de la Nature ; sur celle d’une analogie, le produit réunit le naturel et le social. Dans les deux cas, l’échelle unique du *tiers-espace* saute. Aucun espace ne peut plus relever exclusivement du local ou du global, aucun objet n’est plus exclusivement patrimonial ou matrimonial.

Ce modèle, à la formalisation assez simple, permet d’entrevoir sous un angle bien défini les ressorts de la complexité spatiale. S’il apparaît *a posteriori* évident, c’est probablement qu’il décrit de manière pertinente la réalité, tout en essayant d’en révéler les *a priori*.

---

<sup>396</sup> L’analogie a son raisonnement, qui vise la reproduction de schémas connus, qui opère par prolongements, par imitation. L’homologue est le même mais dans un autre ensemble de référence. L’homologie préfère le semblable à la ressemblance.

On voit aussi comment s'échangent les échelles de référence pour associer le social et le naturel d'une part, le sociétal et la Nature d'autre part. Il est alors possible de faire l'hypothèse que les logiques de conservation prennent le dessus dans les processus sociaux quand les logiques d'équivalence préfèrent les jeux d'analogie et d'homologie aux canaux extérieurs qui laissent intactes soit les échelles, soit les substances. Quand les raccourcis dominent la conservation, alors celle-ci n'est plus une fonction sociale nécessaire et anodine, servant la transmission culturelle, mais devient son propre but, et débouche sur la *société de conservation*.

Ce mécanisme est sans doute au principe même de la société de conservation, dont un des traits essentiels est l'évitement permanent des justifications rationnelles quand aux objectifs et aux raisons de la conservation. On en comprend alors la logique<sup>397</sup> ayant aboli les distinctions fondamentales de leur pensée, entre nature et culture par exemple, les sociétés occidentales ont de plus en plus de mal à réfléchir leur conservation, faute de concepts adaptés. Si l'on admet cette hypothèse, on saisit d'autant mieux l'attraction actuelle des occidentaux pour les philosophies orientales, mieux armées pour ce type de réflexion, car fondées sur des bases conceptuelles (voire même linguistiques) différentes. Une perspective qui fait écho à la situation régionale et internationale de l'Australie, et à sa conséquence première<sup>397</sup> l'asiatisation<sup>397</sup>.

## *Rencontre de cultures, culture de rencontres*

Avec l'asiatisation, on touche au problème de l'ouverture du territoire. Elle permet de poser toute une série de questions concernant les limites de la société de conservation. Les modèles que nous avons forgés jusqu'ici pour la décrire intégraient certes son

---

<sup>397</sup> Le terme est à prendre ici dans tous ses aspects<sup>397</sup> démographie, tourisme, gastronomie, économie<sup>397</sup> et sans aucune valeur péjorative.

ouverture, en l'espèce touristique, mais ne disaient pas ce qu'il advenait de principes conservatoires face à l'ouverture même de la société. Nous nous bornions à expliquer comment, dans le cas des Aborigènes du désert central par exemple, l'ouverture touristique était le moyen d'un certain renouveau culturel, via la spatialité que ce processus supposait. Pour autant, nous n'avons pas à faire dans ce cas à une situation d'ouverture «pure et parfaite», comme dirait un économiste, mais bien plutôt à une sorte de solution négociée, réduisant la confrontation culturelle à ce qu'elle a de maîtrisable par tous les partis. Or, l'asiatisation prise dans son ensemble ne répond pas à un tel schéma de maîtrise optimum des rapports culturels. Elle doit être considérée autant au travers de ses canaux les plus encadrés, dont le tourisme de circuits en groupe, qu'au travers de ceux sur lesquels le contrôle social a une prise bien moins assurée, ce qui va de la démographie, migrations comprises, aux impératifs économico-culturels tels que l'apprentissage des langues orientales.

Dans ce sens large, l'ouverture sociale interagit avec la transmission culturelle. En intégrant, d'une manière ou d'une autre, des paramètres culturels nouveaux, la société de conservation peut voir ses objectifs et même ses méthodes remis en cause. Pour le moment, les Japonais ne sont par exemple pas disposés à renoncer à l'ascension de ce qui reste pour eux Ayers Rock. Les revendications Aborigènes ont en revanche plus de prise sur les Européens. Cette double lecture de l'endroit superpose ainsi deux lieux, qui ne s'intègrent pas de la même façon dans la société de conservation, ne renvoyant pas aux mêmes principes conservatoires car référant à une substance et un tiers-espace différents. On comprend donc que l'hypothèse de la société de conservation doit être au moins assortie d'un indicateur du degré d'ouverture de la société qui conserve. Cela permet de mieux comprendre les processus d'identification et de transmission à l'œuvre, car on peut faire l'hypothèse que le degré de multiculturalisme est en relation avec la largeur du spectre des options de conservation retenues par la société. Plus concrètement, on imagine facilement qu'une société monoculturelle s'accorde sans beaucoup de mal sur la conservation qu'elle met en œuvre, au besoin

par des processus de domination. Mais une société ouverte et composite doit choisir entre plusieurs attitudes possibles, reflétant l'état des rapports de force culturels en son sein. La conservation apparaît alors clairement comme un outil politique majeur, permettant de gérer les rapports culturels dans la société.

Cette possibilité n'exempte pourtant pas des contraintes inhérentes aux différents modes d'ouverture. Dans une logique assimilationniste, la conservation aura pour priorité l'identification, étant entendu que ce qui compte est la communauté des références. La transmission, pour autant qu'elle ne trahit pas l'identification, peut améliorer son efficacité par adaptation à son public. Mais dans une logique multiculturelle assumée, sans dominante culturelle affirmée, ou plus simplement une société dépendante de son ouverture – par le bénéfice économique du tourisme par exemple – il est fort probable que l'identification soit conflictuelle, reportant l'enjeu sur les modes de transmission. C'est le cas à Uluru, où la conservation ne peut être monolithique.

Sous un autre aspect, le multiculturalisme a parti lié au tourisme, puisque s'il est d'origine migratoire, les migrations qui l'alimentent motivent des déplacements et des pratiques touristiques<sup>398</sup> (dans les deux sens). Or, il ne va pas de soi que ces pratiques relèvent d'un seul modèle. On est au contraire porté à imaginer que l'espace du tourisme des Asiatiques parents ou amis d'immigrants récents en Australie ne coïncide pas exactement avec celui de retraités australiens à la généalogie britannique revendiquée. Il arrive même, comme à Surfers Paradise, que l'ouverture déborde suffisamment largement le tourisme pour qu'à la fois l'offre et la demande touristiques restent dans le même univers culturel, japonais en l'occurrence. Il est alors facilement compréhensible que ce genre d'ouverture est susceptible de remettre en cause les logiques conservatoires en vigueur au niveau local, ce qui confirme le caractère politique stratégique de la maîtrise de la conservation. C'est

---

<sup>398</sup> Voir par exemple Dwyer Larry & Forsyth Peter, «Economic impacts of cruise tourism in Australia», in *The Journal of tourism studies*, vol 7 n° 2, 1996

certainement selon cet axe qu'il faut analyser les succès économiques et politiques récents du nationalisme australien, plutôt que dans les termes simplistes de la déploration identitaire brute. Ce qui est en cause n'est pas directement l'identité, c'est-à-dire une idée assez floue, mais plutôt une capacité pragmatique, celle d'identifier et de transmettre, c'est-à-dire de conserver<sup>399</sup>.

On peut sans doute considérer que l'ensemble des pratiques touristiques compose un bon échantillon pour l'étude de l'ouverture d'une société, selon les critères que nous venons d'exposer. Outre le mode d'action spatial du tourisme, dont on a vu qu'il est un élément moteur de la conservation, chaque pratique correspond à une conservation particulière qui peut être étudiée en tant que telle, en lui adjoignant les paramètres indiquant la population qu'elle concerne, en termes qualitatifs et en termes quantitatifs. Sous cet angle, le tourisme apparaît comme un biais d'entrée particulièrement intéressant dans les problématiques identitaires, car il permet de combiner de manière simple trois informations □ conservation, acteurs, pratiques. En systématisant cette démarche, nul doute que l'on aboutirait à une meilleure compréhension des logiques identitaires, car on verrait apparaître des associations préférentielles entre certains modes de conservation, et la confrontation d'acteurs et de leurs pratiques, dont les touristes, c'est-à-dire en prenant en compte l'ouverture sociale et la rencontre des cultures.

Pour n'évoquer que sommairement et *à la limite* un exemple d'application de cette démarche, on peut citer le cas des *backpackers* en Australie. On désigne sous ce vocable une sorte de routard moderne, dénoncé entre autres attributs par son âge et son sac à dos, d'où son nom. Par métonymie, un *backpacker* est aussi un hôtel pour la clientèle éponyme, assez proche de l'auberge de jeunesse, en nettement moins sage. On peut dire sans se tromper que la moindre bourgade australienne un tant soit peu touristique a son *backpacker*, ce qui

---

<sup>399</sup> Dans ce contexte d'application, on peut inclure la propriété terrienne (identification) et l'héritage (transmission), puisqu'une part importante du vote nationaliste renvoie à des revendications d'ordre socio-économique.

confirme l'existence d'un marché qui n'existe pas en France et donne une idée de son importance.

Le *backpacker* n'est pas un touriste. En effet, rares sont les touristes que vous croisez cravatés au petit-déjeuner, avalant dans la précipitation une tartine sommairement beurrée avant d'aller travailler. Il s'agit plutôt d'un jeune, souvent anglais, dont vous croisez l'itinéraire de découverte du Monde. Dans le cas qui nous occupe, ce monde est plutôt socialement familier, culturellement anglais, et même professionnellement, les petits boulots de Liverpool valant bien ceux de Melbourne. L'errance du *backpacker* consiste alors en une lente (souvent de plus d'un an) succession de phases de travail peu qualifié et de tourisme grégaire. Une rapide observation valant assurément mieux qu'une longue explication par les intéressés, on se rend assez vite compte que l'idéal de liberté de ce parcours initiatique voit son incarnation réduite à peu de chose, tant il est vrai que le tourisme des *backpackers* s'inscrit en grande majorité dans des parcours d'un classicisme navrant, l'équipée faisant rapidement penser à ce que l'on a connu de pire en matière de voyages de groupes organisés. Les *backpackers* perpétuent la tradition, prenant soin, pour ne pas faire mentir leur réputation de baroudeur, d'y forcer l'inconfort, le design safari des véhicules qui les transportent sauvant en quelque sorte l'honneur, ou au moins les apparences.

On comprendra sans insister que l'utopie libertaire des étendues illimitées de l'Australie sauvage a un prix, au sens propre du terme et au-delà du pouvoir d'achat que procurent les emplois occasionnels. Cependant, réduire le *backpacker* à ce portrait d'aventurier à la petite semaine, quoique l'on ne puisse qu'en apprécier la pertinence, c'est passer à côté d'un fait majeur de sa pratique : ce qui fait courir le *backpacker*, ce sont bien les aventures, mais il est animé par une culture de rencontres. Le *backpacking* est une agence matrimoniale installée dans l'itinérance.

Pathétique et bien humain, ce faux touriste nous dit quelque chose sur la société de conservation dans le contexte australien. Si son conformisme en actes tranche nettement avec son discours libertaire et curieux, ce n'est pas pour autant qu'il n'apprécie pas ses voyages.

Jamais blasé, il s'arme d'une éthique de la découverte et du respect, éventuellement baba-cool, qui conviennent bien à son pouvoir d'achat. De fait, ses actes s'accordent assez facilement aux exigences conservatoires, qu'elles soient culturelles ou écologiques. Au contraire d'un riche touriste indépendant, le *backpacker* suit le guide, reste dans la trace, plonge en groupes. Sa curiosité culturelle rencontre vite les limites d'une docilité assumée, pour la bonne cause aborigène.

Ce genre de touriste, on le voit, ne remet pas en cause, loin de là et contre un certain *a priori*, le système conservatoire australien. On pourra même lui trouver des avantages économiques<sup>400</sup>. Mais ce type de pratiques s'inscrit dans une mobilité beaucoup plus large, et ne peut être séparé de ce qui apparaît comme sa fonction première : une épreuve de socialisation. Celle-ci est d'ailleurs confirmée par un dispositif qui l'accompagne : l'internet-laundry. Croisement d'un cybercafé et d'une laverie automatique, ce type de service fleurit dans les stations australiennes, trusté à toute heure par les *backpackers* de passage. Ils y passent souvent assez longtemps quotidiennement pour organiser leur voyage, contactant des amis, des parents, ou même un futur employeur sur leur route. Là encore, il s'agit de s'aguerrir à la socialisation, sans doute comme d'autres le font dans des clubs. Mais c'est là une confirmation à la limite de la logique de nombre de pratiques touristiques, qui pour autant qu'elles se déclarent culturelles n'en sont pas moins sociales. Il convient donc, dans l'analyse de la conservation, de ne pas se laisser abuser par le simplisme qui consiste à réduire le tourisme à une rencontre de cultures : c'est sans doute pour l'essentiel une culture de rencontres.

### *Le lieu légitime*

La première mise en cause de la société de conservation résulte de son ouverture. Sans verser dans une caricature associant la mobilité à

---

<sup>400</sup> Voir par exemple : Australian Tourist Commission, *Backpacking, it's a state of mind : Opportunities in the Australian independent travel market*, 1995, 70 p.

une conservation raisonnable, limitée à sa fonction sociale nécessaire, et l'immobilité aux excès de la société de conservation, il faut souligner que l'ouverture culturelle est probablement un bon moyen d'éviter ces excès, et d'interdire à la conservation de dépasser son rôle utile. Disons donc que l'ouverture et la diversité culturelles induisent la diversité des logiques conservatoires, et que leur concurrence entraîne une modération dans la conservation. L'incohérence peut être une garantie contre l'excès.

Mais la contestation d'une conservation dominatrice n'est finalement qu'une lutte sociale pour la domination culturelle. Elle est consubstantielle de la notion de société, incluse dans l'hypothèse même de la «société de conservation». Le dernier point de notre thèse voudrait donc aborder les limites extrinsèques de la société de conservation. Celles de la culture qui la fonde, celles qui lui sont propres car elles dépassent les limites même des concepts qui la composent : la société et la conservation.

Pour commencer, l'identité n'existe pas, c'est toujours une reconstitution. Elle doit être confiée au suivant, même si elle n'est pas finie. L'épreuve du temps force son altération. Prise comme ça, c'est-à-dire à l'envers de la démarche suivie jusqu'ici, la conservation est une idée fragile. Mais c'est aussi la confrontation de deux modèles, celui de l'hypothèse de la société de conservation et celui de la description pragmatique du quotidien. En prenant le problème par les deux bouts, comme d'autres suggéraient de manger les bananes, on peut alors se poser la question de la jonction des modèles : à quelles conditions la fiction d'une société de conservation rencontre-t-elle la réalité sociale?

Pour le géographe, le problème qui se profile derrière cette interrogation est en fait celui de la *valeur des lieux*, ce qui renvoie à leur *singularité*. En effet, d'un côté le modèle de la société de conservation à la capacité de proposer une explication logique à la singularité des lieux. Nous l'avons longuement étudiée, dans son principe élémentaire – l'association du local et du global –, et dans ses traductions concrètes, suivant les champs de la conservation. Pour autant, d'un autre côté, cette rationalité froide ne suffit pas à faire

oublier la dimension symbolique des lieux, à laquelle on attribue intuitivement les raisons de la conservation. Mais en même temps, cette intuition ne dit presque rien des mécanismes qui conduisent du *symbole* à la conservation, hormis l'effet d'une réaction en chaîne, postulant que toucher à ceci c'est toucher à cela, et ainsi de suite jusqu'aux plus graves menaces. Dire en effet que tel lieu ou tel monument est conservé du fait qu'il symbolise quelque chose n'est en effet souvent pas mieux qu'une tautologie. Elle cache mal un renoncement devant l'explication, préférant laisser sa part de mystère à la (re)constitution de l'identité, probablement par peur de devoir reconnaître que toutes les identités ne se valent pas. Car c'est un fait □ tous les lieux ne se valent pas. Tout n'est pas symbolique. Le monde n'est pas un système de lieux intégralement auto-référent, absolument relatif. Or, c'est cette valeur des lieux qui peut opérer la jonction recherchée, entre le modèle et l'observation empirique. On ne gagne rien à penser la durée des choses par l'identité de la valeur des choses, c'est-à-dire, en pratique, leur incommensurabilité éternelle. Penser la durée dans le social c'est au contraire *valuer* l'espace, de façon à produire les conditions d'une compréhension historicisée de la société, résultant du jeu des différences, de leur accentuation, de leur atténuation, de leur genèse et de leur abolition. Il faut pour ainsi dire dresser la liste des *lieux légitimes*.

Dans cette optique, et pour conclure notre propos, nous proposons quatre composantes de la culture de conservation, chacune d'elle prenant en charge une partie du lien qui unie la singularité au symbole, et ce faisant fondant la légitimité du lieu.

### *La forme et la règle*

Hervé Le Bras s'attache depuis un certain temps déjà à mettre ses compétences polytechniques, sur lesquelles il a un certain recul, au service d'un esprit critique et d'une culture (ce qui inclut des lectures anglo-saxonnes) hors du commun, faisant avec cela œuvre de Géographie humaine, pour ne pas dire humaniste. Pour préciser les choses, il a pris soin de réunir dans un seul ouvrage, *l'Essai de*

*géométrie sociale*<sup>401</sup>, un résumé de ses apports à la discipline, chaque chapitre reprenant *grosso modo* un des axes de son travail.

On trouvera parmi ceux-ci des préoccupations qui se rapprochent des nôtres sur de nombreux points. En particulier, des développements sur les «structures élémentaires du peuplement» aboutissent à des conclusions laissant penser que les principes de localisation génèrent des formes stables, en nombre relativement restreint, de telle sorte que tous les endroits de l'étendue ne sont pas équiprobables quant à leur capacité à accueillir des lieux. Revisitant successivement le bocage et l'*open field*, Christaller ou la loi rang-taille, autant de poncifs de la Géographie humaine, il en démontre les fondements géométriques, les aspects morphogénétiques, ce qui permet de filtrer ces modèles afin de n'en retenir que les logiques les plus solides. Le rapprochement s'opère si l'on fait l'hypothèse qu'il y a des raisons morphologiques à la conservation. Autrement dit, si l'on imagine qu'une partie de la conservation, celle de localisation par exemple, dépend avant tout et en amont de la conservation de certains principes, de certaines règles simples. Ainsi, le groupement de l'habitat, et donc la persistance de centralités urbaines, peut ne tenir qu'à un avantage minime de l'attraction sur la répulsion, et ce indépendamment de facteurs locaux.

Cette perspective ne doit pas être considérée pour autre chose que ce qu'elle est. Il n'est pas question de résumer la conservation des situations sur la base exclusive d'une géométrie froide. Mais il convient d'en tenir compte, comme d'une composante possible de la conservation. La légitimité du lieu peut alors tenir pour une part à sa forme, à celle qu'il compose, ou encore à celle dans laquelle il s'inscrit.

### *L'équilibre et la limite*

Nous avons beaucoup parlé de limites. Moins de paysages. Nous avons fait comme si la singularité procédait principalement d'un

---

<sup>401</sup> Le BRAS Hervé, *Essai de géométrie sociale*, Odile Jacob, 2000, 301 p.

rapport, beaucoup plus que d'un contenu. On voit pourquoi □ le contenu est un rapport. Ceci étant, l'aspect symbolique, tout en étant aussi un rapport – le symbole renvoi à autre chose –, «s'accroche» bien à un contenu, à du visible, à du monumental. Cette tension permet d'introduire une seconde composante de la conservation □ l'équilibre systémique.

On peut conserver en visant la stabilité d'un objet délimité, c'est-à-dire sa reproduction continue à l'identique. Un principe simple sous-tend cette logique □ il faut que la limite soit pertinente, c'est-à-dire étanche ou bien choisie. Et, implicitement, la stabilité implique la stabilisation □ c'est le fait d'un acteur. Mais aucune limite n'est étanche, aucune frontière n'est totalement contrôlée, et aucun découpage n'est absolument pertinent. Il faut donc transiger.

Le meilleur exemple de cette composante de la culture de conservation est sans doute le cas des *parcs naturels*. Chacun sait combien est délicate leur délimitation, vu qu'ils ne se définissent pas en compréhension mais en extension. Outre les nécessités écologiques, qui imposent une taille suffisamment importante, il faut composer avec la propriété foncière, les impératifs stratégiques, économiques, et donner au tout une certaine cohérence, elle aussi écologique mais également paysagère, voire environnementale. Le cas du parc de Kakadu, dans le Territoire du nord, illustre très bien ce genre de problématique. Car si l'ambition de sauvegarde de la biodiversité est acceptable, au moins en l'état actuel des connaissances écologiques et des idéologies actives du contexte, le tracé des limites du parc doit faire avec une mine d'uranium économiquement stratégique et les revendications territoriales aborigènes. Il va sans dire que le premier paramètre est de loin le plus handicapant, les Aborigènes voyant plutôt dans le parc un levier pour faire aboutir leurs revendications, comme à Uluru<sup>402</sup>. Mais quoique l'on décide, et même si certaines frontières naturelles sont

---

<sup>402</sup> Comme Ulu ru-Kata Tju ta, le parc de Kakadu est d'ailleurs inscrit au Patrimoine mondiale de l'humanité au double titre de l'intérêt naturel et de l'intérêt culturel □ critères N (i), (iii) et (iv), et C (i) et (vi).

effectivement hermétiques sous plusieurs points de vue, ces limites ne peuvent que tendre vers l'étanchéité du système, sans jamais l'atteindre. Cette porosité est éventuellement renforcée par le mode de fonctionnement et la raison d'être du parc s'il a une fonction touristique, qui s'accompagne nécessairement de l'import d'organismes allochtones. Reste alors à compenser les flux qui traversent les frontières en agissant sur le contenu, c'est-à-dire en faisant un peu de jardinage pour entretenir le paysage. On ne s'étonnera donc pas de croiser quelques jardiniers dans ce jardin d'Eden qu'est Kakadu, pulvérisateur à la main, faisant la chasse aux mauvaises herbes<sup>403</sup>. Ceci dit, une bonne pulvérisation, d'AF100, un composé à base de kérosène, suffit en général à se débarrasser de l'envahissante *Salvinia molesta*<sup>404</sup>.

L'équilibre systémique est ainsi le second élément moteur de la conservation. Mais il suppose la circonscription du lieu, son inscription dans une trame territoriale, et est légitimé dès lors par un contenu spécifique qui participe à la diversité d'un tout qui l'englobe.

### *L'héritage et le capital*

Le *capital spatial* est un concept proposé par Jacques Lévy dans *L'Espace légitime* (p. 94). Il est aujourd'hui au cœur d'un débat auquel nous prenons part, avec l'intention de préciser les choses pour rendre l'idée viable, mais dans lequel nous n'entrerons pas ici. C'est donc dans une perspective large que nous utilisons la notion de capital. Il s'agit d'un moyen d'introduire une dimension temporelle cumulative

---

<sup>403</sup> Il s'agit en particulier de l'envahissant *Mimosa pigra*. On doit également compter sur la contamination par divers cultivars exotiques. Toutes les méthodes de «management» du parc sont exposées dans les plans et compte rendus édités par les autorités qui en ont la charge.

<sup>404</sup> Passage sur les plantes allochtones (*weeds*), p. 160, dans PRESS Tony, LEA David, WEB Ann, GRAHAM Alistaire, *Kakadu* Natural and cultural heritage management, Australian Nature Conservation Agency & North Australia Research Unit, ANU, 1995, 318 p. Le composé en question fait sombrer l'indésirable fougère flottante d'origine brésilienne. Mais ce traitement de choc n'est déclenché que si le supplice des charançons n'est pas venu à bout de l'ignoble plantule.

– mais pas nécessairement historique – dans les sciences sociales. Premièrement, le capital est capitalisable, par accumulation ; deuxièmement, le capital est transmissible, par héritage. Le capital spatial assure la fonction correspondante dans la géographie, dotant l'individu d'une capacité de se saisir du monde, « d'être un acteur spatial », « par l'ensemble des moyens permettant de gérer à son avantage les problèmes de distance » (Lévy), une gestion à la fois au quotidien et dans le temps.

La capitalisation suppose un développement temporel de l'action, un dégagement de l'instantanéité. On trouve dans cette démarche la mise à l'échelle individuelle et subjective de la conservation, en particulier la dualité statique et dynamique du couple identification-transmission. Le capital accumulé singularise, car il s'individualise à mesure qu'il augmente. L'héritage rend alors le capital palpable pour le sujet, symbolisant sa continuité en pointant les éléments du patrimoine.

Appliqué aux lieux, ce schéma simple explicite un troisième axe de leur légitimation. L'acteur spatial, par le capital spatial dont il est le détenteur, se trouve en position de déterminer la valeur des lieux, pour autant qu'ils contribuent à ce même capital. L'investissement dans le lieu commande alors sa légitimité, qui par contrecoup organise sa conservation. Pour abstrait qu'il paraisse, ce mécanisme n'en demeure pas moins un mode d'interprétation important des logiques de conservations subjectives. Et si du côté de la singularité on trouve l'objectivabilité du capital spatial, dont l'archétype est le « lieu de résidence », on placera du côté du symbole tout ce qui touche à l'investissement affectif des lieux, y compris ce que la subjectivité pourtant irréductible a de plus banal et partagé, incarné par la « maison », qui plus est si elle est « familiale » ou « de vacances ». D'ailleurs, en la matière, quelle meilleure preuve de la validité de cette composante conservatoire que les continuités biographiques observées entre les lieux de vacances de l'enfance, les lieux de vacances de la vie d'adulte, parfois le lieu de résidence, et finalement le lieu de retraite.

### *La filiation et la pratique*

Nous avons déjà dit quelques mots de la notion de filiation, pour souligner qu'elle est souvent, avec l'inertie et d'autres idées du même type, une importation. Le mécanisme est simple : le concept a fait ses preuves ailleurs, il les fera donc partout. On voit l'imposture, et il faut plaider pour une production autonome des concepts par les champs disciplinaires qui les utilisent, même s'il n'est pas nécessaire de s'interdire d'aller voir ailleurs ce qui se fait. Mais penser la société par l'unique truchement des lois de la physique expose à ne rien y comprendre, et par suite à condamner les sciences sociales.

Ce que nous retiendrons donc de la filiation, c'est la métaphore d'une continuité paradoxale, puisqu'elle suppose une création, une individualisation, c'est-à-dire une rupture. En philosophe de l'art, Christian Ruby nous le dit avec un autre vocabulaire : « Nul n'est héritier s'il n'est capable d'être initiateur »<sup>405</sup>. Nous nous proposons d'appliquer cette métaphore à la place des pratiques dans la conservation, et en particulier de leur dimension spatiale. Nous avons d'ailleurs déjà été confrontés à ce type de problématique à propos du tourisme, qui, tout en étant un produit de la société industrielle, reprenait certains traits de pratiques de mobilité antérieures telles que le Grand tour ou le thermalisme. De proche en proche, il est ainsi facile de laisser aller la pensée à une valorisation de la continuité, quand la différenciation et l'autonomisation des pratiques méritent autant d'attention. Ce problème, récurrent dans la littérature sur le tourisme, comme d'ailleurs dans les propos de vulgarisation sur l'histoire du tourisme, traduit bien la difficulté qu'il y a à tenir le ligne médiane, reconnaissant pleinement la dualité de la filiation. Mais la raison de ce genre de simplification est certainement plus profonde que l'insouciance des auteurs, ou au contraire leur souci de mettre à jour des constantes anthropologiques. Il faut en effet noter que la ressemblance des pratiques s'accompagne pour un

---

<sup>405</sup> RUBY Christian, « Nul n'est héritier s'il n'est capable d'être initiateur », in *EspacesTemps*, n° 74/75, 2000, pp. 46-58. Le terme « héritier » ne renvoie pas ici au capital, comme dans le paragraphe précédent ; l'héritage figure la continuité.

certain nombre d'entre-elles de la persistance de leurs localisations. On retrouve alors l'aspect géographique de la conservation.

Il y a donc une dimension historique de la culture de conservation, fondée sur la transformation des pratiques, la rupture étant la condition de la continuité. C'est la transformation des pratiques qui produit des singularités locales. L'archétype de ces transformations est l'effet de mode, autrement dit le bouleversement prévu, la catastrophe organisée. Du côté du symbole, l'histoire propose l'événement, et le premier d'entre tous – l'acte fondateur. Dans la ronde permanente des événements mondiaux, Jeux olympiques, Coupes du monde ou Expositions universelles, organiser les réjouissances est un puissant facteur d'identification. Il permet de cristalliser l'esprit du temps, d'élever le lieu au rang de marqueur temporel, et par là même d'en fonder la légitimité. Singularité de l'époque et symbole de l'événement donnent à la transformation des pratiques une tournure historique, et autant de lieux d'histoire à la conservation légitime, prêts à devenir des lieux de mémoire.



La société de conservation, c'est quand les principes comptent moins que les faits, et quand les faits deviennent des choses. C'est l'outrance d'une fonction sociale fondamentale – la transmission identitaire –, survalorisant les idées par rapport aux actions, dans un processus surproductif de légitimité locale. C'est donc tout aussi légitimement que s'interpose dans le débat la publicité des lieux. La conservation s'appuie sur leur réification, eux aussi deviennent des choses, touchant alors la *res publica*. C'est sur cette problématique décachetée que nous laisserons le lecteur – le rôle politique du lieu.

Autrement dit, à l'heure où la démocratie se veut de plus en plus locale, où l'intérêt général devient une réalité, justement parce qu'il n'est plus seulement une idée mais que la réduction d'un nombre de plus en plus grand de distances lui donne une effectivité qui interdit qu'on l'ignore, il nous semble essentiel de penser les limites de la légitimation des lieux. L'outrance conservatrice correspond en effet à

une autonomie de plus en plus grande des lieux, allant éventuellement contre la fonction spatiale que leur assignent les ensembles qui les englobent. Réciproquement, contrôler localement la destinée des lieux contraint l'ensemble englobant dans son organisation, concurrençant les instances politiques de niveau d'échelle supérieur. La surlégitimation du local conduit alors à la délégitimation du global.

À l'inverse, l'inégal traitement des lieux, leur inégale importance, offre des marges de manœuvre à l'ensemble des lieux. Cette instabilité potentielle est la condition même du bon exercice de la démocratie. Mais il convient aussi de pointer l'excès correspondant, qui serait une sorte de société de mémoire forcée, dans laquelle l'évanescence des choses forcerait à leur mémorisation permanente, interdisant toute autre activité. Une certaine durabilité est donc certainement nécessaire à la sociétalité, mais sa juste proportion reste difficile à déterminer. Tout au plus, et c'est une des lectures que l'on peut faire de notre travail, peut-on pointer le lien entre ce niveau de durabilité et l'importance du lieu dans la société. Il nous semble assuré que sa survalorisation, la légitimation d'une trop grande proportion de lieux, réduit d'autant l'espace du politique, restreignant le spectre des valeurs de la distance à deux modalités □ nous et les autres.

Pour autant, il ne faudrait pas faire une lecture étroite de cette hypothèse, en voyant dans la survalorisation du lieu l'équivalent savant de l'esprit de clocher. Le lieu, ce peut être aussi l'espace national, qui s'il domine exagérément les échelons inférieurs génère la même xénophobie.

La conduite politique raisonnable réclame donc une pensée géographique, capable de sélectionner un jeu d'échelles pertinentes qui définiront les lieux légitimes, et à même d'organiser leur dialogue. La conduite déraisonnable choisira au contraire la *société de conservation*, reliant l'espace politique sur l'impérative et consensuelle promiscuité d'un devenir local angoissé, de la banalité éco-culturelle, de la sociabilité d'habitude et, pour en finir, du voisinage de cimetières.

Un bon exemple de ces excès aporétiques du développement local – on pourrait dire *localiste* – nous est donné par Stéphane Beaud<sup>406</sup> :

«Si l'on se place d'un point de vue de politique universitaire, on peut légitimement s'interroger sur le coût social de la décentralisation des universités, dont la logique obéit essentiellement aux enjeux et aux luttes politiques au niveau local – avoir dans «sa» ville, «son» université de manière à l'inscrire au crédit du bilan d'exercice d'un mandat de maire ou de député – et laisse bien évidemment de côté la question des conditions sociales de la réussite des études. L'enquête ethnologique montre, dans le cas présent, que les facultés de «proximité», loin de toujours favoriser les études supérieures des enfants des classes populaires, privent notamment les étudiants de la «cité» d'une immersion dans un «milieu» étudiant dont on sait pourtant qu'elle fonctionne très fréquemment, dans les grands centres régionaux, comme une insistance de socialisation universitaire. En supprimant les obstacles, notamment économiques, à la poursuite d'études des étudiants d'origine populaire, les antennes universitaires serviraient l'objectif de démocratisation de l'enseignement supérieur. L'enquête de terrain montre que ces étudiants, qui continuent à résider dans leur quartier, se trouvent pris dans le piège de la facilité de la vie étudiante «à domicile». L'acculturation à la vie étudiante ne se fait pas, la distance avec le monde des livres se maintient, si bien que beaucoup replongent dans les «histoires» du quartier. Ces «pseudo-facs», pour reprendre l'expression d'un autre enquêté (issu, lui, d'une famille de classe moyenne), ne contribuent pas à élargir l'horizon géographique des étudiants d'origine populaire. S'il n'existe pas un fort militantisme de la part des enseignants et un volontarisme institutionnel pour contrecarrer les lois de la reproduction scolaire et sociale, il y a de fortes chances pour qu'elles enferment ces étudiants de cité dans leurs anciens réseaux d'appartenance. Les antennes universitaires risquent bien d'être de fausses bonnes solutions.

---

<sup>406</sup> BEAUD Stéphane, *80% au bac... et après?* Les enfants de la démocratisation scolaire , La Découverte, 2002, pp. 213-214. L'auteur ajoute à ce constat quelques éléments supplémentaires : 1) l'inadéquation du niveau de service de l'université et de celui de l'offre culturelle de son lieu d'implantation, témoignant d'un volontarisme aménageur résolument optimiste, n'est pas pour aider l'acculturation par la socialisation étudiante ; 2) la massification de l'enseignement supérieur s'accompagne de créations de postes et donc de débouchés pour les jeunes docteurs.

Aujourd'hui, ce dont ont grand besoin les enfants de classes populaires qui entrent en première année de DEUG, ce sont avant tout de meilleures conditions d'apprentissage au travail universitaire : un encadrement plus proche et suivi de la part des enseignements, des bibliothèques dignes de ce nom, des locaux pour travailler, des lieux de sociabilité universitaire qui favorisent la création de groupes de pairs et permettent de lutter contre l'anomie du DEUG. La politique de création d'antennes universitaires, dispendieuses, contribue à empêcher la réalisation de ces objectifs et, à ce titre, est inefficace pour assurer la démocratisation de l'enseignement supérieur. »

L'alternative est claire, d'une clarté qui mesure à elle seule la dimension géographique du défi démocratique : là est ailleurs.



# *Bibliographie*

*Livres, articles, documents, sources*

Notre travail puise à une grande variété de sources, et ce autant de manière directe qu'indirecte. Nous limiter à la liste des références cités dans le texte ne rendrait que très partiellement compte du substrat intellectuel dans lequel notre travail plonge ses racines. Il nous a ainsi semblé qu'il fallait fournir au lecteur une bibliographie thématique reflétant au mieux les sources et références de notre travail, en amont comme en aval du terrain.

## *Thématisation*

La réalisation de ce classement thématique ne va pourtant pas de soi. Quatre problèmes doivent chacun trouver une réponse, et les quatre réponses doivent être compatibles entre elles.

### *Système de contraintes*

Le problème principal est celui du croisement des thèmes. Ainsi la question du rapport entre le tourisme et les Aborigènes, à propos

duquel nous avons un grand nombre de références, peut être classé dans le thème «Tourisme» ou dans le thème «Aborigènes». Il en va de même pour ce qui concerne, la conservation, le patrimoine, etc.

Le second problème touche à la subdivision des thèmes. On retrouve la question précédente, augmentée d'une dimension pratique plus insistante, car le classement par thème doit être relativement simple, pour ne pas être contre-intuitif. Une trop grande subdivision, si elle précise le contenu des références, peut conduire à des difficultés pour les retrouver.

Le troisième problème, assez classique, tient à la pertinence de l'échantillon des références sélectionnées, sachant que le grand nombre de thèmes de notre travail ainsi que l'immensité de la bibliographie anglo-saxone conduit souvent à des choix drastiques.

Enfin, se pose la question de l'inscription temporelle des sources, dans le sens de l'ancienneté, fondatrice mais récurrente dans les bibliographies, ou dans le sens de l'actualité, novatrice mais parfois oubliée des «classiques».

### *Solutions adoptées*

La thématisation que nous avons arrêtée prend en compte ces différentes contraintes dans un esprit de souplesse. Un peu plus de 300 références ont été sélectionnées, faisant une large place à la thématique du tourisme, l'entrée pratique de notre travail, laissant d'autres thèmes nécessairement bien moins dotés. Afin d'exploiter à fond notre approche du sujet, nous nous sommes par ailleurs inspiré du plan de notre travail pour produire et agencer les grands thèmes du classement bibliographique. On trouvera ainsi successivement les grandes orientations thématiques suivantes : sciences sociales (dont la Géographie), sociétés occidentales, tourisme, Australie, urbain, champs de la conservation, culture de conservation, divers. On retrouve là des orientations thématiques proche des celles de nos chapitres, même si les deux découpages ne coïncident pas exactement. On pourra toutefois se fonder sur leurs rapprochements possibles afin de prendre la pleine mesure des thèmes retenus.

Nous avons pris le parti de regrouper l'essentiel des références sur le tourisme dans les thèmes du tourisme, en particulier quand deux classements étaient possibles. Le tourisme et les Aborigènes est donc classé à «*Australie du tourisme*», qui regroupe tout ce qui a trait au tourisme en Australie, ou bien du point de vue australien. Certains arbitrages se sont cependant parfois révélés délicats, et finalement assez arbitraires.

Pour ce qui est des subdivisions retenues, nous en avons autant que possible réduit le nombre, essentiellement pour des raisons pragmatiques ayant trait à la facilité de retrouver une référence.

La pertinence de l'échantillon constitué a quant à elle été largement influencée par l'orientation de nos lectures durant le temps de nos recherches de terrain. Pour le reste, il convient de garder à l'esprit que les références citées peuvent l'être «*à charge*» comme «*à décharge*», reprenant simplement les citations du texte, l'ensemble ne constituant donc pas une sélection des meilleures productions sur le sujet.

Enfin, nous avons privilégié les références les plus récentes, incluant par ailleurs d'autres références permettant la remontée des filières bibliographiques.

Sans être tout à fait satisfaisants, l'échantillon et le classement thématique proposés permettent, il nous semble, de rendre compte mieux qu'une simple liste alphabétique des sources de notre travail.

Par convention, l'ordre alphabétique prévaut au sein de chaque sous-thème, les références anonymes ou sans auteur explicite (ex *revue*) étant cependant placées en tête, immédiatement suivies par les références dont l'auteur est un collectif institutionnel. Les ouvrages collectifs dont le coordinateur ou le directeur est connu sont classés selon l'ordre alphabétique prenant en compte le nom de ce dernier (du premier dans l'ordre alphabétique s'il y en a plusieurs), suivit de la mention *dir.* Les références d'un même auteur sont classés selon l'ordre inverse de leur ancienneté, et par ordre alphabétique pour une même année.

## *Bibliographie thématique*

### *Sur la Géographie, l'Histoire, et les Sciences sociales*

1. BERGEVIN Jean, *Déterminisme et Géographie. Hérodote, Strabon, Albert le Grand et Sebastian Münster*, Presses de l'Université Laval, 1992, 204p.
2. BRUNET Roger & DOLLFUS Olivier, *Géographie universelle, vol1 Mondes nouveaux*, Hachette-Reclus, 1990, 551 p.
3. BRUNET Roger, FERRAS Robert, THÉRY Hervé, *Les Mots de la géographie, dictionnaire critique*, Reclus-La Documentation française 1993 (3<sup>e</sup> éd.), 520p.
4. BONNAUD Robert, *Le système de l'histoire*, Fayard, 1989, 336 p.
5. BONNEMAISON Joël, *La géographie culturelle. Cours de l'université Paris IV-Sorbonne 1994-1997 (établi par Maud Lasseur et Christel Thibault)*, Éditions du CTHS, 2000, 152p.
6. CLAVAL Paul, *La géographie culturelle*, Nathan, 1995, 384p.
7. DEAR Michael J. & FLUSTRY Steven (dir), *The spaces of postmodernity, Readings in human Geography*, Blackwell, 2002, 486p.
8. DHOQUOIS Guy, *Histoire de la pensée historique*, Armand Colin, 1991, 272p.
9. DOSSE François, *L'Empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, La Découverte, 1997 (2<sup>e</sup> éd.), 432p.
10. DURAND Marie-Françoise, LÉVY Jacques, RETAILLÉ Denis, *Le Monde : espaces et systèmes*, PFNSP/Dalloz, 1993, 597p.
11. FINLEY Moses I., *Mythe, mémoire, histoire*, Flammarion, 1981 (1965), 280 p.
12. GAY Jean-Christophe, *Les discontinuités spatiales*, Economica, 1995, 112p.
13. GRATALOUP Christian, *Lieux d'Histoire : essai de géohistoire systématique*, Reclus, 1996, 200p.
14. HALL Edward T., *La dimension cachée*, le Seuil, 1971 (1966), 256p.

15. JOHNSTON R.J. Johnston, GREGORY Derek, PRATT Geraldine, WATTS Micheal, *The dictionary of human geography*, Blackwell, 2000 (4<sup>e</sup> ed.), 958 p.
16. KNAFOU Rémy (dir.), *L'état de la Géographie. Autoscopie d'une science*, Belin, 1997, 438 p.
17. KOLM Serge-Christophe, *Philosophie de l'économie*, Seuil, 1986, 328p.
18. Le BRAS Hervé, *Essai de géométrie sociale*, Odile Jacob, 2000, 301 p.
19. Le BRAS Hervé, *Le peuplement de l'Europe*, Datar-La Documentation française, 1996, 204 p.
20. LECOURT Dominique, *Contre la peur*, PUF, coll. Quadrige, 1999 (1990), 177p.
21. LECOURT Dominique, *L'avenir du progrès*, Textuel, 1997, 119p.
22. LECOURT Dominique, *Lyssenko, Histoire réelle d'une « science prolétarienne »*, Maspéro, 1976, 257p.
23. LÉVY Jacques, *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Belin, 1999, 399 p.
24. LÉVY Jacques, *Egogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*, l'Harmattan, 1995, 190 p.
25. LÉVY Jacques, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, PFNSP, 1994, 442p.
26. LÉVY Jacques (dir.), *Nouvelles Géographies*, dossier du *Débat*, n° 92, novembre-décembre 1996, pp. 42-125
27. LÉVY Jacques & LUSSAULT Michel (dir), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, 2000, 352p.
28. LÓPEZ José & POTTER Garry (dir), *After postmodernism, An introduction to critical realism*, The Athlone Press, 2001, 339p.
29. MARTICHOU Jean-Louis (dir. Robert Bonnaud), *Empire et Nation : Étude de concepts*, mémoire de DEA, Université Paris7-Jussieu, 1992, 95 p.
30. MILO Daniel S., *Trahir le Temps (Histoire)*, Les Belles Lettres, 1991, 270p.
31. PINCHEMEL Philippe & PINCHEMEL Geneviève, *La face de la terre. Éléments de géographie*, Armand Colin, 1992, 519p.

32. REYNAUD Alain, *Une géohistoire de la Chine des Printemps et des Automnes*, Reclus, 1992, 220 p.
33. VOLVEY Anne, «L'espace vu du corps», in *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, 2000, p.319-332.
34. WAITT Gordon et alii, *Introducing Human Geography. Globalisation, difference and inequality*, Longman, 2000, 562 p.

### **Sur les sociétés contemporaines**

#### **Généralités**

35. ASCHER François, *Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs. Essai sur la société contemporaine*, Éditions de l'Aube, 2000, 301 p.
36. AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992, 153 p.
37. BAUDRILLARD Jean, *La société de consommation de ses mythes, ses structures*, Denoël, 1970, 321 p.
38. DUCLOS Denis, *Société-monde de le temps des ruptures*, La Découverte, 2002, 255 p.
39. ECO Umberto, *La Guerre du faux*, Grasset, coll. Les cahiers rouges, 1985 (textes de 1973 à 1983), 277 p.
40. FUKUYAMA Francis, *La fin de l'Histoire et le dernier Homme*, Flammarion, 1992, 452 p.
41. JEANNENEY Jean-Noël, *L'Histoire va-t-elle plus vite? Variations sur un vertige*, Gallimard, 2001, 168 p.
42. LYOTARD Jean-François, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Les Éditions de Minuit, 1979, 109 p.

#### **La Société de conservation**

43. NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Gallimard, coll. Quarto, 1997, 4756 p.
44. URBAIN Jean-Didier, *L'Archipel des morts : le sentiment de la mort et les dérives de la mémoire dans les cimetières d'Occident*, Plon, 1989, 275 p.

45. URBAIN Jean-Didier, *La société de conservation* [étude sémiologique des cimetières d'Occident]. Payot, coll. Langages et sociétés, Paris, 1978, 480 p.
46. VALASKAKIS Kimon et alii., *La société de conservation*, Quinze, Montréal, 1978, 241 p.

### Multiculturalisme et identité

47. LACORNE Denis, *La crise de l'identité américaine. Du melting-pot au multiculturalisme*, Fayard, 1997, 394 p.
48. LE BRAS Hervé, *Le démon des origines. Démographie et extrême droite*, L'Aube, 1998, 263 p.
49. TAYLOR Charles, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Flammarion, coll. Champs, 1994, 147 p.
50. WIEVIORKA Michel, *La différence*, Balland, 2001, 201 p.
51. WIEVIORKA Michel & OHANA Jocelyne (dir.), *La différence culturelle. Une reformulation des débats. Colloque de Cerisy*, Balland, 2001, 473 p.
52. WEIL Patrick, *Qu'est-ce qu'un Français? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution*, Grasset, 2002, 408 p.
53. WIEVIORKA Michel, *Une société fragmentée? Le multiculturalisme en débat*, La Découverte, 1996, 226 p.

### Le Travail

54. Commissariat général au Plan, *Le travail dans vingt ans*, Odile Jacob/La Documentation française, 1995, 374 p.
55. RIFKIN Jeremy, *La fin du travail*, La Découverte, 1996, 436 p.
56. SCHNAPPER Dominique, *Contre la fin du travail*, Textuel, 1997, 111 p.

### Sur le tourisme et les mobilités

#### Tourisme

57. *Mappemonde*, n° 57-58-59, 2000 [ensemble d'articles sur la mise en tourisme]

58. DEPREST Florence, *Enquête sur le tourisme de masse. L'écologie face au territoire*, Belin, 1997, 207 p.
59. KNAFOU Rémy, «L'invention du lieu touristique : la passation d'un contrat et le surgissement simultané d'un nouveau territoire», *Revue de géographie Alpine*, n°4, 1991, pp. 11-19
60. KNAFOU Rémy (dir.), *L'Institut de Saint-Gervais. Une recherche-action dans la montagne touristique*, Belin, 1997, 264p.
61. KNAFOU Rémy, BRUSTON Mireille, DEPREST Florence, DUHAMEL Philippe, GAY Jean-Christophe, SACAREAU Isabelle, «Une approche géographique du tourisme», in *L'Espace géographique*, 3/97, pp. 193-204
62. KNAFOU Rémy (dir.), *Tourisme 1. Lieux communs*, Belin, 2002
63. MEETHAN Kevin, *Tourism in global society. Place, culture, consumption*, Palgrave, 2001, 214p.
64. PEARCE Douglas, *Géographie du tourisme*, Nathan, 1993, 351p.
65. PICARD Michel, *Bali* Tourisme Culturel et culture touristique, L'Harmattan, 1992, 217p.
66. PONCET Patrick (dir. Rémy KNAFOU), *Le tourisme et la violence à Rio de Janeiro*, mémoire de maîtrise de Géographie, Paris 7, 1996, 365p.
67. VIARD Jean (dir.), *Réinventer les vacances. La nouvelle galaxie du tourisme*, La Documentation française, 1998, 335p.

### Mobilités

68. BELLANGER François, DEVOS Michel, *Planète nomade. Les modes de vie du passager aérien*, L'Aube, 1997, 165p.
69. HIRSCHHORN Monique & BERTHELOT Jean-Michel (dir.), *Mobilités et ancrages. Vers un nouveau mode de spatialisation* L'Harmattan, 1996, 157p.

### Histoire du tourisme et des loisirs

70. BERTHO LAVENIR Catherine, *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*, Odile Jacob, 1999, 438 p.

71. BOYER Marc, *L'invention du tourisme*, Gallimard, coll. Découvertes Art de vivre, 1996, 160p.
72. CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Aubier, 1995, 471p.
73. CORBIN Alain, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Flammarion, coll. Champs, 1988, 407 p.
74. DUCHET René, *Le tourisme à travers les âges, sa place dans la vie moderne*, Vigot frères, Paris, 1949, 235 p.
75. DUMAZEDIER J., *Sociologie empirique du loisir. Critique et contre-critique de la civilisation du loisir*, Édition du Seuil, 1974, 270 p.
76. DUMAZEDIER J., *Vers une civilisation du loisir*, Édition du Seuil, 1962, 309 p.
77. SIGAUX Gilbert, *Histoire du tourisme*, Éditions Rencontre, Genève, 1965, 112 p.
78. WEBER Thorstein, *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard, 1970, 279p.

#### **L'Australie du tourisme**

79. *National ATSI Tourism Industry Strategy* (voir : [www.atsic.gov.au](http://www.atsic.gov.au))
80. Australian Heritage Commission, *Tourism for the future : A select bibliography on ecotourism and cultural tourism. Australian Heritage Commission Bibliography Series n° 13*, 1994, 51 p.
81. ATSI, *Tourism information guide : a guide for aboriginal and Torres Strait Islander peoples who are planning to enter the tourism industry*, 1996, 79 p.
82. Australian Tourist Commission, *Backpacking, its a state of mind : Opportunities in the Australian independent travel market*, 1995, 70p.
83. Commonwealth Department of Tourism, *A talent for tourism : stories about indigenous people in tourism*, 1994, 36 p.
84. ALLEN L.M., ATMAN J.C, OWEN E., *Aborigines in the Economy* A Select Annotated Bibliography of Policy-Relevant Research 1985-90, *Research Monograph n° 1*, Centre for Aboriginal Economic Policy Research, Australian National University, Canberra, 1991

85. ALTMAN Jon, «Coping with locational advantage : tourism and economic development at Seisa community, Cape York Peninsula», in *The Journal of tourism studies*, vol 7 n° 1, 1996
86. ALTMAN Jon, *Indigenous Australians in the National Tourism Strategy : impact, sustainability and policy issues*. CAEPR Discussion Paper n° 37/1993, 14 p.
87. ALTMAN Jon & FINLAYSON Julie, *Aborigines, tourism and sustainable development*. CAEPR Discussion Paper n° 26/1992, 18 p
88. ALTMAN Jon, *The Aboriginal Arts and Crafts Industry, Report of the Review Committee*, Australian Government Publishing Service, Canberra, 1989
89. ALTMAN Jon, «Tourism dilemmas for Aboriginal Australians», in *Annals of Tourism Research*, 16 (4), 1989, pp. 456-476
90. ALTMAN Jon, *Aborigines, Tourism, and Development - The Northern Territory Experience*, North Australian Research Unit, Darwin, 1988
91. ALTMAN Jon, *The economic impact of tourism on the Warmun (Turkey Creek) community Est Kimberley*. East Kimberly Working Paper n° 19, 1987, 68 p.
92. ALTMAN Jon, *The economic impact of tourism on the Mutijulu community, Uluru (Ayers Rock - Mount Olga) National Park*, Working Paper n° 7, Departement of Political and Social Change, Research School of Pacific Studies, Australian National University, Canberra, 1987
93. ALTMAN Jon & SMITH D.E., *The Possible Impact of Mining and Tourism in the Kakadu Conservation Zone on Aboriginal People*, Ressource Assessment Commission Kakadu Conservation Zone Inquiry, Consultancy Series, Australian Government Publishing Service, Canberra, 1990
94. ALTMAN J. & TAYLOR L. (dir.), *Marketing Aboriginal Art in the 1990s*, Aboriginal Studies Press, Canberra, 1990
95. BURCHETT C., *Ecologically sustainable development and its relationship to Aboriginal tourism in the Northern Territory*, unpublished paper, Northern Territory Tourism Commission, Darwin, 1991
96. BURNLEY Ian, «Migration, well-being and development in Coastal NSW (1976-91)», in *Australian Geographer*, vol. 27, n° 1 1996.

97. COCK Peter H. et PFUELLER Sharron L., *Australian ecotourism : contributing to ecological and community sustainability. Monash Publications in Geography and Environmental Science n° 54*, 2000, 201p.
98. CUMES James William C., *Their chastity was not too rigid. Leisure times in early Australia*, Longman Cheshire Pty Limited, Melbourne, 1979, 378 p.
99. DIAMANTIS Dimitrios et LADKIN Adele, «The links between sustainable tourism and ecotourism», in *The Journal of tourism studies*, vol 10 n° 2, 1999
100. DILLON M.C., *Aborigines and tourism in North Australia - some suggested research approaches, East Kimberley Working Paper n° 14*, Centre for Resource and Environmental Studies, Australian National University, Canberra, 1987
101. DOWLING Ross K., «Tourist and resident perception of the environment-tourist relationship in the Gascoyne region, WA», *Geojournal. Antipodian tourist economy*, 29/3.1993, pp. 243-251.
102. DWYER Larry & FORSYTH Peter, «Economic impacts of cruise tourism in Australia», in *The Journal of tourism studies*, vol 7 n° 2, 1996
103. DWYER Larry & FORSYTH Peter, *Foreign ownership and market power in Australian tourism, Cahiers du CHET C 179*, janvier 1993, 41p.
104. FENNELL David A., *Ecotourism, an introduction*, Routledge, 1999, 315p.
105. FINLAYSON Julie, *Australian Aborigines and cultural tourisme : case studies of aboriginal involvement in the tourist industry. Working Paper on Multiculturalism n° 15*, 1991
106. FRENCH Christine N., CRAIG-SMITH Stephen J., COLLIER Alan, *Principles of tourism*, Longman, 1995, 375p.
107. GETZ Donald, «Resort-centred tours and development of rural hinterland : the case of Cairns and Atherton Tablelands», in *The Journal of tourism studies*, vol 10 n° 2, 1999
108. GRENIER Philippe, «Le ski dans les Alpes australiennes - un essor conflictuel», *Revue de géographie alpine. Les Alpes australiennes*, n°2-3, tome 80, 1992, pp. 227-275

109. HALL Colin Michael, PAGE Stephen J., *The geography of tourism and recreation. Environment, place and space*, Routledge, 2002 (2<sup>e</sup> éd.), 399p.
110. HALL Colin Michael, PAGE Stephen J., *Tourism in South and South east Asia*, Butterworth Heinemann, 2000, 293p.
111. HALL Colin Michael, *Introduction to tourism – development, dimensions and issues*, Longman, 1998 (3<sup>e</sup> éd.), 390p.
112. HALL Colin Michael, *Wasteland to World Heritage : preserving Australia's wilderness*, Melbourne University Press, 1992, 289p.
113. HORNE Julia, *Jenolan Caves. When the tourist came*, Kingsclear Books, 1994, 72p.
114. JACOBS Jane et GALE Fay, *Tourism and the protection of aboriginal cultural sites*, Commonwealth of Australia, 1994, 146 p.
115. JENKINS John Michael, «Tourism policy in rural NSW – Policy and research priority», *Geojournal. Antipodian tourist economy* 29/3.1993, pp. 281-290.
116. JENKINS J. M. & WALMSLEY D. J., «Mental Maps of Tourists : A study of Coffs Harbour, NSW», *Geojournal. Antipodian tourist economy* 29/3.1993, pp. 233-240.
117. KESTEVEN Sue, *Aborigines in tourist industry. East Kimberley Working Paper n° 14*, 1987
118. LITVIN Stephen W., «Tourism and politics : the impact of Pauline Hanson's One Nation Party on Australian visitor arrivals», in *The Journal of tourism studies*, vol 10 n° 1, 1999
119. LYNCH Robert, VEAL Antony James, *Australian Leisure*, Longman, 1996, 406p.
120. McGUIRK Pauline M. & Gordon WAITT, «Marking Time : tourism and heritage representation at Millers Point, Sydney», in *Australian Geographer*, vol. 27, n° 1 1996, pp. 11-29.
121. McKERCHER Bob, «'Australian conservation organisations' perspectives on tourism in National Parks : a critique», *Geojournal. Antipodian tourist economy*, 29/3.1993, pp. 307-313.

122. MERCER David, «Un terrain contesté. Conservation et tourisme dans les Alpes australiennes» *Revue de géographie alpine. Les Alpes australiennes*, n°2-3, tome 80, 1992, pp. 279-305
123. MISTILIS Nina, «Public Infrastructure development for tourism in Australia : a critical issue», in *The Journal of tourism studies*, vol 10 n° 1, 1999
124. MORRISON Alastair M. et O'LEARY Joseph T., «The VFR Market Desperately seeking respect», in *The Journal of tourism studies*, vol 6 n° 1, 1995
125. MULLINS Patrick, «Tourism urbanization», in *International Journal of urban and regional reasearch*, vol. 15, n° 3, septembre 1991, pp. 326-342
126. MURPHY Peter, DWYER Larry, FORSYTH Peter, BURNLEY Ian, *Economic impacts of migration induced inbound tourism, Cahiers du CHET C 194*, novembre 1995, 39p.
127. MURPHY Peter, DWYER Larry, FORSYTH Peter, BURNLEY Ian, *Tourism-immigration linkages : some implications for infrastructures, Cahiers du CHET C 180*, mars 1993, 31p.
128. ORAMS Mark B., «A conceptual model of tourist-wildlife interaction : the case for education as a mmanagement strategy», in *Australian Geographer*, vol. 27, n° 1/1996, pp. 39-51.
129. PEARCE Philip L., MORRISON Alastair M., RUTLEDGE Joy L., *Tourism bridges across continents*, McGraw-Hill Books, 1998, 449p.
130. PEIYI DING & PIGRAM John J., «An Approach to Monitoring and Evaluating the environmental Perofrmane of Australian Beach Resort», in *Australian Geographer*, vol. 27, n° 1/1996
131. PITTCOCK J., «Le rôle des groupes écologistes dans la protection des Alpes australiennes». *Revue de géographie alpine. Les Alpes australiennes*, n°2-3, tome 80, 1992, pp511-530
132. RICHARDSON John I., *A history of Australian Travel and tourism*, Hospitality Press, Melbourne, 1999, 366p.
133. RICHARDSON John I., *Travel & tourism in Australia, the economic perspective*, Hospitality Press, Melbourne, 1995, 174 p.

134. RACHMAN Zulfikar Mochamad et RICHINS Harold, «The status of New Zealand tour operator web sites», in *The Journal of tourism studies*, vol 8 n° 2, 1997
135. SANT Morgan & WAITT Gordon, «Sydney – All day long, all night long», in *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, pp. 189-221.
136. VACHER Luc, «Le bush, espace du mythe australien ou comment l’Australie rêve son territoire», in *Mappemonde* n° 60, 2000.4, Belin-Reclus, pp. 18-23.
137. VACHER Luc, «La récente et spectaculaire croissance des investissements dans la région touristique de la Grande Barrière de corail», in *Les Cahiers d’Outre-Mer*, n° 188, octobre-décembre 1994, pp. 411-430
138. WAITT Gordon, «Korean students’ assessment of Australia as holiday destination», in *Australian Geographer*, vol. 27, n° 2 1996, pp. 249-267.
139. WILLIAMS N.M., *Aboriginal involvement in the development of national parks and associated tourist enterprises. East Kimberley Working Paper n° 34*, 1989
140. WILLIAMS Peter W. et STEWERT J. Kent, «Canadian aboriginal tourism development», in *The Journal of tourism studies*, vol 8 n° 1, 1997

### *Sur l’Australie*

#### Généralités

141. *Australie. Le désert et l’État-providence*, *Revue Autrement*, hors-série n°7, avril 1984, 294 p.
142. *Limes, Australia, l’occidente agli antipodi*, n°4, 2000.
143. BONNEMAISON Joël et alii, *Géographie Universelle. Asie du sud-est, Océanie*, Belin-RECLUS, 1995, 480 p.
144. HUETZ De LEMPS Alain, *Australie & Nouvelle-Zélande*, PUF, coll. Que sais-je n°611, 1980, 127 p.
145. REDONNET Jean-Claude, *L’Australie*, PUF, coll. Que sais-je n°611, 1994, 127 p.

**Atlas**

146. *Explore Australia. The complete touring companion*, 2001, Viking, 2000.
147. *Explore Australia. Touring for leisure and pleasure*, George Philip & O'Neil Pty Ltd, 1985 (4<sup>e</sup> éd.)
148. *Explore Australia. Touring for leisure and pleasure*, George Philip & O'Neil Pty Ltd, 1981
149. *Philips' illustrated atlas of Australia*, George Philip & O'Neil Pty Ltd, 1981 (révision de l'éd. 1977)
150. *Reader's Digest Atlas of Australia*, Reader's Digest (Australia) Pty Ltd, 1994 (2<sup>e</sup> édition).
151. JOHNSON Ken et alii, *The AUSMAP atlas of Australia*, Press Syndicate of the University of Cambridge, 1992, 97 p.

**Sciences sociales australiennes**

152. BULBECK Chilla, *Social Sciences in Australia*, (second edition), Harcourt Brace, 1998, 542 p.
153. STASZAK Jean-François et alii, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Belin, 2001, 314 p.

**Thèses (sélection)**

154. DE ROBESPIERRE Claire, *La renaissance du mythe d'ANZAC dans l'Australie contemporaine. La représentation de la grande guerre dans les films de cinéma et de télévision des années quatre-vingt et son emprise sur l'imagination nationale*, thèse de doctorat en Études anglaises, 1996
155. DELLA-MAGGIORA Christine, *La participation des indigènes dans le tourisme en Australie : une vision critique*, thèse de doctorat en Études anglaises, 1999
156. GILFEDDER Deirdre, *Entre lieu et non-lieu: l'invention de la mémoire nationale en Australie, 1915-1940*, thèse de doctorat en Sémiologie, 1992
157. GLOWCZEWSKI Barbara, *La Loi du rêve : approche topologique de l'organisation sociale et des cosmologies des Aborigènes australiens*, thèse, 1988

158. GLOWCZEWSKI Barbara, *Le Rêve et la terre : rapports au temps et à l'espace des aborigènes australiens : les Walpiri à Lajamanu, une communauté du désert central*, thèse, 1981
159. MOUAZE Caroline, *Analyse critique des fondements de l'identité*, thèse de doctorat en Études anglaises, 1997
160. PEREZ Michel, *Le rôle de l'Australie dans la Commission du Pacifique Sud et dans le Forum du Pacifique Sud*, thèse de doctorat en Études anglaises, 1994
161. PIASKOWSKI MC DOWELL HAKM Florette, *Le sens de l'espace dans les oeuvres de Christina STEAD*, thèse de doctorat en Études anglaises, 1992
162. REBERE DE GISSAC Xavier, *Les nouvelles frontières aborigènes en Australie: évolution de la société et de l'espace*, thèse de doctorat en Géographie, 1989
163. ROOSEN Sylvie, *Des "plaines des promesses" aux solitudes du bush (nord-est australien) affirmations identitaires dans une région vide d'hommes*, thèse de doctorat en Géographie, 2001
164. SCOTT Joanna, *L'Australie dans son environnement géopolitique*, thèse de doctorat en Géographie, 1992
165. TWITCHETT William, "Le site urbain: potentialités". *Réflexions sur le développement responsable et équilibré des établissements humains à partir de six exemples français, égyptiens et australiens*, thèse de doctorat en Géographie, 1995
166. VACHER Luc, *Les logiques de l'implantation touristique dans la région de la grande barrière de corail (Queensland-Australie)*, thèse de doctorat en Géographie, 1993

### **(Géo)Histoire de l'Australie**

167. BERNARD Michel, *Histoire de l'Australie (De 1770 à nos jours). Naissance d'une nation du Pacifique*. L'Harmattan, 1995, 136 p.
168. BLAINNEY Geoffrey, *A shorter history of Australia*, Vintage Book, 2000 (1994/1<sup>re</sup> ed), 263 p.
169. BLAINNEY Geoffrey, *The tyranny of Distance. How distance shaped Australia's history*, Sun Books, Melbourne, 365 p.

170. CLARK Manning, *A short history of Australia*, 4<sup>e</sup> édition révisée 1995 (1963/1<sup>ère</sup> ed) Penguin Books Australia, 354 p.
171. HORNE Donald, *The lucky country*, Penguin Books, 1988 (5<sup>e</sup> éd.), 256 p.
172. Le CAM Georges-Goulven, *L'Australie, naissance d'une nation*, Presses Universitaires de Rennes, 2000, 140 p.
173. POWELL Joseph Micheal, *An historical geography of modern Australia : the restive fringe. Cambridge Studies in Historical Geography (11)*, Cambridge University Press, 1988, 400 p.

### Culture & identité australiennes

174. COJEAN Annick, *L'échappée australienne*, Seuil, 1999, 95 p.
175. COUGHLAN James E., McNAMARA Deborah J., *Asians in Australia, Patterns of migration and settlement*, McMillan, 1997, 338 p.
176. FITZGERALD Stephen, *Is Australia an Asian Country? Can Australia Survive in an East Asian Future?*, Allen and Unwin, Sydney
177. McBAY Fred, *Traeger, the pedal radio man. He gave a voice to the Bush and the Flying Doctor*, Boolarong Press, 1995, 108 p.
178. MACKENZIE Caroline (dir.), *Australie Autoportraits*, Éditions de l'Aube, 2000, 212 p.
179. INGLIS Christine, «L'immigration asiatique et la transformation des institutions australiennes», in *La différence culturelle. Une reformulation des débats*, Balland, 2001, pp. 428-439.

### Guides sur l'Australie

180. *Le grand guide de l'Australie*, Gallimard, coll. Bibliothèque du voyageur, 1999, 374 p.
181. *Australie*, Hachette, coll. Guides Voir, 1999, 576 p.
182. *Australie*, Hachette, coll. Guides Bleus évasion, 1997, 300 p.
183. *Australia*, Fodor's, 2000, 624 p.
184. *Australie, à la découverte de l'île continent*, Guides Olizane, 1997, 326 p.
185. *Australie*, Guide Nelles, 1999, 256 p.
186. *Australia*, MacMillan, coll. Frommer's, 1999, 677 p.

187. *Australia*, Mac Millan, coll. Let's go, 1999, 655 p.
188. *Australia*, Black Norton, coll. Blue Guide, 1999, 672 p.
189. *Australia*, The Rough Guide, 1999, 1046 p.
190. *Australie*, Lonely Planet, 1999 (3<sup>e</sup> éd.), 839 p.
191. *Australie*, Lonely Planet, 2000 (4<sup>e</sup> éd.), 896 p.
192. *Fielding's Australia*, Fielding Worldwide, 1996, 392 p.
193. *Australie*, Nouvelles Éditions de l'Université, Coll. Petit Futé, 1999, 520 p.
194. BLUTSEIN Harry, *Australie, Insider's Guide*, Kümmerly+Frey, 1995, 256 p.
195. GRUNDMANN Pierre, *En Australie, Guides bleus*, Hachette, 1981, 252 p.

### *Sur l'urbain*

#### **La ville**

196. ASCHER François, *Les nouveaux principes de l'urbanisme. La fin des villes n'est pas à l'ordre du jour*, Éditions de l'Aube, 2001, 104 p.
197. ASCHER François, «Quelle civilisation urbaine, à l'échelle planétaire?», in *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La Découverte, 2000, pp. 395-403.
198. BAIROCH Paul, *De Jericho à Mexico. Villes et économie dans l'histoire*, Gallimard, 1985, 708 p.
199. BENEVOLO Leonardo, *Histoire de la ville*, Parenthèses, 2000 (1<sup>er</sup> éd. 1975), 511 p.
200. BLANQUART Paul, *Une histoire de la ville. Pour repenser la société*, La Découverte, 1997, 194 p.
201. BURGEL Guy, *La ville aujourd'hui*, Hachette, 1990, 224 p.
202. CLAVAL Paul, *La logique des villes. Essai d'urbanologie*, LITEC, 1981, 633 p.
203. DAVIS Mike, *City of Quartz. Los Angeles, capitale du futur*, La Découverte, 1997, 393 p.

204. GRAFMEYER Yves & JOSEPH Isaac (textes traduits et présentés par), *L'école de Chicago. Naissance l'écologie urbaine*, Aubier, 1990, p. 378p.
205. LEGOIX Renaud, «Les «communautés fermées» dans les villes des États-Unis. Aspects géographiques d'une sécession urbaine», *L'Espace Géographique*, 01/2001, Belin-RECLUS, pp.81-93.
206. LÉVY Jacques, «La France urbaine dans l'Europe des villes», in *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La Découverte, 2000, pp. 339-348.
207. LYNCH Kevin, *L'image de la cité*, Dunod, 1999 (1<sup>er</sup> éd. 1960), 222p.
208. MORICONI-EBRARD François, *De Babylone à Tokyo. Les grandes agglomérations du Monde*, Ophrys, 2000, 344 p.
209. PAQUOT Thierry, LUSSAULT Michel, BODY-GENDROT Sophie (dir.), *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La Découverte, 2000, 442p.
210. RONCAYOLO Marcel, *La ville et ses territoires*, 1997 (édition revue), Gallimard, coll. Folio essais, 285p.
211. SASSEN Saskia, *The global city* □ *New York, London, Tokyo*, Princeton University Press, 2001 (2<sup>e</sup> éd.), 447p.
212. WIEL Marc, *La transition urbaine, ou le passage de la ville pédestre à la ville motorisée*, Mardaga, 1999, 149p.

### Architecture et urbanisme

213. CHOAY Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Seuil, 1965, 248p.
214. CHOAY Françoise, *La règle et le modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme*, Seuil, 1980, 381p.
215. FROMONOT Françoise, *Jørn Utzon et l'Opéra de Sydney*, Gallimard, 1998, 240 p.
216. FROMONOT Françoise & THOMPSON Christopher, *Sydney, histoire d'un paysage*, Telleri, 2000, 160p.
217. HUFFADINE Margaret, *Resort design. Planning, architecture, and interiors*, Mc Graw Hill, 2000, 324p.
218. JACKSON Davina & JOHNSON Chris, *Australian architecture now*, Thames & Hudson, 264p.

219. MESSENT David, *Opera House Acte One*, David Messent Photography, Sydney, 1997, 541 p.

#### Ville & urbanisme australiens

220. APLIN Graeme, «From colonial village to world metropolis», in *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, pp. 56-75
221. ASHTON Paul, WATERSON Duncan, *Sydney takes shape. A history in maps*, Hema Maps, 2000, 78 p.
222. CONNELL John (dir.), *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, 381 p.
223. DALY Maurie T. & PRITCHARD Bill, «Sydney – Australia's financial and corporate capital», in *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, pp. 167-188
224. FREESTONE Robert, «Planning Sydney – historical trajectories and contemporary debates», in *Sydney, the emergence of a world city*, Oxford University Press, 2000, pp. 119-143
225. GOURIOU Karine (dir. Jacques LÉVY), *L'accessibilité intra-urbaine. Sydney*, mémoire de maîtrise, Université de Reims, 2000, 269 p.

#### Plans d'aménagement urbain australiens

226. *Living in Brisbane 2010*
227. *The City of Sydney total environmental policy*, 1999
228. Department of Urban Affairs and Planning of New South Wales, *Shaping our cities. The planning strategy for the Greater Metropolitan Region of Sydney, Newcastle, Wollongong and the Central Coast*, 1998
229. Department of Infrastructure of Victoria, *Challenge Melbourne. Issues in metropolitan planning for the 21<sup>st</sup> century*, 1998
230. Department of Infrastructure of Victoria, *From doughnut city to café society*, 1998

*Sur les champs de la conservation***Art**

231. *National Gallery of Australia. An introduction to the collection*, National Gallery of Australia, 1998, 74 p.
232. BENHAMOU-HUET Judith, *Art business, le marché de l'art ou l'art du marché*, Assouline, 2001, 147p.
233. BOURDIEU Pierre, DARBEL Alain, *L'amour de l'art. Les musées d'art européens et leur public*, Les Éditions de Minuit, 1969, 251 p.
234. CLAIR Jean, *Considérations sur l'état des beaux-arts. Critique de la modernité*, Gallimard, 1983, 198 p.
235. CLAIR Jean, *La responsabilité de l'artiste*, Gallimard, 1997, 143p.
236. DEBRAY Régis, *Vie et mort de l'image. Une histoire du regard en Occident*, Gallimard, 1992, 412p.
237. EAGLE Mary, JONES John, *A story of Australian painting*, MacMillan, 1994, 294p.
238. GALARD Jean & WASCHEK Matthias (dir.), *Qu'est-ce qu'un chef-d'œuvre?* Gallimard, 2000, 223p.
239. HEINICH Nathalie, *L'art contemporain expose aux rejets. Études de cas*, Éditions Jacqueline Chambon, 1997, 213 p.
240. HEINICH Nathalie, *La Gloire de Van Gogh. Essai d'anthropologie de l'admiration*, Éditions de Minuit, 1991, 258 p.
241. JOHNS Elisabeth & alii, *New Worlds from old 19th century. Australian and American landscapes*, National Galllery of Australia, 1998, 271p.
242. PEACE Barry & alii, *Australian art in the Art Gallery of New South Wales*, Art Gallery of New South Wales, 2000 304p.
243. RADFORD Ron (dir.), *Tom Roberts*, Art Gallery of South Australia, 1996, 224p.
244. SMITH Geoffrey, *Arthur Streeton 1867-1943*, National Gallery of Victoria, 1995, 200p.
245. SEEARS Lynne & EWINGTON Julie, *Brought to Light. Australian Art 1850-1965*, Queensland Art Gallery, 1998, 320p.

246. SPRING Jane, *International visitors to Australia, 1996* □ report survey of international visitors to Australia october-december 1996, *Art Research Paper n° 16*, Australia Council for the Arts, □fevrier 1998, 7p.
247. SPRING Jane, *International visitors to Australia, 1993* □ report survey of international visitors to Australia february-march 1993, *Art Research Paper n° 10*, Australia Council for the Arts, □juillet 1993, 8p.

### Symbolique des lieux

248. *Sydney Opera House Trust annual report 2000*
249. BONNEMAISON Joël, «Voyage autour du territoire», in *L'Espace Géographique*, 4/1981, p. 249-262.
250. MONNET Jérôme, «La symbolique des lieux : pour une géographie des relations entre espace, pouvoir et identité», *Cybergeo*, n° 56, 7 avril 1998, 11p.
251. YEOMANS John, *The other Taj Mahal*, Longman, 1968

### Médiologie, identification & transmission

252. *Les Cahiers de médiologie n° 11* □ *Communiquer/transmettre, colloque à Cerisy juin 2000*, Gallimard, 1<sup>er</sup> sem. 2001, 349p.
253. *Sciences Humaines. Qu'est-ce que transmettre?*, n° 36, mars-avril-mai 2002
254. *Transmettre aujourd'hui. Retours vers le futur*, *EspacesTemps*, n° 74/75, 2000, 164p.
255. Central Land Council, Pitjantjatjara Council and Mutijulu Community, *Sharing the Park* □ *Anangu Initiatives in Ayers Rock Tourism*, Institute for Aboriginal Development, Alice Spring, 1991
256. Uluru-Kata Tjuta Board of Management and Parks Australia, *Fourth Uluru-Kata Tjuta National Park Plan of Management*, 2000, 236p.
257. FINKIELKRAUT Alain, *L'imparfait du présent*, Gallimard, 2002, 283p.
258. FINKIELKRAUT Alain, *La défaite de la pensée*, Gallimard, 1987, 167p.
259. DEBORD Guy, *La Société du Spectacle*, Gallimard, 1992 (3<sup>e</sup> éd.), 210p.
260. DEBRAY Régis, *Introduction à la médiologie*, PUF, 2000, 223p.

261. DEBRAY Régis, *Transmettre*, Éditions Odile Jacob, 1997, 204 p.
262. DEBRAY Régis, *Manifestes médiologiques*, Gallimard, 1994, 222 p.
263. DEBRAY Régis, *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1991, 395 p.
264. GLOSTER Michael, *The shaping of Noosa*, Blue Group, 1997, 148 p.
265. LAWRENCE David, *Kakadu, The making of a national park*, Melbourne University Press, 2000, 384 p.
266. PRESS Tony, LEA David, WEB Ann, GRAHAM Alistaire, *Kakadu Natural and cultural heritage management*, Australian Nature Conservation Agency & North Australia Research Unit, ANU, 1995, 318 p.
267. RUBY Christian, «Nul n'est héritier s'il n'est capable d'être initiateur», in *Espaces Temps*, n° 74/75, 2000, pp. 46-58.

### Aborigènes

268. EDWARDS W. H., *An introduction to Aboriginal societies*, Social Sciences Press, Katoomba, 1988, 121 p.
269. BERQUE Augustin, «Basho, chôra, Tjukurrpa, ou le poème du monde», in *L'Espace Géographique*, 4/1997, p. 289-295.
270. BERQUE Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, 2000, 271 p.
271. GARARDET Sylvie, MERLEAU-PONTY Claire, TARDY Anne (dir.), *Australie Noire. Les Aborigènes, un peuple d'intellectuels*, *Revue Autrement*, Hors-série n° 37, Mars 1989, 191 p.
272. GIBBS Ronald M., *The Aborigines*, Longman, 1996 (4<sup>e</sup> éd.), 157 p.

### Sur la culture de conservation

#### Patrimoine

273. CHOAY Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Le Seuil, 1999 (1992), 275 p.
274. JEUDY Henri-Pierre, *La machinerie patrimoniale*, Sens & Tonka, 2001, 127 p.

275. LAZZAROTTI Olivier, *À propos de tourisme et patrimoine* [les raisons de l'«habiter»], habilitation à diriger des recherches, 2001, 380 p.
276. LAZZAROTTI Olivier, *Patrimoine et tourisme* [un couple de la mondialisation], Mappemonde, n° 57, 2000, pp.12-16
277. PATIN Valéry, *Tourisme et patrimoine en France et en Europe*, 1997, 173 p.

### Matrimoine

278. *Chassez le naturel... Écologisme, naturalisme et constructivisme*, Revue du MAUSS, n° 17, premier semestre 2001, La Découverte, 439 p.
279. Australian State of the Environment Committee, *Australia state of the environment 2001*, CSIRO Publishing/Department of Environment and Heritage, 2001, 130 p. (plus un CD Rom reprenant les 7 fascicules thématiques que résume cet ouvrage [également disponibles sur <http://www.ea.gov.au/soe>])
280. Québec (Province). Ministère de l'environnement, *De la société de consommation à la société de conservation: un projet collectif / compte rendu des Journées de concertation sur la récupération et le recyclage, 13-14-15 février 1981*, Collège de Maisonneuve, Ministère de l'environnement, Québec, 1981, 2 vol.
281. ACOT Pascal, *Histoire de l'écologie*, PUF, 1988, 285 p.
282. BERQUE Augustin, «Biosphère ou cybermonde», *Les Cahiers de médiologie n°3 : Anciennes nations, Nouveaux réseaux*, pp. 75-81
283. BOSERUP Ester, *Évolution agraire et pression démographique*, Flammarion, 1970, 221 p.
284. BROWN Lester R., FLAVIN Christopher, FRENCH Hilary, *L'état de la planète 2001*, Economica, 2001, 223 p.
285. CASTELLS Manuel, *Le pouvoir de l'identité. L'ère de l'information* [chapitre III, «Les Verts [une révolution intérieure]», Fayard, 1999 (2<sup>e</sup> éd.), 538 p.
286. CHAUVET Michel, OLIVER Louis, *La biodiversité, enjeu planétaire. Préserver notre patrimoine génétique*, Sang de la terre, 1993, 415 p.
287. DELÉAGE Jean-Paul, *Histoire de l'écologie. Une science de l'homme et de la nature*, La Découverte, 330 p.

288. DOBSON Andrew P., *Conservation and biodiversity*, Scientific American Library, 2000 (2<sup>e</sup> éd.), 264 p.
289. FERRY Luc, *Le nouvel ordre écologique. L'arbre, l'animal et l'homme*, Grasset, 1992, 277 p.
290. FLANNERY Tim, *The future eaters. An ecological history of the Australasian lands and people*, Reed New Holland, 1994, 423 p.
291. GÉNOT Jean-Claude, *Écologiquement correct ou Protection contre nature*?, Édisud, 1998, 157 p.
292. GRIER Ruth, *Vers une société de conservation: réduire, réutiliser, recycler*, Ontario Environnement, 1991, 10 p.
293. LAMY Michel, *La biosphère, la biodiversité et l'homme*, Ellipses, 1999, 191 p.
294. LARRÈRE Catherine & LARRÈRE Raphaël, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Aubier, 1997, 355 p.
295. LARRÈRE Catherine, *Les philosophies de l'environnement*, PUF, 1997, 124 p.
296. Le BRAS Hervé, *Les limites de la planète*, Flammarion, coll. Champs, 1994 351 p.
297. LECOURT Dominique, *L'Amérique entre la Bible et Darwin*, PUF, coll. Quadrige, 1998 (1992), 228 p.
298. LOW Tim, *The new nature*, Viking, 2002, 378 p.
299. MANUEL Mark, McELROY Barrie, SMITH Roger, *Environmental issues. Our future our world*, Cambridge University Press, 1999, 201 p.
300. NEWMAN Peter et alii, *Australia's population carrying capacity. An analysis of eight natural resources (An ISTP report for the Green's Western Australia)*, Institute for Science & Technology Policy, Murdoch University, 1994.
301. NORTH Richard D., *Life on a modern planet. A manifesto for progress*, Manchester University Press, 1995, 326 p.
302. PELLETIER Philippe, *L'imposture écologiste*, RECLUS, coll. Géographiques, 1993, 208 p.

303. PRIMACK Richard B., *A Primer of conservation biology*, Sinauer, 2000 (2<sup>e</sup> éd.), 319p.
304. PNUE, *L'avenir de l'environnement mondial (Rapport du PNUE sur l'environnement, GEO-2000)*, De Boeck Université, 1999, 398p.
305. VEYRET Yvette, PECH Pierre, *L'homme et l'environnement*, PUF, 1997 (2<sup>e</sup> éd.), 423p.

### Divers

306. *GaultMillau*, n° 341, sept. 2000
307. BEAUD Stéphane, *80% au bac... et après? Les enfants de la démocratisation scolaire*, La Découverte, 2002, 330 p.
308. CAMERON Robert, *Above Paris*, Cameron and Co, San Francisco, 1997, 160p.
309. CAMERON Robert, *Above Las Vegas*, Cameron and Co, San Francisco, 1996, 160p.
310. CAMERON Robert, *Above San Francisco*, Cameron and Co, San Francisco, 1995, 159p.
311. CAMERON Robert, *Above Los Angeles*, Cameron and Co, San Francisco, 1993, 159p.
312. DURAND-DASTÈS François, MUTIN Georges et alii., *Géographie Universelle, vol. Afrique du Nord, Moyen-Orient, Monde indien*, Belin-RECLUS, 1995, 480 p.
313. ECO Umberto, *Le pendule de Foucault*, Grasset, coll. Le livre de poche, 1990, 798 p.
314. HUXLEY Aldous, *Retour au meilleur des mondes*, Plon, 1958, 155p.
315. HUXLEY Aldous, *Le meilleur des mondes*, Plon, 1932, 285 p.
316. LÉVY-LEBLOND Jean-Marc, *Aux contraires. L'exercice de la pensée et la pratique de la science*, Gallimard, 1996, 443p.
317. REY Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 1998, 4304p.

# *Annexes*

*Textes & images*

On trouvera dans les pages suivantes les reproductions de documents annexes, aidant à la compréhension du texte, et mis ainsi à la disposition du lecteur. Ces documents, s'ils peuvent être considérés indépendamment du texte, ne sont cependant pas donnés ici dans cette optique, contrairement aux illustrations insérées dans le corps de la thèse.

## *La Nouvelle-Zélande et ses associés [extrait]*

*par Benoît Antheaume<sup>407</sup>*

### *Un pays très préservé*

Pourtant, la société Néo-Zélandaise est réputée pour son attachement, voir sa complaisance à l'égard de ses îles, qu'elle ne cesse de sauvegarder, de prémunir, de protéger d'un monde extérieur réputé hostile au point que pénétrer dans ce pays donne parfois l'impression de franchir la herse d'une quasi-forteresse aux défenses en alerte, prêtes à répliquer à la moindre agression extérieur. En Nouvelle-Zélande, le verbe préserver se conjugue à tous les temps, tous les modes et à toutes les formes. Le terme de «préservation», qui en anglais est synonyme de conservation, semble être le plus approprié pour définir l'attitude des insulaires néo-zélandais, dont toutes les forces et énergies semblent tournées vers la défense et la protection du naturel, environnemental et culturel, et aussi, ou d'abord, de leur identité. On se préserve d'un «système Monde» en perpétuelle évolution et dont l'écho, quoique véhiculé par une information planétaire, n'arrive parfois qu'à la pointe extrême d'ondes assourdies et d'images passablement estompées. Il se trouve que l'insularité «préservé» le meilleur et le moins bon. Elle est à la racine de la biodiversité et d'un endémisme floristique et faunistique si particulier à la Nouvelle-Zélande et à d'autres îles d'Océanie. Sans îles, pas de kiwi (*Apteryx australis*), cet oiseau nocturne incapable de voler, l'animal le plus primitif de Nouvelle-Zélande, où il séjourne depuis 70 millions d'années il est devenu un symbole national. Sans isolement, pas de takahe (*Notornis mantelli*), cet autre oiseau, pourvu du même handicap, que l'on croyait éteint jusqu'à sa redécouverte en 1948 pas de kauri (*Hagathis australis*), ce conifère considéré comme

---

<sup>407</sup> Extrait du chapitre 10 de la *Géographie Universelle. Asie du sud-est, Océanie*, Belin-RECLUS, 1995, pp. 366-369

l'un des plus grands arbres au Monde et qui peut vivre deux millénaires (mais il a été exploité au XIX<sup>e</sup> siècle), pas non plus de totara (*Podocarpus totara*), dont la bois sert chez les Maori à la construction des canots et à la sculpture, ni de fougères arborescentes et autres espèces locales. Mais avec les îles trop closes, trop repliées sur elles-mêmes, pas de métissages et d'apports nouveaux, pas de compétition ni de concurrence...

Cette volonté de conserver commence par la préservation de la nature et du paysage, dont chacun s'accorde à reconnaître les remarquables attraits. Leur valeur scénique et esthétique est aussi un atout économique : le nombre annuel de touristes a beaucoup augmenté, jusqu'à dépasser le million. Les visiteurs vont dans l'île du Nord, sur les plages des environs d'Auckland et de la baie de Hawke's Bay, ou dans l'intérieur (Rotorua et lac Taupo), haut lieu de la géothermie et des spectacles associés : geysers intermittents, lacs nimbés de fumerolles, marmites d'argiles où crèvent les bulles de gaz, concrétions sillicieuses en terrasses, etc. L'île du Sud n'est pas en reste : les fjords (parc national du Fjordland avec son Milford Track, considéré comme « la plus belle randonnée mondiale »), les lacs glaciaires (Quennstown et Te Anau), voire quelques-uns des 360 glaciers, tels le Fox ou le Franz-Joseph dont les langues serpentent au milieu d'une végétation forestière luxuriante, à quelques centaines de mètres d'altitude seulement.

Mais le pays n'est pas à l'abri d'une dégradation rapide. Érosions et glissements de terrain ont été provoqués par des défrichements et déforestations dès l'arrivée des premiers Maori, puis accélérés par la venue des colons européens. Les images de la fin du siècle dernier montrent l'installation rudimentaire de ces pionniers, au milieu de champs tout juste dessouchés ou encore piquetés d'arbres aux troncs calcinés, dans des paysages qui s'apparentent aux brûlis africains. Les accidents sont aujourd'hui aussi graves que ceux des États-Unis. Parmi les plus spectaculaires, le Tarndale Slip sur la rivière Waipaoa (proche de Gisborne) a été souvent cité : en 1938, des pans entiers de montagne se sont transformés en coulées boueuses gigantesques à la suite de pluies diluviennes, qui ont multiplié par 1500 le débit de

certaines cours d'eau. Des réponses sont aujourd'hui apportées pour limiter la dégradation du milieu, souvent inexorable. Elles ne sont sans doute pas suffisantes, du moins aucun équipement n'est désormais entrepris avant que de solides études d'impact n'aient été conduites, et assorties des mesures réglementaires tatillonnes.

Préserver «sa» nature est une chose, préserver sa culture ou plutôt ses cultures, maori ou anglo-saxonne, en est une autre. Les Néo-Zélandais voient trop souvent ces deux cultures à l'aune de la nature qu'ils cherchent à préserver, immuables, authentiques, voire idylliques, dans un pays où il n'y aurait ni contradiction, ni intérêts divergents, ni affrontements de races ou de classes, en un mot dans un pays de consensus que reflétait une législation sociale très poussée depuis le fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès 1873, les femmes ne pouvaient travailler la nuit, et jamais plus de huit heures le jour. Elles bénéficiaient obligatoirement d'un jour et demi de repos hebdomadaire, samedi après-midi et dimanche. Dès 1893, elles eurent le droit de vote, sept années plus tard, 95% d'entre elles étaient inscrites sur les registre électoraux. Pour les deux sexes, en 1898, des régimes de retraite furent institués. Le Factories Act de 1901, synthèse revue et organisée de quatre textes s'échelonnant sur dix ans, jetait les bases d'un service de l'inspection du travail et réglementait par le menu les conditions légales d'hygiène et de sécurité pour le travailleur néo-zélandais, l'un des mieux protégés du Monde à cette époque (d'après A. Siegfried, 1904). Cette législation se voulait l'aile protectrice des couches les plus vulnérables de la société – blanche du moins, elle était fort en avance sur la vieille Europe.

### *Sacrifier à l'identité*

La Nouvelle-Zélande fut appelée le «propre pays de Dieu», le *God's own country*, abrégé en *Godzone*, une expression consacrée par Seddon, Premier ministre treize années durant, au tournant de ce siècle. Cette version néo-zélandaise de la *lucky country* australienne témoigne d'un certain narcissisme, une forme du patriotisme pour les uns, de chauvinisme pour les autres. Un symbole en serait la *New Zealand Encyclopedia* (G. McLaughlan, 1984), indépendamment des

articles inhérents à ce genre d'ouvrages (grands hommes, lieux pittoresques, villes), on y trouve en bonne place les célébrités du rugby – nombreuses à avoir porté au firmament sportif le maillot des All Blacks depuis l'origine de l'équipe (1905) – ou les races animales représentatives – rien n'est épargné au lecteur des différents types d'ovins et de bovins qui peuplent le pays et qui font ou ont fait sa fortune. En sens inverse, les plus sceptiques des résidents néo-zélandais, notamment les citoyens naturalisés qui vécurent à l'extérieur des frontières, couvrent souvent le pays de sarcasmes et le qualifient, parfois injustement, de véritable « cul-de-sac » (S.H. Franklin, 1985).

Ces comportements, fats de fierté et d'autosatisfaction, ou de déception, ont quelques liens avec le caractère de bastion ou de forteresse que présente la Nouvelle-Zélande. Tout bastion possède ses lignes de défense – les immensités océaniques qui ceignent le pays les lui procurent. Si quelques îles du Pacifique (Norfolk et la Nouvelle-Calédonie) ne se situent qu'à un millier de kilomètres des côtes septentrionales du pays, il faut franchir 1600 km vers l'ouest pour atteindre l'Australie, pays cousin. Plus loin encore le continent antarctique est à quatre heures de vol, plein sud, tandis que le Chili apparaît comme son plus « proche » voisin à l'est, mais une distance respectable qui correspond au tiers de la circonférence terrestre ! Encore que le moyen le plus rapide pour parvenir en Amérique du sud consiste à emprunter un vol sud-polaire – la ville de Buenos Aires est ainsi reliée à Auckland par un vol direct au-dessus de l'Antarctique. S'il est un continent où les notions de proximité, de voisinage et, par là, d'échelle en général méritent d'être clarifiées et explicitées, c'est tout particulièrement en Océanie...

L'insularité physique ne suffit pourtant pas à comprendre l'insularisme de nombreux Néo-Zélandais. Pour les uns, elle est aussi repliement sur soi, égotisme et conformisme – pour d'autres, c'est une forme d'ascèse. Vivre isolé à bord d'un même esquif, perdu au milieu des quarantièmes rugissants et dans un groupe humain qui ne représente que 1/2000 de la population de la planète renforce puissamment les convictions et trempe le caractère obstiné de tout un

peuple, serait-ce au prix de comportements parfois un peu rudes, voire frustrés. Cela ne va pas sans une certaine sensibilité, une capacité à vivre des valeurs collectives fortes, que seule peut véhiculer une opinion publique irréductible et enfermée parfois dans un «splendide isolement». D'une certaine manière, les Néo-Zélandais veulent montrer qu'ils existent. Ils sont prêts à assumer, à l'échelle de la Terre, une certaine forme de marginalité, au risque d'être parfois taxés de provinciaux ou d'attardés, en attendant que les faits leurs donnent enfin raison – ainsi de la prise de conscience collective très tôt manifestée en matière d'environnement.

La multitude des réserves et des parcs nationaux, dont le plus vieux est désormais centenaire, traduit en quelque sorte cette volonté collective de préservation. Ils occupent 10% du territoire. Le Water and Soil Conservation Act de 1941, le Town and Country Planning Act de 1953 et le Noxious Animals Act de 1956 sont autant de manifestations déjà anciennes de la prise de conscience d'une dégradation de l'environnement due à une mauvaise gestion de la nature par l'homme (L. Molloy, 1988). Préserver la nature et se préserver – deux leitmotifs de comportements collectifs très fortement ancrés dans l'opinion publique néo-zélandaise et qui s'expriment par le canal de deux courants très puissants – l'écologisme et le pacifisme.

Durant les années 1970, on a assisté en Nouvelle-Zélande au développement d'une véritable éthique écologique, qui ne se limitait pas à clamer de banales évidences en matière de préservation de l'environnement, mais proposait une réflexion quasi messianique et une action de long terme – avant toute utilisation du sol, mesurer les effets sur l'écosystème global – avant de lotir ou de bâtir, ne pas se limiter aux événements moyens, mais prendre en compte les événements extrêmes (pluies, crues, tremblements de terre, ect.) – toujours calculer tous les coûts sans se limiter aux seuls artifices comptables immédiats. La prise en compte de l'esthétique, la nécessité de fournir de l'air, de l'eau et des produits de la terre qui soient sains et susceptibles d'être consommés sans danger doivent représenter autant d'objectifs à atteindre. En un mot, il s'agit d'une

redécouverte de l'éthique biblique qui prône la responsabilité de l'humanité en tant que gardienne et gérante de la «Terre nourricière» (L. Molloy, 1988). La guerre nucléaire dont l'impact serait désastreux pour l'air, l'eau et la terre, est bien désignée comme l'ennemi ultime de cette éthique écologique et de l'humanité toute entière. La perspective de devoir affronter un hiver nucléaire et ses conséquences pour les survivants d'une telle épreuve sont régulièrement agitées afin de fortifier l'idéologie pacifiste et de mobiliser l'opinion publique sur un rejet radical de l'atome, sous quelque forme, civile ou militaire, qu'il se présente.

## Qu'est-ce que la médiologie ?

par Régis Debray<sup>408</sup>

Il ne suffit pas, on le sait, d'inventer un terme pour fonder une discipline. « Médiologie » est un néologisme – apparu en 1979 dans *Le Pouvoir intellectuel en France*<sup>409</sup>. Sous ce label, au fil des ans, s'est constitué un carrefour de recherches originales où se croisent philosophes, historiens des techniques, chartistes, esthéticiens et chercheurs en « infocom ». Beaucoup de malentendus, plus ou moins navrants, entourent encore ce champ d'investigation.

Malgré son suffixe, la médiologie ne prétend pas au statut de science, et encore moins « nouvelle » (car ce n'est pas en soi une découverte). Malgré sa racine, la médiologie n'est pas non plus une sociologie des médias sous un autre nom. C'est la fonction médium, sous toutes ses formes, que la médiologie voudrait tirer au jour, sur la longue durée (depuis la naissance de l'écriture), et sans se laisser obnubiler par les médias du jour.

Il s'agit, en première approximation, d'analyser les « fonctions sociales supérieures » (religion, idéologie, art, politique) dans leurs rapports avec les moyens et milieux de transmission et de transport. Le point sensible, et le centre de gravité de la réflexion, est l'entre-deux. C'est la zone encore floue des interactions technique-culture, ou des interférences entre nos techniques de mémorisation, transmission et déplacement, d'une part et nos modes de croyance, de pensée et d'organisation, d'autre part.

On voit quelle place occupe parmi les ancêtres Walter Benjamin. Il se demandait non pas si la photographie est un art, mais ce qu'avait changé la photo dans notre conception de l'art. Ou, plus loin encore, les intuitions de Victor Hugo, avec son toujours provocant « Ceci

---

<sup>408</sup> *Le Monde Diplomatique*, août 1999, p. 32

<http://www.monde-diplomatique.fr/1999/08/DEBRAY/12314.html>

<sup>409</sup> Editions Ramsay et Folio- Gallimard, Paris.

tuera cela». Importe moins ici le verbe «[f]uera», éminemment discutable, que la mise en rapport de deux choses apparemment éloignées, le livre et l'architecture, l'imprimerie et le protestantisme. Les médiologues s'intéressent aux effets de structuration culturelle d'une innovation technique (l'écriture, l'imprimerie, le numérique, mais aussi le télégraphe, la bicyclette ou la photographie), ou, en sens inverse, aux soubassements techniques d'une émergence sociale ou culturelle (science, religion, ou mouvement d'idées).

L'intérêt ne porte donc pas sur un objet ni une région du réel (disons les médias, etc.), mais sur les rapports entre ces objets, ou ces régions. Entre une idéalité et une matérialité un sentiment et un engin une disposition et un dispositif. D'où le goût des tableaux à double entrée (ceci et cela). L'étude du vélo en soi n'a rien de médiologique sauf lorsqu'est examiné le rapport existant entre l'événement bicyclette et l'avènement du féminisme, du cinétisme en art, de l'individualisme démocratique, etc. L'étude de l'idée de nation devient «médiologique» lorsqu'est fouillée sa relation aux réseaux routiers, ferrés, postaux, télégraphiques, électriques. Une étude du désir d'immortalité serait bienvenue en soi elle ne deviendrait médiologique que si on s'attache à montrer comment cette aspiration intime s'est transformée sous l'effet de la peinture, de la photo, du cinéma, de la télé, bref, des appareillages de l'imaginaire collectif.

Large et divers est le champ des corrélations fonctionnelles. On peut s'en tenir à l'interaction intrasystème. Par exemple, pour le livre, le mode imprimé de reproduction (côté technique) et l'organisation interne des textes (côté culture). Pour l'image fixe, la numérisation et la photo d'art (ce que l'ordinateur fait à la pellicule). Ou encore, pour le cinéma, comment le magnétoscope a bouleversé la cinéphilie. On augmentera les plaisirs de la découverte en passant à l'interaction intersystème. Par exemple, ce que l'apparition de la photographie a modifié dans la peinture ce que l'électricité a changé dans l'architecture (engins de levage et gratte-ciel) ou le direct télévisuel dans le Tour de France - produit, au début du siècle, du journal imprimé. On peut enfin, à ses risques et périls, aborder les interactions transsystèmes. Par exemple, les relations de dépendance

unissant l'itinérance en milieu désertique et la percée monothéiste, la culture typographique et l'invention socialiste, la projection cinématographique et la construction des imaginaires nationaux.

La prise en compte de l'effet-retour ne date pas d'aujourd'hui. Ethnologues et sociologues nous ont appris ce que l'homme fait à ses outils. Technologues et épistémologues, ce que ses outils font à l'homme (plutôt du bien). Les techniques matérielles et les formes symboliques ne constituent pas des continents séparés (sauf dans les gigantomachies idéalistes du type «l'homme contre les machines»). Au-delà d'une mise à l'honneur renouvelée des «technologies intellectuelles» (Pierre Lévy) et des moyens de transport - qui nous renvoie aux travaux de Goody, Postman, Latour, Havelock, et d'autres -, l'approche pourrait déboucher un jour sur une nouvelle façon de décrire le monde et de raconter des histoires, loin du dualisme héréditaire. En prenant congé des oppositions ancestrales qui nous téléguident en sous-main □ original/copie, puissance/acte, interne/externe, substrat/phénomène, spirituel/matériel. Ces tandems archaïques se reproduisent bon an mal an sous d'autres, plus techno □ réel/virtuel □ support/code □ vecteur/message.

Ce n'est pas parce que Dieu est mort, en effet, qu'est morte la théologie instinctive et inconsciente qui nous pousse à placer au départ de toute histoire une origine, puis un processus □ un Créateur, puis des créatures □ une Essence, puis ses phénomènes □ une Fin idéale, puis des moyens subordonnés. L'enquête de style médiologique bouscule ce sens commun en montrant que l'origine est ce qui se pose à la fin □ que le milieu extérieur est intérieur au message, et la périphérie au centre du noyau □ que le transport transforme □ que, disons, le matériau d'inscription dicte la forme d'écriture □ et qu'en général nos finalités se règlent sur nos panoplies.

Résumons en style télégraphique les principales thèses auxquelles on est ainsi conduit.

1. L'influence d'une idéologie ne peut s'analyser en termes idéologiques. Le secret dynamique de l'«action des idées dans

l'histoire» est à chercher dans leurs supports et relais de transmission.

2. La transmission, ou transport de l'information dans le temps, est à distinguer radicalement de celui de communication, ou transport de l'information dans l'espace, même s'ils se combinent dans la réalité.

3. Si l'homme est l'animal qui a une histoire, la transmission non biologique, artificielle, de caractères acquis est l'autre nom de la culture humaine. Les animaux communiquent, ils ne transmettent pas (ils connaissent le message par signal, non l'héritage cumulatif des traces).

4. Les moyens de transmission – ou véhicules médiateurs du symbolique – ont une double nature : aux dispositifs techniques (surfaces d'inscription des signes, procédures de codage, appareils de diffusion), s'ajoutent les dispositifs organiques (institutions, langues, rituels). C'est la présence, en sus d'un appareillage (ou matière organisée), d'une institution hiérarchisée (ou organisation matérialisée) qui distingue un fait de transmission d'un simple acte de communication. Pour schématiser à l'extrême, l'empirisme «américain» tend à privilégier l'endroit technique des communications, et la sociologie «européenne» l'envers politique (côté école de Francfort : réalisme politique et angélisme technique ; côté McLuhan, réalisme technique et angélisme politique). Le médiologue cherche à réarticuler praxis et techné.

5. L'objet de la transmission ne préexiste pas au mécanisme de sa transmission. L'aval constitue l'amont. Par exemple, comme l'a montré Maurice Sachot, ce n'est pas la figure et les paroles du Christ qui ont été transmises à la postérité, tel un noyau originaire, par l'Eglise des apôtres et des Pères<sup>410</sup>. La figure du Christ a été élaborée en trois siècles (à partir d'un probable Jésus de Nazareth) par l'organisation chrétienne, à travers une succession de matrices culturelles structurantes (judaïque, hellénique et romaine). L'illusion

---

<sup>410</sup> *L'Invention du Christ, genèse d'une religion*, collection «Le champ médiologique», Odile Jacob, Paris, 1998.

historiciste consiste à attribuer à l'«*origine*» (Jésus, Marx, Bouddha, Freud, etc.) les formes ultérieures de la croyance.

6. Les modes de transmission symbolique, à l'époque moderne, ne sont pas séparables des modes de transport physique, dont la conjonction configure une «*médiasphère*» techniquement déterminée (soit un certain espace-temps). Le regard médiologique s'efforce d'embrasser machines locomotives et machines symboliques. Par exemple, depuis 1840, les couples télégraphe-chemins de fer, téléphone-automobile, radio-avion, télé-satellites etc.

7. Le médium ou dispositif véhiculaire n'est pas donné immédiatement dans l'expérience sensible. Il doit être construit par une opération d'analyse intellectuelle. On s'aperçoit alors que la notion de médium renvoie inévitablement à celle de milieu (en pointant vers une écologie culturelle), et celle de milieu à celle de médiation technique (comme ressort du phénomène d'hominisation toujours en cours).

À chaque fois qu'émerge une nouvelle grille de lecture, un mur tombe entre deux disciplines établies, une frontière disparaît. La naissance de l'écologie a abattu le mur entre le vivant et l'inerte, en démontrant qu'il existait des systèmes de liens complexes entre les espèces végétales et animales d'un côté, et d'un autre côté les sols, les territoires et les milieux. La sociologie a de même renversé le mur qui séparait les phénomènes individuels, domaine des moralistes, des phénomènes collectifs, domaine des historiens. Il s'agirait ici d'abattre le mur qui sépare le noble du trivial, les formes dites supérieures (religion, art, politique), des domaines dits inférieurs (matériaux, vecteurs, canaux de transmission). Détruire le mur qui sépare la technique, jusqu'à présent vécue par la tradition occidentale comme l'anticulture, et la culture, vécue comme l'antitechnique. Chacun de ces domaines se pense contre l'autre<sup>2</sup> peut-être est-il temps de les penser systématiquement l'un par l'autre, l'un avec l'autre.

## *Société de conservation vs société de consommation*

*L'opinion d'un écologiste*

*Entretien avec Pierre Dansereau<sup>411</sup>*

*Pierre Dansereau est un écologiste québécois, professeur honoraire d'écologie à L'UQAM. A été directeur (sic) du Jardin Botanique de New York, professeur de biologie et de géographie à l'Université Columbia de New York, professeur à l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Montréal. Il a dirigé l'équipe interdisciplinaire et interuniversitaire canadienne mise sur pied pour étudier l'écologie de la zone de l'aéroport international de Mirabel (projet EZAIM).*

*Protégez-vous : C'est quoi pour vous la société de conservation ?*

Pierre Dansereau : La société de conservation, ça suppose une structure sociale où l'homme se voit comme faisant partie de la nature et non pas comme son dominateur et où il aménage les ressources selon un plan qui donnera un rendement continu pour une période indéfinie de temps. C'est la pratique d'une sagesse très intéressée, une sagesse qui nous permet de sauvegarder la survivance de notre espèce. Cette survivance même est menacée ainsi que l'intégrité de l'homme tel que nous le connaissons aujourd'hui. C'est ça qu'il faut sauver, et le seul moyen que je vois, c'est une meilleure économie inspirée par une écologie plus explicite qui nous met en présence des moyens dont nous disposons réellement à longue échéance.

L'existence de la société de conservation est la condition même de notre survie et je crois qu'il faut s'y acheminer. Il faut aussi remettre

---

<sup>411</sup> Propos recueillis par Georges Khal, en ligne sur le site québécois de l' *Union pour le développement durable* :

<http://www.udd.org/Francais/Dansereau/Documents/614.html>.

en question le gaspillage, l'excessive consommation, le poids exagéré que nous faisons porter aux ressources non renouvelables et d'ailleurs à l'énergie humaine ☐ on ne gaspille pas seulement les aliments, les métaux, le verre, mais on gaspille énormément l'énergie humaine dans des activités qui n'en valent pas la peine.

*P.V. ☐ Comment réaliser cette société selon vous ☐ ?*

P.D. ☐ Ce que je souhaite, c'est que la persuasion exercée par ceux qui ont une vision claire, et autant que possible bien appuyée scientifiquement, puisse s'exercer assez tôt pour qu'on n'en vienne pas aux coercitions majeures, qu'on ne soit pas obligé d'imposer les mesures nécessaires par la force, par la guerre, par la conquête ou par des contraintes économiques difficiles à endurer, que tout ça se fasse démocratiquement par la communication entre ceux qui savent, ceux qui peuvent et ceux qui souffrent, que ces trois parties puissent s'entendre, les consommateurs, les producteurs et les penseurs qui sont capables de voir dans l'avenir au-delà des quelques années prochaines. Ce concert-là, il se joue actuellement mais avec des dissonances formidables, avec quelquefois de la part des écologistes une vision ou un peu trop apocalyptique ou un peu trop optimiste, avec de la part des pouvoirs établis, les multinationales et certains gouvernements réactionnaires (je ne fais pas exception des gouvernements socialistes), une obstination à pousser encore plus loin la course à la production et à la consommation.

*P.V. ☐ Est-il réaliste d'espérer instaurer une société de conservation dans une société qui est uniquement basée sur la consommation massive ☐ ?*

P.D. ☐ Le besoin ou plutôt le désir de consommation des sociétés les plus prospères est une compulsion énorme. Comment convaincre les gens à moins d'une crise aussi visible que la guerre ou la famine, comment convaincre les gens d'agir avant qu'on ne soit à la dernière extrémité ☐ ? J'ai bien l'impression, comme par exemple dans mon enseignement universitaire, que les messages que je lance sont presque toujours à retardement. C'est très joli dans la carrière universitaire ☐ c'est moins acceptable dans un milieu social qui est en pleine crise et qui ne sait pas très bien où il va. À l'heure actuelle, il y

a un nombre impressionnant de personnes qui sont d'accord sur la définition du mal, le "consumérisme". Quand on regarde certaines villes, comme Mexico, où la pression populaire dans le sens d'une consommation accrue au mépris de l'effroyable pollution existante est très forte, on se rend compte qu'au fond les pauvres et les multinationales sont d'accord — c'est là qu'est la grande difficulté...

Mais les gouvernements acceptent mieux aujourd'hui la dimension "protection de la nature" et on consulte les écologistes dans l'élaboration, la planification et même la réalisation des grands ouvrages publics. Mais la "protection" ne suffit pas. L'important, ce sont les visées à long terme, la planification non pas d'une ressource en particulier mais de l'ensemble du territoire. C'est bien beau des "ministres de l'environnement" et une sixième formule à remplir sur du papier vert, mais la question est de savoir si c'est trop peu, trop tard. Si c'est cela, alors c'est l'apocalypse. Les quatre cavaliers de l'apocalypse, qui sont venus à maintes reprises au secours de l'humanité pour régler le nombre des populations, pour faire une nouvelle répartition des ressources, le feront encore — c'est dans la lignée de la compétition biologique. L'homme biologique est tout à fait d'accord avec la catastrophe comme moyen de maintenir une certaine autorégulation de l'espèce dans son ensemble. Et pourtant, l'homme moderne a fait mine de dire non à ça, non, pas d'autorégulation mais une régulation voulue, où l'on s'entend pour faire des changements, prononcer des interdictions, limiter l'accès aux ressources. Si c'est la voie que nous choisissons, il y a énormément de chemin à faire, surtout dans les accords internationaux sur la mer, les fleuves, les forêts, l'air...

Je crois beaucoup à l'accumulation des petites contraintes, comme l'interdiction des automobiles dans les centre-villes. Il faut créer un esprit de réponse à des contraintes mineures, avant que les contraintes majeures ne s'imposent. Le recyclage des déchets serait dans cette catégorie.

*P.V. — Quelles sont les difficultés inhérentes à un tel projet ?*

P.D. □ Elles sont à plusieurs niveaux. Au niveau gouvernemental, nulle part ne s'imposent l'habitude de planifier, les moyens structureux et surtout la psychologie de la planification. Il faudrait d'abord la coordination des pouvoirs intra-gouvernementaux □ les contradictions existent partout dans le monde entre les ministères de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de l'éducation, etc. Bien sûr, ça commence. Mais l'obstacle par excellence, c'est le désir des pauvres d'être riches comme les riches, la complaisance des riches dans leur richesse, et l'immense et puissante classe moyenne dont la médiocrité cherche à être plus dorée que jamais.

*P.V. □ Comment réaliser l'unité d'une société pour que l'action soit efficace □*

P.D. □ L'important, c'est de se rendre compte qu'on a dépassé la période de l'amateurisme. L'avenir de la société de conservation ne peut pas rester dans les mains d'un petit groupe d'enthousiastes, de prêcheurs, de savants. L'exemple des nombreuses faillites des efforts de recyclage est probant à ce point de vue. Le recyclage peut et doit être payant, mais ne peut l'être que s'il y a une masse suffisante et une provision constante de matière à recycler. Les petits groupes de recyclage dépendent trop de la bonne volonté de quelques individus... Il faut que le pouvoir municipal, qui est vraiment le pouvoir capable d'agir à ce niveau, passe tout simplement des règlements comme quoi on fait la séparation des déchets en quatre poubelles au lieu d'une □ le verre, le métal, le papier et les déchets organiques. On disposerait à l'échelle de Montréal d'un volume fantastique de matériaux recyclables. Et ça deviendrait alors économiquement rentable pour les industries concernées d'accepter de telles quantités. Il n'est pas question que ce soit seulement quelques individus de bonne volonté qui aillent porter leurs journaux et revues à l'usine, c'est absurde. Il faut une organisation générale.

Des états ultra-conservateurs comme le Vermont ont passé de telles lois sur la récupération obligatoire... qu'on ne vienne donc pas brandir le spectre du socialisme. Il y a un mécanisme de récupération qui, à partir d'un certain volume et d'une certaine échelle, est très efficace, mais qui, en dessous de cette échelle, est au contraire très coûteux.

*P.V. □ Serait-il possible de passer au Québec de telles mesures □*

*P.D. □ Oui, on l'a fait lors de la dernière guerre et il n'y a aucune raison qu'on ne puisse à nouveau le faire. Il y a aussi la question du rationnement □ ça semble énorme et ça fait peur. Mais monter le prix du gallon d'essence pour que les gens consomment moins est très injuste pour les pauvres, car les riches continueront, bien sûr, à s'offrir tout l'essence qu'ils veulent... Qu'on pense que la crise de l'alimentation est une chose qui nous menace et ça ne sera pas une fausse crise comme celle du pétrole qui n'était qu'une crise de distribution et de surenchère politique... Une crise du sucre, par exemple, pourrait encourager la culture de la betterave à sucre au Québec où le climat et le sol s'y prêtent bien. Il faudrait repenser nos productions et l'utilisation de nos ressources naturelles, repenser la répartition et le cloisonnement des métiers et professions, et surtout, c'est là une de mes marottes, réformer le calendrier du travail... Au fond, tant de choses seraient possibles si seulement nous le voulions.*

*Reproduction textuelle d'une page  
internet du site éducatif canadien  
Rescol*

*Centre de documentation pour les enseignants et les  
enseignantes □ Activités en classe et en ligne<sup>412</sup>*

**Marchand de bonheur<sup>412</sup>**

*Niveau d'enseignement proposé □ Second cycle du secondaire*

*Résumé de l'activité*

Les élèves effectuent une recherche sur la publicité et identifient les valeurs véhiculées ainsi que les comportements qu'elles suggèrent. Ils déterminent ensuite si les produits respectent les valeurs d'une société de conservation.

*Objectifs de l'activité*

Comprendre que les problèmes énergétiques et environnementaux sont liés à nos habitudes de consommation

Porter un regard critique sur la publicité et réfléchir sur ses propres valeurs de consommation

Percevoir le rôle que chacun peut jouer dans le passage d'une société de consommation à une société de conservation

---

<sup>412</sup><http://www.schoolnet.ca/future/teacher/classroom/thematic/product/happy/content.fr.htm>

*Déroulement*

Identification des perceptions initiales

Demander aux élèves quel est leur message publicitaire préféré et quel est celui qu'ils aiment le moins

Susciter une discussion sur ce qui influence notre consommation

*Observation de la réalité*

Demander aux élèves de recueillir, dans les médias écrits ou électroniques, divers types de publicités, liés à des biens de consommation d'usage courant

De retour en classe, inviter les élèves à regrouper les publicités en diverses catégories □ alimentation, loisirs, vêtements, logement, hygiène, produits ménagers, etc.

*Analyse de la réalité*

Former des équipes correspondant à chacune des catégories

Demander à chaque équipe de remplir, pour chacun des biens de consommation correspondant à leur catégorie, la grille "Décodage de la publicité" et la grille "Impact énergétique et environnemental" sur les modèles fournis

Demander à chaque équipe de déterminer, parmi les produits de leur catégorie, un prix Soleil et un prix Poubelle, accordés respectivement au produit le moins dommageable et au produit le plus dommageable sur le plan de l'environnement et de la consommation énergétique

*Transformation de la réalité*

Inviter chaque équipe à présenter son analyse en justifiant l'attribution des prix Soleil et Poubelle

Amorcer une discussion sur les valeurs de consommation de la société actuelle et sur la nécessité de modifier considérablement nos comportements de consommateurs

*Exploitation et suggestions pédagogiques*

Mener à l'école une campagne de sensibilisation sur les pièges de la consommation

Mener un sondage sur les habitudes de consommation des élèves de l'école et en publier les résultats dans le journal étudiant

Produire ses propres publicités, par exemple des satires des produits les plus énergivores et les plus dommageables pour l'environnement

*Décodage de la publicité*

Catégorie (ex. ☐hygiène)

Nom du produit (ex. ☐rasoir PIT jetable)

Description sommaire de l'image (ex. ☐ jeune homme bien rasé qui séduit ses compagnes)

Valeur(s) véhiculée(s) (ex. ☐séduction, efficacité, confiance en soi)

Comportements induits (ex. ☐se raser, elles aiment ça)

Seriez-vous tenté de vous procurer ce produit?

Impact énergétique et environnemental

Catégorie (ex. ☐hygiène)

Nom du produit (ex. ☐rasoir PIT jetable)

Besoins en ressources naturelles à la fabrication (ex. ☐acier, pétrole)

Impact de la production sur l'environnement (ex. ☐ rejet de produits résiduels)

Consommation énergétique à l'utilisation (ex. ☐aucune)

Réutilisation, recyclage (ex. ☐non)

Rejet dans l'environnement (ex. ☐jetable à la poubelle)

Besoin réel/créé (ex. ☐réel)

Alternatives (ex. ☐rasoir rechargeable)

<sup>1</sup> Adapté d'une activité de Marcel Lafleur et Jean Robitaille, publiée dans *Action énergie II*, Agence de l'efficacité énergétique, Québec, 1993, p. 58. Pour plus d'informations, contactez l'Agence de l'efficacité énergétique.

# Les Aborigènes dans un atlas australien

Une histoire naturelle, des réseaux de la mobilité aux territoires de l'enracinement

8  
**Aboriginal Times and the Changing Environment**

**E**VOLUTION of the Australian environment over the last 50 000 years or so (during the Quaternary period) reflects enormous changes which have taken place to the shape of the Australian continent (p. 17).

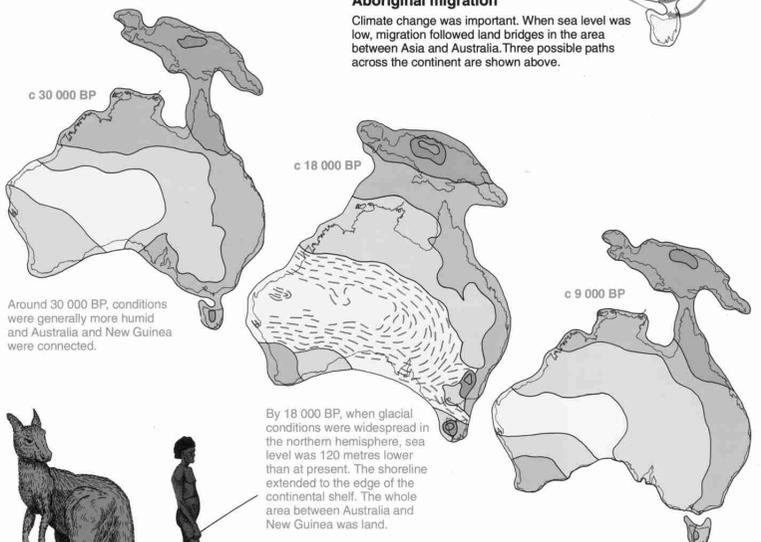
Change is a constant feature of the natural environment. As the climate of the continent has changed, so too have the plants and animals. The map below for 18 000 BP (BP = before present) shows that the whole of Australia was then a much drier, cooler place.

**The Quaternary environment**  
Warming and cooling of the earth and its atmosphere caused this change. Sea level fell and rose as the ice caps waxed and waned with changes in temperature. Different sea levels produced changed coastlines. The familiar shape of Australia was established only about 6 000 years ago.

The five maps below show the conditions at various stages of Australia's development.

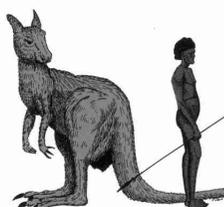


**Aboriginal migration**  
Climate change was important. When sea level was low, migration followed land bridges in the area between Asia and Australia. Three possible paths across the continent are shown above.



c 30 000 BP  
Around 30 000 BP, conditions were generally more humid and Australia and New Guinea were connected.

c 18 000 BP  
By 18 000 BP, when glacial conditions were widespread in the northern hemisphere, sea level was 120 metres lower than at present. The shoreline extended to the edge of the continental shelf. The whole area between Australia and New Guinea was land.



In the wetter periods giant animals, the predecessors of kangaroos and wombats, roamed the inland. They are called mega fauna (mega = big; fauna = animal life).

c 9 000 BP  
Around 9 000 BP, sea level was rising. Torres Strait still did not exist but Tasmania was now an island.

9  
**AUSTRALIA IN THE WORLD**

**The Aborigines**  
Aborigines are known to have lived in Australia for 40 000 years ago, and perhaps longer. Think about the time involved; it means there have been more than 1 000 generations. They lived through many changes and adapted to the different environments.

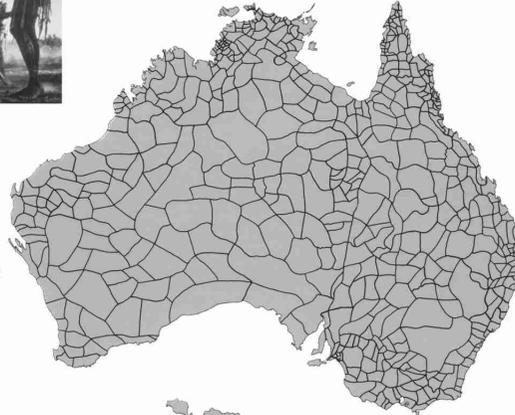
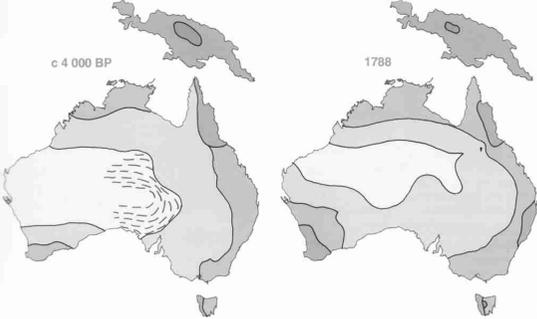
Cave painting of human figures and barramundi in Amhem Land, Northern Territory



Aboriginal dance ceremony in the Northern Territory



**Aboriginal populations**  
Different populations of Aborigines existed at the time of the European invasion in 1788. Successive waves of migration and the organisation of society had created these groups. Their division of the land (on the adjacent map) was more like the local government level now existing in Australia. The present Aboriginal population is more evenly spread across the continent than the total Australian population (pp. 22-24).

c 4 000 BP  
By 4 000 BP, the coastline of the continent was established. Some places experienced drier conditions than at present.

1788

**Vegetation**

- Subalpine
- Forest
- Open sclerophyll
- Savanna and treed grasslands
- Arid grasslands
- Active sand dunes
- Snow and ice

369

# "Unique in every way" : Port Geographe

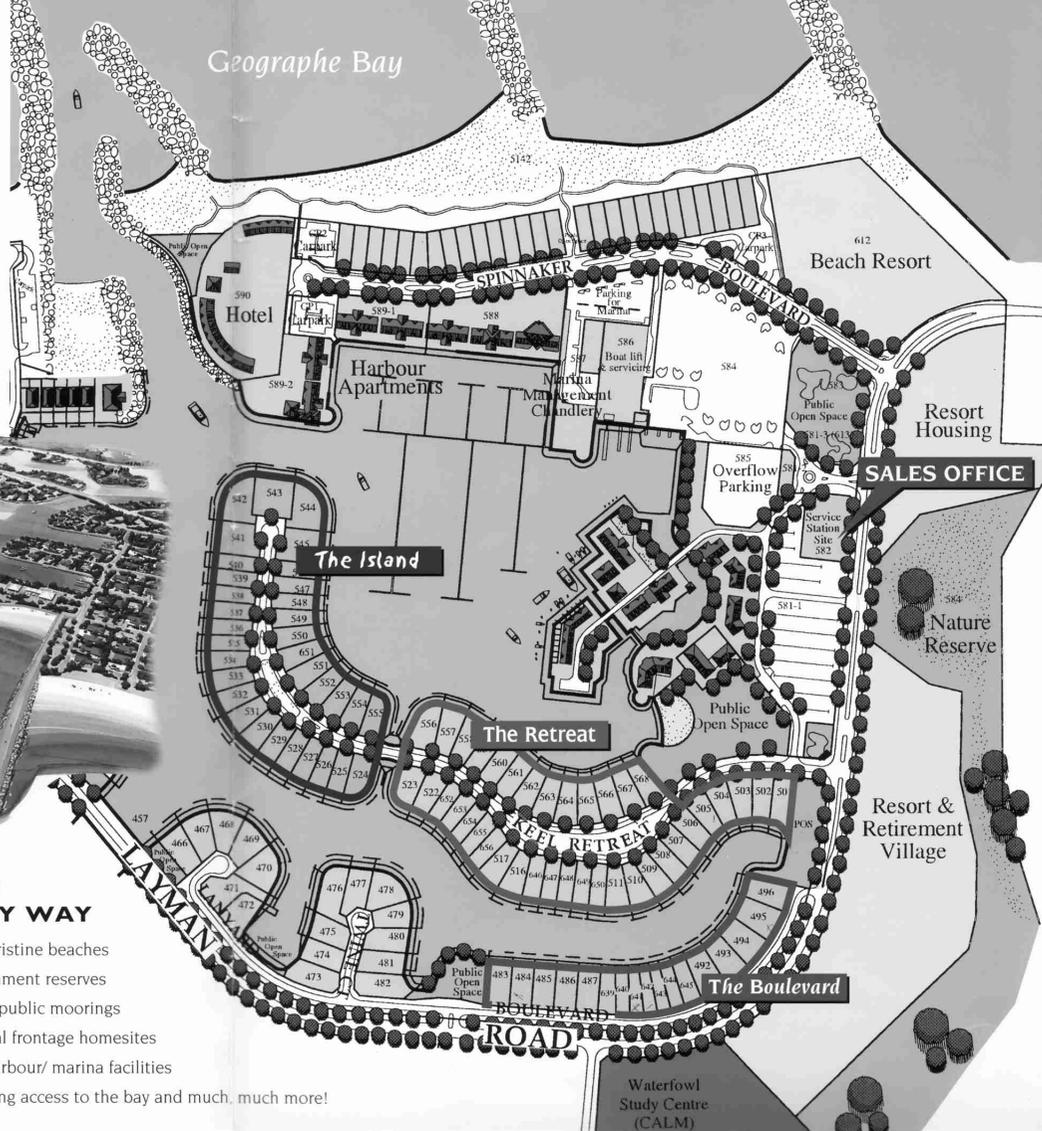
Urbanisme synaptique & singularité des lieux



**"Welcome to Port Geographe, Busselton ~ a very unique Waterfront Address"**

"Port Geographe is the South West's very own World Class Marina Estate. North facing and situated right on the shores of the magnificent Geographe Bay, the entire development is protected from the prevailing winds - all year round!  
It makes for an ideal lifestyle - I know, because I live here. Like me, you too can secure your future today by investing in Western Australia's most dynamically developing region - Port Geographe - Busselton."

*Steve O'Brien* Steve O'Brien  
ESTATE SALES MANAGER



Geographe Bay

Hotel

Harbour Apartments

SPINNAKER

Beach Resort

Resort Housing

SALES OFFICE

The Island

The Retreat

Public Open Space

Resort & Retirement Village

The Boulevard

Waterfowl Study Centre (CALM)

**MOORINGS NOW LEASING**



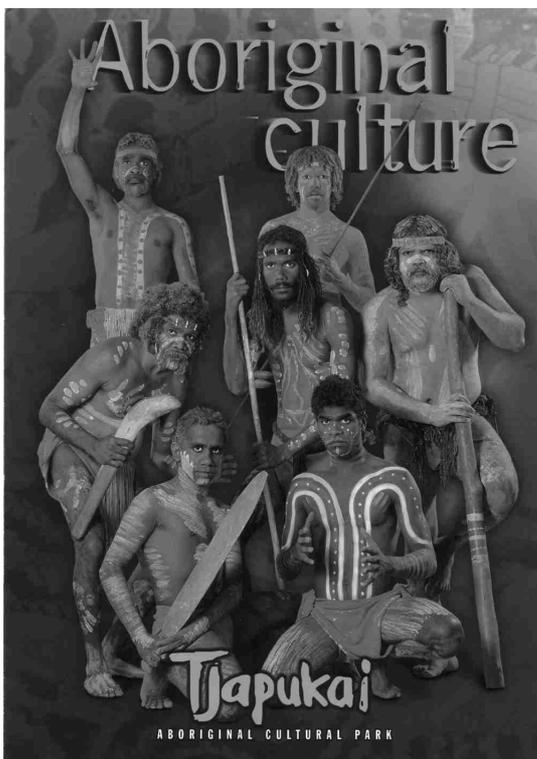
A limited number of outstanding Moorings right in the heart of the Port Geographe Marina are now available For Lease. All new and first time offered to the public.  
Phone Steve O'Brien for further details.

**1800 621 889**

**UNIQUE IN EVERY WAY**

- Sheltered pristine beaches
- Vast environment reserves
- Private and public moorings
- Superb canal frontage homesites
- Excellent harbour/ marina facilities
- Direct boating access to the bay and much, much more!

# Tjapukai : Le parc culturel aborigène



### The Creation Theatre

The spiritual and traditional beliefs of the Tjapukai people are portrayed in this theatre. The story, told in Tjapukai language, a language which had almost been lost to the world, is heard through headsets translated into your choice of eight languages. The performers interact with giant holographic and animated images, which illustrate and enhance this ancient story.

### A Traditional Camp

A chance to participate and interact with members of the Aboriginal community. Try your hand at boomerang and spear throwing, or didgeridoo playing... learn about bush foods and medicines. A series of short demonstrations takes place in two covered bush style theatres.

### The Dance Theatre

In this covered outdoor amphitheatre with a rainforest backdrop, you'll witness a celebration of song and dance as the Tjapukai perform corroborees, ancient dances and share with you the stories of their totems. A truly inspiring performance by the multi-award winning Tjapukai dancers.

The Tjapukai Cultural Park is the only authorised presentation of Aboriginal culture in the Tjapukai tribal area. The Tjapukai and the Yirrganydji communities and their elders have approved and overseen the materials presented in the park. We own the land the park is situated on and have a substantial equity interest in the venture. There is no other presentation of Aboriginal culture in the area which provides any benefit to our community or which has requested or received the authority to present our culture for profit.

Djabugay Tribal Aboriginal Corporation  
Irukandji Aboriginal Corporation

## 40,000 years of Aboriginal history and culture magically presented in a 25 acre park.

Visit the Tjapukai Aboriginal Cultural Park and you'll enter a magical, mystical world. For the first time an entire park has been dedicated to preserving and presenting authentic Aboriginal culture with the aid of the most modern technology. Five theatres, a museum, an art gallery and a traditional Aboriginal camp combine to give visitors a complete and meaningful glimpse of our rich and ancient culture.

### The Boomerang Restaurant

After your imagination has been lost to colourful performances and experiences, sit down to international gourmet cuisine. It's a fitting completion to a delightfully different day.

### The Retail Gallery

The place for absolutely authentic Aboriginal art and artworks - fully guaranteed! The gallery is a reflection of Tjapukai's commitment to support indigenous artists and has a huge range of artwork, didgeridoos, souvenirs and quality indigenous gifts. Shop at Tjapukai and a whole community benefits.

### The Magic Space

In this museum you will see authentic stone age artefacts which were once used by the Tjapukai tribe and held by the State Museum of Queensland. Large murals by the Tjapukai's foremost Aboriginal artists tell the legends of the past. A beautiful space filled with lighting effects and ambient sound.

### The History Theatre

The story of what happened when the modern world descended upon a 40,000 year old culture. An extensive audio-visual presentation showcases the traditional culture, sets the history of the last 120 years and depicts where the Aborigines stand today and our hopes for the future. A moving and inspiring story that bridges all cultures.

### Tjapukai - The Story of Us

- 1967 First Aboriginal Cultural attraction in Australia.
- 1988 Invited to perform at Expo '88 in Brisbane.
- 1989 Moves into own purpose built \$1 million theatre in Kuranda. First international tours - France and New Zealand. Wins Pacific Asia Travel Association Gold Award for cultural development.
- 1990 World tour with Australian Tourist Commission, Queens and Ansett, giving 58 shows in 60 days on four continents. Performs at World Expo in Japan. Represents Australia at USA Fair. Wins Queensland Small Business Award and Queensland Tourism Award for Heritage and Cultural Tourism.
- 1991 Tour of United States. Tjapukai documentary wins award for creative excellence at 24th Annual US Film and Video Show.
- 1992 Overseas tours to Korea, Japan and Singapore. Wins Australian Tourism Award, Queensland Tourism Award and Outstanding Contribution Award from Islander Tourism Operators Association.
- 1993 Performs at Kennedy Centre, Washington DC and Expo '93 in Korea. Tours Pacific, Europe and US. Wins Queensland Tourism Award and Australian Tourism Award (Minister's Award).
- 1994 Features at Commonwealth Games, Canada. With TV audience of 100 million and performs for the Queen.
- 1995 Tours Japan. Minister's Award for Outstanding Overall Contribution at Australian Tourism Awards.
- 1996 Performs at Eco-Challenge '96 in Canada. Tours Canada and US. Opens \$9 million Tjapukai Aboriginal Cultural Park (new) Cairns, Tjapukai's longest running show.
- 1997 Tours New Zealand. Wins two Queensland Tourism Awards and Reconciliation Award.
- 1998 Tours Singapore and Guam. Wins Queensland Tourism Award and Australian Tourism Award and is voted Most Popular Venue by the Institute of Australian Tour Guides.
- 1999 Wins Queensland Tourism Award, Pacific Asia Travel Association's Culture Award in Nagoya, Japan and Australian Tourism Award.
- 2000 Entry into the Tourism Hall of Fame.

Source : plaquette (2000) du parc Tjapukai, à Cairns. Pages 1 à 4 sur 5 ; originaux A4 couleur.

# Tables

*Matières & illustrations*

## *Des Matières*

<i>Limes. Mode d'emploi</i>	<i>1</i>
<b>Ex-voto</b>	<b>1</b>
<b>Conventions</b>	<b>2</b>
<b>Sommaire</b>	<b>3</b>
<i>Hypothèses... de recherche. Introduction</i>	<i>4</i>
<i>État... des lieux. Où l'on voit comment l'on va en Australie</i>	<i>15</i>
<b>(Dé)payer</b>	<b>16</b>
«!Un peu d'Histoire...!»	17
Coup de théâtre	21
Le terrain en question(s)	23

<b>«!Less is More!»</b>	<b>35</b>
Un petit espace	36
Inversement	42
Pour une poignée de thèses	47
<b>Conserver «!la!société!de!conservation!»</b>	<b>51</b>
Identification	51
Transmission	53
<b><i>Objets. L’Australie du tourisme. Voyages en Pays limite</i></b>	<b>55</b>
<b>Broomel!: l’excentralité</b>	<b>56</b>
Système de distances	57
Histoire localisée	58
Géographie d’un mythe	61
<b>Central Australia!: emprise du lieu, empire du lien</b>	<b>62</b>
Lieux	62
Liens	64
Empire	65
<b>Queensland!: fuseau et faisceaux</b>	<b>66</b>
Peuplement	67
Populations	69
Fuseaux & espaces	71
<b>Boomerang Coast!: la banane</b>	<b>72</b>
Modèles	73
Masses	76
<b>Outback</b>	<b>79</b>
<b>Pays limite</b>	<b>83</b>
<b><i>Temps... de la Nature, de la Loi, des Mythes, de la Carte.</i></b>	
<b><i>De la Nation limite</i></b>	<b>87</b>
<b>L’histoire naturelle</b>	<b>88</b>
Charnière temporelle	88
Limites spatiales	91
<b>Au commencement était le verbe</b>	<b>92</b>
Pourquoi pas l’Australie!?	93
L’Histoire par la Géographie	94
<b>Mythes et légendes du bush</b>	<b>99</b>

Des lieux donnent un territoire	100
Des territoires donnent un lieu	101
Distance et étendue	103
<b>La carte vaut du territoire</b>	<b>105</b>
La nation politique	105
La nation géopolitique	106
Jeux de cartes	107
<b>La nation limite!: de White Australia au multiculturalisme</b>	<b>110</b>
<i>Lieux... pour penser l'enracinement urbain.</i>	
<i>Dans la Ville limite</i>	<b>114</b>
<b>Le fait urbain en Australie</b>	<b>116</b>
Urbanisation	116
Métropolisation	120
Ville campagne	124
<b>L'urbanité australienne en!question</b>	<b>126</b>
Géographie des impressions comparées	126
Limites de la ville & densité urbaine	133
L'Australie sur la voie du garage	140
<b>Identifications urbaines</b>	<b>150</b>
Chronique des Utopies	150
Vers la ville soutenable	155
Multilocalité, distribution, conservation	160
Localisme et singularité	164
Transfert d'urbanité	170
<b>La ville limite</b>	<b>176</b>
<i>Espæces... en voie conservation/disparition. Essai sur la</i>	
<i>Société limite</i>	<b>180</b>
<b>Détruira-t-on l'Opéra de Sydney!?</b>	<b>181</b>
Mise en scène	182
Mise en œuvre	i
Spectacle	189
<b>Bunkers culturels</b>	<b>193</b>
Intégration axiale	198
Dissociation modulaire	202
<b>Fragments d'une théorie della!conservation</b>	<b>207</b>

Les quatre champs de la conservation	208
Logique de la méthode!: objets, temps, lieux	214
Modèles & modalités	217
Urbatouristique australienne	221
Identification & transmission	226
<b>Là est ailleurs (Banane)</b>	<b>228</b>
Primat esthétique-patrimonial	230
Une géographie faible	236
Hétéronomie dynamique	239
<b>Là &amp; ailleurs (Fuseau)</b>	<b>240</b>
Domination médiologique	241
Pratiques pragmatiques	248
Autonomie dynamique	254
<b>Ailleurs (Excentralité)</b>	<b>255</b>
Économie de lieux	256
Hétéronomie statique	263
<b>Nulle part ailleurs (Empire)</b>	<b>267</b>
Au centre, la géographie (enfin!!)	268
L'Empire	281
Autonomie statique	291
<b>Nulle part (Outback), la!société!limite</b>	<b>293</b>
<b><i>Culture... de conservation. Extroduction</i></b>	<b>298</b>
<b>Matrimoine &amp; Patrimoine</b>	<b>299</b>
<b>Rencontre de cultures, culture!de!rencontres</b>	<b>305</b>
<b>Le lieu légitime</b>	<b>310</b>
La forme et la règle	312
L'équilibre et la limite	313
L'héritage et le capital	315
La filiation et la pratique	317
<b><i>Bibliographie Livres, articles, documents, sources</i></b>	<b>322</b>
<b>Thématisation</b>	<b>322</b>
Système de contraintes	322
Solutions adoptées	323
<b>Bibliographie thématique</b>	<b>325</b>

Sur la Géographie, l'Histoire, et les Sciences sociales	325
Sur les sociétés contemporaines	327
Sur le tourisme et les mobilités	328
Sur l'Australie	335
Sur l'urbain	339
Sur les champs de la conservation	342
Sur la culture de conservation	344
Divers	347
<b><i>Annexes. Textes &amp; images</i></b>	<b>348</b>
<b>La Nouvelle-Zélande et ses associés [extrait]</b>	<b>349</b>
<b>Qu'est-ce que la médiologie!?</b>	<b>355</b>
<b>Société de conservation vs société de consommation</b>	<b>360</b>
<b>Reproduction textuelle d'une page internet du site éducatif canadien Rescol</b>	<b>365</b>
<b>Les Aborigènes dans un atlas australien</b>	<b>369</b>
<b>«!Unique in very way!»: Port Geographe</b>	<b>370</b>
<b>Tjapukai!: Le parc culturel aborigène</b>	<b>371</b>
<b><i>Tables. Matières et illustrations</i></b>	<b>372</b>

## *Des illustrations hors-texte*

<i>Un fond de carte pour l'Australie.</i>	<i>Deuxième de couverture</i>
<i>L'Australie du tourisme. 4 objets spatiaux.</i>	86
<i>Les espaces du temps australien. Diachronie et synchronie.</i>	113
<i>Superficie &amp; densité urbaine. Les villes de plus de 2 millions d'habitants</i>	136
<i>Le Grand Sydney et les abords du delta du Rhône. Comparaison cartographique de régions urbaines.</i>	141
<i>Brisbania et les abords du delta du Rhône. Comparaison cartographique de régions urbaines.</i>	142

<i>Melbourne et la région parisienne. Comparaison cartographique de régions urbaines.</i>	143
<i>Géohistoire d'une capitale. Sydney.</i>	153
<i>La conservation dans la ville. Culture, récréation, formation.</i>	196
<i>Logique de la méthode.</i>	219
<i>Urbatouristique australienne. Géotypes urbains du tourisme.</i>	222
<i>La culture de conservation.</i>	300



# Glossaire

**Analogie** — Même fonctionnement. L'analogie a son raisonnement, qui vise la reproduction de schémas connus, qui opère par prolongements, par imitation.

**Autonomie** — Situation dans laquelle une norme s'impose à tous. Pour le tourisme, cas où les touristes produisent le lieu touristique au travers d'un système de normes auquel ils adhèrent.

**Banane** — Objet géographique généralisant le schéma européen de peuplement dit de la « Banane bleue ». Tissu plus ou moins lâche de villes plus ou moins importantes et interdépendantes, se détachant plus ou moins nettement sur un fond de plus faibles densités moyennes, aux points d'ancrage urbains plus exceptionnels à mesure que l'on s'écarte de la dorsale des fortes densités. Produit de l'intersection réticulaire de territorialités régionales.

**Configuration de la distance** — Résultat des arbitrages opérés par les individus entre la coprésence, la mobilité et la télé-communication, passant par la gestion plus ou moins consciente de tous les types de distances.

**Connexion réticulaire** — Liaison unique entre deux nœuds de deux réseaux distincts, qui met en relation tous les nœuds des deux réseaux. Cette liaison supporte tous les flux. Tendence contrebalancée en pratique par l'intersection réticulaire.

**Conservation** — Processus visant à faire durer les choses, après les avoir identifiées (identification), et par le biais d'une transmission. Cette dernière n'est cependant pas sans effet sur l'identité de ce qui est transmis, ce qui rend indissociables les deux actes.

**Échelonnage** — Processus d'identification spatiale qui définit l'échelle de ses objets de façon à les rendre uniques dans un espace de référence pertinent. Dans une optique conservatoire, l'unicité d'un objet et un moyen de sa valorisation.

**Empire** — Objet géographique dynamique associant une logique d'ensemble centre-périphérie à un pavage de l'espace juxtaposant des territorialités géopolitiques (des pays)

partiellement autonome ; les franges de l'empire sont conquérantes et pour cette raison entretiennent des liens privilégiés avec le centre. Produit de la connexion réticulaire de territorialités géopolitiques.

**Excentralité** — Objet géographique traduisant, à une échelle donnée, la situation ambivalente d'un lieu qui est clairement périphérique par rapport aux centres géopolitiques dont il dépend, mais qui constitue un centre important selon d'autres critères, en particulier ceux liés à la mobilité, dont le tourisme. Produit de la connexion réticulaire de territorialités régionales.

**Fuseau** — Synergie de faisceaux de relations entre deux espaces complémentaires et distincts, fondant un ensemble de niveau d'échelle supérieur pertinent les englobant tout les deux. Les faisceaux touristiques structurent ainsi puissamment les fuseaux asiatique, euroméditerranéen, et américain.

**Hétéronomie** — Situation dans laquelle plusieurs normes coexistent. Pour le tourisme, cas où différents types de touristes produisent le lieu touristique selon des systèmes de normes différents, simultanément ou par alternance saisonnière.

**Homologie** — Même fonction. L'homologue est le même mais dans un autre ensemble de référence. L'homologie préfère le semblable à la ressemblance.

**Identification/transmission** — Moteur de la conservation, qui nécessite la définition précise de ce qu'il y a à conserver et de la mise en œuvre des moyens pour ce faire.

**Intersection réticulaire** — Mise en relation de deux réseaux limitée au nombre de nœuds concernés par des liens inter-réticulaires. Chaque lien ne supporte que les flux entre les deux nœuds qu'ils met en relation. Tendence contrebalancée en pratique par la connexion réticulaire.

**Lieu légitime** — Lieu dont la pérennité est assurée du fait qu'il se voit attribuer une valeur significative par les acteurs qui concourent à sa production. La conservation est étroitement liée au

processus de légitimation de lieux, via de régimes de légitimité qui organisent l'interaction de rôles tenus par les acteurs sociaux. Un changement dans le régime de légitimité peut remettre en cause la conservation (identification et/ou transmission) et par là même la pérennité du lieu, éventuellement délégitimé.

**Matrimoine** — Néologisme jouant sur l'association très classique du féminin et du naturel, et désignant ainsi le patrimoine naturel au sens large, objet de la conservation écologico-environnementale, de la biodiversité génétique à l'écosystème terrestre.

**Objet géographique** — Matériel expérimental du géographe, présentant une spatialité relativement simple et homogène (ex : ville, fuseau, etc.), aux propriétés et aux limites clairement définies. En général, plusieurs objets se combinent pour composer un espace, qui, lui, évoque la réalité géographique dans toute sa complexité.

**Pays** — Spatialité fondée sur la relation de deux territoires sur le mode suivant : « Dans mes frontières je suis chez moi, dans les tiennes, je suis chez toi ». Au milieu : la frontière.

**Région** — Spatialité fondée sur la relation de deux territoires sur le mode suivant : « Plus je suis proche de mon centre, plus je suis chez moi, plus je suis proche du tien, plus je suis chez toi ». Au milieu : les confins.

**Singularité** — La singularité d'un lieu est son caractère particulier appréhendé au travers de la relation qu'il entretient avec un niveau d'échelle supérieur. La valeur touristique d'un lieu dépend de sa capacité à se singulariser, c'est-à-dire à articuler l'échelle locale de ses particularités avec l'échelle globale de ses relations potentielles, une articulation par la familiarité ou par l'exotisme.

**Synapse symbolique** — Type de centralité urbaine, distribuée, fortement marqué par la fonction culturelle, organisant celle-ci au sein de la ville selon une spatialité propre, articulant en un même site des référentiels géographiques d'échelles (fortement) différentes. C'est le lieu privilégié de l'articulation local-global, du global.

## Résumé

Dans le monde occidental, à la suite du chamboulement transitoire postmoderne, un mouvement de civilisation émerge, qui conduit des sociétés à s'organiser en fonction d'un objectif globalement conservatoire ; c'est le cas de l'Australie. Elles réinterprètent ainsi la notion de progrès, reconsidérant la place et le rôle qu'elles accordent au passé et à l'avenir, et donc leur propre rôle dans l'histoire et le Monde, redéfinissant les bases spatiales de l'identité et des processus d'identification. Nous nommons ce modèle la « société de conservation », étayée par une « culture de conservation ».

Au géographe, la conservation pose le problème des points fixes de l'espace, et de la permanence des localisations. Pourquoi le lieu, qui est en permanente recomposition, n'est pas aussi en permanente relocalisation ? Longtemps, la question a trouvé une réponse provisoire, parfois naturelle, partant du principe que le passé s'imposait soit matériellement, soit idéellement au présent. Entre héritages et mémoires, entre bâti et patrimoine, la pensée de la permanence en Géographie était dominée par les figures de l'enracinement des hommes et de l'immobilité des pierres, fruit d'une approche surtout attentive aux obstacles. Il s'agit maintenant de penser le « lieu légitime ».

Notre propos est ainsi l'étude de la médiation spatiale dans la fabrication identitaire et la transmission. Ensemble de faits, approche du social, et époque historique, le tourisme est un des agents contemporains de l'identité. Ainsi, nous invitons à l'abandon des problématiques identitaires qui placent le tourisme en position de menace de l'identité, de facteur d'instabilité, ne confinant qu'à des conclusions conformes aux biais des hypothèses qui les fondent.

Trois éléments — des objets spatiaux, des temps, des lieux — sont ainsi mis en relation pour éclairer autant que possible les logiques spatiales de la conservation à l'échelle d'une société.

## Title

*Australia in tourist age : the conservation society*

## Abstract

Following the postmodern upheaval, a trend in civilisations is emerging in the western world, leading societies to get organised according to an overall objective of conservation. With Australia as a model these societies are revising the notion of progress and the status granted to the past and the future. Consequently, they are reassessing their position in history and in the world, while redefining the roots of identity and of identification processes. We call this model « conservation society ». It is underpinned by a « conservation culture ».

In the course of his study of the conservation process, the geographer is confronted to the problem of spatial immutability and to the question of the recurrent patterns of settlement. Indeed, how come a locus which is in constant recomposition is not in constant relocation ? The answer as for a long time remained incomplet or given as self-evident on the grounds that the past naturally reasserts itself in the present (either physically or subjectively). Between inheritance and remembrance, building and heritage, the reflection on permanence in geography was so far dominated by such features as the roots of man and the stillness of stones, following a stonewall approach. It is now our task to define the « legitimate place ».

Our purpose is thus to study the mediation through space of identity construction and transmission processes. Given that tourism is an approach to social and historical issues as well as an array of facts, it stands as one of the contemporary agents for the production of identity. This induces us to leave aside ethnic approaches which present tourism as a threat for identity and a cause for imbalance among ethnic groups, since in this case, conclusions invariably narrow down to mere duplicates of the biased hypothesis on which they rely.

The three elements which are spatial objects, temporalities and places, are thus correlated to enlighten the spatial logics of conservation on the scale of a society.

## Discipline

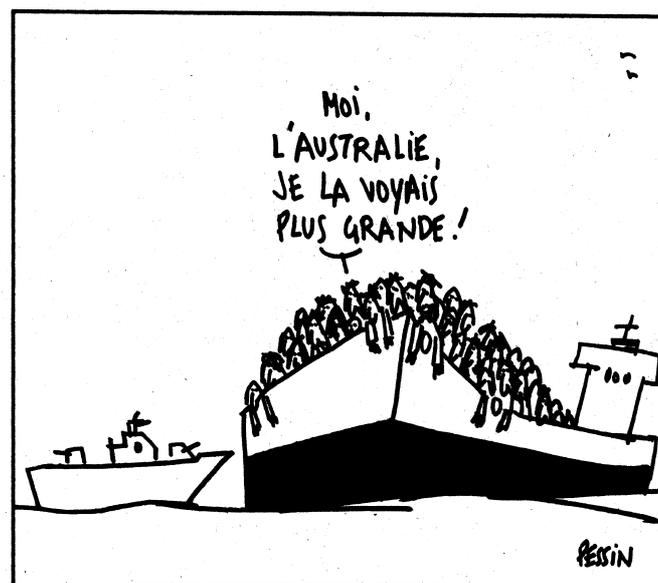
Géographie

## Mots-clés

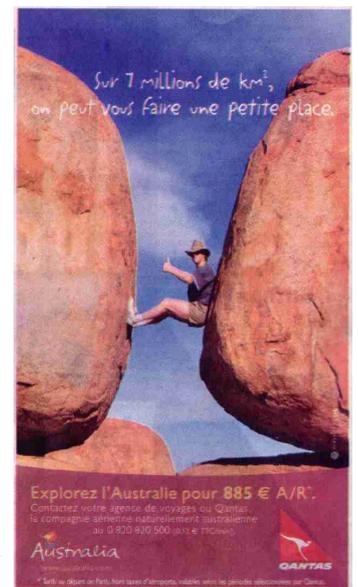
Australie — Tourisme — Conservation — Identité



Publicité dans *Le Monde* du 23 juin 2001  
("Un 7 milliards de m<sup>2</sup>, avec vue sur la mer. [...] La plus grande île de la planète au prix d'un loyer [...]")



Pessin pour *Le Monde*, le 4 septembre 2001  
(Un cargo de réfugiés afghans fait route vers l'Australie : un problème de taille...)



Publicité dans *Le Monde* du 15 mai 2002  
("Sur 7 millions de km<sup>2</sup>, on peut vous faire une petite place. [...] Quantas, la compagnie naturellement australienne.")